

Traité des tumeurs contre nature / [M. Deidier (Antoine)].

Contributors

Deidier, Antoine, -1746

Publication/Creation

Paris : D'Houry, 1732.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/msmyjw9t>

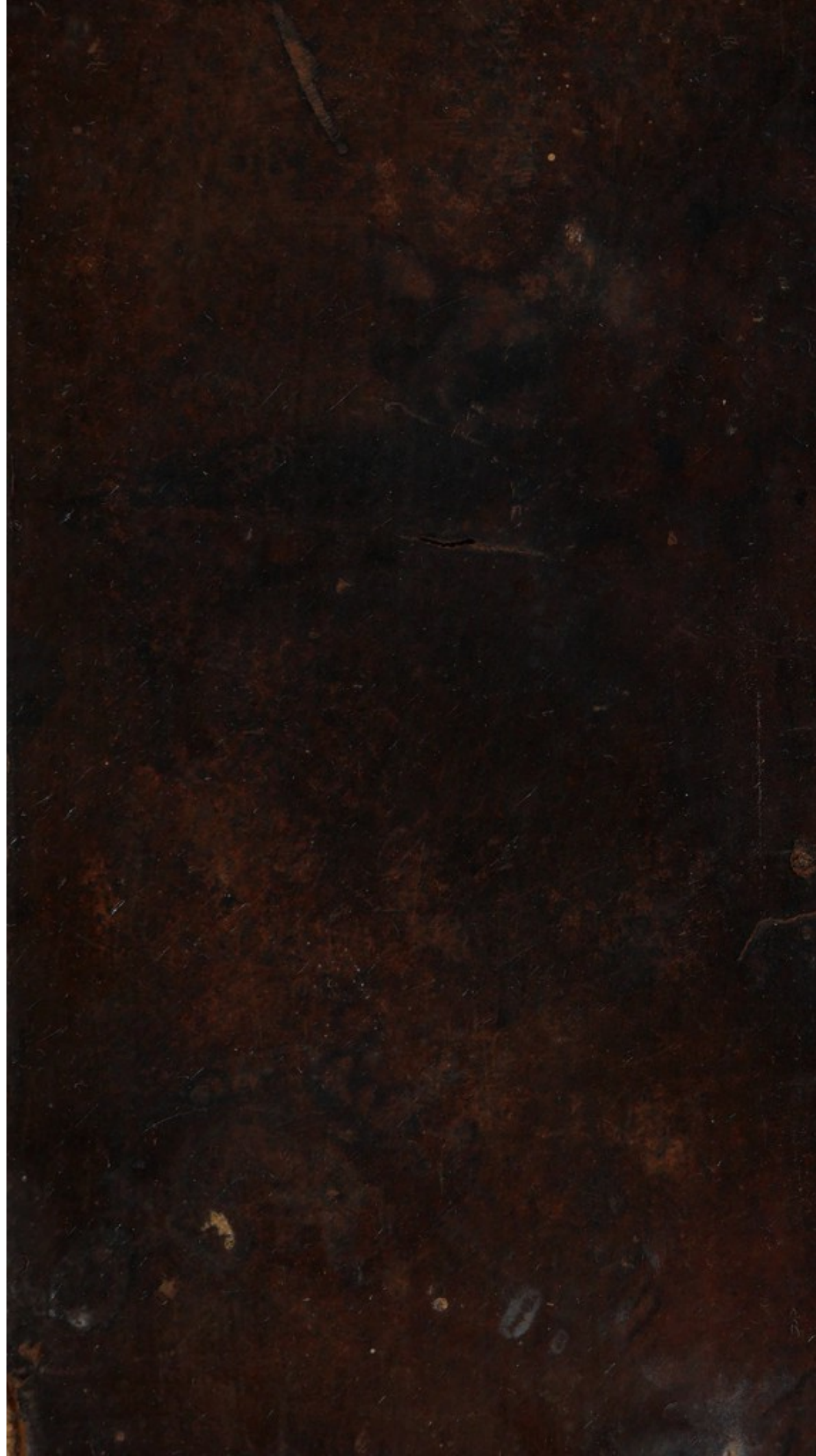
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







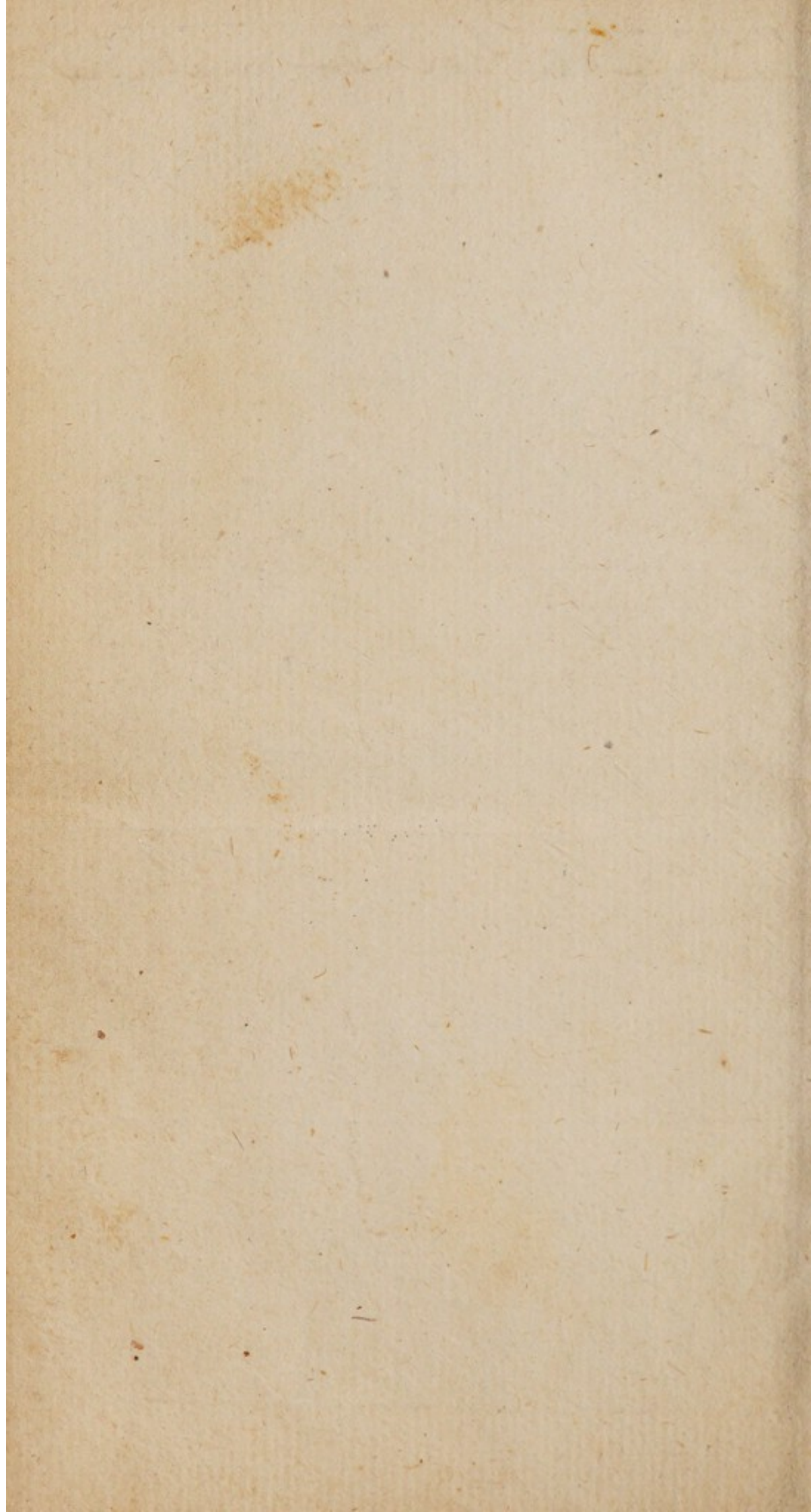
1843 — Fuel tabl. vers.

SUPP 57,262/A

95

DEIDIER, A.
C

soit, a la seconde maladie—



TRAITE:
DES
TUMEURS
CONTRE NATURE,

Par M. DEIDIER, Conseiller, Medecin
du Roy, Chevalier de son Ordre de S.
Michel, Professeur Royal de Chimie en
l'Université de Montpellier, Associé à
l'Académie Royale des Sciences d'An-
gleterre, Medecin Consultant de la Ville
de Montpellier, & Premier Medecin des
Galeres de France.

CINQUIEME EDITION,

*Augmentée d'une Dissertation préliminaire sur la Chirurgie
pratique, & de plusieurs Consultations & Observations
Chirurgicales du même Auteur, avec un Discours Aca-
démique sur la Contagion de la Peste de Marseille.*



A PARIS, rue S. Severin.

Chez D'HOURY, seul Imprimeur - Libraire de
Monseigneur le Duc d'Orleans.

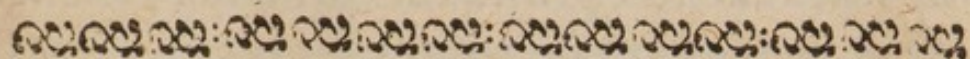
M. DCC. XXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

LES deux Dissertations Médecinales & Chirurgicales de M. DEIDIER déjà imprimées plusieurs fois, ont été si bien reçues du Public; que je n'ai pû me dispenser de réimprimer celle qui traite des Tumeurs contre nature, avec une Dissertation préliminaire sur la Chirurgie-pratique suivie de Consultations Chirurgicales & d'Observations curieuses du même Auteur, accompagnées d'un Discours sur la Contagion de la Peste de Marseille, ce qui forme un Volume assez considérable pour ne pouvoir pas y renfermer l'autre Dissertation qui traite des maux vénériens que l'Auteur se propose de retoucher, & que je donnerai dans un Volume à part sitôt qu'elle sera en état de paroître.





D I S S E R T A T I O N

PRELIMINAIRE

Sur la Chirurgie - pratique.

LA Chirurgie est cette partie de la Médecine pratique, qui renferme toutes les opérations manuelles qu'il convient de faire sur le corps humain, pour la guérison des maladies.

Les opérations en général se réduisent à quatre par rapport aux intentions du Médecin. La première tend à rapprocher les parties séparées contre nature , pour qu'elles puissent se réunir. La seconde , à séparer les parties unies. La troisième , à retrancher le superflu ; & la quatrième , à suppléer par addition aux parties qui manquent. Réunir , séparer , retrancher , & suppléer , sont les quatre termes des opérations chirurgicales , que les Anciens ont voulu désigner par ces quatre mots Synthese , Diérese , Exhérése & Prothese.

Par le nom général de *Sinthese* ou de réunion, on doit entendre cette opération chirurgicale qui travaille à rapprocher ce qui est séparé, ou à rétablir les parties dans leur place naturelle; cette

operation se pratique principalement dans la réunion de toutes les playes, dans toutes les fractures des os, & dans leur réduction, dans les hernies vraies, & autres cas semblables.

On fait la *Diérese* ou division & séparation, lorsqu'on divise & sépare les parties continues, comme dans l'incision des veines pour pratiquer la saignée, dans l'ouverture des abcès, des tumeurs & des fistules, dans l'application des cauterés, des vésicatoires, des ventouses & des sangsues.

Par l'operation d'*Exhérése* ou de sortie des corps superflus ou étrangers, on comprend l'action de retrancher quelque partie soit liquide, soit solide; par exemple dans la saignée, après avoir incisé, il faut en faire couler le sang en la quantité requise; après l'ouverture des abcès, des tumeurs & des fistules, on doit en faire sortir le pus, le sang extravasé, la sanie & emporter les duretez des sinus; après l'application des cauterés & des poudres scarrotiques, & dans toutes les playes de feu, il faut procurer la chute des scarres; l'on doit sortir les corps étrangers qui peuvent s'être introduits dans toutes sortes de playes, lorsque ces corps peuvent y produire par leur séjour de fâcheux accidents, ou empêcher la réunion des playes.

En pratiquant la saignée l'on fait successivement les trois operations ci-dessus marquées, on commence par la Diérese en ouvrant la veine, on pratique l'Exhérése en faisant sortir le sang, & l'on finit par la Sinthèse en rapprochant les bords de la playe sur laquelle on applique une simple compresse soutenue par quelques tours convenables d'une bande, avec quoi la playe se réunit d'elle-même sans le secours d'aucun médicament, sur quoi il est bon de remarquer, que toutes sortes de playes simples aussi bien que les fractures des os, pour si considerables qu'elles soient, se réunissent aussi d'elles-mêmes, sans le secours d'aucun médicament externe, pourvû qu'on puisse en rapprocher toutes les pièces & les contenir rapprochées par des bandages convenables qui ne gênent point le cours des liqueurs, mettant pour cela la partie malade dans une situation aisée & convenable à l'état de la playe ou de la fracture; la Sinthèse ou réunion n'est donc que le seul ouvrage de la nature & non de l'art, comme en conviennent tous les bons Praticiens tant anciens que modernes.

La quatrième operation de Chirurgie, qu'on a voulu désigner par le nom général de *Prothese*, supplément ou addition, comprend l'action d'ajouter au corps hu-

main quelque partie artificielle en place de celle qui manque; c'est par cette operation qu'on place dans la bouche des dents artificielles, & des yeux de verre dans les orbites, on applique de même des mains, des bras, des pieds & des jambes de bois ou d'autre matiere convenable aux personnes mutilées, ou pour couvrir leur défaut, ou pour les commoditez de la vie.

On ne sçauroit faire la plûpart des operations chirurgicales, sans le secours des instrumens convenables, que le Chirurgien doit se choisir de differente forme, grandeur & matiere, suivant les differens cas, qui se presentent dans sa pratique; les principaux de ces instrumens les plus indispensables, & dont il faut toujours être muni, se peuvent réduire à six, sçavoir les ciseaux, les rasoirs, les lancettes, les sondes, les pincettes & les éguilles.

Parmi les ciseaux, les uns sont principalement destinez à couper les linges, des bandes, compresses, bourdonnets, tentes ou fausses tentes & les emplâtres, dont on doit former l'appareil des operations; les autres ciseaux doivent être destinez à couper les chairs, soit pour emporter les bords des grandes playes qui sont avec déperdition de substance, ou avec contusion considerable, & qui ne peuvent se rapprocher, soit pour pénétrer

dans les fonds des sinus dont les callositez ont aussi besoin d'être emportées; lorsqu'on est obligé de porter les ciseaux dans des sinus profonds, on les y conduit ou avec le doigt indice de l'autre main, ou à la faveur des sondes creuses, & dans ce dernier cas l'une des pointes des ciseaux doit être moufle & se terminer en une espee de petit bouton pour éviter de piquer les chairs & pour conduire cette pointe dans la canelure de la sonde creuse.

Les rasoirs sont necessaires, non-seulement pour raser le poil qui couvre les tumeurs & les environs des playes ou des ulceres, sur lesquels on veut appliquer des remedes; l'on s'en sert aussi pour couper les chairs dans l'ouverture des grands abcès profonds, pour l'extirpation des grosses loupes & du cancer des mammelles; dans ces trois cas on envelope une partie du manche & de la baze du rasoir avec une bande de linge pour soutenir celle-ci & l'empêcher de branler; ce rasoir ainsi disposé est aujourd'hui d'un grand usage en Chirurgie.

Des lancettes, les unes sont petites & d'une trempe très-fine; on s'en sert pour les saignées, les autres sont plus grandes, longues & grosses, on les nomme, à raison de leur principal usage, lancettes à abcès, on les plonge dans l'intérieur des

chairs, jusqu'à ce que l'on ait trouvé le pus, on incise ensuite en relevant la pointe de ces lancettes, pour faire une ouverture proportionnée à la grandeur de l'abcès, & capable de laisser sortir tout le pus avec aisance, que si ce pus ne peut pas bien sortir par cette premiere ouverture, on a recours aux ciseaux ou à un autre instrument nommé bistoury, qui differe de la lancette à abcès, en ce qu'il ne tranche ordinairement que d'un côté, il est souvent d'une figure un peu courbée vers son milieu, pour qu'il puisse s'accommoder à la recourbure de differens sinus qu'on doit ouvrir; & pour qu'on ait plus d'aisance à couper par sa pointe lors qu'on veut la relever; ces bistouris sont droits & courbes ils doivent quelque fois de même que la pointe des ciseaux être conduits dans les sinus profonds à la faveur d'une sonde creuse.

Les sondes, qu'on employe en chirurgie, sont droites ou courbes, & massives ou cavez; leur matiere est d'acier, d'argent ou de plomb; les sondes massives & droites servent simplement à examiner la profondeur des playes & des ulceres; les courbes s'accommodent aux differens contours des sinus ou autres cavitez dans lesquelles il faut les introduire, leurs recourbures sont plus ou moins grandes sui-

vant le besoin, par exemple les sondes pour la vessie des femmes sont plus courtes & moins recourbées que celles qu'on porte dans la vessie de l'homme; ces sortes de sondes à vessie lorsqu'elles sont caves dans leur milieu & ouvertes par les deux bouts se nomment algalies, elles servent à vider l'urine; celles qui servent à porter les injections dans les cavitez intérieures, ou dans le fond des sinus profonds, se nomment simplement sondes caves ou des canules; lorsqu'elles n'ont qu'une simple canelure dans le milieu de leur épaisseur, pour conduire la pointe des ciseaux ou du bistoury, on les appelle sondes creuses ou canelées; toutes les sondes massives & creuses sont ordinairement d'acier, les caves comme les algalies & les canules sont pour la plupart d'argent; on fait des sondes massives de plomb pour introduire dans l'urètre des hommes, où il est question de tenir le conduit ouvert, ou d'en abattre les cicatrices des vieilles gonorrhées, qu'on nomme improprement des carnositez; ces sondes de plomb servent aussi pour l'opération de la fistule complète de l'anus, où on les introduit par les deux trous, après quoi on les plie aisément en forme d'anse, au milieu de laquelle on coupe la chair, pour se faire jour dans le fond

du sac ; on introduit aussi quelquefois dans l'uretre des bougies de cire au milieu desquelles on a mis des cordes de violon en place du coton pour les rendre plus fermes , elles servent de même que les sondes de p'omb à abbattre les cicatrices des vieilles gonorrhées ; je m'en sers quelquefois pour porter l'onguent mercuriel sur les ulceres veroliques , ou petits ulceres vénériens qui se forment dans le conduit de l'uretre & qui en imposent souvent pour des gonorrhées ; j'employe aussi dans la même vûe les canules d'argent à la faveur desquelles je fais couler l'onguent jusqu'au chancre , sur lequel la bougie introduite & retirée alternativement , sert à y donner des frictions ; les bougies se nomment des simples tentes lorsqu'on ne les tient introduites que pour conserver une cavité qu'on a fermée , comme on le pratique aujourd'hui après l'operation de la fistule lacrymale pour donner le tems à la chute de l'os unguis brûlé & brisé de se rétablir avant que les chairs ferment le trou qu'on a formé & que l'on veut conserver pour l'écoulement des larmes par le nez.

Les pincettes ou tenettes servent en Chirurgie à retirer les corps étrangers introduits dans les playes , dans les ulceres profonds ou dans les sinus , & à relever

les parties inutiles qu'on a dessein d'y couper ; par exemple lorsqu'il y a dans le fond d'une playe quelque pieces de fer, de bois ou de pierre qui a fait le coup, quelques pieces d'habit ou des esquilles d'os détachées, après avoir dilaté ou agrandi la playe, on y introduit les tenettes pour prendre ces corps étrangers & les tirer à soi aussi doucement qu'il est possible ; de même quand les tentes, les plumaceaux ou les bourdonnets sont trop engagés dans les fonds des ulceres, où on a été obligé de les porter, on a soin de les en tirer à chaque pansement avec les pincettes ; l'on prend aussi avec cet instrument les filasses des tendons coupez, des ligamens déchirez, ou des chairs pourries & gangrenées qu'on veut emporter à coups de ciseaux du fond des playes, des ulceres ou sinus.

Outre les pincettes ou tenettes, il y a plusieurs autres instrumens de Chirurgie, qu'on a inventez & qu'on invente tous les jours pour la même fin, c'est-à-dire, pour tirer les corps étrangers, ou pour emporter des pièces d'os, on se sert par exemple des curettes pour emporter les bales des playes, ou nettoyer le gravier de la vessie après la taille ; dans cette operation, on se sert aussi des tenettes propres à dilater les playes par les-

quelles on veut tirer la pierre , les tenailles avec lesquelles on prend cette pierre sont de ce genre, de même que le tire-fonds avec lequel on enleve la pièce du crâne faite par la couronne du trépan , les fers élevatoires dont on se sert après cette operation , pour relever les pièces d'os enfoncées , & le lenticulaire avec lequel on racle le tour du trépan ; il en faut dire de même des rugines & des scies avec lesquelles on racle & l'on scie les os découverts & ainsi de plusieurs autres instrumens, dont on doit voir la description exacte chez les Auteurs, principalement dans l'Arcenal de Chirurgie de Jean Scultet.

Les éguilles sont ou simples & communes , dont on se sert pour coudre les bandages , les compresse & autres pièces de l'appareil , ou elles sont plates & tranchantes des deux côtez , pour être introduites facilement dans les chairs & rapprocher les bords des grandes playes simples transversales qu'on doit coudre ; ces éguilles plates & tranchantes sont tantôt droites , & tantôt courbes , suivant le besoin, non-seulement pour les coutures des playes , mais encore pour le bec de lièvre, pour l'ouverture des sétons , pour la ligature des arteres , & pour embrasser certaines tumeurs , comme les loupes qu'on a dessein d'emporter par les ligatures , &

ainfi de plusieurs autres cas qu'il est inutiles de rapporter ici.

Outre les six principaux instrumens ci-dessus décrits, dont le Chirurgien doit être toujours muni, les anciens Chirurgiens portoient avec eux un boete à cinq quarrez qu'ils nommoient leur boetier, où ils mettoient cinq sortes d'onguens differens; sçavoir; 1°. Du basilicum, pour faire suppurer les tumeurs. 2°. De l'onguent d'althea, pour calmer les douleurs. 3°. De l'apostolorum, pour mondifier les playes. 4°. De l'album Rhafis, pour consolider; & 5°. De l'onguent doré pour incarner, disoient-ils, les playes & les ulceres; l'on regarde aujourd'hui ce boetier comme tout-à-fait inutile, & nos Chirurgiens n'en portent plus; les playes se réunissent par le seul développement des petits vaisseaux capillaires qui composent leurs bords, & dans lesquels le sang est obligé de rouler plus librement & en plus grande quantité qu'auparavant, à raison du desséchement des vaisseaux coupez, dont ces capillaires sont les conduits collateraux; ce desséchement se fait peu à peu par les seuls battemens réguliers des nouveaux vaisseaux développez qui heurtent contre les bouts coupez, & en chassent tout le liquide sous la forme de vapeur ou de transpira-

tion ; l'on doit regarder en Chirurgie la formation des chairs , le renouvellement des os , le dessechement des bouts coupez & leur suppuration , comme des purs ouvrages de la nature , en ce que ces quatre opérations naturelles dépendent uniquement de la circulation réglée & naturelle du sang, qui répare d'elle-même les parties coupées , & qui chasse en dehors du corps les petits bouts des vaisseaux coupez ; ceux-ci se dessechent simplement lorsqu'ils sont tout-à-fait vuides de leurs propres liqueurs , au lieu qu'ils se convertissent en pus lorsqu'ils sont assez humides pour former par le battement de leurs voisins cette liqueur contre nature , connue en Chirurgie sous le nom général de matiere purulente , qui s'observe constamment dans toutes les suppurations.

La circulation du sang doit être regardée en Chirurgie comme la seule cause conjointe de la vie, de la santé & de la maladie ; la vie ne consiste que dans la circulation du sang (je comprends ici sous le nom de sang toutes les liqueurs du corps humain) cette circulation se fait par les principaux vaisseaux du cœur , du poulmon & du cerveau , parties que nos Anciens appelloient princesses , ou principales , parce qu'ils observoient comme nous , que pour peu qu'elles continuent de se

mouvoir, on ne ſçauroit dire que l'animal ſoit mort, au lieu qu'il périt dans l'inſtant que ces parties ceſſent de ſe mouvoir, ce qui ne peut ſe faire que par la ceſſation totale de la circulation du ſang, de laquelle ſeule dépendent tous nos mouvemens.

L'on jouit d'une parfaite ſanté toutes les fois que le ſang roule avec aifance & librement dans tous les vaiſſeaux du corps humain, depuis les plus grands juſqu'aux plus petits, & que par le ſeul ſecours de cette circulation les mêmes parties integrantes de nos liqueurs vont ſucceſſivement des petits conduits dans les plus gros, & de ceux-ci dans les autres, ſuivant qu'elles y ſont déterminées par les objets extérieurs, ou par les actes libres de notre volonté, conformément aux uſages auxquels nous nous ſommes habituez dès notre enfance, ou qui changent avec nos différens âges, à meſure que nos parties tant ſolides que liquides changent entr'elles cette mutuelle correfpondance dont elles ont toujours beſoin pour concourir enſemble à la liberté de la circulation.

Les tumeurs contre nature, les playes, les ulcères, les fractures & les diſlocations ſont les principales maladies chirurgicales; il n'en eſt aucune dans laquelle nous ne remarquions conſtamment que nos parties ſolides ſont déplacées de leur lieu

naturel ; toutes les tumeurs humorales supposent un arrêt ou extravasion des liqueurs avec gonflement des solides ; les plaies déplacent les solides & font épancher les liquides ; les ulceres supposent des déplacements perpetuels , les fractures & les dislocations sont des brisemens ou des déplacements des solides , qui ne peuvent se faire sans un veritable épanchement ou du moins un simple arrêt des liqueurs ; il paroît donc qu'il ne se peut faire aucun déplacement des solides sans que le cours naturel de nos liqueurs ne se trouve dérangé , & c'est à mon avis, dans ce seul dérangement notable & contre nature qu'on doit faire consister l'essence des maladies , comme j'ai tâché de le prouver dans la derniere Pathologie que j'ai dictées dans nos Ecoles.

Le dérangement des liqueurs (que j'ai crû pouvoir désigner par le nom general de circulation du sang viciée) est de trois sortes. Le premier consiste dans le seul arrêt des liqueurs ou retardement de circulation ; le second , dans la même circulation trop accelerée ; & le troisième , dans le trouble de circulation , j'entends par ce dernier dérangement, que dans une partie déterminée qui constitue le siege de la maladie , les liqueurs s'arrêtent dans certains vaisseaux , tandis qu'elles vont

trop vîte dans les autres voisins & continus. 1°. La circulation est simplement arrêtée dans le schirre, retardée dans l'œdeme, & totalement abolie dans le sphacele. 2°. La circulation est augmentée ou accélérée dans toutes les maladies chirurgicales considerables auxquelles il survient de grandes fluxions avec fièvres, convulsions ou délire. 3°. La même circulation se trouve toujours troublée dans le phlegmon, dans l'érésipele, dans les fractures & dislocations; ces trois vices ou dérangemens de circulation me paroissent d'une telle conséquence dans la pratique de la Chirurgie, que je ne vois pas qu'un habile Chirurgien ait rien de mieux à faire que d'être continuellement attentif à rétablir, autant qu'il dépend de lui le cours naturel des liqueurs, non-seulement en ôtant à propos par les operations de la main tout ce qui gêne la circulation, mais encore en prenant garde de ne pas trop comprimer sans nécessité les parties malades, de ne pas trop insister aux tamponnemens des playes, ni aux fréquents pansemens, cherchant toujours de placer les parties malades dans la situation la plus aisée & la plus convenable au cours naturel des liqueurs; c'est aussi dans cette même vûe qu'on doit avoir soin de faire remuer de tems en tems les parties mala-

des , qui étant obligées de rester trop long-tems dans une certaine situation , quoique d'ailleurs aisée & commode , se rendent ensuite estropiées & hors d'état de faire leur jeu naturel , sur-tout du côté des articulations des os , qui se remplissent à la longue d'une sinovie épaisse à raison de laquelle elles ne peuvent plus agir.

Ce n'est que par une étude exacte de l'Anatomie du corps humain , qu'un Chirurgien doit se mettre en état de prévenir les accidents fâcheux , qui lui peuvent survenir en pratique ; cette Anatomie lui est absolument nécessaire , non-seulement pour bien ménager les différentes parties externes sur lesquelles il opere , en évitant d'ouvrir les gros vaisseaux , de couper des muscles en travers , de pincer des tendons , d'endommager les os & les cartilages , &c. mais encore par rapport aux parties internes sur lesquelles on attire quelquefois des dépôts fâcheux , ou des fluxions mortelles , pour ne pas avoir eu assez d'attention à conserver ou à rétablir le cours libre des liqueurs dans les parties malades ; cette juste attention dans la pratique de la Chirurgie ne sçauroit mieux s'acquérir , à mon avis , qu'en se représentant toujours le corps humain vivant comme un simple tissu des vaisseaux souples

ples & élastiques, toujours remplis d'une liqueur à ressort, qui doit rouler sans interruption dans leurs cavitez, de maniere que tous les vaisseaux tant grands que petits communiquent ensemble par tous les côtez possibles, & sont sans cesse dans une mutuelle dépendance les uns des autres; cette idée du corps humain se trouve aujourd'hui tout-à-fait conforme aux nouvelles découvertes qu'on a faites dans l'Anatomie; ainsi je ne crois pas qu'on puisse me la contester, & j'ai crû pouvoir en tirer dans ma dernière Phisilogie la conséquence qui suit.

Les différentes hypotheses que Galien, Paracelse & Willis ont introduit dans les Ecoles de Médecine, sont manifestement fausses, & tout-à-fait opposées à la pratique de la bonne Chirurgie, puisqu'elles détournent sans cesse l'esprit du Médecin & du Chirurgien de l'attention qu'il doit avoir au mouvement essentiel de la circulation du sang, Galien en supposant les quatre Elémens s'est entêté de quatre humeurs qui n'existent point, & dont les Galenistes prétendent déduire toutes les causes des maladies. Paracelse en frondant les quatre élémens, leur a substitué les principes de Chimie qui ne sont pas plus réels; & Willis en admettant ces mêmes principes de Chimie, a

crû pouvoir supposer trois différentes fermentations, la premiere dans l'estomach pour la digestion des alimens & la formation du chile; la seconde dans le sang pour la sanguification & la génération de différentes humeurs, principalement de ses elchers favoris les esprits animaux, auxquels il fait jouer toute sorte de personnages au gré de son imagination; la troisième fermentation Willisienne, qui porte le fameux nom d'explosion, se joue entre les esprits animaux & la copule explosive dans les moindres petites fibres musculuses, que l'Anatomie démontre dans presque toutes les parties de notre corps, & où l'on est obligé de supposer des vesicules romboïdes sans nombre.

Toutes ces hypotheses scolastiques font souvent prendre le change au Medecin & au Chirurgien, en ce qu'elles obligent à former de fausses indications curatives qui détournent l'esprit des simples loix de la circulation du sang; ces loix sont les seules sur lesquelles on doit fonder aujourd'hui la théorie & la pratique de la Chirurgie: j'ai tâché de prouver cette verité dans mon traité des Tumeurs contre nature. Il est aisé à tout Médecin de rapporter à ces tumeurs la plûpart des maladies internes, telles que sont pour la tête, l'apoplexie, l'épilepsie & les dé-

lires , pour la poitrine, la peripneumonie, la phtisie & l'asthme; pour le bas ventre , les inflammations de l'estomach , des boyaux & des reins , les obstructions du foye , de la rate , du mesentere & les différentes espèces d'hydropisie. Qui ne voit qu'une forte apoplexie sanguine doit être rapportée au phlegmon du cerveau , l'épilepsie à une simple phlogose de ce viscere , & les délires à son érésipele ? Personne ne doute aujourd'hui que la peripneumonie ne soit une veritable inflammation du poulmon , qu'on raporte tantôt à l'érésipele & tantôt au phlegmon ; la phtisie pulmonaire est un phlegmon suppuré & ouvert ; l'asthme à tubercules est le produit de petites tumeurs schirreuses dispersées dans le tissu du poulmon ; les inflammations des visceres du bas ventre doivent necessairement se rapporter comme toutes les autres à la phlogose , à l'érésipele & au phlegmon ; dans la colique néfrétique il n'y a le plus souvent qu'une simple phlogose par l'engorgement des vaisseaux sanguins des reins , ou des uretaires , cet engorgement est occasionné par les glaires ou par les petits calculs qui bouchent les conduits urineux , cette phlogose dégenere quelquefois en érésipele ou en phlegmon suivant que les vaisseaux sanguins sont plus ou moins gê-

nez, & ce phlegmon dégenere en abcès, dont l'ouverture se manifeste par les urines purulentes, dans le cholera-morbus mortels, & dans les dissenteries épidémiques malignes negligées ou maltraitées, le ventricule & les boyaux sont attaquez successivement de phlogose, d'érésipele, de phlegmon & de gangrene ou de véritable sphacele qui donne la mort comme on le voit constamment par l'ouverture des cadavres, pour peu qu'on soit versé dans l'Anatomie & dans la pratique de la Médecine; l'on ne sçauroit douter que dans la plûpart des pâles couleurs, où l'on sent battre l'artere celiacque avec trop de force, il n'y ait de veritables obstructions schirreuses dans les viscères du bas ventre; ces schirres se manifestent souvent par le tact au mesentere, au foye, au pancreas & à la rate, lorsque ces obstructions schirreuses ou ces veritables schirres ne dégenerent pas en cancers mortels, il se forme à la longue au voisinage de ces obstructions des tumeurs œdémateuses, ou l'hydropisie s'ensuit, en ce que le cours naturel de la limphe s'y dérange peu-à-peu; cette liqueur séjourne dans ses propres vaisseaux, les gonfle, les distend, les déchire & se répand ainsi dans la cavité; or si toutes les tumeurs extérieurs peuvent s'expliquer sans la

supposition des élémens d'Aristote , des quatre humeurs de Galien , des principes de Paracelse , des fermentations wil-liennes & des esprits animaux , comme je tâcherai de le faire voir dans le cours de ce Traité , pourquoi ne pourra-t'on pas de même rendre raison des maladies internes sans toutes ces suppositions inutiles , puisque toutes nos parties tant internes qu'externes , se trouvent essentiellement les mêmes , ce sont par tout les mêmes vaisseaux plus ou moins souples à la vérité , mais toujours élastiques & remplis d'une liqueur qui doit rouler sans cesse pour leur donner la vie , & dont le cours réglé établit la santé , & le déréglé constitue la maladie comme il a été dit ci-dessus.

Les Tumeurs contre nature qui se présentent extérieurement à la vûe & au tact , sont toujours marquées par leurs propres signes si certains qu'ils n'en sçauroient imposer à l'habile Chirurgien ; au lieu que les mêmes tumeurs internes demandent une grande attention de la part du Médecin qui ne sçauroit désigner précisément la nature de la tumeur , s'il ne s'est plutôt formé une idée juste de l'Anatomie des viscères , dont il doit avoir étudié les usages ou fonctions principales indépendamment de toute hypothèse ; ain-

si quoiqu'on ne puisse pas voir pendant que le malade vit, si son cerveau, son poulmon ou les boyaux sont véritablement engorgez de sang, on ne laisse pas de l'affurer positivement, comme si on le voyoit, non-seulement parce que les fréquentes ouvertures de cadavres des personnes mortes de pareilles maladies doivent en avoir convaincu, mais encore en ce que l'état du malade & le caractère des fonctions lésées le persuadent; par exemple lorsqu'en examinant un apoplectique l'on trouve son poulx plein, dur, élevé, sa face rubiconde tendant au livide, & qu'on sçait qu'une colere, qu'un excès de vin, ou autre cause semblable a précédé le mal, je crois qu'on est en droit de conclure, que la privation subite & totale de tout sentiment & des mouvemens volontaires, avec un relâchement des membres, dépendent dans ce cas d'un engorgement total de sang dans le cerveau, tel qu'on le remarque dans les véritables phlegmons extérieurs.

Il survient souvent des tumeurs contre nature aux playes, aux ulcères, aux fractures & aux dislocations, qui en retardent la guérison & la rendent quelquefois impossible, toutes les playes faites par instrument tranchant tant les simples, exter-

nes, que les composées pénétrantes, tirent leur principal danger ou des grandes pertes de sang, qui affoiblissent bien-tôt le malade & le conduisent à la mort, ou des fluxions qui s'y forment peu de jours après, en ce que le sang ne pouvant plus couler par les vaisseaux coupez, est obligé de s'arrêter peu-à-peu aux environs de la playe où il peut former des éréfipeles fâcheux, des phlegmons dangereux ou des gangrenes incurables; les éréfipeles qui se forment aux environs des playes empêchent la suppuration & la réunion, les phlegmons augmentent la playe, attirent la fièvre, les convulsions des insomnies & des délires, principalement si les parties nerveuses ou tendineuses sont blessées ou comprimées par la tumeur; enfin la gangrene se termine bien-tôt en sphacele, qui est la pourriture totale, & par conséquent la mort de la partie blessée; pour éviter tous ces accidens, on commence par arrêter autant qu'il est possible les grandes hémorragies, il faut ensuite s'attacher à prévenir les fluxions par des saignées proportionnées aux forces du blessé, & une diète très-exacte où il faut le tenir absolument les cinq à six premiers jours sans craindre de le trop affoiblir, & sans se mettre en peine de la grandeur ou profondeur de la playe, à

laquelle on ne doit toucher que peu ou point avec la sonde, les doigts ou le tamponage, de peur d'en augmenter le mal en y troublant le cours des liqueurs & en faisant de nouvelles déchirures des vaisseaux; quant aux playes de feu, connues chez les Anciens sous le nom général des playes d'arquebusades, comme elles cauterisent toujours la partie blessée, il faut attendre la chute de l'escarre plutôt de l'accroissement des chairs saines qu'elle couvre, que de l'application des remèdes extérieurs, cette chute ne se peut faire sans quelque petit gonflement ou tumeur contre nature, qui demande la même attention que les playes faites par un instrument tranchant, si l'on veut en éviter le progrès, il faut aussi prendre garde de ne pas arracher l'escarre de force, tant parce qu'on fait pour lors de nouvelles déchirures, que parce qu'il pourroit s'en ensuivre des hémorragies fâcheuses, qui n'arrivent pas lors des coups de feu, parce qu'ils cauterisent les vaisseaux coupez, & que tout caustere forme necessairement une escarre.

Les moindres playes de feu, aussi-bien que les grandes playes par incision qui se trouvent avec déperdition de substance, ne peuvent jamais se réunir par le seul secours des bandages unissans, parce que
leurs

Leurs vaisseaux coupez ne sçauroient tomber en dessechement ; ces vaisseaux se trouvant sans cesse arrosez par les suc qui la circulation leur fournit , doivent necessairement se convertir en pus , & la playe ne peut guérir que peu-à-peu par la voye d'une suppuration louable ; cette suppuration doit durer jusqu'à ce que tous les bouts des vaisseaux cauterisez ou coupez soient entierement séparés & poussez en dehors par les nouveaux vaisseaux qui se développent , qui croissent sans cesse par-dessous & qui doivent enfin s'entrelasser les uns avec les autres pour former une bonne cicatrice ; ces playes qui se terminent par une longue suppuration peuvent être rapportées aux ulceres , & ne different des ulceres ordinaires qu'en ce que leurs chairs doivent être toujours d'un rouge vif incarné & médiocrement fermes, formant des bords souples , mols & naturels ; ce bon état dépend le plus souvent de la dextérité & de l'habileté du Chirurgien qui prend soin des pansemens ; si ces playes sont menées rudement , qu'on les tamponne sans necessité, qu'on les humecte & qu'on les desseche trop tôt & mal à propos , par une application bizarre de differens remedes opposez les uns aux autres & forgez au gré des hypotheses , les nouvelles chairs devien-

nent pâles, livides ou blaffardes, les bords s'enflamment ou s'endurcissent, & le pus diminuant en quantité devient féreux, sanieux ou sanguinolent; c'est pour lors un veritable ulcere, non parce que le pus en est devenu corrosif & rongeur comme on le croit vulgairement, mais parce qu'il est survenu des fluxions ou qu'il s'est formé peu-à-peu des embarras dans les petits vaisseaux qui constituent les nouvelles chairs; celles-ci sont pâles lorsqu'il y survient érysipele, elles sont trop rouges, gonflées ou blaffardes avec des bords enflammez par l'arrivée d'un phlegmon; ces mêmes bords deviennent mols & lâches par un œdeme, ou au contraire durs & calleux par la formation des petits schirres; dans tous ces differens cas la quantité du pus diminue, il se rend clair, sanieux ou sanguinolent, parce que les battemens des vaisseaux qui se développent; sont pour lors irréguliers & differens du naturel, cette irrégularité des battemens dans les petits vaisseaux qui constituent les nouvelles chairs, se manifeste clairement par les divers changemens qu'on remarque aux playes lorsque la fièvre survient; car pour lors toutes sortes de playes & d'ulceres, même les plus simples & les mieux pansées changent si fort, qu'il m'est arri-

vé très-souvent de juger de l'arrivée de la fièvre par la seule inspection des playes, avant que d'avoir examiné le poulx des bleffez ; il en est à peu près de la couleur & de l'état des playes des fébricitans, comme de la langue dont les differens états de rougeur, de blancheur, de noirceur, de secheresse ou d'humidité nous servent de signe ou d'indice ordinaire pour juger du caractère & des progres de la plûpart des fièvres.

De ce que toutes les vieilles playes qui suppurent, peuvent former l'ulcere le plus sordide par le seule battement irrégulier de leurs vaisseaux, il est aisé de conclure que la pourriture des chairs ou la corrosion du pus ne concourent en rien à l'exulceration des parties ; tout ulcere suppose necessairement un écoulement de pus ; cependant lorsqu'une partie se gangrene peu-à-peu & qu'elle devient ensuite tout-à-fait sphacelée, elle passe successivement par tous les degrez de pourriture possible, sans aucune apparence d'ulcere ou la moindre goutte de pus ; ce qui n'arriveroit certainement pas s'il étoit vrai que le pus & l'ulcere fussent produits par la pourriture ; il n'est pas moins vrai que les ulceres ne sçauroient être l'effet de la corrosion du pus, puisqu'on observe constamment que tout corrosif appliqué

sur les playes ou sur les ulceres produit une veritable escarre qui arrête toute sup-
puration , & il est constant par l'expé-
rience journaliere qu'il n'en est aucun de-
puis la simple poudre d'alun brûlé (qui est
un des plus doux qu'on a coutume d'ap-
pliquer sur les chairs baveuses) jusqu'au
sublimé corrosif de mercure , qui ne soit
tout-à-fait contraire à la suppuration à
raison de l'escarre qu'il a coutume de pro-
duire ; la pourriture & le pus qui survien-
nent aux playes peuvent bien être regar-
dées en Chirurgie comme le produit &
l'effet de l'exulceration , mais on ne doit
jamais considerer le pus comme la cause
des ulceres , ceux-ci dépendent toujours
originairement d'une simple solution de
continu , dont les vaisseaux coupez &
remplis de suc forment un pus de diffé-
rente couleur & consistance , suivant les
différens battemens des vaisseaux voisins
& continus comme il a été remarqué ci-
dessus.

Quoiqu'un ulcere persiste des années
entieres , il ne laisse pas de s'y faire sans
cesse de nouvelles déchirures des petits
vaisseaux remplis de leur suc qui se con-
vertissent en pus , tandis que leurs voisins
vivans continuent à se développer pour
réparer leur perte ; c'est précisément par-
là que toute exulceration est nécessaire-

ment accompagnée d'un écoulement de pus, sans que le plus souvent le volume de la partie ulcérée diminue; cela se remarque tous les jours sur la peau des personnes d'ailleurs très-saines, qui par pure précaution entretiennent pendant fort long-tems des écoulemens de pus par l'ouverture des cauterés qu'ils tiennent ouverts à la faveur des petits pois placez sur les bords ou au milieu de l'ulcère; les phtisiques dont le poulmon est ulcéré, ne crachent point leur poulmon, comme le pense le vulgaire, ils n'ont souvent qu'une petite exulcération qui leur donne la mort, parce que le pus qui ne peut pas tout sortir par les crachats, est forcé de se remêler avec le sang & de produire des embarras subits dans les vaisseaux capillaires de tout le corps, à raison desquels il s'excite une fièvre lente suivie d'un marasme, avec lequel ils périssent, leur poulmon se trouvant après la mort presque dans son entier, & quelquefois même plus gonflé, & plus gros qu'il ne doit être, lorsque l'accroissement des vaisseaux qui se sont trouvez au voisinage de l'ulcère a été excessif.

L'ulcère externe qui n'occupe que le dessus de la peau ou la partie charnue d'un muscle, & dont tout le pus sort librement est appelé simple ou superficiel,

pour le distinguer de celui qui s'avance sous la peau vers les tendons ou entre les aponevroses des muscles, dont le pus est obligé de croupir, & qui se nomme ulcere profond & sinueux, parce que le pus qui séjourne se trouvant pressé par le jeu des solides qui l'enveloppent, est obligé de se porter dans l'interstice des parties qui lui résistent le moins, & c'est précisément ce qui forme les différentes sinuosités; ces sinus se rendent durs & calleux par le froissement réitéré que la matiere retenue est obligée de faire aux parties voisines qui la pressent, à-peu-près par la même raison que l'intérieur des mains des laboureurs devient fort dur & calleux par le continuel froissement qu'elles souffrent de la part des corps qu'ils sont souvent obligés de tenir en main pour leur travail; lorsqu'un ulcere sinueux & calleux est plus large dans son fonds que vers le dehors, & qu'il n'a qu'une petite ouverture calleuse, on le nomme fistule, que si la suppuration est simplement dans l'entre-deux des chairs, ou sous la peau sans aucune ouverture pour la sortie du pus, c'est un véritable abcès; on en voit des exemples après tous les phlegmons qui se terminent par suppuration, & aux tumeurs froides comme les écrouelles, ces derniers abcès se forment peu-à-peu sans dou-

leur & sans aucun changement de couleur à la peau, pour lors la matiere purulente se trouve enfermée dans une espèce de sac, connu en Chirurgie sous le nom de Kist, & qui n'est à mon avis autre chose qu'une simple envelope membraneuse, qui s'étant dilatée insensiblement, a reçu plus de limphe, s'est épaissie & est devenue ferme & calleuse par le froissement réitéré de la matiere purulente qui s'y trouve renfermée de toute part; cette matiere s'épaissit par son long séjour & prend la consistance de cire fondue, de miel épais, ou de plâtre suivant que ses parties les plus fines se sont dissipées par la suppuration.

Les ulceres fistuleux & à clapiers, ou les veritables fistules, dont tous les parois sont durs & calleux, ne donnent jamais la fièvre non plus que les abcès enkistez, parce que le gros de leur pus ou la grosse matiere purulente qui s'y forme, ne sçauroit se mêler avec le sang, aussi ces maladies chirurgicales subsistent-elles des années entieres & quelquefois toute la vie; on ne peut esperer de les guérir qu'en les réduisant à l'état des ulceres simples & superficiels; pour cet effet il faut necessairement les mettre à découvert & en emporter toutes les callosités ou le Kist en entier par le moyen du fer ou des

pierres à cauterer, pansant ensuite l'ulcère à la manière des playes ordinaires, qui doivent être conduites à parfaite cicatrice par voye de suppuration.

Tout ce qui arrive aux playes se passe à peu-près de même dans les fractures & les caries des os ; les fractures sont de véritables playes des os, & les caries en sont les ulcères ; il y a dans toutes ces maladies chirurgicales des petits vaisseaux déchirez qui doivent ou se dessécher ou se ramolir tandis que leurs voisins vivans & continus se développent sans cesse & croissent insensiblement pour suppléer aux bouts déchirez ; les petits vaisseaux osseux séparés & desséchés se dissipent par la transpiration, lorsqu'ils se trouvent dispersés, au lieu qu'étant unis plusieurs ensemble, ils s'élèvent en écailles sèches ou petites feuilles de différente grandeur & épaisseur, que l'on désigne en Chirurgie sous le nom général d'exfoliation des os ; il arrive aussi bien souvent quelque chose d'approchant aux cartilages, aux ligamens & aux tendons découverts dont les surfaces desséchées sont obligées de s'exfolier ; toutes ces exfoliations répondent précisément aux escarres des chairs, en ce que les unes & les autres de ces pièces ne tombent naturellement que par l'accroissement des vaisseaux qui se déve-

loppent & qui croissent par-deffous ; ces mêmes vaisseaux développez qui procurent la chute de l'escarre & de l'exfoliation , forment sur la fin la réunion de toutes nos parties coupées ; l'endroit réuni qu'on nomme cicatrice des chairs , porte le nom de calus dans la réunion des os ; ce calus est tout-à-fait mol dès son commencement , il n'est composé que de nouvelles chairs qui sortent de tous les points de l'os coupé , & qui se durcissent ensuite peu-à-peu , passant successivement de la fermeté du muscle , du tendon & du cartilage à la dureté de l'os d'où ces chairs sont parties ; cette formation du calus se voit clairement & se fait toucher au doigt dans tous les os que les playes laissent quelque tems à découvert , & principalement dans le trou qu'on a été obligé de faire au crâne par l'opération du trépan. Nous voyons constamment fermer ce trou peu-à-peu par de nouvelles chairs rouges & vermeilles , qui sortent de tous les points de la circonference , & qui se durcissent ensuite par leur pression mutuelle , qui donne seule aux tendons , aux cartilages & aux os la dureté qui en fait le caractère , comme j'ai tâché de le prouver en Phisilogie.

Les os se carient , lorsqu'après la déchirure de leurs fibres osseuses , les petits

vaisseaux qui en partent se ramollissent, croissent irrégulièrement, & continuent à se déchirer en heurtant par leur battement contre le solide de l'os, ce qui les empêchent de s'ajuster au point qu'il faut pour parvenir à cette espèce de cicatrice ferme qui constitue le calus; c'est par une semblable raison que toutes les playes des chairs mal pansées dont les bords se rendent calleux, dégénèrent bien-tôt en ulcère fardide; cet état de fibres osseuses cariées s'observe constamment dans toutes les exostoses qui se terminent autrement que par voye de résolution, & dans les abcès écrouelleux qui attaquent les os; les exostoses sont des tumeurs osseuses dans lesquelles les conduits osseux doivent nécessairement se ramollir puisqu'ils se gonflent à l'excès, en se portant beaucoup au-delà de leur état naturel; quand ce gonflement excessif arrive peu-à-peu sans douleur, & que l'os paroît simplement ramolli au tact, c'est pour lors une espèce d'œdème dans la substance de l'os qui ne se carie jamais. J'ai vû ce cas dans deux vérolez dont l'un se cassa le bras gauche en faisant effort pour monter à cheval, & l'autre se brisa la clavicule droite en voulant mettre simplement le bout de son manteau sur le nez; ces deux malades n'avoient absolument aucune carie d'os, ils avoient cha-

cun une simple exostose, que je crois pouvoir appeller œdémateuse à raison de l'extrême mollesse des os exostosez, & pour la distinguer des autres exostoses ordinaires, qui se forment assez vite & qui sont accompagnées de vives douleurs, on peut rapporter celles-ci au phlegmon osseux; ces exostoses phlegmoneuses se changent bien-tôt en une sorte d'abcès qui se convertit en véritable ulcere lorsque l'abcès s'étant crevé la carie est à découvert.

On trouve à l'ouverture des tumeurs froides écrouelleuses qui attaquent les os, des caries qui ont commencé ou par la moelle de l'os, dont les vaisseaux graisseux obstruez sont aisez à déchirer, ou par la surface externe de l'os couverte de chairs ulcerées dont le vice a gagné l'os & produit la carie; dans ces deux cas tout comme dans l'exostose, les fibres osseuses se ramolissent & se déchirent; & c'est précisément par-là que les os cariez tombent par pièces comme d'eux-mêmes, & que les caries gagnent d'un endroit à l'autre en fusant vers les parties voisines, comme il arrive aux ulcères des chairs qu'on nomme rongeurs, non parce qu'ils rongent en effet, puisque nous avons déjà prouvé qu'il n'y a jamais aucun pus rongeur, mais uniquement parce que les nouvelles chairs s'y déchirent sans cesse

en heurtant contre les corps durs voisins, où la dilatation de leurs vaisseaux les pousse à chaque battement d'artere, comme il arrive constamment dans tous les vieux cancers ulcerez; il se forme aussi quantité de sinus & de fistules dans les os cariez, principalement quand la carie part de la moelle ou qu'elle y a pénétré, parce que les fibres de l'os se ramollissent inégalement, & que les petites pièces qui s'en détachent ne sont pas poussées au-dehors avec autant de force & d'aisance que le pus ordinaire répandu parmi les chairs; il se forme dans toutes les caries un véritable pus comme dans les ulceres charneux, mais il n'est jamais ni si abondant ni si épais, parce que les vaisseaux coupez ou déchirez sont & plus petits & en plus petit nombre, & qu'ils contiennent par conséquent moins d'humeur épaisse, aussi le reste étant égal, la carie est-elle beaucoup plus longue dans ses progrès & dans la durée que les ulceres des chairs.

De ce que les fractures & les caries ne different point essentiellement des playes & des ulceres, il est aisé de voir que leur curation doit être à-peu-près la même; la fracture des os prise en général tout comme la playe des chairs, n'exige que la réunion des pièces coupées, qu'il faut

remettre chacune en sa place & les y contenir en repos par un bandage convenable jusqu'à l'entiere formation du calus ou cicatrice osseuse ; cette réunion se fait naturellement par la simple circulation du sang , sans le secours d'aucun remede ; ce qui s'observe tous les jours dans les fractures simples , c'est-à-dire , lorsque les seuls os sont fracassez sans playe dans les chairs , comme il arrive souvent aux os du bras, de l'avant-bras, de la cuisse & de la jambe ; dans les fractures compliquées, dont les pièces d'os écartées ou totalement séparées , ont blessé les chairs ou pressé quelque viscere il survient des accidens fâcheux auxquels il est essentiel de remédier ; par exemple dans les fractures du crâne qui se trouvent avec enfoncement d'os qui presse le cerveau , ou avec séparation des pièces éclattées qu'on nomme des esquilles , qui pincent la dure-mere, on ne sçauroit faire la réunion des os qu'après avoir troué le crâne par la couronne du trépan , afin qu'à la faveur de ce trou , on puisse relever l'os enfoncé, détacher les esquilles & faire sortir le sang épanché , supposé qu'il s'en trouve de répandu sur la dure-mere,

Lorsque l'enfoncement du crâne est fort considerable , ou que les esquilles des os fracturez sont très-éloignées les unes

des autres, il est beaucoup mieux pour contenir le cerveau en place, de faire plusieurs ouvertures de trépan à différentes distances, que d'emporter une grande pièce d'os de peur que le cerveau cedant à l'abord continuel du sang, ne vienne à se gonfler & à s'élever avec ses enveloppes au-dessus du niveau du crâne à travers de la grande ouverture d'os, comme je l'ai vû arriver depuis peu à une jeune Demoiselle de cette Ville, âgée d'environ dix-huit ans, qui s'étoit fracassée la partie moyenne & latérale gauche de l'os coronal, en tombant la tête première d'une fenêtre assez haute de sa maison dans la cour sur un pavé égal formé de pierre de taille; je fus appelé d'abord après cette chute avec M^s. Germain le beau-pere & le gendre tous deux Maîtres Chirurgiens de réputation; nous trouvâmes cette Demoiselle sans sentiment & sans mouvement volontaire, avec une playe sur l'os coronal d'où il avoit coulé beaucoup de sang, cette playe fut agrandie par une incision cruciale, & les bords étant emportez nous aperçûmes un enfoncement à l'os coronal de la grandeur d'un écu de trois livres; le trepan fut appliqué à la partie la plus ferme de cet os, prenant sur la fracture par une petite portion de la couronne, lorsqu'il fallut ensuite à la fa-

veur de ce trou du trépan, relever l'os enfoncé, toute la pièce sauta parce qu'elle étoit détachée de toute part, il resta donc une grande ouverture au crâne, par laquelle peu de jours après nous vîmes sortir la dure-mere enveloppant une partie du cerveau de la grandeur d'un gros œuf de poule, & qu'il ne fût pas possible de remettre en place, cette dure-mere engagée dans le trou se gangrena bientôt, il fallut la scarifier à coups de lancette & la ranimer avec des liqueurs spiritueuses pour éviter le progrès de la gangrene, ce qui ne produisant aucun bon effet, nous fûmes forcez de couper avec le bistoury toute la tumeur qui paroissoit en dehors, & par conséquent une partie du cerveau, nous eûmes beau vouloir ensuite comprimer ce viscere & le tenir enfoncé par des compresses pyramidales soutenues d'un couvre-chef, la propre substance du cerveau dépourvûe de ces deux enveloppes s'éleva de nouveau, & produisit une nouvelle tumeur en forme de champignon, qu'il fallut couper par deux fois; nous eûmes ensuite recours à une plaque d'argent qui réussit moins que les compresses, car une nouvelle portion du cerveau ressortit pour la quatrième fois, étant devenue livide, elle fut emportée de même sans qu'il survint ce-

pendant jamais aucun fâcheux accident de ces fréquentes coupures ; la malade qui avoit repris tous ses sens & ses mouvemens volontaires depuis que la pièce d'os avoit été enlevée , ne sentoit aucune douleur dans toutes les incisions qu'on fit au cerveau ; cependant les nouvelles chairs qui croissoient peu-à-peu de tous les points de l'os coupé gagnèrent le dessus , recouvrirent le cerveau en entier & se convertirent en une cicatrice ferme , qui dégénéra en véritable calus dans l'espace de trois mois que dura toute la cure , & cette Demoiselle jouit du depuis d'une parfaite santé , comme si elle n'avoit jamais reçu aucune blessure à la tête.

Comme on ne sçauroit guérir aucun ulcere , qu'en le réduisant à l'état d'une simple playe dont toutes les chairs soient rouges , vermeilles , égales & assez fermes pour former une bonne cicatrice ; de même on ne peut jamais espérer de venir à bout d'une carie si on ne la réduit à l'état précis où nous voyons que se trouve une fracture d'os découvert , qui fournit par tous ses points des véritables chairs qui doivent former le calus ; il faut donc emporter dans la cure des ulceres & des caries tout ce qui s'oppose à l'accroissement & à la réunion des nouvelles chairs ; pour cet effet en traitant les ulceres , on ouvre
tous

tous les sinus , on coupe les callositez & on applique des remedes fondans , tels que sont les digestifs composez, le baume d'acier, le baume vert de Madame Feuillet , & sur les tendons l'esprit ou huile de therebentine , de même pour guérir les caries il faut racler tout l'os gâté en pénétrant jusqu'au vif , afin qu'il puisse se couvrir de chairs rouges , & c'est à raison de ce coloris que ce raclement est appelé rugination de l'os; on le brûle aussi avec des cauterés actuels , ou bien on en procure l'exfoliation avec l'euphorbe , la mirrhe & l'aloes tantôt en poudre simple & tantôt réduits en teinture à la faveur de l'esprit de vin , ces trois actions , ruginer , brûler & faire exfolier l'os carié tendent à la même fin , q est d'emporter les parties d'os qui s'opposent à la formation des nouvelles chairs , tant de celles qui croissent du fond & des côtes de la carie pour former le calus , que de celles qui croissent au-dessus de l'os découvert & qui doivent s'unir aux chairs de la playe dont les bords doivent recouvrir l'os.

Il arrive assez souvent en pratique, qu'après l'exfoliation de l'os brûlé , il se présente de belles chairs qui se réunissent bien-tôt , & qui croissent en dehors pour former une bonne cicatrice en apparence ; mais qui laissent pourtant une fistule , ou

qui se recouvre lorsqu'on s'y attend le moins ; & cela parce qu'on n'a pas pénétré jusqu'au fond de la carie, qui part quelquefois non-seulement de la moelle de l'os, comme nous l'avons fait remarquer cy-dessus, mais encore du dessous de la moelle, ayant gagné tout le corps de l'os ; pour éviter cet inconvenient, il ne faut jamais appliquer le feu sur l'os carié, qu'on ne soit plutôt bien assuré que la carie n'a formé aucun sinus, & que tout le fond en a été bien découvert ; j'aime beaucoup mieux dans ce cas ou ruginer l'os chaque jour, ou en emporter de petites lames avec une espee de gouge & à petits coups de marteau, ce qui m'a réussi en bien des occasions, & notamment sur un jeune Etudiant en Droit, natif de Langogne en Gevaudan, qui portoit depuis long tems une carie aux os du pied venue par tumeur froide, on avoit tenté inutilement toute sorte de remedes tant internes qu'externes, l'os avoit été brûlé plusieurs fois, mais la playe prête à se fermer s'étoit toujours r'ouverte ; lorsque je fus appelé il y avoit plus de 6 mois qu'on travailloit sur ce pied, je proposai d'emporter tout l'os carié avec une gouge poussée à petits coups de marteau souvent réitérez, ce qui fut exécuté avec tant de succès, que l'os étant emporté peu-à-peu, se régénérera bien-tôt, & la playe fut menée à parfaite cicatrice dans

l'espace d'un mois, sans qu'elle se fût rouverte depuis environ dix-sept ans qu'il y a de cette cure.

Ce n'est pas précisément que dans le cas de carie, qu'il est absolument nécessaire d'emporter toutes les lames d'os, qui font un obstacle à la formation du calus, lorsqu'un os est à découvert sans être carié, il est tout-à-fait inutile d'y appliquer des remèdes externes pour le faire exfolier; il faut le recouvrir s'il est possible, dans les playes récentes dont on doit rapprocher les bords, après avoir versé dans l'entre-deux de la therebentine fondue, ou quelque autre baume convenable, par ce moyen les chairs se reprennent bientôt à l'os, & la playe se guerit, sans qu'on soit obligé d'y retoucher: que s'il n'est pas possible de recouvrir l'os, parceque les chairs ont été emportées par le fer, ou trop meurtries par le coup, ou cauterisées par le feu, l'on doit se contenter de tenir du simple charpy sec sur l'os decouvert, qui en se desséchant peu-à-peu s'exfolie de soi-même par le développement de ses propres vaisseaux qui s'unissent ensuite aux nouvelles chairs de la playe, lorsque ces chairs s'avancent un peu trop avant le terme ordinaire de l'exfoliation, il suffit de les tenir sujettes ou écartées, pour retarder leur entiere réunion jus-

qu'après la chute de la lame d'os exfoliée, ce qui ne se doit pratiquer que lorsque la partie de l'os découvert est considerable, car lorsqu'elle est petite, il vaut beaucoup mieux laisser recouvrir l'os, que de tenir plus long-tems la playe ouverte, les petites exfoliations ont accoutumé de tomber avec la suppuration de la playe ou de se faire jour à travers les chairs par les simples battemens réguliers des arteres voisines qui les poussent; on doit en user de même pour les os découverts dans la plûpart des fractures compliquées surtout du bras, de l'avant-bras, de la cuisse & de la jambe, soit que les pièces de l'os fracturé se présentent par leur bouts coupés ou simplement par leur face externe; en remettant les pièces d'os en place par l'extension du membre blessé les bouts coupez se recouvrent des chairs, & quoique leur surface doive rester découverte, il n'est plus question que de contenir les parties réduites par un bandage convenable où l'on a soin de laisser une ouverture, nommée fenêtré, à travers de laquelle on puisse panser commodément la playe sans remuer les pièces de l'os fracturé.

Dans le traitement des fractures & des dislocations, on ne doit avoir en vûe que de remettre les os en place, & de les y contenir, pour remettre les fractures on tire de part & d'autre en deux sens oppo-

sez la même partie blessée, par exemple le bras, pour que les pièces d'os séparées puissent être rapprochées & mises dans leur niveau: au lieu que pour remettre la dislocation du même bras par laquelle la tête de l'humerus est tout à fait sortie de la cavité glenoïde de l'omoplatte, l'on fait tirer à force tout le bras en bas directement pour retirer la tête de l'humerus du dessous de l'aisselle où elle se trouve engagée; on relève ensuite cette tête en haut pour la faire rentrer dans la cavité: cette élévation se fait à la faveur d'une serviette passée sous l'aisselle du malade & attachée au col de l'opérateur; celui ci a soin de faire son élévation lorsqu'il juge que le bras étendu se trouve à portée d'être réduit; dans le cas de fracture on travail à redonner à l'os fracturé sa figure & sa longueur naturelle, en rajustant les pièces brisées, au lieu que dans le cas de dislocation, il s'agit simplement de remettre un os en place pour lui rendre le jeu naturel de son articulation: ainsi on connoît que la fracture est remise par la simple inspection de la figure & de la longueur de l'os, qu'il faut comparer avec la partie saine; mais l'on ne peut s'assurer de la réduction d'un os disloqué que par la liberté des mouvemens de l'articulation qu'on doit retrouver dans l'os bien remis, on connoît aussi que les os fracturez ou

disloquez ont été bien remis , en ce que le malade ne souffre plus aucunes vives douleurs dont il se plaignoit avant la réduction; pour peu que les pièces de l'os fracturé restent écartées, elles déchirent les chairs voisines au moindre mouvement de la partie blessée; & tandis que la tête de l'os disloqué reste hors de son articulation , les tendons des muscles qui l'entourent sont gênés; ainsi le sang ne pouvant rouler qu'avec peine dans les parties voisines de l'os déplacé, il y survient différentes fluxions; les os une fois remis en place il n'est plus question que de les y contenir assez longtemps pour que les pièces brisées repoussent à former le calus , & que les ligamens, les cartilages, les tendons & les membranes qui entourent l'articulation soient entièrement rétablis des froissemens qu'elles ont souffert, tant lors de la dislocation que dans le tems de la réduction; il paroît parce que nous avons fait remarquer ci-dessus des plaïes des ulcères, des caries des fractures & des dislocations, que toutes ces maladies chirurgicales sont si fort sujetes à produire des tumeurs contre nature , que sans l'étude & la pratique de celles-ci il est moralement impossible de bien connoître & de bien traiter celles-là; & c'est principalement ce que je me suis proposé de faire voir dans cette Dissertation préliminaire pour tenir lieu de Préface au Traité des Tumeurs.



TRAITE DES TUMEURS CONTRE NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tumeurs en général.



N entend par Tumeur en général, tout ce qui s'éleve au-dessus de la surface du corps humain; ces éminences sont ou naturelles, ou non naturelles, ou contre nature; le gonflement des mammelles, & l'enflure du ventre des femmes grosses, sont des Tumeurs naturelles; les Tumeurs non naturelles sont les verues, les taches de rousseur, quelques envies, & les ganglions qui ne blessent point les fonctions.

La Tumeur contre nature est une maladie dans laquelle les parties de notre corps quittent leur situation naturelle & augmentent en volume: une partie peut de-

venir plus grande, & contre nature, ou par une humeur qui s'y arrête, ou par des vents qui s'y ramassent, ou par une situation vicieuse des parties solides; il y aura donc trois genres de Tumeurs par rapport à la matiere contenue; sçavoir, Tumeurs par les humeurs, par les vents, & par les parties solides; la Tumeur qui vient des humeurs arrêtées s'appelle humorale, celle qui vient des vents qui distendent s'appelle emphisème, & celle qui vient du vice de situation des parties solides se rapporte aux luxations, aux fractures, aux hernies veritables au renversement de l'anús, & à la chute de l'uterus.

Nous ne parlerons icy que des Tumeurs humorales qui attaquent les parties externes, parce qu'elles sont les plus fréquentes dans la pratique, & qu'elles demandent le secours du Medecin & du Chirurgien; la cause prochaine de ces Tumeurs sera toujours un dérangement de nos liqueurs ramassées dans leurs propres vaisseaux, ou extravasées dans l'interstice des mêmes vaisseaux.

Les Galenistes, qui admettoient quatre humeurs dans la masse du sang, sçavoir le sang proprement dit, la bile, la pituite & la mélancolie, vouloient aussi que ces quatre humeurs produisissent quatre especes de Tumeurs humorales, qui étoient le

phlegmon produit par le sang proprement dit, l'érysipele par la bile, l'oedeme par la pituite, & le schirre par la melancolie; ils appelloient ces quatre tumeurs simples, lorsqu'ils croyoient que chacune d'elles étoit produite par une seule humeur particuliere à l'exclusion des autres; & lorsque ces Tumeurs leur paroissoient compliquées, ils les rapportoient à plusieurs humeurs qu'ils supposoient s'être mêlées. Les Chimistes prétendent déduire toutes ces differences du different mélange des principes qu'ils supposent dans le sang. Nous les déduirons du simple dérangement de la circulation, & nous les distinguerons les unes des autres par leurs propres signes. Lorsque le phlegmon est joint à l'érysipelle, la Tumeur s'appelle Phlegmon érysipelateux, ou bien érysipelle phlegmoneux; lorsque l'érysipele est joint à l'oedeme, on le nomme Oedemateux. Le phlegmon se joint ou survient souvent au schirre, comme il arrive aux écouelles enflammées; lorsque le schirre est douloureux, soit à raison d'un phlegmon, ou d'un érysipele, il change de nom, & s'appelle cancer. Toute Tumeur au-dedans de laquelle il se trouve du pus ramassé, se nomme abcès; les Anciens confondoient mal à propos ce nom d'abcès avec celui de Tumeur; car

quoique tout abcès soit une Tumeur; toutes les Tumeurs ne sçauroient être des abcès; la Tumeur contre nature est un genre qui renferme sous soi les abcès, ceux-cy sont des Tumeurs suppurées dans leur interieur. Toutes les especes de gale, les dartres, la teigne, la rache, la petite verole & semblables sont aussi des Tumeurs accompagnées de suppuration qui se manifeste au dehors par les crevasses de la peau. Il y a de plus certaines Tumeurs compliquées qui dégènerent souvent en gangrene & en sphacele comme le charbon & le panaris.

Nous examinerons dans ce Traité chacune de ces Tumeurs en particulier. Il suffit à present de faire remarquer que toute Tumeur ne sçauroit être contre nature, si elle ne blesse les fonctions de la partie affectée, & c'est à cet égard seulement qu'une simple verue peut être quelquefois regardée comme Tumeur contre nature par raport à sa grandeur & à sa situation, par exemple, une grosse verue située entre les doigts de la main l'empêche de se resserrer, quand elle est aux paupieres elle blesse la vûe en tenant les yeux trop ouverts, ou en les empêchant de se fermer, suivant qu'elle est située. On doit penser de même des taches de rouffeur qui se forment sur la cornée & lui font

perdre sa transparence naturelle. Les ganglions qui viennent sur les tendons, blessent l'action du muscle, lorsqu'ils sont gros & mal placez; de même les envies mal placées peuvent quelquefois blesser les actions des parties qu'elles occupent, mais comme cela n'arrive pas ordinairement, on ne s'avise pas de parler de ces Tumeurs, lorsqu'on ne se propose que de traiter de la Médecine pratique; celle-ci se doit établir sur la structure des parties plutôt que la fiction des hypothèses.

Tout notre corps n'est qu'un composé de vaisseaux & d'humeurs, ainsi une de nos parties solides ne peut pas se tuméfier contre nature, qu'il n'y ait des vaisseaux qui se dilatent au-delà de leur état naturel, & que les autres ne soient comprimés; ces vaisseaux en se rompant épanchent les humeurs, alors la situation naturelle des vaisseaux & des humeurs se dérangent; si ce dérangement se fait presque tout d'un coup, on l'appelle fluxion, si il ne se fait que peu à peu, on l'appelle congestion: les Tumeurs qui se font par fluxion sont ordinairement chaudes, celles qui se font au contraire par congestion sont le plus souvent froides; le phlegmon & l'érésipele s'appellent Tumeurs chaudes, à cause de la grande chaleur que l'on

y ressent; l'oedeme & le schirre au contraire s'appellent froides; à cause du peu de chaleur naturelle qui s'y trouve; toutes les Tumeurs humorales peuvent être produites & entretenues par la trop grande quantité ou par le vice particulier des humeurs, qui se ramassent ordinairement dans la partie la plus foible où la Tumeur se forme; les humeurs qui péchent par la trop grande quantité circulent difficilement, elles distendent les vaisseaux qui y ont le plus de disposition, & donnent lieu à la Tumeur; la même maladie survient aussi le plus souvent de quelque cause extérieure, telles que sont un coup, une chute, une violente & longue situation, une distorsion, une trop grande compression, & autres semblables. Les humeurs & les vaisseaux se dérangent par l'abus ou le mauvais usage des choses non naturelles; & c'est proprement par là que nos parties se trouvent disposées à produire les Tumeurs.

Diagnostic.

La Tumeur contre nature se connoit par la vûe & par le toucher, le phlegmon est élevé, il a sa circonference fort distincte, il est rouge, chaud, dur, accom-

pagné d'un sentiment de douleur & de pulsation. L'érysipele est une Tumeur superficielle accompagnée d'une couleur rouge de rose, qui change par la compression, il est fort chaud & mol. L'oedeme n'est pas si tumefié que le Phlegmon; mais il est plus étendu, il est sans douleur, blanc & mol. Le schirre est dur au toucher, froid & indolent; quand la partie tumefiée est d'une part circonscrite, ferme & constamment rouge; & quand d'un autre côté la même Tumeur ne s'étend que superficiellement, qu'elle cede facilement au toucher, qu'elle change de couleur lorsqu'on la comprime, & qu'elle est également chaude par tout; c'est alors une Tumeur composée de phlegmon & d'érysipele, qui s'appelle phlegmon érysipateux, ou érysipele phlegmoneux, selon que les uns ou les autres de ces signes prédominent. Si les signes de l'érysipele qui viennent d'être énoncés se trouvent dans une partie singulière & principale; par exemple, sur tout le visage, & que les parties voisines comme le col, les oreilles soient froides, blanches, molles & indolentes, c'est un érysipele oedemateux. On dit de même qu'un phlegmon est oedemateux, lorsque les parties qui sont à la circonférence d'un phlegmon se trouvent oedemateuses, quand aux

environs d'un schirre les parties de la peau sont affectées des signes du phlegmon, de l'érysipele ou de l'oedeme, la tumeur se nomme schirre phlegmoneux ou érysipélateux ou oedemateux.

Par les propres signes des abcès & des ulcères, on connoit aisément si la Tumeur est compliquée avec solution de continuité; dans l'abcès il y a un amas de pus caché, au lieu que le pus sort toujours de l'ulcère; le pus ne peut pas s'être amassé dans une partie & en sortir qu'il n'y ait solution de continuité; lorsque les pustules de la petite verole paroissent, ce sont des petites érysipeles; lorsqu'elles sont déjà tuméfiées, ce sont des phlegmons; la suppuration commençant, ce sont des abcès, & les pustules ouvertes, ce sont des ulcères. L'on peut dire la même chose de la gale, de la teigne, & des croûtes lactées, tout abcès est une Tumeur compliquée, mais toute Tumeur n'est pas abcès.

Le phlegmon, le schirre & l'emphisme sont durs & résistent au toucher, ce qui n'arrive à l'emphisme, que lorsque les vents ne peuvent s'échapper ailleurs; l'oedeme naturellement blanc cede à la compression du doigt, sans changer sa couleur, au lieu que l'érysipele rouge naturellement, blanchit en cedant à la compression du doigt, & il roule de lui-même.

de d'une partie à l'autre; l'emphisme
comme lorsqu'on frappe dessus avec la
main, ce que ne font pas les autres Tu-
meurs; cela vient dans l'emphisme de ce
qu'il est produit par des vents ramassez.

Vous connoîtrez si la Tumeur est pro-
duite par luxation ou par fracture, en ce
que les os sont luxez ou rompus en un in-
stant, & en même tems les actions sont
blessées, au lieu que les Tumeurs humo-
rales ne paroissent que peu à peu, & ne
blessent l'action qu'après être parvenues
à un certain point de grosseur, qui gêne
sensiblement le cours des liqueurs, com-
me la situation des os est changée tout
d'un coup dans les luxations & dans les
fractures, la Tumeur paroît d'abord, &
elle est accompagnée de douleurs lorsqu'
on remue la partie malade; les Tumeurs
humorales au contraire parcourent leurs
quatre tems ordinaires, lors même qu'el-
les surviennent, comme il arrive très-
souvent aux luxations & aux fractures
negligées; pour distinguer alors ces ma-
ladies, on doit s'en tenir au rapport du ma-
lade ou des assistans, si l'on est appelé
trop tard; lorsque la tumeur est produite
par une véritable hernie, par une chute de
matrice, par une descente de l'anús, on
la distingue des Tumeurs humorales, en
ce qu'elle se fait tout à coup, & que la

partie peut se replacer en son état par une compression extérieure ou par une situation particulière, à moins que la partie solide déplacée ne soit trop gonflée, enflammée ou abscedée; & il y a pour lors une complication du déplacement avec une Tumeur humorale.

Prognostic.

Il faut considérer quatre tems dans les Tumeurs humorales, sçavoir leur commencement, leur augmentation, leur état ou plus haut degré, & leur déclin. Dans le commencement, quand la Tumeur ne fait que de naître, les symptômes en sont légers; dans l'augmentation, la Tumeur croît sensiblement & les symptômes aussi; elle est dans son état lorsque la Tumeur conserve sa grandeur & que les symptômes sont le plus violens; elle est dans le déclin lorsque la Tumeur diminue avec ses symptômes. Les Tumeurs chaudes parcourent leur tems promptement, on les appelle à cause de cela maladies aiguës; les foibles au contraire sont appelées chroniques, parce qu'elles durent long-tems & se terminent difficilement.

Les Tumeurs se terminent par ces quatre voyes, résolution, suppuration, en-

durcissement & gangrene. L'on connoît la résolution par la grande transpiration qu'on remarque dans l'emplâtre résolutif appliqué sur la partie où il y a une espèce de rosée qui en découle, & sur-tout si la partie demange. Vous connoîtrez que la suppuration se fera par la grandeur des des symptômes, sçavoir par une grande douleur, une chaleur brûlante & un sentiment de pulsation qui l'accompagnent, s'il survient une fièvre erratique, ou que celle qui y étoit augmente sans aucun ordre; si on ressent des frissons irréguliers par tout le corps, cela marque une grande suppuration, ou bien que celle qui se fait est dans une partie très-sensible; le pus étant une fois formé, les symptômes diminuent, la Tumeur s'amollit, & pour lors on sent le pus & la fluctuation avec le doigt, qui sont les signes propres de l'abcès.

Vous connoîtrez que la Tumeur s'endurcit, lorsqu'elle devient sensiblement plus petite & plus dure, ce qui vient de ce que les particules les plus subtiles de l'humour croupissant se sont dissipées par la transpiration, ou lorsque les plus tenues sont reprises par la masse du sang, & que les plus crasses sont restées, l'on connoît que la partie se gangrene par le changement de couleur, par la véhémence de

la douleur & par le changement subit de la partie de dure en molle. La gangrene fera faite lorsque ces douleurs cesseront, que le sentiment sera fort obscur & la Tumeur livide; lorsque la partie est tout-à-fait privée de sentiment, qu'elle est noire, ayant une odeur cadavereuse & puante, on conclut qu'elle est sphacelée. De toutes les manieres dont se terminent les Tumeurs, la meilleure est celle qui se fait par résolution, ensuite celle qui se fait par suppuration, il est toujours mauvais qu'elle s'endurcissent, & le pis de tout est que la partie périsse par la gangrene & le sphacèle.

Il faut porter un prognostic différent des Tumeurs selon les différentes causes & la partie affectée; par rapport aux causes, les Tumeurs sont salutaires, malignes & pestilentielles, il y en a de veneriennes, quelqu'un d'hereditaires & la plupart accidentelles, eû égard à la partie affectée; les Tumeurs sont plus dangereuses à la face & dans le gosier qu'ailleurs, elles sont aussi plus dangereuses dans les parties membraneuses & dans les articles proche les tendons & les os, que dans les parties charnues, & ainsi des autres selon que les parties sont plus ou moins sensibles & délicates ou nécessaires à la vie.

Curation.

On ne doit pas traiter toutes les Tumeurs de la même manière ; il y en a qu'il faut abandonner au seul soin de la nature, d'autres qu'on doit tâcher de résoudre, d'autres qui doivent suppurer, il y en a qu'on doit emporter de leur place.

Vous abandonnerez au soin de la nature celles que vous croirez critiques, & qui apporteront du soulagement au malade, comme la petite verole & la rougeole benignes, par lesquelles le sang prend un nouveau cours sans produire aucun fâcheux symptôme ; les Parotides quoiqu'ordinairement critiques arrivent au commencement des fièvres malignes avec augmentation de symptômes, on doit pour lors les résoudre ; si au contraire elles arrivent dans le déclin de la maladie, les symptômes diminuant, on les doit faire suppurer. On ne doit jamais résoudre les bubons veneriens, mais toujours les faire suppurer, on croit par là se garantir de la Verole, ce qui arrive cependant très-rarement. Les Tumeurs pestilentielles comme le charbon & l'anthrax, les venimeuses comme celles qui sont faites par la morsure d'une vipere, d'un chien enragé, du scorpion, & de la tarentule,

demandent d'être scarifiées, cauterisées & non résoutes ni suppurées.

Les autres Tumeurs humorales doivent être traitées différemment en divers tems, les unes lorsqu'elles se font, il faut empêcher que les humeurs ne tombent sur la partie tumefiées & qu'elles n'y croupissent, il faut pour cela diminuer la quantité du sang pour faire révulsion; lorsque les Tumeurs sont déjà faites il faut travailler à les résoudre s'il est possible.

Si elles se font par fluxion, il faut des-emplir les vaisseaux sanguins & temperer le mouvement de circulation; on doit dans les contusions comprimer la partie affectée, la munir des défensifs, comme l'on dit ordinairement, afin que la Tumeur n'augmente plus, & puisse peu à peu disparaître. Si les Tumeurs au contraire se font par congestion, on ne doit point saigner, ni arrêter le mouvement de circulation, encore moins comprimer la Tumeur, ce qui seroit très-nuisible, on doit s'attacher à desemplir les vaisseaux lymphatiques, & détourner la congestion en évacuant par des purgatifs, des sudorifiques, des aperitifs & des diurétiques.

Dans le phlegmon & l'érési-pele naissans, on doit réitérer souvent la saignée selon la grandeur de la maladie, les forces du malade, son temperament & la

raison de l'année, de peur que les humeurs ne se portent trop dans la partie affectée & ne s'y extravasent, on doit encore arrêter le trop grand mouvement de circulation par des rafraîchissemens selon la nécessité, au contraire lorsque les Tumeurs sont froides comme l'oedeme & le schirre on doit provoquer le mouvement du sang, évacuer la trop grande quantité des sérosités, ou briser la limphe trop grossiere qui en gêne le cours.

Il survient quelquefois des phlegmons & des érépèles aux contusions; pour les prévenir on doit comprimer la partie, ou la munir d'un défensif immédiatement après le coup reçu, par là vous empêcherez le grand abord des humeurs sur la partie.

Lorsque les quatre Tumeurs dont nous avons parlé cy-dessus, sont en leur état, le principal secours qu'on leur doit apporter, c'est de tâcher de les résoudre, ayant toujours égard à la suite des symptômes que l'on doit adoucir lorsqu'ils sont trop violens; C'est pourquoi on appaisera la trop grande douleur par les anodins & les narcotiques, sur-tout s'il survient des convulsions, ayant soin de faire précéder les remedes généraux; que si la fièvre survient aux Tumeurs par cause ordinaire, on doit l'éteindre en employant les febris-

fuges , qui ne ſçauroient convenir lorsque la fièvre vient de suppuration , il faut toujours avoir égard aux symptômes qui peuvent empêcher la guérison de la Tumeur.

Pour bien traiter les Tumeurs dans leur déclin, il faut tâcher de résoudre l'humeur arrêtée, ou bien l'évacuer par la suppuration , afin d'éviter un endurcissement ou prévenir une gangrene & le sphacèle. On doit donc se servir d'abord des résolutifs , s'il paroît ensuite que la suppuration veuille venir , on doit l'aider par des suppuratifs jusqu'à ce qu'elle soit meure, & l'ouvrir pour lors , si elle ne s'ouvre d'elle-même pour en évacuer le pus. Si la partie affectée a de la disposition à la gangrene on doit se servir intérieurement des cardiaques & des remèdes spiritueux, faire des scarifications à la partie gangrenée : & l'emporter avec le fer lorsqu'elle est sphacellée. Il y a de différentes espèces de résolutifs , de suppuratifs & de remèdes pour prévenir la gangrene , qui peuvent être utiles ou nuisibles selon la différente nature de la maladie , ses complications , sa cause , sa situation & plusieurs autres raisons , dont nous parlerons plus amplement dans la suite de ce Traité en parlant des Tumeurs en particulier.

CHAPITRE II.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une Tumeur humo-
rale circonscrite avec chaleur, rou-
geur, tension, douleur & pulsation qui
augmente la douleur; on l'appelle Paro-
tide lorsqu'il naît derrière les oreilles, bu-
bon lorsqu'il vient à l'aîne, aux cuisses &
sous les aisselles, Paronichie ou Panaris
lorsqu'il vient à la racine des ongles on
met au nombre des phlegmons les furon-
cles, l'angelure, le clou, les boutons de
la petite verole, la gale, les exanthèmes,
& plusieurs autres, généralement tout ce
qui s'élève sur la peau avec une grande
tension, rougeur, douleur, chaleur &
pulsation, doit être appelé phlegmon.

Cette Tumeur se forme de ce que le
sang arrêté dans ses propres vaisseaux gê-
ne le cours de la circulation, de manière
que le nouveau sang qui aborde, ne pou-
vant continuer sa route, force tous les
vaisseaux libres de se porter au-delà de
leur diamètre par de violentes secousses,
ce qui produit la douleur pulsative de la
partie; celle-ci rougit parce que le sang
y passe en plus grande quantité qu'aupar-

ravant & distend excessivement les vaisseaux capillaires; la chaleur se déduit aisément, tant de la quantité du sang dont la partie est surchargée, que de la violence avec laquelle les moindres petites arteres sont secouées; la grande pulsation des arteres & la chaleur excessive du phlegmon cause une espece de fièvre particuliere à cette partie, en ce que la fréquence des pulsations des vaisseaux, ne vient pas tant des contractions du cœur, que du sang qui engorge la partie; la dureté & la tension du phlegmon viennent de cet engorgement de vaisseaux & de leur extrême distention, ce qui rend le tissu de la Tumeur fort serré; sa circonscription dépend des obstacles que le sang trouve à se repandre, parce que venant toujours de nouveau par les arteres, il est obligé de se ramasser en plus grande quantité dans toute la tumeur, ce qui paroît évidemment dans l'inflammation des glandes qui se trouvent repandues sous la peau, comme elles ont une figure ronde & circonscrite, en élevant la peau, elles produisent une Tumeur de même figure, ce qu'on observe constamment dans les bubons & dans les parotides.

Le phlegmon ne sçauroit venir à mon avis, de ce que les sels du sang se développent dans la partie malade, ni de ce qu'ils

se dégagent de leurs souffres, puisqu'il suffit que le cours du sang y soit gêné, comme on vient de l'exposer, & comme on peut s'en convaincre par cette expérience; faites une forte ligature à l'extrémité du doigt, vous y verrez bien-tôt paroître tous les symptômes du phlegmon, l'extrémité du doigt se gonflera, la chaleur, la tension, la rougeur, la douleur & la pulsation surviendront au-dessus de la ligature, & tous ces symptômes disparaîtront après que la ligature aura été ôtée; les veines étant d'un tissu plus foible & plus délicat que les arteres, n'ont pû renvoyer tout le sang qu'elles avoient reçu pendant le tems que la ligature a subsisté, ainsi la Tumeur s'est formée, de cela seul qu'il est survenu un obstacle à la circulation du sang; mais après qu'on a ôté la ligature, la circulation s'est rétablie & la Tumeur a disparu, sans qu'il ait été nécessaire de recourir à certains sels imaginaires, qui devroient s'être arrêtez à l'extrémité du doigt pour s'envelopper de nouveau dans les souffres du sang avant la résolution de la Tumeur; suivant ce principe on ne pourroit jamais résoudre les Tumeurs, tout phlegmon devroit nécessairement suppurer, s'il étoit vrai qu'il fût produit par des sels éterogenes développez & qui concourussent ensemble

pour fermenter dans le sang extravasé comme on le suppose.

Les parties qui ont souffert une forte contusion où l'on a fait une grande playe, dont les os ont été cassez ou luxez, sont très-souvent saisies de fâcheux phlegmons, parce que leurs vaisseaux sanguins ont été comprimez ou rompus, ainsi le cours ordinaire du sang y est très-gêné; c'est par la même raison qu'il survient souvent des phlegmons aux gencives & aux articulations, en conséquence des vives douleurs des dents & de la goutte; les glandes se tuméfient plus souvent que les autres parties du corps; parce que leurs vaisseaux sont entortillez & repliez les uns sur les autres, ce qui fait qu'à la moindre occasion ils peuvent se comprimer de maniere à gêner le cours des humeurs qui roulent dans leur tissu interieur; d'ailleurs comme la plûpart des glandes sont composées de vaisseaux lymphatiques très-déli-cats, lorsque les humeurs s'y portent en trop grande quantité elles farcissent les petits vaisseaux; si ces humeurs sont trop épaisses elles bouchent les vaisseaux sanguins; c'est ainsi que les amigdales & les parotides se tuméfient lorsque la salive est trop grossiere & que la limphe trop épaissie produit des bubons.

Diagnostic.

Bien des gens prétendent que l'inflammation & la phlogose sont des especes de Phlegmon, je ne sçaurois en convenir, parce que l'inflammation n'est pas essentiellement accompagnée d'une Tumeur apparente & circonscrite, telle qu'on doit la trouver toujours dans le Phlegmon; l'inflammation est un genre qui renferme sous soi la phlogose, le Phlegmon & l'érésipele; la phlogose est une simple inflammation sans Tumeur apparente; l'érésipele est une Tumeur superficielle; le Phlegmon est une Tumeur élevée avec circonscription; par ce moyen on pourra distinguer aisément la phlogose, l'érésipele, & le Phlegmon. L'on connoît l'inflammation par la rougeur, la chaleur & la douleur qu'on observe toujours dans les phlogoses, dans l'érésipele & dans le Phlegmon; il y a d'autres signes qui servent à distinguer ces deux Tumeurs, le Phlegmon résiste au toucher sans changer de couleur, il est toujours accompagné de douleur & de pulsation; l'érésipele cede au toucher, il blanchit lorsqu'on le comprime, & reprend aussi-tôt sa couleur de rose, il est chaud, mais il n'y a point de pulsation; le Phlegmon ne change ja-

mais de place ; l'érési-pele au contraire change fort souvent & passe d'une partie à l'autre.

On distingue le Phlegmon du schirre simple , non pas tant par la dureté & la tension , que par l'inflammation , la douleur , & la maniere d'où elle vient ; le Phlegmon dans son commencement est toujours rouge, chaud, douloureux , & se produit par une prompte fluxion ; le schirre au contraire se fait par congestion peu à peu & sans douleur , il ne s'enflamme point , à moins qu'il ne soit joint avec un Phlegmon ; vous distinguerez le Phlegmon d'avec l'oedeme, en ce que l'oedeme n'a pas une circonference si distincte, qu'il est mol , blanc & sans douleur. Pour bien connoître quand le Phlegmon, l'érési-pele, le schirre & l'oedeme se compliquent , il n'y a qu'à se rappeler les signes particuliers de ces quatre Tumeurs , comme nous l'avons fait remarquer dans le Chapitre précédent.

Prognostic.

Le simple Phlegmon est une maladie aigue , rarement salutaire , souvent dangereuse , & quelquefois mortelle ; elle est aigue , parce que comme la circulation du sang se trouve gênée dans la partie af-

fectée, il est nécessaire que la Tumeur soit résolue au plutôt, ou bien que les petits vaisseaux sanguins se rompent & viennent à suppuration, alors il se fait un Phlegmon suppuré ou compliqué, qui dégénere en une autre maladie.

Quelquefois les petites veroles sont salutaires lorsqu'elles sortent facilement, qu'elles suppurent promptement, & qu'elles ne sont point accompagnées de fâcheux symptômes, elles sont au contraire dangereuses lorsqu'elles sortent difficilement & qu'elles suppurent de même, lorsqu'elles sont élevées tout d'un coup & que leur suppuration qui étoit commencée s'arrête pour un tems ou sans retour, & que de plus les mauvais symptômes augmentent, alors la petite verole devient mortelle.

Dans l'Esquinancie, le gonflement des amigdales ou des parotides empêchent la déglutition & la respiration, ainsi lorsqu'on manque de résoudre promptement ce Phlegmon, il peut étouffer bien-tôt le malade; le Phlegmon pour lors est donc une maladie aigue toujours dangereuse, quelquefois mortelle, non-seulement par lui-même mais par rapport à ses symptômes.

Lorsque les parotides qui surviennent aux fièvres laissent la gorge libre, elles ne

sont pas plus dangereuses que les autres Phlegmons ; si au contraire elles pressent le gosier des deux côtez , elles sont toujours dangereuses, & le plus souvent mortelles. Si elles surviennent à une fièvre maligne , & que lorsqu'elles naissent les symptômes de la fièvre diminuent, on peut tirer un bon prognostic pour le malade.

Outre le Plegmon malin , il y en a de pestilentiels & de venimeux ; les pestilentiels sont des maladies épidémiques qui font mourir la plûpart de ceux qui en sont attaquez ; les venimeux qui viennent de la morsure des viperes, du scorpion, de la tarentule , & autres semblables sont mortels, à moins qu'on n'y apporte promptement du secours ; ceux qui viennent dans l'aîne par un coit impur , connus sous le nom de Poulins , s'appellent proprement bubons veneriens , lorsqu'on les guérit par voye de résolution ils donnent toujours la verole , ils la donnent aussi très-souvent quoiqu'on les ait bien ouverts & fait suppurer pendant long-tems ; le sang est ordinairement infecté du venin verolique avant que le bubon venerien paroisse.

Curation.

Les Phlegmons , qui ne peuvent avoir aucune suite fâcheuse , doivent être abandonnez

donnez au soin de la nature , sur tout quand ils sont petits , comme les petites veroles bénignes qui n'ont point de fâcheux symptômes; si au contraire ils sont trop grands ou dangereux , on doit les faire suppurer au plutôt , comme sont les Parotides critiques & salutaires ; les dangereuses & les mortelles doivent être ouvertes sur le champ ; on doit ouvrir aussi les Phlegmons venimeux , de peur que le venin n'infecte davantage le sang , & pour qu'il sorte au plutôt avec le pus ou la sanie. Dès le commencement on doit résoudre & réprimer certains Phlegmons dont l'accroissement menace les malades d'un extrême danger , comme les Tumeurs des amigdalles dans l'Esquinancie qui enleve bien-tôt son malade.

Pour se conduire avec ordre dans la guérison de cette Tumeur , il faut considérer si le Phlegmon se forme , ou s'il est déjà formé ; lorsqu'il se forme par une contusion , on doit arrêter d'abord la fluxion , en munissant la partie de quelque défensif & d'un bandage qui puisse comprimer , on employe pour cet effet des pieces de linge ou compresses trempées dans un blanc d'œuf battu , on y applique aussi ce que les Anciens appelloient des repercussifs , qui sont l'emplâtre *pro fracturis* , le bol d'Armenie , le sang dragon ,

la terre sigillée, le mastic, l'alun, le colcotar ; on en fait une mixtion avec le blanc d'œuf sous cette formule.

Prenez du bol d'Armenie, de la terre sigillée & du sang dragon, de chacun deux parties, du mastic & de l'alun de roche de chacun une partie, du colcotar demie partie, faites du tout une poudre très-fine, qu'on battrà avec une suffisante quantité de blancs d'œufs pour un défensif qu'on appliquera sur la partie contuse.

Ces sortes de secours, qui peuvent éloigner le Phlegmon de la partie contuse, seroient très-nuisibles au Phlegmon naissant, qui viendrait de lui-même, & sur tout lorsqu'il provient d'une glande tumescée ; il ne faut donc pas dans ce dernier cas appliquer aucun défensif sur la partie tumescée, de peur de comprimer les vaisseaux, & gêner la circulation, on doit au contraire faire circuler les humeurs, & prévenir l'engorgement des vaisseaux par des fréquentes saignées & par une diète exacte. On se servira des médicamens alterans & des évacuans qui conviennent à la qualité des symptômes & de la cause ; la saignée est ici d'un grand secours, elle diminue la quantité du sang, en faisant révulsion ou dérivation ; on doit la réitérer selon le besoin trois à quatre fois par rapport aux forces du malade, à

la grandeur de la tumeur , & au danger des symptômes ; dans une Esquinancie par exemple , on doit faire saigner de quatre en quatre heures , crainte que le malade ne soit suffoqué ; trois ou quatre saignées faites consécutivement les unes après les autres , qui se suivent de fort près , soulagent bien plus , que huit ou dix , entre lesquelles il y auroit beaucoup d'intervale ; on doit donner aux heures commodes des lavemens émollients , & laxatifs , lorsque le malade n'ira point du ventre , afin de rendre la circulation plus libre.

Lorsque le Phlegmon est accompagné de violentes douleurs , que la fièvre y survient avec des veilles continuelles & le délire , on doit moderer le grand mouvement du sang par des rafraichissemens , des incrassans , des anodins , & des narcotiques ; pour cet effet on ordonne des juleps rafraichissans , ou des émulsions ordinaires , y ajoutant un grain de laudanum , ou demie once de sirop de pavot blanc ; que si cette premiere dose de narcotique ne suffit pas , on doit la réiterer , ou l'augmenter peu-à-peu selon la violence de la douleur & la prudence du Médecin ; les narcotiques ne soulagent gueres , lorsque le corps est d'ailleurs mal disposé , & que les premieres voyes sont trop remplies , dans ce cas il faut avoir

soin de purger souvent avec des remèdes doux ; dans tous les Phlegmons les violens purgatifs échauffent , donnent trop de mouvement au sang , & augmentent souvent la fluxion ; on peut donc prescrire un doux purgatif à peu-près comme celui qui suit.

Prenez de la rhubarbe choisie , cassée par petits morceaux , demie dragme , de pulpe de casse récemment tirée , une once ; ayant enveloppé la rhubarbe d'un linge lâchement plié , faites bouillir ces deux drogues , pendant un quart d'heure dans une suffisante quantité de décoction de tamarins gras , & dans six onces de cette décoction filtrée vous dissoudrez une once & demie de manne grasse , & demie dragme de sel végétal pour une potion à prendre le matin à jeun.

Pour appliquer des topiques convenables il faut considérer avec attention en quel état est la Tumeur ; dans son commencement les résolutifs conviennent , pour redonner la fluidité aux humeurs & résoudre la tumeur , s'il est possible ; dans cette vue on doit avoir égard aux différens accidents qui l'accompagnent , tels que sont la chaleur , la douleur , la grande sécheresse des vaisseaux ou leur trop grand relâchement ; tout cela pouvant empêcher le cours libre du sang ; & c'est ce qui fait que certains re-

medes donnez en un tems foulagent , tandis qu'ils nuisent dans un autre. Ainsi lorsque la douleur du Phlegmon sera grande , & la partie fort échauffée , on doit se servir des résolutifs faits avec du lait chaud , le cataplasme de mie de pain & de lait , auquel on ajoûte le saffran commun , les huiles de lis , ou d'œuf ou autre de cette nature ; s'il faut en même-tems résoudre les humeurs , & rendre les vaisseaux plus fermes , le vin seul chaud ou le pain trempé dedans , ou bien une décoction des plantes aromatiques dans le vin conviennent ; l'onguent d'althea , l'huile de laurier , de camomille , de mélilot , & autre de cette nature , remplissent les mêmes intentions. Si on veut en même-tems résoudre la Tumeur & la dessécher , comme dans le Phlegmon œdémateux , on doit se servir ou d'eau de vie ou d'esprit de vin seul ou camphré , quelquefois des esprits volatils de sel armoniac , d'urine , de crane humain , de même que des huiles fétides des animaux , de l'urine tiède & plusieurs autres semblables.

Pendant l'usage des differents résolutifs ci-dessus marquez , qu'il faut sçavoir changer à propos , suivant le different besoin , on doit observer lequel a le mieux réüssi , pour lui donner la préférence en le

continuant plus long-tems. Si par ces remèdes la partie malade transpire aisément, on se contentera d'appliquer des simples compresses imbues de la liqueur convenable, soutenue par des bandages, tenant la partie bien couverte, que s'il faut la faire mieux transpirer, on peut y appliquer l'un de ces cataplasmes.

Prenez une livre de mie de pain blanc, & deux livres de lait de chevre récemment tiré, faites cuire le tout jusqu'à consistance de cataplasme, & le rémuant de tems-en-tems, y ajoutant sur la fin une pincée de saffran réduit en poudre, & deux onces d'huile de lis. Ce cataplasme convient principalement pour calmer la douleur du Phlegmon accompagnée d'une chaleur excessive.

Prenez trois livres de bon vin rouge, une livre & demie de pain ordinaire coupé à petits morceaux; faites cuire le tout jusqu'à consistance de cataplasme; ajoutez-y sur la fin de la coction environ une once de bonne eau de vie, & faites du tout un cataplasme résolutif qu'on renouvellera de tems-en-tems, pour qu'il ne se desseche pas sur la partie, ce cataplasme est résolutif & humectant.

Prenez des feuilles de pariétaire mondée une poignée, battez-les dans un mortier de marbre, en y ajoutant peu-à-peu une suffisante quantité d'eau de vie ou d'esprit de vin, pour faire un cataplasme résolutif & dessicatif.

que vous appliquerez chaudement.

Après avoir marqué les remèdes qui conviennent au Phlegmon dans son commencement & dans son augmentation, il faut parler de ceux qui lui conviennent, lorsqu'il est dans son état & sa déclinai-
son; dans l'état on doit toujours insister aux résolutifs, à moins que la Tumeur ne vienne à suppuration. La curation des Tumeurs humorales varie si fort par l'application des topiques résolutifs, que les plus habiles Chirurgiens y sont trompez; on a vû quelquefois des Phlegmons résister aux plus forts résolutifs, & céder aux plus doux, par exemple, dans les Phlegmons des mammelles produits par un lait grumelé souvent l'esprit de vin nuit, quelquefois l'esprit de sel armoniac soulage beaucoup, & la simple urine tiède résoud souvent ces sortes de Phlegmons des mammelles, lors même que vous auriez crû qu'ils fussent dans leur état ou dans leur déclin & prêts à suppu-
rer, l'esprit de vin coagule le lait, tandis que l'esprit vo'atil du sel armoniac le dissout, l'une & l'autre de ces liqueurs donnent du mouvement au sang, piquotent les nerfs, & affermissent les vaisseaux; l'urine au contraire dissout peu-à-peu le lait concret, & relache la partie trop tendue & engorgée de sang, qui doit rouler dans le tissu de la peau.

Lorsque le Phlegmon est dans son déclin, & qu'il tend à la suppuration, on doit se servir des remèdes qu'on appelle suppuratifs ou maturatifs, dont les uns sont secs, & les autres mols, les premiers en retenant intérieurement la transpiration, mettent en mouvement les humeurs extravasées & croupissantes hors des vaisseaux, les seconds leur donnent du mouvement aussi, mais c'est en divisant leurs parties les plus subtiles.

La suppuration est un ouvrage de la nature, & non pas de l'art, le sang contenu dans les vaisseaux coupez se converti en pus, non parce qu'il pourrit, comme il arrive dans la gangrène & dans les cadavres, mais parce qu'il est agité continuellement par l'oscillation des vaisseaux des parties voisines qui constitue leur chaleur naturelle; pour s'assurer que toute suppuration dépend de la chaleur naturelle ou de l'oscillation des parties qui environnent le sang extravasé, il suffit de remarquer qu'il ne se fait jamais de pus que dans un animal vivant, & que les suppurations varient d'elles-mêmes, suivant la différente oscillation des vaisseaux sanguins plus ou moins forte, comme nous l'avons fait remarquer dans la dissertation préliminaire.

Toutes les fois donc qu'on voudra faire

suppurer le Phlegmon , comme au cloud & au furoncle , pour soutenir l'oscillation des vaisseaux , vous appliquerez sur la tumeur des maturatifs secs , tels que sont l'emplâtre diachilum simple & composé, l'emplâtre de mucilage , de diapalme , de la poix navalle dissoute dans l'huile , & plusieurs autres de cette nature ; lorsqu'il ne suffit pas de soutenir l'oscillation , mais qu'il faut de plus mettre en mouvement les humeurs trop paresseuses , comme au Parotides & aux Bubons , on doit se servir des maturatifs mols ; on a accoutumé de les composer avec des feuilles d'althea, de mauve, de branc-ursine , d'oignons de lis blanc , des fleurs de camomille , de melilot , des farines de lin , de fenu grec , des figues , des pois chiches , des oignons & autres semblables auxquels on peut ajouter l'onguent basilic sous cette formule.

Prenez des feuilles de mauve & de guimauve de chacune demie poignée , des fleurs de melilot , & de camomille de chacune une pincée , des racines de lis blanc , & des oignons cuits sous la cendre de chacun deux onces ; faites cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine , jusqu'à putréfaction , ensuite pilez le tout dans un mortier , & ajoutez-y des farines de semence de lin & de fenu grec de chacune une once , avec deux onces de basili-

cum , dont vous ferez un cataplasme.

Quelquefois la branc-ursine seule pilée, où les seuls oignons cuits sous les cendres, & les feuilles d'ozeille cuites de même, suffisent pour faire venir les Phlegmons à suppuration. On se sert aussi dans le Phlegmon des gencives des seules figues grasses coupées par le milieu & appliquées sur la partie malade; de tous les cataplasmes maturans ou suppuratifs que j'ai employé dans la pratique, je n'en ai pas trouvé de meilleur & de plus universel que celui qui suit.

Prenez de la vieille theriaque, du levain, & du suppuratif ordinaire, parties égales; mêlez le tout exactement, en y ajoutant peu-à-peu du bon vinaigre en suffisante quantité, pour faire un cataplasme mol.

Quoique ces remèdes s'employent ordinairement dans la vûe de résoudre le Phlegmon, ils ne laissent pas quelquefois d'en avancer la suppuration; ils le résolvent, lorsque le sang est encore dans ses propres vaisseaux, au lieu qu'ils le font suppurier, lorsque les vaisseaux déchirez laissent un vuide pour le pus dans l'entre-deux des vaisseaux; il faut donc être attentif à découvrir si la suppuration se forme; l'on conjecture qu'elle est faite par la mollesse de la tumeur, par une espece de blancheur ou d'œdème qui y sur-

vient, & par la fluctuation du pus que l'on sent avec le doigt. Lorsque le pus est fait, il faut l'évacuer, de peur qu'il ne gagne les parties voisines, & ne fasse des sinus fistuleux, il faut donc ouvrir la tumeur, si elle ne s'ouvre d'elle-même, & cela dans le lieu le plus mol & le plus bas, si l'abcès est petit & sans sinus, on doit l'ouvrir avec le scalpel; on se sert du caustique potentiel, lorsqu'il faut faire une grande ouverture que l'abcès est grand & sinueux; lorsque la tumeur est ouverte, c'est une playe ou un ulcère qu'il faut panser à la manière ordinaire avec des digestifs convenables.

CHAPITRE III.

De l'Érysipele.

L'Érysipele est une tumeur humorale superficielle, accompagnée d'un rouge de rose & d'une chaleur brûlante, à raison de quoi on l'appelle la rose & feu sacré; cette maladie est quelque fois précédée de la fièvre & des frissons, & souvent la fièvre l'accompagne. L'Érysipele se manifeste d'abord par sa rougeur sur une petite partie de la peau, dans son augmentation il s'étend & s'élève un peu, dans son état il s'aplanit & il représente

assez bien une coline aplatie dont les bords sont insensibles ; dans son déclin change de place & va d'une partie à l'autre , laissant la dernière fort saine. En quelque endroit que la tumeur soit, si vous y appliquez légèrement le doigt , l'Erépile cede & blanchit ; si vous ôtez le doigt , aussi-tôt la tumeur reprend sa rougeur ordinaire ; il arrive quelquefois que dans son augmentation l'épiderme s'élève en vessie , pleine d'un suc lymphatique ; ces vessies se rompent d'elles-mêmes , la maladie étant guérie toute la surface de la partie affectée tombe en écailles & il s'en engendre une autre dessous.

Toute inflammation vient de ce que le sang circule difficilement dans la partie malade , ce qui en fait la rougeur & la chaleur ; ces deux symptômes arrivent à l'Erépile parce que c'est une espèce d'inflammation ; le cours naturel du sang est gêné dans l'étendue de cette tumeur , de manière que la transpiration trop abondante , ou trop grossière , y est constamment retenue ; or comme cette limphe excrémenteuse doit se séparer sans cesse en abondance , c'est précisément par là que son excretion retenue foment l'Erépile , en ce qu'elle engorge les vaisseaux capillaires qui servent à la séparer.

Quoi que le cours du sang soit retardé

ans la partie que l'éréſipele attaque, il y croupit ni ne s'y extravafe pas; ſi le ſang étoit extravafé il reſteroit dans la partie & ne cederoit pas au tact; dans tout l'éréſipele le ſang roule puiſque la tumeur cede facilement à la compreſſion du doigt, que ſa couleur de roſe diſparoît lors de cette compreſſion, & que la tumeur change d'une partie à l'autre.

Les vaiſſeaux gonflés dans l'Eréſipele ſont ſi ſouples, qu'ils ſe vuident aifément par la compreſſion du doigt, mais ils ſe rempliſſent bien-tôt après la compreſſion, parce qu'ils ſont dans leur entier continus avec leur tronc; la ſoupleſſe & la molleſſe de ces vaiſſeaux font clairement voir pourquoi l'Eréſipele ne ſçauroit être accompagné des douleurs pulſatives qui ſe trouvent toujours dans le Phlegmon.

La vive chaleur de l'Eréſipele fait que le limphe qui roule ſous l'épiderme, & que l'on appelle ordinairement corps muqueux, ſe rareſie ſi fort que ſes vaiſſeaux crevent & la ſurpeau ſe ſoulevé en petites veſſie; pour ſ'affurer que les vaiſſeaux de la ſurpeau ont été coupez par la ſimple rarefaction du corps muqueux, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'y ſuppoſer aucune limphe corroſive, il ſuffira de remarquer que dans preſque toutes les brûlures conſiderables la ſurpeau ſ'élève en

veffies, elle s'éleve aussi dans le cadavre par l'approche d'une chandelle allumée comme on le pratique en Anatomie pour la démonstration des tégumens.

La cause prochaine & immédiate de l'Erésipele est le sang qui circule difficilement dans la partie & qui n'y peut transpirer, ce qui fait que les petits vaisseaux sanguins se distendent, que la partie se tuméfie un peu, qu'elle rougit & s'échauffe à l'excès; ces accidens n'arrivent, à mon avis, que parce que le sang ne sauroit pousser la transpiration; une fois que celle-ci s'arrête en quelque endroit, comme il en vient continuellement de nouvelle par le sang qui circule dans la partie, il s'y fait un engorgement de sang, qui constitue l'Erésipele lorsqu'on s'est exposé à un air froid, dans le tems qu'on étoit échauffé & qu'on transpiroit beaucoup, peu de tems après on est attaqué d'un Erésipele, parce que les conduits de la transpiration ont été bouchés, l'eau froide, la neige & la glace peuvent produire le même effet, en ce qu'elles bouchent aussi les pores de la peau; je ne crois pas que les pores soient bouchés par le nitre aérien, comme on le dit ordinairement, mais seulement de ce que la partie échauffée communique tout à coup de son mouvement aux corps froids, cette

perte subite d'oscillation & de mouvement des vaisseaux cutanez fait que les pores de la peau se bouchent ou se resserrent beaucoup & empêchent la transpiration ; les pores étant une fois bouchés , la transpiration retenue gêne le cours du sang , en trouble le mouvement , & fait augmenter l'oscillation des petites artères , de manière à produire une chaleur brûlante , qui persiste jusqu'à ce que la transpiration se soit rendue libre ; pour lors les vaisseaux sanguins se contractent plus librement & le sang circule avec plus d'aisance dans la partie , ce qui fait que l'Erésipele se résout de lui-même lorsqu'il est produit par une cause extérieure , & que le sang est d'ailleurs bien constitué ; lorsque le suc de la transpiration est trop épais & qu'il abonde dans toute la masse du sang , de manière à ne pouvoir s'évacuer dans la même proportion qu'il se présente pour sortir , il fait des petits efforts sur les parois de ses vaisseaux sécrétoires , qui produisent des frissons par tout le corps , en donnant des secousses irrégulières aux fibres nerveuses , & s'arrêtant peu à peu sur la partie la plus foible , il s'y amasse en grande quantité & produit l'Erésipele , tantôt au visage , tantôt au col , quelquefois à la partie extérieure de la poitrine , de l'abdomen , aux bras , aux

cuisse, & a toute autre partie, selon qu'elle se trouve plus disposée par une cause interne ou externe; la transpiration qui se ramasse naturellement sur la tête s'y rend plus crasse, celle des aisselles plus aqueuse, celle des pieds plus agitée, celle du visage est la plus tenue & la plus égale, de-là vient que l'Erésipele paroît tantôt sur une partie tantôt sur une autre, suivant les différentes qualitez de la transpiration ramassée; l'Erésipele attaque plus souvent les parties externes que les internes, parce que celles-ci plus chaudes transpirent plus librement que les parties externes exposées à l'air froid, le sang se surcharge peu à peu d'une transpiration trop grossiere, à raison du mauvais usage de six choses non naturelles. L'on voit souvent de jeunes filles sujettes aux Erésipeles, de cela seul que leurs regles sont supprimées; parce que le lait uterin ne pouvant se séparer par son couloir bouché dans le tissu de la matrice, rend la transpiration trop abondante & trop grossiere; ceux qu'on appelle bilieux sont fort sujets aux Erésipeles, non parce que leur bile n'est point évacuée, comme on le croit vulgairement, mais de ce que leurs vaisseaux & leur sang trop agitez, se troublent à la moindre occasion.

Il survient des Erésipeles aux fièvres malignes

malignes & pestilentiellles, parce que le sang dérangé dans son cours, ne peut se décharger de la transpiration; dans la rougeole & la petite verole, le sang surchargé d'un mauvais suc se décharge une ou deux fois dans la vie par la voye de la transpiration.

Diagnostic.

L'Erésipele se connoît facilement par la tumeur superficielle de la partie, qui ne s'éleve pas en pointe, par sa chaleur brûlante, par sa couleur de rose, qui change à la compression du doigt, pour lors on l'appelle simple; on appelle composé celui qui est joint à quelqu'autre tumeur, par exemple l'Erésipele sera phlegmoneux, lorsqu'il aura une circonférence distincte, quelque fermeté & un sentiment obscur de pulsation, mais qu'il conservera toujours une couleur de rose & une chaleur brûlante; on l'appellera Erésipele œdémateux ou schirreux selon qu'il approchera plus de la nature de l'œdème ou du schirre, pourvû qu'il tienne plus de celle de l'Erésipele.

Nous avons déjà dit dans le Chapitre précédent par quels signes on doit distinguer l'Erésipele simple d'avec le phlegmon simple; il faut voir de quelle manière on le distingue d'avec le simple œdème & le schirre; l'Erésipele est chaud, rou-

ge & douloureux, l'œdème au contraire est froid, pâle & indolent; l'un & l'autre cèdent au toucher, mais l'Erésipele change de couleur par la pression du doigt, & non pas l'œdème; on appelle Erésipele œdémateux lorsqu'il paroît dans les parties voisines quelques signes de l'œdème. Vous le distinguerez d'avec le schirre en ce que l'Erésipele est mol, chaud, teint d'un rouge de rose; le schirre au contraire est dur & ne cède point à la compression, il est froid & pâle. L'Erésipele sera appelé schirreux s'il a quelqu'un des signes du schirre, pourvu que ceux de l'Erésipele prédominent toujours.

L'on peut diviser l'Erésipele en critique & symptomatique, le critique est celui qui survenant naturellement délivre le malade des fâcheux accidens, dont il étoit tourmenté, comme dans la rougeole; le symptomatique est symptôme de quelque autre maladie, comme quand il survient aux fièvres malignes, à la goûte, aux playes, aux fractures.

On connoît par la manière dont se fait l'Erésipele, s'il vient d'une simple obstruction de la peau; vous jugerez qu'il sera produit par un simple resserrement de la peau, lorsqu'il naîtra sans fièvre, ou que celle-ci surviendra seulement dans l'augmentation de la tumeur; vous jugerez

qu'il proviendra du dérangement du sang, lorsque des frissons par tout le corps & la fièvre l'auront précédé, pour lors la fièvre accompagne l'Erésipele dans tout son cours, & il survient des Erésipeles qui se succèdent les uns aux autres en différentes parties du corps même très-éloignées.

Les hypocondriaques & les scorbutiques sont souvent attaqués d'Erésipeles errans qui sont fomentez par des obstructions rebelles des viscères du bas ventre, ce qui fait que le sang se déränge aisément à la moindre occasion. Vous connoîtrez si les Erésipeles proviennent du dérangement du sang par les signes propres des obstructions, & par la mauvaise constitution du malade; vous pourrez juger certainement que le lait uterin concourt à la production de l'Erésipele, lorsque les règles étant supprimées, les Erésipeles arrivent aux rems marquez pour ces évacuations.

Prognostic.

L'Erésipele est une maladie aigue, qui se termine pour l'ordinaire en douze jours souvent en bien, quelquefois en mal; sa terminaison est salutaire, lorsqu'il est simple & particulier, & qu'il est produit par une cause extérieure, sans que le cours du sang soit beaucoup dérangé; il se

termine encore assez heureusement lorsque le sang se décharge d'une transpiration trop grossière par une espèce de crise, & que l'Erésipele change d'une partie interne à une externe; s'il survient à une affection soporeuse ou à un délire, & que pour lors l'esprit se dégage, & devient plus sain, on doit le regarder comme salutaire. On doit dire la même chose de la Pleurésie, de la Peripneumonie, & autres affections internes, lorsqu'il leur survient un Erésipele extérieur, au contraire lorsque l'Erésipele passe d'une partie extérieure à une intérieure, il cause des fâcheux symptômes sur-tout dans la tête, comme des délires, des affections soporeuses; dans la poitrine des pleuresies, des peripneumonies; dans le bas ventre des cardialgies, des vomissemens & des dissenteries; ce qu'Hipocrate avoit observé, lorsqu'il a dit en l'Aphorisme 25. de la sixième section, que c'est un mal quand l'Erésipele rentre du dehors en dedans, au contraire c'est un bien, lorsqu'il sort du dedans au dehors.

Lorsque l'Erésipele vient dans la matrice d'une femme grosse, la transpiration de ce viscere retenue fait périr le fœtus, & la matrice distendue par l'inflammation ne peut pas se contracter, d'où vient que l'enfant & la mere périssent; l'enfant

perit par la raison donnée ; & le défaut de contraction de la matrice fait que l'enfant ne peut pas sortir ; ce fait est encore conforme à l'observation d'Hipocrate , comme il paroît par l'Aphorisme 43 de la cinquième Section.

L'Erésipele universel qui attaque les enfans nouveaux nez est mortel , à raison de la transpiration de tout le corps qui est empêchée ; quel ravage n'excite point le suc de la transpiration dans un corps si tendre , qui étoit auparavant avec une transpiration copieuse & continue dans la matrice ? Afin d'éviter un si grand danger , on a accoutumé d'envelopper les enfans nouveaux nez dans des linges fort mollets & bien chauds , & de ne les point exposer au grand air.

L'Erésipele particulier externe n'est point ordinairement dangereux , s'il est simple , mais s'il est compliqué , le succès en est douteux ; s'il survient à une playe , à un os découvert , à une fracture , ou s'il suppure , Hipocrate nous en annonce le danger , quand il nous dit , Aphorisme 19 Section septième , *L'Erésipele qui survient à un decouvrement d'os est mauvais , & dans le suivant il dit , que quand la suppuration ou la putréfaction surviennent à l'Erésipele , c'est un mal.*

L'Erésipele qui survient aux grandes

playes, ou aux fractures compliquées est très-dangereux, parce que les vaisseaux de la partie sont distendus extrêmement par le sang, & qu'ils battent ou oscillent trop rudement, ce qui empêche la réunion des parties, ainsi les eaux découverts ne sçauroient se recouvrir de chairs; c'est par la même raison que la suppuration ne peut pas se faire lorsqu'il survient un Erésipele aux playes, parce que les vaisseaux étant trop distendus, ne laissent pas couler aisément les humeurs, ainsi la playe ne suppure pas assez; or la suppuration étant retenue, la gangrene & le sphacele s'en ensuivent; les fractures demandent des bandages plus ferrez, l'Erésipele au contraire demande qu'ils soient lâches, afin que la transpiration se fasse plus facilement, & c'est par-là que l'Erésipele est pernicieux aux fractures compliquées, parce que ou les ligatures trop lâches seront nuisibles aux fractures, ou si elles sont trop serrées elles seront nuisibles à l'Erésipele; souvent les médicamens qui conviennent aux playes ou aux fractures, sont nuisibles aux Erésipeles, & c'est encore pour cela que les Erésipeles qui surviennent aux playes, aux fractures & aux os découverts, sont toujours très-dangereux.

Curation.

Puisque la partie est enflammée & tuméfiée dans l'Erésipele; que le sang y roule avec peine, & qu'il est surchargé d'une transpiration trop grossiere, les principales indications doivent être de temperer le mouvement du sang, de briser le suc trop grossier de la transpiration, & de rendre les voyes plus libres dans la partie affectée. Pour remplir ces indications on doit faire differens remedes, selon la differente qualité du sang, les differens tems de la maladie, & la difference de la partie malade. On doit encore traiter d'une maniere differente l'Erésipele qui est produit seulement par une cause externe, que celui qui est causé par un dérangement general de la circulation; dans l'Erésipele qui commence souvent les cardiaques, les diaphorétiques & les sudorifiques conviennent; quand il est déjà fait, il faut se servir des rafraîchissemens & des anodins; dans son déclin de légers purgatifs doivent être employez. Les topiques dans l'Erésipele du visage sont nuisibles, tout ce qui est huileux, froid, & répercussif l'est encore en toute sorte d'Erésipele; les remedes qui conviennent lorsqu'il se fait, deviennent nuisibles lorsqu'il est fait.

Lorsque le sang est bien constitué, & que l'Erésipele n'est produit que par une transpiration empêchée, il faut se servir dans le commencement des remèdes capables de faire transpirer; pour cet effet on doit ordonner au malade de se tenir dans une chambre bien fermée, & de respirer un air modérément chaud, évitant avec soin le froid; on doit le faire tenir au lit un peu plus couvert qu'à l'ordinaire, & lui prescrire une diète tenue, on lui ordonnera des cardiaques & des diaphoretiques doux de différentes façons à peu près sous cette formule.

Prenez des eaux de chicorée & de buglose, de chacune trois onces, de poudre de vipère, dix grains, de l'eau de fleurs d'orange, trois cuillerées avec un peu de confection d'hyacinthe; mêlez le tout, & faites une potion cardiaque que vous agiterez avant de la prendre.

Dans l'augmentation de l'Erésipele, on doit prendre garde, s'il est simple & sans danger, ou non; dans le premier cas une ou deux saignées suffisent; dans le second au contraire on doit la réitérer, selon les forces du malade & la plénitude des vaisseaux, de peur que l'Erésipele ne se complique avec un phlegmon, & que le sang gêné dans son cours ne s'étende dans les parties voisines, & ne pénètre les intérieures; dans l'une & l'autre de ces occasions

casions les lavemens émollients & laxatifs donnez tous les jours conviennent, crainte que les excréments, retenus & encurcis dans les intestins, n'empêchent le cours libre du sang dans les viscères de l'abdomen, ce qui pourroit fomentier l'Erésipele, en déterminant le cours du sang vers la partie malade.

Quand l'Erésipele est dans son état, on sent une chaleur brulante, qui souvent produit des longues veilles, & fait élever l'épiderme en petites vessies; dans ce cas faut ordonner les émulsions, & des jus rafraichissans, auxquels on ajoûte, mais avec précaution, des narcotiques; pour boisson ordinaire, on se servira d'une ptisanne, faite avec les diuretiques froids. Lorsque la maladie sera dans son déclin, on doit se servir des purgatifs qui déterminent le cours du sang vers les bowels, & en déchargent la partie malade.

Lorsque l'Erésipele a été précédé des éruptions par tout le corps, on a lieu de soupçonner que toute la masse du sang ne soit dérangée dans son cours naturel; ainsi dès que l'Erésipele commence à paroître, que le pouls est petit & concentré, qui marque que le sang a besoin d'être diminué, on doit avoir recours aux plus puissans cardiaques & sudorifiques, tels

que sont, par exemple, la vieille theriaque, la confection alkermes, differens besoards, l'antimoine diaphoretique, l'anthiectique de Poterius, l'ambre gris, la poudre de vipere, son sel, le sel volatil huileux de Silvius, celui de crane humain qu'on peut ordonner sous les deux formules suivantes.

Potion sudorifique.

Prenez des eaux de scabieuse, de char-don bénit, & de pavot rouge, de chacun deux onces, d'antimoine diaphoretique récemment préparé & de la vieille thériaque, de chacun un gros, de poudre de vipere, demi gros; mêlez le tout ensemble, pour en faire une potion sudorifique, qu'on prendra toute à la fois, & on se tiendra dans le lit bien couvert, pour tâcher de provoquer la sueur.

Potion cordiale.

Prenez des eaux cordiales ci-dessus marquées, six onces, de besoard orientale & mineral, de chacun vingt grains, du sel volatil huileux de Silvius, douze grains, d'ambre gris, un grain, avec un peu de confection d'alkermes; mêlez le tout, & faites-en une potion cordiale, pour prendre à cuillerées.

On ne doit employer de forts cardiaques qu'au commencement de la maladie; lorsqu'elle augmente, il faut prendre

garde si la fièvre s'allume de plus en plus, & si l'Erésipele croît, on se contente pour lors des cardiaques les plus doux ; les diaphoretiques & les sudorifiques forts ne sçauroient convenir, lorsque la tumeur s'augmente, comme il arrive ordinairement à mesure que la fièvre s'allume ; dans ce cas on doit réitérer les saignées, se servir des remèdes rafraichissans, des anodins & des narcotiques par le moyen desquels on moderera le grand mouvement des vaisseaux, & on prévendra les inflammations internes, la transpiration sera plus libre, & on donnera lieu à l'Erésipele de se produire avec plus de facilité. On doit suivre la même pratique dans la sortie & le commencement des Erésipeles, que dans la rougeole & la petite verole, qui dans leur éruption sont des petits Erésipeles ; lorsque ces éruptions se font avec facilité, on s'abstient de la saignée, & l'on s'en tient aux legers cardiaques ou sudorifiques ; lorsqu'au contraire la trop grande fièvre s'oppose à ces éruptions, nous ordonnons la saignée, & nous rejettons les cardiaques.

Si l'Erésipele augmente avec des symptômes violens, comme des affections soporeuses, des délires, des convulsions, ce qui arrive quelquefois dans la petite verole & dans la rougeole ; pour lors les

cordiaux non plus que les saignées ne suffisent pas, c'est à-dire, que selon le différent état du malade & la difference des symptômes, il faut avoir recours à des purgatifs plus forts & même souvent aux émétiques, afin que donnant des secousses à tout le corps la circulation du sang se rétablisse ; que la transpiration trop grossiere se brise, & que le superflu s'en échappe par le ventre ou par le vomissement ; c'est le moyen de rendre le progrès de l'Erésipele plus supportable & le conduire heureusement à son état.

Lorsque l'Erésipele est dans son état, & qu'il est joint à un dérangement universel, marqué par une grande fièvre ; il n'est pas besoin d'autres remèdes, que ceux que nous avons prescrits ; il faut de plus ordonner quelque douce purgation , afin de briser peu à peu les humeurs , & les évacuer par les selles , par-là vous remédiez & à la fièvre & à l'Erésipele , en ôtant la cause de l'une & de l'autre. On peut ordonner une purgation de la manière qui suit.

Prenez du senné mondé demie once , de l'anis contus deux pincées , de la graine de lin pilée , environ deux dragmes , du sel vegetal un gros & demi , infusez le tout tiède sur les cendres chaudes pendant la nuit dans une suffisante quantité de décoction de feuilles de

capillaire, de chicorée ou de pimprenelle, dans la colature qui sera d'une livre de liqueur; vous dissoudrez deux onces de manne de Calabre, & de l'électuaire de diacartami, deux gros; faites du tout une potion, pour prendre en deux verres, en faisant boire un bouillon dans l'intervalle d'un verre à l'autre.

Quoique plusieurs remedes extérieurs, qui conviennent au phlegmon, semblent convenir à l'Erési-pele, pour remplir les mêmes indications, & moderer le mouvement des vaisseaux & du sang qui se fait dans la partie, & pour rendre son cours plus libre, cependant l'expérience nous fait voir le contraire, en ce que les topiques, qu'on applique avec succès dans le phlegmon, nuisent à l'Erési-pele. Le phlegmon est dur, élevé, il a une circonférence distincte, & ne passe point d'une partie à l'autre, l'Erési-pele au contraire est souple, mol, & n'a point de circonférence distincte, changeant d'une partie à l'autre, ce qui fait que l'Erési-pele ne doit point être comprimé ni chargé d'aucun cataplasme; lorsque le phlegmon est formé, il faut procurer la suppuration, dans l'Erési-pele l'indication doit tendre à exciter la transpiration; la plupart des topiques aident la suppuration, ils empêchent & arrêtent la transpiration. Dans le commencement de l'Erési-pele les topi-

ques répercussifs , les astringens & les dessicatifs dessèchent les vaisseaux les plus tendres de la partie affectée , en bouchant les pores , & retiennent la transpiration , ce qui gênant davantage le cours du sang , fait que les vaisseaux sanguins se rompent , & que le sang s'extravase , se pourrit , produit la gangrène , & ensuite le sphacele. Lorsqu'on applique du vinaigre pur ou de l'oxicrat sur l'Erésipele , on s'en sent soulagé pour un tems , parce que le mouvement des vaisseaux se ralentit , mais ce soulagement coûte bien cher ; lorsqu'il est suivi de gangrène , comme il arriva à un Chirurgien de Montpellier , qui voulant calmer la chaleur brûlante de l'Erésipele qu'il avoit au pied , y mit du vinaigre ordinaire pendant quelques jours , au bout desquels la gangrène & le sphacele s'y mirent si fort qu'on fut obligé de lui couper le pied. Il faut aussi prendre garde de n'appliquer aucun résolutif sur l'Erésipele , parce que le sang qui croupit dans la partie , & qui s'y rarefie par le moyen du résolutif avec plus de violence , pourroit faire rompre les vaisseaux , & produire par-là les accidens dont nous avons parlé ci-dessus. Les huiles sont toujours pernicieuses aux Erésipeles , tant parce qu'elles relâchent trop de vaisseaux déjà foibles & relâchez , que parce qu'elles bouchent les pores de la transpiration.

Fabricius Hildanus dans l'observation 12 de la premiere Centurie dit , qu'un-
 paysan étant attaqué d'un Erési-pele phle-
 moneux à la main gauche se frotta pen-
 sant quelques jours la main & le bras
 d'huile rosat , ce qui lui causa de grandes
 douleurs , augmenta l'inflammation &
 les autres simptômes de telle sorte que
 toute sa main se gangréna.

Il n'y a donc aucun topique qui ne soit
 pernicious à l'Erési-pele. On ne doit point
 ouvrir les vessies qui s'y forment par des-
 sus , encore moins les traiter par aucun
 remede , puisqu'elles se rompent d'elles-
 mêmes , que la chaleur de la partie en ré-
 out la sérosité , la cuticule se desseche , &
 tombe par écailles. Nous exceptons néan-
 moins un seul topique de cette proscrip-
 tion generale , parce qu'il entretient le
 mouvement du sang , qu'il favorise la
 transpiration , & qu'il maintient la tu-
 meur dans sa mollesse ; c'est le vin tiede
 dont on peut laver souvent la partie , &
 même y appliquer de tems en tems un
 linge qu'on aura trempé dedans , par la
 même raison on applique de même avec
 beaucoup de succès le vin tiede sur toute
 sorte de brûlure.

La transpiration qui se fait au visage est
 si subtile , qu'elle ne sçauroit souffrir au-
 cun topique , pas même un linge trempé

dans du vin , lorsqu'il y survient un Eré-
 sipele , parce que les vaisseaux de la peau
 y sont si petits & si délicats , que le moin-
 dre linge en bouche les pores , & y trou-
 ble si fort le cours de la transpiration , que
 celle-ci ne pouvant passer à travers le
 linge appliqué , fait retour sur elle-même ,
 ce qui fait que les vaisseaux sanguins de
 la face se déchirant , forment des phleg-
 mons , des abcès , des gangrènes , & le
 sphacele ; ou bien l'Erésipele rentre au-
 dedans de la tête , ce qui est mortel com-
 me nous l'avons fait remarquer dans le
 Prognostic.

CHAPITRE IV.

De l'Oedème.

QUOIQUE l'Oedème en Grec signi-
 fie toute sorte de tumeur , cepen-
 dant en Médecine on n'appelle Oedème
 que la tumeur qui est blanche , molle ,
 lâche , sans douleur , sans chaleur , pro-
 duite par un amas contre nature d'une
 humeur séreuse ou lymphatique ; ainsi par
 rapport à ces symptômes essentiels , on
 peut définir l'Oedème, une tumeur humo-
 rale , blanche, molle, lâche, indolente, &
 froide.

Il n'y a aucune partie solide de notre

corps qui ne soit composée de vaisseaux sanguins & lymphatiques, la partie rougit, lorsqu'il y a du sang en trop grande quantité, elle blanchit au contraire, lorsque la limphe y vient trop abondamment; la membrane conjonctive de l'œil est composée de vaisseaux sanguins & lymphatiques, mais parce que les lymphatiques y sont en plus grand nombre que les sanguins, cette tunique est naturellement blanche; cependant elle rougit, lorsque ses vaisseaux sont beaucoup plus distendus par le sang que les lymphatiques par la limphe, comme on l'observe dans l'ophtalmie; il arrive toujours que dans les inflammations la partie affectée rougit, parce que les vaisseaux sanguins sont gorgés de sang, comme la théorie du phlegmon & de l'érési-pele nous l'ont démontré; il s'ensuit donc pareillement que lorsqu'une partie est attaquée d'œdème, elle blanchit contre nature, parce que les vaisseaux lymphatiques, tant des parties membraneuses & tendineuses que des charnues, s'engorgent de limphe.

Lavez telle partie qu'il vous plaira d'un cadavre humain avec de l'eau simple, ou bien laissez-l'y tremper assez long-tems, l'essuyant ensuite avec un linge; vous verrez qu'il n'y a aucune partie solide de notre corps qui ne soit naturel-

lement blanche, elle n'étoit rouge que par ce que le sang remplissoit ses gros vaisseaux, cette liqueur est naturellement blanche dans tous les petits tuyaux capillaires qui constituent nos parties solides, lors que le sang est poussé des arteres par les loix de la circulation dans les veines, il paroît tout blanc dans l'entre-deux, comme on l'observe par le microscope; les cheveux par exemple quoy qu'ils ayent leurs vaisseaux sanguins rougissent très rarement, on les voit transparents par le secours du microscope, ils deviennent blancs dans un âge avancé, parce qu'ils conservent leurs vaisseaux sanguins fors petits & resserrés, quoy qu'ils admettent le même sang: tous les os & sur-tout les dents, blanchissent à cause de la petitesse de leurs vaisseaux sanguins, lors que le sang passe dans les plus petits vaisseaux de toutes les parties du corps vivant il ne sçauroit rougir, parce que ses globules y sont & trop petits & trop écartés les uns des autres, & ce sont ces globules ainsi disposées qui constituent la limphe en general & toutes ses différentes especes, comme nous l'avons fait voir dans notre derniere physiologie imprimée à Paris.

Il est aisée de conclure par tout ce qui vient d'être dit, que l'œdème doit tou-

jours reconnoître pour cause prochaine & immediate une limphe fereuse , qui s'est ramassée peu à peu , de maniere à soulever la partie malade en s'y infiltrant pour la blanchir , la refroidir , la relacher , la rendre molle & moins sensible , comme nous voyons qu'un linge ou une carte imbuë d'eau se relache & se ramollit , de même une partie de nôtre corps ne peut pas être imbuë de la serosité ou suc l'imp-hatique , qu'elle ne devienne molle , lâche , qu'elle ne cede au toucher , & ne conserve pendant quelque tems l'impres-sion du doigt qu'on y aura appliquée.

Dans l'œdème les parties membraneu-ses se trouvant relachées , leurs fibres nerveuses cedent aux impressions exteri-eures , & ne peuvent pas par consequent transmettre des vives secousses jusqu'au cerveau , ce qui rend la partie moins sen-sible & indolente , au lieu que dans le phlegmon , & dans l'érési-pele les fibrilles nerveuses sont extrêmement tendues & secouées , ce qui fait que le sentiment est vif & douloureux ; ces deux tumeurs , sont aussi rouges & chaudes , parce que le sang y abonde , & que les vaisseaux oscillent rudement ; l'Oedème au contrai-re est pâle & froid , à raison de la limphe fereuse qui relache la partie , & émousse l'oscillation des vaisseaux.

Puisque la cause prochaine & immédiate de l'Oedème est toujours une limphe séreuse, qui s'infiltré dans la partie où elle est obligée de séjourner, comme on l'a déjà fait voir; il est aisé de conclure que tout ce qui ralentit la circulation du sang, peut concourir à la production de l'Oedème, toutes les veines prennent leur origine de ces vaisseaux lymphatiques, qui sont l'expansion des artères; ainsi lorsque le cours du sang est un peu ralenti dans les veines principales, l'origine de ces vaisseaux lymphatiques se dilate, s'agrandit, & la limphe séjourne dans les vaisseaux. Le cours du sang se ralentit dans les veines à l'occasion de quelque compression, ou des vieilles obstructions, comme il arrive ordinairement dans les pâles couleurs, pendant lesquelles le visage est bouffi de sérosités, les pieds sont enflés & toute la peau se trouve souvent œdémateuse, ce qui persiste, tandis que les obstructions du bas ventre subsistent; si l'on fait une ligature à la veine crurale d'un chien vivant, l'on voit que le pied & la cuisse s'enflent peu-à-peu par la limphe qui s'y ramasse, si l'on lie ensuite au même chien la jugulaire externe, l'on voit bien-tôt paroître un Oedème sur toutes les parties externes de la tête, les pieds, les cuisses & les jambes des fem-

mes grosses deviennent souvent œdémateuses, de cela seul que la matrice grosse, comprimant les veines iliaques, est cause que le sang circule difficilement dans les parties inferieures. Si après une saignée on fait une ligature trop forte au bras, on voit tuméfier au dessous de la ligature la main & la partie inferieure du bras; lorsque les glandes des aisselles se tuméfient, les veines axillaires comprimées rendent le bras œdémateux. Nous avons dit ci-dessus que dans les pâles couleurs l'habitude du corps paroît œdémateuse, parce que les visceres du bas ventre sont obstruez, ce qui fait que le sang ne remonte que difficilement au cœur, la plûpart des convalescens, & presque tous ceux qui ont souffert de grandes hémorragies, ou qu'on a été obligé de saigner fort souvent, sont saisis d'enflure aux jambes ou d'autres Oedèmes en différentes parties, parce que les vaisseaux capillaires désemplis ont perdu partie de ce ressort naturel dont ils ont besoin, pour pousser & conduire le sang jusques dans les grands vaisseaux à la même proportion & avec la même vîtesse qu'ils le recoivent.

Tout ce qui peut rendre la limphe trop abondante, ou empêcher la sortie ordinaire des sérositez par la peau ou par les urines, concourt à la production des Oe-

dèmes ; ce qui vient ordinairement du mauvais usage qu'on fait des six choses non naturelles, telles que sont un air humide, nébuleux & marécageux, des aliments ou des boissons trop aqueuses, une vie molle & oiseuse, un sommeil trop long, une grande perte de sang, les urines long-tems retenues, les passions de l'ame comme les chagrins, la tristesse & autres semblables ; toutes ces choses concourent à la production de l'Oedème en arrêtant le mouvement du sang, de manière que la limphe trop abondante se ramasse peu à peu dans ses propres vaisseaux, les gonfle & les relâche au point qu'il faut pour produire la tumeur en question.

L'Oedème se fait ordinairement par congestion & quelquefois par fluxion ; il se fait par congestion, lorsque la limphe naturellement lente se ramasse peu à peu, s'insinue à travers les chairs, & s'extravase ; il se fait au contraire par fluxion, lorsque par la compression des veines, la limphe étant obligée de séjourner & de se ramasser en plus grande quantité, bouche les vaisseaux & les distend au-delà de leur état naturel ; c'est ainsi que les parties voisines d'un Erysipele, d'une playe ou d'un phlegmon deviennent souvent œdémateuses par fluxion, lorsque la limphe

n'y circule qu'avec peine ; il y a lieu de penser que la même chose arrive aussi dans le cerveau, lorsque le malade est saisi tout à coup d'une apoplexie féroce ou de la catalepsie, dans la catalepsie les fibres du cerveau sont simplement relâchées, dans l'apoplexie non-seulement ces fibres, mais encore tous les troncs des nerfs, ce qui paroît évidemment par le relâchement de toutes les parties, & par la paralysie qui accompagne toujours & qui suit ordinairement l'apoplexie. L'observation suivante prouve que les Oedèmes de la peau se font aussi quelquefois par fluxion. Un Habitant de Montpellier nommé Jean Gaillard, âgé d'environ vingt ans étant descendu, pendant qu'il suoit, dans un puits au fond duquel il ne resta qu'un demi quart d'heure en sortit avec l'habitude du corps toute œdémateuse ; la même chose arrive quelquefois à ceux qui pour avoir couché une seule nuit dans des lieux bas, marécageux ou humides, se trouvent le lendemain matin les mains, les pieds, le visage & quelquefois tout le corps œdémateux ; dans ces occasions la transpiration retenue oblige le sang de s'arrêter dans les veines & gonfle les propres vaisseaux lymphatiques de la peau.

Diagnostic.

L'Oedème se connoît par la vûe & par le toucher, cette tumeur est ordinairement superficielle & applanie, quelquefois elle s'élève davantage, & elle a sa circonscription bien déterminée, celle qui est superficielle s'appelle simplement œdémateuse, & celle qui est circonscrite se nomme proprement Oedème. L'Oedème est nommé encore plus proprement une tumeur aqueuse comme l'hydrocele, dont la circonscription dépend du scrotum naturellement figuré & circonscrit, plutôt que de l'humeur même qui cause la tumeur, lorsque les seuls téguments du scrotum sont imbus de sérosité c'est une tumeur œdémateuse, au lieu que la sérosité étant contenue dans la cavité des bourses, c'est un véritable Oedème, qu'on nomme hydrocele, & qui se rapporte aux hernies fausses.

Comprimez l'Oedème avec le doigt, si après avoir ôté le doigt la tumeur se remet d'abord & l'enfoncement se relève, c'est une marque que la limphe est simplement arrêtée dans ses propres vaisseaux & non pas extravasée, que si les marques de la compression ou de l'impression qu'a faite le doigt ne s'effacent que quelque temps après, c'est que les humeurs sont extravasées,

vasées, ou bien cela suppose un grand relâchement dans la partie; si dans le tems de la compression vous sentez une fluctuation & que la tumeur ne se relève point; vous pourrez être assuré que les humeurs seront extravasées. En quelque état que soit la partie affectée elle est toujours molle & cede au toucher.

L'Oedème est une tumeur symptomatique ou essentielle, on l'appelle symptomatique lorsqu'elle est la suite d'une autre maladie, par exemple, dans le dernier degré de phtisie, dans les pâles couleurs & dans les différentes especes d'hydropisie, les pieds deviennent souvent œdémateux sur-tout le soir, parce que le corps ayant demeuré pendant le jour dans une situation perpendiculaire, le sang ne peut pas remonter aussi aisément par les veines, ainsi toute la limphe qui est descendue par les arteres dans ces parties, y séjourne peu à peu & y reste en grande quantité; cette enflure passe dans la nuit, parce que le corps étant dans une situation horizontale, le sang roule avec plus d'aisance & plus vite, ainsi il est pour lors en état de reprendre le cours qu'il avoit abandonné pendant le jour dans les parties inférieures; dans ces occasions à mesure que les pieds se désenflent pendant la nuit, le visage devient quelquefois œdé-

mateux, parce que les veines jugulaires comprimées laissent ramasser la liqueur dans les vaisseaux lymphatiques, qui se trouvent le matin trop distendus & remplis dans toute la face, celle-ci se desenfle dans le jour à mesure que les pieds deviennent enflés. On appelle une tumeur œdémateuse essentielle lorsqu'elle vient du propre vice de la partie, telle est celle qui paroît à la main après une forte ligature du bras & ainsi des autres.

On connoît que la tumeur ne vient que du seul vice de la partie, si la partie affectée est seule malade, le reste du corps étant bien sain; au contraire on doit conjecturer qu'elle vient d'un dérangement totale de la circulation du sang, si plusieurs parties différentes en sont attaquées à la fois. Lorsque la limphe imbibe toute la peau de l'habitude du corps, la relâche, la blanchit & la boursouffle, c'est un œdème universel, qu'on nomme en Médecine Leucophlegmarie, si la peau n'est gueres tuméfiée; si elle l'est beaucoup, on l'appelle Anasarque, qui est une espèce d'hydropisie. Il y a des Oedèmes particuliers qui prennent des noms différens selon les parties qu'ils affectent; il y en a aussi qui sont constans, fixes & permanens; d'autres périodiques & erratiques. Les filles délicates & mal constituées sont

Sujets aux Oedèmes périodiques avant que leurs mois coulent, ces tumeurs se manifestent par les enflures qui leur paroissent au visage, aux mains & le plus souvent aux pieds; les hommes sont sujets aux Oedèmes erratiques qui surviennent après des grandes pertes de sang, tel qu'est le flux immodéré des hémorroïdes; la même chose arrive aux femmes de couche, après une trop grande perte de vuïdanges, ou un flux immodéré des mois.

Prognostic.

L'Oedème est une maladie chronique & difficile à guérir, elle n'est pourtant pas dangereuse d'elle-même, mais elle le devient très-souvent par les mauvais traitemens, comme il arrive par exemple à ceux, qui s'avisant de la scarifier mal à propos, y attirent la gangrene, lorsque l'Oedème est causé par le seul vice de la partie, il est plus facile à guérir, que lorsqu'il est fomenté par le dérangement de toute la masse du sang, ou par quelques obstructions inveterées des viscères; ceux qui surviennent aux cuisses & aux pieds des femmes grosses se dissipent d'eux-mêmes après l'accouchement, & guérissent sans l'usage d'aucun remède; ceux qui arrivent aux filles qui ont les pâles

couleurs, se dissipent en guérissant cette maladie; l'Oedème qui survient dans le dernier degré de la phtisie est incurable, parce que la phtisie confirmée l'est aussi; les tumeurs œdémateuses qui surviennent à la goutte en appaisent la douleur & en modèrent la grande chaleur, parce que s'amassant une trop grande quantité de limphe aux environs des articles, la chaleur & la douleur diminuent par le relâchement qui y survient. Les Oedèmes qui arrivent autour des playes & des ulcères sont un obstacle à la suppuration, & empêchent que les parties ne se réunissent, parce qu'ils amortissent l'oscillation des vaisseaux & détruisent le tonus des parties; les tumeurs œdémateuses sont beaucoup plus fréquentes en Hyver & en Automne, & se guérissent plus difficilement qu'au Printems & en Eté; les enfans en guérissent plutôt que les vieillards, ceux-ci y sont plus sujets que les jeunes gens.

L'Oedème se termine ordinairement par résolution, jamais par suppuration, rarement s'endurcit-il, quelquefois il se gangrene; il se résout, parce qu'ordinairement il n'est produit que par une simple congestion ou croupissement d'humeurs lymphatiques dans leurs propres vaisseaux; il ne suppure jamais par lui-même, parce qu'il est toujours froid; rare-

ment il s'endurcit , parce qu'il est lâche & mol ; & quelquefois il se gangrène , parce qu'il est froid , lâche , mol & que la partie qui est presque inanimée se corrompt entierement , si on y applique mal-à-propos des remedes rongeans, ou qu'on le comprime inégalement par des fortes ligatures ou des compresses mal appliquées.

Curation.

Pour guérir l'Oedème , il faut faire en sorte que la sérosité ramassée dans la partie s'évacue par les voyes les plus commodes , telles que sont les felles , les urines , ou les sueurs ; on se sert extérieurement des résolutifs & des desséchants pour affermir la partie relâchée , ouvrir les pores , & rendre la circulation plus libre. L'Oedème par lui-même ne demande jamais la saignée , parce que les vaisseaux lymphatiques étant relâchez se relâcheroient davantage , & l'on diminueroit l'oscillation des arteres, qui n'est déjà que trop rallentie.

Pour résoudre la limphe qui croupit dans l'Oedème , on doit faire attention à la cause éloignée ; l'Oedème symptomatique ne sçauroit guérir qu'en guérissant la maladie , dont il est symptôme. On guérit sûrement l'Oedème vénérien , en

guérissant la verole par les frictions mercurielles ; en guérissant les pâles couleurs des filles , l'on guérit les Oedèmes qui leur viennent aux pieds ; il est ordinairement dangereux de négliger les remèdes intérieurs , lorsqu'on applique des topiques dessiccatifs aux pieds ; cela peut produire une hydropisie du bas ventre ou de poitrine, celle-ci est presque toujours précédée d'une enflure des pieds , qui disparaît à mesure que l'oppression de poitrine commence.

Lorsque l'Oedème est produit par un vice de digestion , qui retarde le cours naturel du sang , on doit purger souvent avec les hydragogues , qui vident les vaisseaux & les déchargent de leur limphe arrêtée , en excitant des irritations dans les intestins , qui font vuider beaucoup de sérosité ; pour cet effet on peut ordonner une potion purgative qui suit , ou autre semblable.

Prenez du senné mondé trois gros, des fleurs de pêcher une pincée, des roses muscates desséchées trois gros, du sel polichresse un gros, faites infuser le tout à tiède dans une suffisante quantité de décoction de centaurée ou de petit chêne; dans six onces de cette coulure, vous ajouterez une once de sirop de Nerprun, ou à son défaut deux onces d'infusion de fleurs de pêcher, & dix grains de jalap en poudre, pour faire une

potion qu'on prendra le matin à jeun, & qu'on
réitérera une fois ou deux dans la semaine sui-
vant le besoin.

Lorsque l'Oedème universel se trouve
joint à une hydropisie, & que celle-ci
vient d'un vice de la digestion, on doit
se servir de la teinture hydragogue sui-
vante, qui depuis quelques années réussit
assez bien dans cette occasion.

Prenez de la racine d'iris de Florence en
poudre & du jalap pulverisé parties égales,
mettez ce mélange dans un matras de verre,
ajoutez-y de l'eau-de-vie ordinaire à la hau-
teur de quatre travers de doigt, bouchez le
matras, exposez le au bain des cendres chau-
des pendant vingt-quatre heures, agitant de
tems en tems la matiere, pour en mieux tirer
la teinture qu'on versera au clair pour s'en
servir au besoin.

La dose de cette teinture, qu'on appel-
le eau-de-vie allemande, est depuis de-
mi once jusqu'à une ou deux onces, on
la prend le matin à jeun pendant quinze
ou vingt jours, elle a cela de particulier
qu'elle vuide par les selles beaucoup de
viscositez de maniere à dissiper les enflures
& les hydropisies qui résistent aux autres
remedes tels que sont les diurétiques &
les sudorifiques.

J'ai guéri assez souvent des Oedèmes
considérables, & même des hydropisies

sans le secours d'aucun remede; en ordonnant seulement au malade de s'abstenir de toute sorte de liquide pour si alteré qu'il fût; il ne faut pour lors se nourrir que de pain recuit & de la viande rôtie ou grillée, sans prendre aucune espece de soupe, de bouillon, de ptisane, d'eau ni de vin; par cette maniere de vivre, que j'appelle diete seche, il arrive que la limphe arrêtée est forcée de couler, étant battue continuellement peu à peu par l'oscillation des arteres voisines, lesquelles étant devenues trop seches par leurs battemens reiterez, sont ensuite en état de reprendre la limphe repandue dans leurs interstices.

Cette diete seche ne sçauroit être toujours employée, soit parce que les malades n'ont pas assez de force d'esprit ou de patience pour supporter long-tems une soif excessive, qui augmente de jour en jour, soit parce que les reins, naturellement trop resserrez, ne peuvent pas toujours vuider la limphe à proportion qu'elle rentre dans les vaisseaux sanguins; dans ce dernier cas, où les urines sont peu abondantes, il faut ordonner des diuretiques chauds, afin d'ouvrir, s'il est possible le tissu des reins, qui se trouve trop reserré dans certaines personnes, on peut se servir pour lors de cette infusion, qu'une longue experience a confirmé con-

venir

venir dans plusieurs hydropisies.

Prenez des sommités de pimpernelle, des feuilles de capillaire & de politric, de chacun la troisième partie d'une poignée; jetez le tout dans trois livres d'eau de fontaine bouillante; retirez le pot du feu, laissant infuser le tout jusqu'à ce qu'il soit froid, filtrez ensuite l'infusion, & la gardez pour l'usage.

Cette ptisanne, qui n'est point désagréable au goût, doit être la boisson ordinaire, on en boit non-seulement à ses repas, mais encore dans l'intervale, & par-là on pousse doucement par les urines; on en continue l'usage pendant un mois ou plus, suivant le besoin, supposé qu'on s'en trouve soulagé.

La graine ou semence de palieurus, réduite en poudre & délayée dans un demi verre d'eau, à la doze d'une dragme jusqu'à deux, est aussi un excellent diuretique qui me réussit très-souvent dans les hydropisies, où il est question de pousser par les urines; cette poudre n'a aucun mauvais goût, elle n'échauffe point du tout; il en faut continuer l'usage pendant quelques jours; on la prend le matin ou le soir en se mettant au lit.

Toutes les fois qu'il est question de vuider la sérosité en partie par les selles, & en partie par les urines, il ne suffit pas d'ordonner des purgatifs hydragogues

& des diuretiques alternativement les uns après les autres ; il arrive quelquefois que les hydragogues seuls déterminent les humeurs par les selles , & laissent les reins à sec , ce qui les rend moins propres à filtrer l'urine ; dans ce cas on pourra tenir les intestins & les reins ouverts en même-tems par un long usage du sel policreste dissout dans une décoction de pariétaires sous cette formule.

Prenez des feuilles de pariétaire , cueillies récemment , & mondées , une poignée ; faites-les legerement boullir dans une livre d'eau de fontaine ; dissolvez dans cette coulure deux dragmes de sel policreste ordinaire ; le malade en prendra le matin à jeun deux verrées , laissant une heure d'intervale de l'un à l'autre : & réiterant le remede pendant quelques jours.

Lorsque l'Oedème a été produit par une transpiration retenue , pour s'être exposé à l'air froid , ou pour avoir couché dans des lieux humides , il faut se servir des diaphoretiques , dont nous avons parlé dans la curation de l'éréfipele , sur-tout pour les personnes qui ont de la disposition à suer , & dont les intestins ou le ventre sont naturellement paresseux.

Sur la fin de l'Oedème on peut appliquer des topiques résolvans & dessicatifs. L'Oedème qui survient aux playes & aux ulceres se guérit souvent par l'esprit de sel

armoniac , ou par l'urine chaude appliquée deux ou trois fois le jour sur la partie malade ; quelques Praticiens ordonnent de lier fortement les cuisses œdémateuses , d'autres appliquent des vésicatoires , ou font des scarifications dans les lieux où les humeurs ont le plus de pente ; quelquefois , mais rarement , ces sortes de remèdes réussissent ; les compressions trop fortes rendent la circulation du sang plus lente , & les scarifications occasionnent souvent la gangrène.

CHAPITRE V.

Du Schirre.

LE Schirre est une tumeur humorale , froide , dure , résistant au tact , sans douleur , & sans aucun changement de couleur ; elle est humorale & froide , parce qu'elle se fait par des humeurs épaisses & destituées de leur deux principaux mouvemens ; qui sont le progressif & l'intestin ; elle est dure , & résiste au tact , parce que l'humeur ramassée & concrete ne sçauroit changer de place ; elle est sans douleur , parce que la concretion s'étant faite peu-à-peu , les humeurs d'alentour qui ont continué de circuler se sont pratiqué une voye plus libre & plus

aisée qu'avant la tumeur, une prompte distention des vaisseaux, qui se fait dans une partie où il y a des embarras, produit de la douleur, comme il arrive au Phlegmon & à l'Erésipele; au lieu que celle qui se fait peu-à-peu dans le schirre n'est accompagnée d'aucun fâcheux symptôme, parce que les parties voisines du schirre conservent leur tension naturelle; comme les humeurs circulent librement dans les parties voisines du schirre, le sang n'y croupit pas pour y produire une rougeur, la limphe n'y est pas arrêtée pour y produire une blancheur; ainsi la couleur naturelle subsiste en son entier dans la peau qui couvre la tumeur.

Le Schirre reconnoît donc toujours pour cause prochaine & immédiate une humeur qui se ramasse peu-à-peu, croupit, & s'épaissit, jusqu'à s'endurcir; cette humeur est ordinairement une limphe trop crasse, quelquefois c'est le lait qui est dans les mammelles, ou le lait utérin dans le tissu de la matrice, il n'y a aucune humeur qui, devenue trop épaisse, ne puisse produire un schirre; ainsi le suc pancréatique se durcit dans le pancreas, la bile dans le foye, l'humeur bronchiale dans le poulmon, le sang veneux dans le foye & dans la rate; ces choses sont manifestes par l'ouverture des cadavres &

par la pratique. Les humeurs s'épaississent par leur séjour dans les glandes du col, des aisselles, des aînes, du mæzenteré, la graisse s'épaissit aussi dans les conduits graisseux de la peau, lorsque le sang se trouve surchargé de parties étrangères capables de s'arrêter dans les plus petits conduits lymphatiques; comme on le remarque dans les pâles couleurs confirmées, dans la petite verole invétérée, & dans les anciennes écrouelles. Le Schirre se forme aussi quelquefois par le seul vice de la partie, quoique le sang soit bien constitué; lorsque les femmes de couche & les nourrices reçoivent un léger coup au sein, qui ne leur fait épancher d'abord qu'une seule goutte de bon lait dans le tissu des mammelles, il arrive que si cette goutte de lait n'est pas dissipée aussi-tôt par la transpiration, ou n'est pas reprise par les vaisseaux sanguins, la seule chaleur des parties voisines absorbe la sérosité, & ce qui reste de grossier se rapproche, s'épaissit peu-à-peu, se durcit, & devient le germe du Schirre imperceptible, qui paroît plusieurs mois après le coup, lorsque plusieurs petites gouttes de lait se sont jointes à la première, & qu'elles s'y sont durcies de même, pendant tout le tems que le petit vaisseau lacteux a resté déchiré, & ouvert par le

coup reçu , ou par une inégale compression du sein. Ce que nous avons dit de la concrétion du lait des mammelles se doit entendre de la limphe & de toutes les autres humeurs qui s'épaississent par leur simple séjour.

Les humeurs & les vaisseaux concourent à la production du schirre ; les humeurs , lorsqu'elles sont trop épaisses , & les vaisseaux , lorsque leurs membranes se trouvent trop délicates , ou qu'elles se dessèchent facilement par les moindres impressions extérieures ; ces mêmes vaisseaux se dérangent & perdent leur ressort , lorsque le mouvement des humeurs est troublé. La limphe , la graisse , le lait sont des humeurs grasses , qui circulent lentement ; ainsi lorsqu'elles ne sont pas détrempées , elles s'arrêtent peu-à-peu , crevent leurs vaisseaux , s'extravasent , & s'épaississent de manière à produire des véritables Schirres dans les différentes parties du corps , qui se trouveront les plus foibles , & les plus disposées à recevoir le dépôt par la délicatesse de leurs vaisseaux.

Toute sorte d'abus des six choses non naturelles contribuent aussi , mais indirectement , à la formation du Schirre , en donnant lieu aux humeurs de s'amasser & de se coaguler , & aux vaisseaux de se

trop dessécher. Les alimens grossiers ,
ruds & de difficile digestion , une vie
trop sédentaire & oisive , un sommeil trop
long , un air froid & sec , peuvent épaissir
les humeurs , en retardant leur mouve-
ment ; au lieu que l'air trop chaud , les
alimens poivrez , salez , les liqueurs ar-
dentes , les grandes veilles , les exercices
immoderez , la colere & autres passions
semblables , concourent à la production
de cette tumeur, en épuisant le sang, & en
desséchant les vaisseaux, sans qu'il soit né-
cessaire de recourir aux acides coagulans
ou aux alkalis fondans , pour expliquer
la maniere d'agir des choses non naturel-
les ; n'est-il pas beaucoup plus simple &
plus naturel de penser , par exemple ,
que les cataplasmes trop dessicatifs , qu'on
applique imprudemment sur les éréripe-
les & sur les phlegmons , font durcir ces
tumeurs en dissipant la limphe qui tenoit
la partie souple , plutôt qu'en bouchant
les pores par des acides , ou en deran-
geant les vaisseaux par des sels acres &
corrosifs qu'on suppose souvent sans au-
cune nécessité?

Diagnostic.

Par tout où il se rencontre une tumeur
dure résistante au toucher , sans douleur &
sans changement de couleur , là même il

se trouve un Schirre, en prenant ce terme généralement ; si on touche cette tumeur sans la presser, on y trouve plutôt un sentiment de froid que de chaud, la couleur naturelle se conserve tant sur toute la tumeur qu'aux environs ; le Schirre se divise en parfait ou légitime, en faux ou illégitime, & en tumeur schirreuse ; dans le Schirre parfait & légitime, il y a une dureté semblable à celle d'une pierre, dans le faux & l'imparfait la dureté est moindre ; on distingue un véritable Schirre d'une tumeur schirreuse, en ce que le Schirre a sa propre circonscription, au lieu que la tumeur schirreuse l'emprunte de la partie qu'elle occupe ; par exemple si toute la mammelle s'endurcit, qu'elle résiste au toucher, qu'elle soit indolente, & qu'elle conserve sa couleur naturelle, ce sera une tumeur schirreuse ; & si une seule partie de la mammelle est endurcie, c'est un Schirre. Une mammelle peut être attaquée de plusieurs Schirres & pour lors elle est d'une surface inégale & raboteuse. Les parotides sont aussi souvent attaquées de Schirre ou seulement schirreuses ; il arrive la même chose dans le foye, la rate, l'epiploon, le pancreas & la matrice, la figure du véritable Schirre est ordinairement ronde, elle varie souvent par rapport à la partie qu'elle attaque, ce qui

rend sa surface tantôt polie & égale, & tantôt apre & raboteuse; la tumeur schirreuse ne change pas la figure de la partie, elle la tend, la rend plus dure, & quelquefois raboteuse.

Quoique le Schirre retienne ordinairement le nom des différentes parties qu'il occupe, on l'appelle pourtant écouelle, lorsqu'il attaque les glandes du col, & ganglion lorsqu'il saisit les parties tendineuses, au lieu qu'on le nomme verrue quand il n'est qu'à la peau, & loupe quand il cause une tumeur en d'autres parties, par exemple, sur la tête, au nez, aux genoux & ailleurs. On distingue la loupe ou le ganglion, en ce qu'on ne peut mouvoir le ganglion que selon la longueur du tendon, comme y étant attaché; la loupe au contraire se peut mouvoir en tout sens, parce qu'elle est adhérente à une partie mobile; le ganglion & la loupe deviennent quelquefois immobiles à cause de leur situation gênée ou comprimée de leur grandeur ou de leur exacte compression. Lorsque l'écrouelle, la loupe ou la verrue sont accompagnées d'une seule suppuration enfermée dans un Kiste on y sent une mollesse obscure & ce Schirre suppuré a été appelé par nos Anciens de ces trois noms, atherome, steatome, & melliceris suivant la différente

consistence de la matiere suppurée.

On doit remarquer si le Schirre est la premiere maladie, ou la suite de quelque autre; il est premiere maladie, lorsqu'il naît de lui-même & par le vice de la partie, sans qu'il ait été précédé d'aucun vice des humeurs; lorsqu'il succede à une autre maladie, comme à l'érésipele ou au phlegmon, il est appelé secondaire; il est souvent la suite d'une autre maladie qui subsiste avec lui, comme il arrive aux pâles couleurs, à l'affection hypocondriaque, au scorbut, & à la verole; il faut pour lors avoir recours aux signes particuliers de chaque maladie dont le Schirre se trouve être symptôme.

Prognostic.

Le prognostic du Schirre est toujours incertain par rapport aux accidens qui lui surviennent; lorsqu'il est produit par une humeur épanchée & endurcie, qui bouche les vaisseaux, & qui n'a aucun commerce avec les liqueurs qui circulent dans le voisinage, il ne peut ni se résoudre, ni être repris; ce qui se doit entendre du Schirre parfait, confirmé, réitéré & pétrifié. Lorsqu'on le traite rudement, on le voit devenir de froid chaud, d'indolent extrêmement douloureux, il se convertit en cancer mor-

& incurable ; le Schirre qui commence à devenir douloureux , & dont la couleur naturelle se change en livide , rouge ou noire , est un véritable cancer commençant ; le schirre n'est guérissable que dans son commencement , tandis que l'humeur est pas encore apierrie , & qu'elle se termine d'elle-même par une douce suppuration.

On doit aussi tirer le pronostic du schirre de la partie qu'il occupe , & de son caractère , l'interne est plus dangereux que l'externe ; l'interne produit souvent l'hydropisie ; celui qui est fixe & adhérent la produit plutôt que le mobile ; celui qui attaque les parties membraneuses , tendineuses , nerveuses & les articulations , est plus dangereux que celui qui se trouve aux parties charnues ; on peut le traiter ou l'extirper dans les parties charnues , ce qu'on ne peut faire dans les autres sans un grand danger. Le Schirre compliqué qui survient à une autre maladie , est toujours plus mauvais que le simple ; le symptomatique suit ordinairement le pronostic de la maladie qui le produit ; lorsqu'il est entretenu par un vice dans les humeurs , on a beau le vouloir guérir dans une partie , il revient bien-tôt après dans une autre , jusqu'à ce qu'on ait corrigé le vice du sang.

Pour établir le prognostic du Schirre, il faut confiderer l'âge du malade ; il arrive quelquefois que les glandes schirreuses des enfans se résoudent d'elles-mêmes sans le secours d'aucun remede, comme l'épilepsie & le rachitis qui se dissipent avec le tems à mesure que les enfans avancent en âge, lorsque ces maladies ne viennent uniquement que d'une augmentation inégale des parties solides, sans que les liquides soient gâtées. Souvent les enfans ont les glandes des aisselles des aînes, & sur-tout celles du col fort gonflées depuis l'âge de quatre à sept ans, jusqu'à quatorze ans ; ces glandes schirreuses des enfans, étant abandonnées au soin de la nature, se dissipent ordinairement d'elles-mêmes, que si l'on s'avise de vouloir les traiter par des remèdes extérieures, elles viennent à suppuration. Lorsqu'elles sont écrouelleuses, elles suppurent sans y toucher, parce qu'elles sont accompagnées d'un vice dans les humeurs ; cette suppuration se fait fort lentement ; on ne la connoît qu'après qu'elle est parfaite, & cela par la seule mollesse de la partie ; quelquefois même cette mollesse n'est pas sensible, lorsque le pus s'y trouve renfermé dans une membrane dure & épaisse connue sous le nom de Kist, & c'est ce qu'on appelle communément des tumeurs froides,

nt le pus ayant la consistance d'une
 ouillie de suif, ou de miel épais, a donné
 occasion aux Anciens d'établir les trois
 tumeurs qu'on nomme aterome, steatome,
 melliceris, comme il a été rapporté dans
 le diagnostic; les tumeurs de cette nature
 croissent toujours peu à peu, parce que
 le sang qui roule continuellement aux en-
 virons de la tumeur, ne peut y pénétrer
 que par quelque petit vaisseau, dont l'ou-
 verture insensible ne fournit que quelques
 gouttes imperceptibles, & à plusieurs re-
 prises éloignées les unes des autres. Le Kist
 est une enveloppe membraneuse dans la-
 quelle le pus est ramassé; cette membra-
 ne se trouvant secouée à reprises de toute
 part, reçoit dans son tissu une plus gran-
 de quantité de limphe, ce qui la rend plus
 épaisse & plus ferme; ce Kist devient en-
 suite calleux par le froissement réitéré du
 pus qui s'y trouve renfermé; lorsque le
 kist ne peut plus se dilater, comme il est
 secoué du dehors en dedans par le mouve-
 ment des parties voisines, il se détache du
 tégument & est forcé de se rompre, la tumeur
 s'ouvre en dehors, & il en sort une matie-
 re épaisse sous la forme de bouillie, de
 suif ou de miel; ses parois ont été dissous
 & détrempez par le pus; ainsi la tumeur
 enkistée s'ouvre d'elle-même sans le se-
 cours des sels corrosifs; comme une gou-

te d'eau creuse une pierre, non par sa force mais en tombant souvent dessus, de même les gouttes de pus brisent & détrempe le Kist peu à peu par le simple mouvement de liquide, & sans aucune sorte de corrosion.

Curation.

Lorsque le Schirre est entre-tenu par un vice constant des humeurs, comme il arrive dans les pâles couleurs des filles & dans l'affection hypocondriaque; & autres semblables maladies; l'on doit d'abord employer les humectans & les aperitifs, pour donner de la liquidité au sang & à la limphe qui se trouvent épaissis c'est pourquoy après avoir fait precéder les remèdes generaux, on prescrit des apozeremes ou des bouillons faits avec les racines de bruscus, d'asperges sauvages, de rubia-tinctorum, d'éringium, de gramen, & autres de cette nature, & avec les feuilles de chicorée sauvage, de capillaire, de politric, de scolopendre, de beccabunga, les sommités de petit absinthe, de fumeterre, des fleurs cordiales, le tartre calibé, vitriolé ou soluble; voici la formule de ces apozeremes & de ces bouillons aperitifs.

Prenez des racines de bruscus, d'éringium & de rubia-tinctorum, de chacune deux

onces; des feuilles de chicorée sauvage, de pimprenelle & de capillaire, de chacune une poignée, des sommités de petit chêne, & de petit absinthe, de chacun demie poignée; des quatre fleurs cordiales, une pincée; de tartre calibé soluble, deux dragmes, faites cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, jusqu'à la diminution de la moitié, passez cette décoction à travers une serviette, ajoutez à la coulure deux onces de sirop d'althea de fernel, ou bien autant de sirop des cinq racines aperitives, dont vous ferez un apozème pour prendre en deux verres, l'un le matin à jeun, & l'autre le soir, en continuant l'usage pendant dix jours.

Prenez du saffran de Mars aperitif, préparé sans souffre, & suspendu dans un nouet vingt grains; de la rhubarbe concassée, aussi suspendu dans un autre nouet, demi gros; des racines de chiendent & d'asperges sauvages, de chacune une once; des feuilles de bourache, de beccabunga & de scolopendre, de chacune la troisième partie d'une poignée; des sommités de fumeterre, une pincée; de sel végétal, demi gros; avec un morceau de veau ou de col de mouton, faites bouillir le tout dans de l'eau de fontaine, pour faire un bouillon qu'on prendra le matin à jeun pendant dix jours.

Il y a un autre bouillon, qu'on a coutume de préparer au bain-marie avec un

morceau de veau , des feuilles de chicorée sauvage , du cerfeuil , de la rhubarbe , & des fleurs de sel armoniac martiales ; ce bouillon réussit dans toute sorte de Schirre guérissable , tant interne qu'externe , qui est produit par un vice d'humeurs ; voici la maniere de préparer ce remede.

Prenez du maigre de veau , coupé par tranches deux livres , des feuilles de chicorée sauvage , hachées menues , deux poignées , du cerfeuil pareillement haché , une poignée , de la rhubarbe pulverisée un gros , des fleurs de sel armoniac martiales , douze grains ; placez le tout couche sur couche dans un vaisseau de terre , en sorte que les herbes coupées couvrent la chair , & que les poudres ci-dessus nommées soient sur les herbes ; ensuite mettez-y trois ou quatre cuillerées d'eau de fontaine ; après quoi bouchez exactement le vaisseau , & le mettez au bain-marie pendant six heures , au bout du quel tems vous prendrez le tout , que vous exprimerez fortement dans une serviette ; vous en tirerez sept à huit onces de liqueur , que le malade prendra le matin à jeun , pendant douze ou quinze jours , & même quelquefois pendant un mois de suite , suivant son état.

Pendant qu'on use de ces sortes d'apozemes & de bouillons aperitifs , la coutume est chez les bons Praticiens de vuider de tems-en-tems les premieres voyes avec

avec un purgatif convenable ; on est même souvent obligé de mêler les purgatifs avec des aperitifs , afin que les humeurs , devenues plus coulantes , puissent s'évacuer par les selles ; c'est pour satisfaire à cette intention , qu'on prépare une opiate à peu-près comme celle qui suit.

Prenez du saffran de Mars aperitif préparé la rosée de Mai , & réduit en poudre très-fine , demie once , de la rhubarbe bien choisie , & du senné mondé , réduit en poudre , de chacun deux gros , de la scamonée préparée sans souffre , un gros , du jalap pulverisé un gros & demi de la bonne mirrhe & de la gomme ammoniac desséchées & mises en poudre , de chacune demi-gros , des fleurs de sel armoniac martiales , vingt grains , avec une suffisante quantité de sirop de chicorée composé ; mêlez le tout , pour en faire une opiate , de laquelle le malade prendra le matin à jeun , depuis un gros jusqu'à deux , se promenant pendant une heure après , & buvant par dessus un bouillon , où on aura fait bouillir une poignée de feuilles de chicorée ; il faut en continuer l'usage pendant six jours , lesquels étant passés , on ordonne une potion purgative convenable.

Lorsque les malades se trouvent incommodés du trop long usage des purgatifs , parce qu'ils sont difficiles à purger , & aient à s'échauffer à la moindre occasion ; les bains d'eau douce conviennent , pour

moderer la vivacité des oscillations des vaisseaux, que les aperitifs secouent, lorsqu'on ne peut pas supporter les purgatifs forts, le seul borax suffit quelquefois, depuis huit jusqu'à dix grains, ou bien une poudre composée de parties égales de rhubarbe & de sel armoniac martiales, la dose de cette poudre est depuis vingt grains jusqu'à un gros; d'autres fois la seule infusion de safran de Mars aperitif dans une suffisante quantité de vin rouge réussit; la dose de cette infusion est depuis deux onces jusqu'à quatre, deux fois le jour; on doit continuer l'usage de ce remede pendant vingt jours & même davantage. Les obstructions rebelles du schirre ne se guérissent que par un long usage des aperitifs; on ne doit pas sans nécessité ordonner les aperitifs forts qu'au Printems & en Automne, parce que les humeurs en Eté sont trop agitées, & en Hiver au contraire elles sont trop concentrées, pour sortir librement par la transpiration.

Quand un Médecin sage & prudent en usera avec ces précautions dans le traitement d'un malade, un habile Chirurgien doit être exact à considérer les differens états de la tumeur, pour voir si dans son commencement on peut la faire résoudre, ou si dans son état il faut la faire supurer.

Le succès d'un Schirre naissant est toujours douteux, & on doit prendre garde sur-tout de ne pas y appliquer des topiques ou des résolutifs trop forts, qui pourroient le faire devenir chancreux; si c'est une premiere maladie & indépendante de toute autre, qu'elle vienne par le seul vice de la partie, sans être entretenue par le vice général des humeurs, on doit tenter de les faire résoudre par le secours de differens topiques, tels que sont les doux émolliens, les atténuans, & les incisifs; on se sert avec succès sur-tout pour résoudre les tumeurs schirreuses des mammelles du sable de la mer, après l'avoir exposé pendant long-tems à l'ardeur du soleil & fort desseché, si on l'applique chaudement sur la partie, il donne un peu de mouvement à l'humeur concrete, il la divise & la fait transpirer par les pores de la peau; la transpiration que ce remede procure est si grande, que le sable, qui étoit très-sec auparavant, devient peu de tems après fort humide, lorsqu'il s'est mouillé, on le renouvelle autant qu'on le juge à propos; on doit préférer le sable de la mer aux autres, parce qu'étant beaucoup plus chaud & plus massif, il met les tumeurs en mouvement, les divise, & les fait sortir par la transpiration.

Après avoir tenté en vain plusieurs ré-

solutifs, si le Schirre se pétrifie, on doit l'abandonner au soin de la nature, surtout s'il ne blesse aucune fonction, comme les loupes & les ganglions; que s'il en blesse quelqu'une, on doit le couper, & l'extirper; si la tumeur est moins large dans sa baze qu'ailleurs, & on doit la lier avec un fil ciré, & serrer de jour en jour la ligature, jusqu'à ce qu'on ait entièrement intercepté le passage des humeurs, & que la tumeur étant liée de cette façon tombe d'elle-même; si la tumeur est trop large dans sa base, & qu'elle ne puisse pas être liée, on doit la couper & l'emporter avec le scalpel; lorsque le Schirre suppure lentement de lui-même, comme il arrive dans l'aterome, le steatome, le melliceris, on ne doit point se presser de l'ouvrir que tout le kist n'ait été consommé par suppuration; on ouvrira pour lors l'abcès avec le fer ou par le caustere potentiel, pour évacuer toute l'humeur glutineuse, & faire sortir tout le kist, parce que si on n'emporte pas toute la matiere, ou il restera une fistule, ou un ulcere calleux, dont la guérison sera fort difficile; on doit entendre la même chose du Schirre qui n'a pas suppuré, s'il en reste la moindre partie après l'amputation, elle sert de germe pour un autre Schirre.

Lorsque le Chirurgien par son opera-

tion a radicalement emporté cette tumeur, le simple beaume d'Arceus peut cicatrifier la playe, comme nous l'avons pratiqué plusieurs fois avec M. de la Peironie à présent Chirurgien ordinaire du Roi & reçu en survivance pour premier Chirurgien de Sa Majesté, & notamment sur une femme de quarente ans à laquelle il extirpa en notre présence un gros Schirre de la mamelle, il restoit après l'extirpation une grande playe qui fut guérie par le simple beaume d'Arceus appliqué pendant vingt jours.

C H A P I T R E V I.

Du Cancer.

LE Cancer, ou Carcinome, est une tumeur humorale contre nature, qui existe au toucher, & qui est accompagnée de douleur; cette tumeur est toujours la suite d'un schirre, dont elle ne differe essentiellement que par la douleur. Dès qu'un véritable schirre qui doit toujours être indolent, devient douloureux, c'est pour lors un cancer commençant; il n'est pas nécessaire que cette douleur soit continuelle, il suffit qu'elle se fasse sentir à la moindre occasion, lorsque le cours du sang se trouve gêné aux environs de la

dureté ; ce qui arrive principalement après que le malade s'est échauffé par quelque vive passion de l'ame , par un exercice violent , pour avoir pris quelque aliment piquant , ou bien pour avoir usé de quelque remede chaud ; dans tous ces cas le malade se plaint de fois à autre des élancemens douloureux , qui sont produits par la violence avec laquelle les filets nerveux sont poussez par le battement des arteres contre la dureté, les rudes secousses de ces filets se transmettant jusqu'au cerveau avertissent l'ame de leurs déchirures qui causent la douleur.

On divise le cancer en occulte & en manifeste , on nomme cancer occulte , celui qui n'est accompagné d'aucune déchirure apparente , pour le distinguer de celui qui se manifeste en dehors par la déchirure de la peau, qu'on nomme pour lors cancer ulceré. Il y a necessairement dans toute sorte de cancer des veritables déchirures , & il ne s'y trouve presque jamais des veritables exulcerations ; il est très-rare qu'on y remarque aucune goutte de vrai pus blanc tel qu'on l'observe dans les ulceres. Les déchirures sont designées par le caractere des douleurs , & par les grands progres que fait la tumeur dès le moment qu'elle commence à devenir douloureuse. On observe constamment

en pratique, que les progrès d'un simple
chirre sont très-lents, de maniere que
cette tumeur dure & indolente demeure
des années entieres à se former, & persé-
vère long-tems quelquefois même toute
la vie dans son état d'accroissement par-
fait, pourvû qu'elle ne devienne pas dou-
oureuse; mais une fois que la douleur
est survenue, la tumeur croît avec tant
de vitesse, que dans l'espace de quelques
jours ou de peu de mois tout au plus, elle
augmente très - considerablement; cela
vient de ce que les déchirures des vais-
seaux voisins à la dureté laissent bien-tôt
s'écouler toutes leurs humeurs, & celles-
ci se trouvant par-là tout-à-fait extrava-
sées, sont hors d'état de changer en pus;
ainsi la limphe extravasée se joint à cel-
le qui a formé le commencement du
chirre; tandis que le cancer est occulte;
au lieu que cette même limphe se répand
en dehors, lorsque la tumeur ayant gagné
la peau, ce tégument commence à se dé-
chirer pour constituer le cancer manifeste;
cette peau une fois découverte présente
des chairs d'un rouge vif comme dans les
ulcères récentes, & il en découle souvent
du sang ou de la sanie comme de la la-
veure des chairs plutôt que du véritable
pus. La plupart de ces faits de pratique
se trouvent confirmés par la relation sui-

vante que j'avois dressée sur l'examen d'une Dame de la premiere consideration de cette Ville, pour l'obliger d'envoyer consulter son mal à Paris, & la déterminer à l'extirpation d'un cancer, qui ayant resté occulte pendant trois ans, commençoit à se manifester en dehors.

La malade, pour laquelle on demande conseil; est âgée de cinquante ans, d'un temperament mélancolique, mariée depuis environ trente ans, sans avoir fait aucun enfant, quoiqu'elle fut assez bien réglée en son tems tous les mois; elle se plaint actuellement d'une tumeur dure de la grosseur d'un œuf de poule située à la partie lateralle interne de la mammelle gauche, tirant du côté des os du sternum, & à deux travers de doigt du mamelon; du milieu de cette tumeur, il s'est séparé depuis peu une petite piece très-mince de la surpeau, que la malade acheva de séparer sans douleur; il s'est formé au même endroit une croute sèche à travers de laquelle il suinte de fois à autre quelque goutte d'une humeur claire; aux environs de cette croute, qui est un peu enfoncée, il paroît deux petits rebords d'un rouge pâle, relevé à l'épaisseur de deux lignes, le reste de la peau de toute la mammelle a conservé sa couleur naturelle. La tumeur se laisse manier & toucher par tous
ses

es points sans aucune douleur , il n'y a
 nulle adhérence aux parties voisines ; il
 n'y paroît aucune fusée , ni racine ; on y
 sent seulement quelques petits élance-
 mens ou battemens d'artere , après qu'on
 est un peu fatigué , & principalement
 lorsque la malade est tourmentée par des
 vives contentions d'esprit , qui lui pro-
 duisent des fréquentes vapeurs auquel-
 les elle est sujette depuis l'année 1712.
 Elle est aussi fort sujette depuis son enfan-
 ce à différentes fluxions sur-tout à la tête,
 aux yeux & aux gencives. Cette tumeur
 commença de se former d'elle-même , il
 y a environ trois ans par une espece de
 petite glande de la grosseur d'un pois ;
 on s'y donna peu de tems après un rude
 coup contre le tranchant d'une porte ,
 sans que pourtant il parut encore aucun
 changement à la peau ; cependant la tu-
 meur grossissant , on y appliqua pendant
 peu de jours un cataplasme fait avec le ris
 cuit dans du moult , mais ce remede ne
 produisant aucun effet , on se contenta de
 couvrir toute la mammelle d'une piece
 de lin crud sans filer , que l'on gardoit
 jour & nuit , & que l'on changeoit de
 tems-en-tems , ayant enfin remarqué
 que la petite piece de la surpeau ci-dessus
 marquée s'attacha audit lin , & que la
 couleur de la peau changeoit au milieu

de la tumeur , on abandonna ce remede , & l'on n'a plus voulu y rien appliquer qu'un simple linge en six doubles. Pour prévenir les progrès de la tumeur , on s'est contenté de prendre pendant cinq ou six mois , sans interruption du lait de vache quatre fois par jour avec du pain pour toute nourriture ; par cette diete la malade a considerablement engraisé ; elle a repris le sommeil naturel , qu'elle avoit perdu depuis quelque tems , & elle s'est garentie des indigestions d'estomac & des diarrhées , qui lui survenoient à la moindre occasion. M. Gendron fameux Médecin oculiste ayant été consulté sur cet exposé nous envoya l'Ordonnance qui suit.

» Il paroît évident par l'exposé que l'on
» me donne , que la tumeur en question
» est carcinomateuse , & déjà arrivée au
» moment qu'elle degenerate en une exul-
» ceration ; la croute qui se forme sur la
» peau qui couvre la tumeur annonce que
» bien-tôt la dureté s'ulcerera en son tout ;
» il faut y mettre ordre , & prévenir sans
» retardement tous les accidens qui doi-
» survenir , & qui dans les suites feroient
» d'une nature à ne pouvoir plus faire ce
» que l'on peut présentement. Cette tu-
» meur sans adherence sur les côtes , ni
» sur le sternum , doit être extirpée ; c'est

Le plus sûr moyen pour arriver à une sû-
 re guérison ; & je conseille d'en venir à
 cette operation, elle est aisée à faire, &
 à coup sûr elle réussira ; l'exposé du mal
 me fait regarder cette dureté au nombre
 de celles qui se guérissent par ce moyen
 & sans aucun accident ; le conseil que
 j'ai à donner, en cas que l'on suive mon
 avis, est de faire l'operation en extir-
 pant la tumeur, en sorte que l'on enleve
 en même-tems toute la peau qui couvre
 la circonference, & même au-delà de
 la tumeur, c'est-à-dire, de ne point fai-
 re d'incision cruciale, pour conserver
 les angles de la peau qui couvre la dure-
 té. Voici les raisons qui fondent cet
 avis, la peau qui couvre cette dureté où
 il s'est formé une croûte, est devenue
 chancreuse, & en cet état s'il en restoit
 la moindre portion, il arriveroit que
 quoique la tumeur fut très-habilement
 extirpée, on ne parviendroit jamais à
 une heureuse cicatrisation ; il resteroit à
 l'endroit de la cicatrice une rougeur, &
 ou quelque petite dureté, qui quelques
 mois après la prétendue guérison feroit
 renaître le mal ; cela n'arriveroit que
 par quelques filamens chancreux restez
 dans les angles de la peau que l'on au-
 roit réservé dans l'incision cruciale ;
 j'exhorte le Chirurgien qui fera l'ope-

» ration à prendre garde sur ce que j'ex-
 » pose ici ; l'expérience m'a appris d'en a-
 » gir ainsi , l'on peut en profiter. L'extir-
 » pation que je conseille ne doit point fai-
 » re peur à la Dame incommodée , elle
 » se fait en deux minutes , & le mal ou
 » plutôt la playe est guérie en trois semai-
 » nes. *Signé* GENDRON. A Auteuil le 8 A-
 » vril 1728.

Pour ménager l'esprit de la malade sujette aux vapeurs , on ne jugea pas à propos de lui communiquer cette Ordonnance ; on lui laissa penser , comme elle le croyoit , que sa tumeur viendrait à suppuration , ou qu'elle se fondroit par voye de résolution , & on lui laissa prendre des pilules argentées qu'une Dame de ses amies avoit reçue de Paris de la part du même M. Gendron , dont j'avois établi la confiance auprès de ma malade , lorsque j'avois voulu dresser la relation ci-dessus , & dont elle attendoit le résultat avec impatience ; ces pilules n'étoient composées que de la poudre des cloportes, après lesquels on usa de quelques legers bouillons d'écrevisse ; cependant comme je vis que dans l'intervalle de quinze-à-vingt jours la tumeur avoit grossie de plus du double ; je déterminai la malade à l'extirpation de sa tumeur , qui fut faite en ma présence avec toute la vitesse , la

fermeté & la dextérité possible par M. Barancy très-habile Maître Chirurgien de cette Ville. Après l'extirpation en examinant la tumeur, nous la trouvâmes de la dureté d'un véritable caillou, qu'il ne fut pas possible de couper par aucun instrument tranchant; elle n'auroit donc jamais pû se résoudre, encore moins venir à suppuration; il ne parut absolument aucune goutte de pus aux environs de ce Cancer extirpé, pas même dans la peau déchirée qui le couvroit. Pour la formation d'un véritable pus il faut que les vaisseaux coupez, restant remplis de suc, conservent une certaine souplesse qui les oblige de céder peu-à-peu aux battemens doux & réguliers des arteres voisines; or comme cette souplesse ne sçauroit se trouver dans le Cancer dont les petits vaisseaux se vident sans cesse à proportion de leur déchirure, & que les battemens des arteres voisines sont toujours violens & douloureux, à raison de la dureté contre laquelle les vaisseaux heurtent, il est aisé de voir pourquoi le Cancer n'est jamais accompagné d'aucune véritable suppuration. Ses déchirures, qui se renouvellent sans cesse à chaque battement d'arteres, ne pouvant être réparées par l'accroissement des nouvelles chairs, le Cancer ulceré & manifeste est obligé de con-

server la forme d'une playe récente qui augmente à vûe d'œil , en se répandant aux parties voisines , parce que celles-ci sont forcées de se déchirer à mesure qu'elles manquent d'être soutenues par la continuité des autres. Cette playe est souvent rouge & vermeille , & il n'en coule que du sang pur , lorsque les vaisseaux sanguins sont principalement déchirez ; au lieu qu'il s'y forma une croute , lorsque les vaisseaux lymphatiques rompus se sont entierement vuidez & dessechez par la chaleur , ou plutôt par le battement des vaisseaux voisins , ceux-ci ne pouvant pas toujours se vuider en entier à raison du dessechement de leurs petits bouts coupez se gonflent extrêmement , rendent le voisinage du Cancer inégal , raboteux & parsemé de plusieurs veines varriqueuses , qu'on a coutume de désigner sous le nom de racine de Cancer. Lorsqu'outre ce mauvais état de la playe , dont les bords se renversent souvent en dedans & en dehors , les humeurs extravasées ne peuvent pas se vuider aisément , & qu'elles pourrissent par leur séjour , elles rendent la playe puante , pour lors le Cancer est d'une très-mauvaise odeur , & fait de l'horreur au premier aspect.

Le Cancer qui se trouve entre les chairs assez éloignées de la peau , pour ne pas

déchirer l'exterieur de ce tégument, se
 comme Cancer occulte ; il est aussi tou-
 urs accompagné comme le Cancer ma-
 feste, des véritables déchirures des
 vaisseaux qui environnent la dureté, ces
 déchirures interieures se manifestent &
 ar la vivacité des douleurs, & par les
 panchemens des liqueurs qui s'y ramas-
 ent aux environs, & qui y pourrissent ;
 comme je l'ai observé dans la pratique, &
 notamment avec M. Gibert Docteur en
 Médecine de notre Université, établi à la
 ville d'Alais sa patrie, où il exerce la Mé-
 decine avec tout l'honneur & toute la dis-
 tinction possible. Ce Médecin avoit une
 malade de considération, qui portoit de-
 puis quatorze ans un Cancer occulte à la
 mammelle gauche, qui étoit parvenue à
 une extrême grosseur, sans avoir produit
 aucune altération dans la peau ; je fus ap-
 pellé audit Alais pour assister à l'amputa-
 tion de cette mammelle, qui se fit en no-
 tre présence par M. Gautier, Maître Chi-
 rurgien de réputation, que j'envoyai
 chercher à Lunel-la-Ville où il est établi.
 L'amputation faite nous trouvâmes au
 milieu de la tumeur environ deux pintes
 d'une liqueur d'un rouge obscur tirant
 sur le noir, à peu-près comme seroit la lie
 d'un vin aigri ; cet épanchement qui s'é-
 toit fait peu à peu & à la longue à peu-

près dans le centre de la mammelle, dont tous les environs étoient extrêmement durs & tout à fait calleux, cet épanchement, dis-je, avoit obligé la partie de se gonfler également de tout côté, sans produire aucun de ces enfoncemens du mamelon ni de ces inégalitez qu'on remarque ordinairement dans les autres Cancers occultes des mammelles, dont les déchirures & les épanchemens internes sont pour la plupart irréguliers, lorsqu'ils se forment hors du centre de cette partie; ce sont aussi ces enfoncemens & ces inégalitez de la partie carcinomateuse, qui font juger que quoique la peau n'ait pas changé de couleur, le Cancer occulte est nécessairement accompagné de déchirures des vaisseaux & d'épanchement des liqueurs, comme j'ai eu dessein de le prouver par cette dernière observation.

On attribue communément la cause prochaine & immédiate du Cancer à une humeur corrosive & rongeante, qui produit, dit-on, differens désordres, suivant que les sels sont plus ou moins exaltes ou développez; on prétend que les principes de cette même humeur durcie qui forme les schirres se développent peu-à-peu pour produire le Cancer; pour moi je regarde ce développement de principes & ces é-

manicipations des sels, comme des hypothesés qu'on a fait succéder aux qualitez occultes des Anciens, pour jetter de la poussiere aux yeux des ignorans, & pour faire valoir le talent. Pour qu'un schirre negligé ou maltraité dégénere en Cancer, il suffit que les humeurs (qui roulent avec assez de liberté aux environs de la dureté schirreuse, pour n'y produire aucun changement sensible) viennent à y interrompre leur cours naturel, de cela seul que leurs vaisseaux heurtent avec violence contre la dureté schirreuse, ce qui devra produire la douleur & tous les autres symptômes du Cancer; or les vaisseaux voisins sont poussez rudement contre la dureté par plusieurs causes, telles que sont un coup extérieur qui meurtrit les chairs; un trop long usage des remedes huileux & des repercutifs, qui retardent le cours des humeurs ou qui bouchent la transpiration; enfin des violens résolutifs qui donnent trop de mouvement aux vaisseaux; la même chose arrive par le mauvais usage des six choses non naturelles, comme il est aisé de le concevoir.

La circulation des liqueurs doit être dérangée dans le Cancer, lorsque leurs vaisseaux se trouvent comprimez ou déchirez par l'action de quelque corps extérieur; parce que pour lors le sang qui est

porté par les arteres ne pouvant être repris dans la même proportion par les veines, est forcé de croupir, & comme il vient toujours de nouveau sang, la partie doit se gonfler, les fibres nerveuses qui entourent la tumeur, souffrent par cet obstacle des secousses irrégulières qui redoublent leur mouvement parce qu'elles vont heurter rudement contre la partie solide qui fait la tumeur dure; leur mouvement ne peut devenir irrégulier, qu'elles ne soient ébranlées d'une manière tout-à-fait déréglée; cet ébranlement des fibres nerveuses se transmettant jusqu'au cerveau, avertit l'ame de la fâcheuse impression qui constitue la douleur, comme il a été dit ci-dessus en parlant des déchirures qui accompagnent toujours le Cancer.

De ce que le sang ne circule pas librement, les grosses veines des environs s'engorgent peu-à-peu, se tuméfient se relâchent & deviennent variqueuses: ce sang veineux donne à la partie cette couleur plombée qu'on observe quelquefois dans le Cancer, les vaisseaux sanguins ou lymphatiques qui se rompent, laissent échapper le sang, la limphe ou la sanie qu'on en voit découler, & cet écoulement est d'ordinaire d'une odeur insupportable. Si l'on apperçoit quelquefois

es vers dans ces tumeurs, ce n'est que par rapport à la douce chaleur des humeurs extravasées qui pourrissent lentement comme dans le cadavre, & qui donnent par-là occasion aux œufs de ces insectes d'éclore.

Puisque le Cancer présuppose toujours que les humeurs s'arrêtent, s'extrava-
nt & croupissent dans la partie malade
aux environs, & que par-là le cours
naturel du sang, qui se trouve notable-
ment dérangé, suffit pour produire tous
les symptômes que nous venons d'expli-
quer; il me paroît tout-à-fait inutile de
recourir à la supposition de certains sels
acides du schirre embarassé dans la partie
sulfureuse lymphatique; la limphe qui
croupit pour former le schirre ne peut-elle
pas s'endurcir de cela seul que ses parties
les plus fines se dissipent par transpira-
tion, sans qu'il soit besoin de sels acides
pour la coaguler? Qui pourra se persua-
der que des sels corrosifs, tels qu'on le
suppose sans nécessité dans l'intérieur d'un
schirre, restent oisifs les années entières?
Aurait-il des sels pour expliquer la douleur
qui survient aux parties déchirées? celles-
ci ne deviennent-elles pas plus sensibles,
douloureuses, rouges ou livides par le
simple dérangement des liqueurs?

Diagnostic.

On peut reconnoître le Cancer sur la description que nous en avons donné ; les deux signes essentiels diagnostics de cette tumeur en general sont d'être durs à résister tout à fait au tact , & de faire sentir de la douleur ; elle attaque indifferemment toutes les parties charnues de notre corps ; mais elle se fait principalement ressentir dans les endroits glanduleux , comme aux mammelles des fil'es & des femmes , dont les vaisseaux lymphatiques ou lacteux se trouvent très-déliçats , fort pressez les uns contre les autres , & faciles à se rompre , lorsque tout le corps des mammelles vient à se gonfler , comme il se gonfle à toutes les filles à l'arrivée de leurs regles , & aux femmes dans la grossesse , & après l'accouchement.

La dureté du Cancer est très differente de la dureté du phlegmon , celle-ci est essentiellement rouge & produite par fluxion , elle cede tant soit peu à une forte compression , au lieu que la dureté du Cancer s'est formée peu à peu par congestion , sans changement de la peau , & ne cede nullement au tact , non plus que feroit un caillou qu'on voudroit presser entre les doigts. C'est pour établir ce signe diagnostic que j'ai avancé , comme il est

instamment vrai, que tout Cancer est précédé d'un véritable schirre, qui résiste tout à fait au tact, cette réflexion est absolument nécessaire en pratique, pour ne pas confondre toute dureté douloureuse avec un Cancer naissant: on peut par-là rassurer en des malades sur les fausses allarmes d'un Cancer, dont ils sont souvent frappez très-mal-à-propos, à la moindre tumeur douloureuse, qui survient souvent aux mammelles; la plupart des filles, (par exemple, quand elles entrent dans l'âge de puberté) se plaignent d'une dureté dans le milieu de leur mammelon, où elles sentent de la douleur, ce qui vient tout-à-coup, & qui se dissipe de soi-même, pourvu qu'on n'y fasse aucune sorte de remède. Les femmes grosses & les nourrices se plaignent aussi quelquefois de pareilles duretez douloureuses en différents endroits de leurs mammelles, qui dégénèrent bien-tôt en phlegmon, & qui terminent ensuite par suppuration, sans aucune apparence de Cancer. Lorsqu'on néglige d'ouvrir ces abcès, ou qu'après leur ouverture naturelle, on n'a pas bien soin des pansements, il s'y forme des véritables fistules, ou bien des ulcères chancreux très-différents du Cancer ulcéré.

On distingue le Cancer ulcéré de l'ulcère chancreux par la manière dont il a

coutume d'attaquer les parties. Le Cancer ulceré est dans son commencement tout-à-fait dur & douloureux, il n'est pas différent en couleur du reste de la peau ; dans la suite il devient d'une couleur plombée, il s'ouvre, & laisse échaper les humeurs ; l'ulcere chancreux au contraire est dans son commencement un véritable ulcere, qui se rend chancreux, parce que ses bords s'endurcissent & deviennent douloureux.

Les Cancers vénériens, connus sous le nom de chancres, sont toujours accompagnés de dureté & d'un peu de douleur, ils suppurent bien-tôt, & pour lors on les appelle Cancers ulcerez, au lieu qu'on les nomme ulcères chancreux, lorsque la suppuration commençant à paroître, leurs bords deviennent fort durs & douloureux. Ces duretez arrivent souvent à ces chancres vénériens par l'application du précipité rouge de mercure, qu'on a coutume d'y appliquer, sous prétexte d'en détruire le virus, on évite cet inconvénient en préférant les frictions mercurielles à ce précipité.

Le bubon vénérien est dans son commencement un simple phlegmon circonscrit, dur, rouge & douloureux, qui se termine ordinairement par suppuration, dont l'abcès ouvert produit ensuite un ul-

ere , qu'il faut laisser supputer long-
 ems , mais qui devient quelquefois chan-
 creux , lorsqu'en le traitant trop rude-
 ment ses bords s'endurcissent & restent
 douloureux ; le même bubon maltraité
 dans son commencement dégenere quel-
 quefois en véritable schirre , lorsque par
 l'application des violens résolutifs , le
 sang s'y résout & la limphe s'y pétrifie ;
 le schirre se change bien-tôt en véritable
 Cancer , à raison des vives douleurs qui y
 surviennent ; & ce Cancer étant ensuite
 ouvert de soi-même ou par le moyen des
 pierres à cauterie appliquées mal à propos
 sur la dureté , devient un Cancer ulcéré ,
 qui se rend fistuleux , lorsqu'il s'y forme
 un côté ou au dessous de la tumeur diffé-
 rentes cavitez dures , calleuses , & à cla-
 vier. Ces fistules n'arrivent jamais à l'ul-
 cere chancreux , parce qu'il se trouve or-
 dinairement tout-à-fait ouvert en dehors.

Prognostic.

Il est toujours mieux de ne point entre-
 prendre la curation radicale du Cancer
 occulte , que de l'attaquer par des reme-
 des externes , parce qu'il arrive presque
 toujours que les malades qu'on a essayé
 de guérir par cette voye vivent beaucoup
 moins , que ceux pour lesquels on n'a em-
 ployé aucun remede externe. Tel est le

sentiment d'Hypocrate dans l'Aphorisme 38. de la sixième Section. On observe souvent en pratique que le Cancer occulte terrestre dans le même état les trente années, & quelquefois plus sans attirer aucun fâcheux accident; au lieu que si on y applique des remèdes fondans, les humeurs, qui ne circuloient que lentement autour du Cancer, se mettent en mouvement, les vaisseaux se rompent, la tumeur augmente, & attirent enfin de fâcheux symptômes au reste de la machine, tels que sont la fièvre lente & la maigreur.

Le Cancer qui survient à la face est beaucoup plus dangereux que celui qui survient aux autres parties du corps. Les Anciens appelloient ce Cancer *Noli me tangere*, parce qu'ils en avoient vû de très-mauvaises suites; si on y applique quelque remède, il devient plus malin, ou il s'étend, & va attaquer les yeux, les narines, le palais; il se rend le plus souvent incurable ne pouvant pas souffrir l'extirpation.

Le Cancer n'est pas si dangereux dans les parties glanduleuses & mobiles, que quand il est fixé, & adhérent aux os & aux cartilages. Celui qui est entretenu par un vice du sang se guérit beaucoup plus difficilement, que celui qui survient par cau-
se

externe ; les chancres produits par un virus verolique se guérissent par les remèdes qui conviennent à la verole ; mais les héréditaires Cancers qui se forment quelquefois dans le dedans de la bouche , quoiqu'ils soient veroliques s'indignent davantage , & deviennent mortels , lorsqu'on s'efforce de les vouloir guérir radicalement par les remèdes antiveneriens qui portent à la bouche. Il y a environ trente ans , que je vis périr un verolé dans un flux de bouche , qu'on lui avoit procuré , pour le guérir d'un Cancer , qu'il portoit , depuis quatre ans , à l'endroit du dedans de la bouche , qui répond au milieu de la joue droite.

Curation.

Quand un schirre commence à devenir douloureux , ce qui arrive par un dérangement de liqueurs autour de la tumeur , on ne doit point comprimer la partie affectée , alors la plupart des topiques sont inutiles ; on se contente de couvrir la partie d'un linge trempé dans l'urine récente , ou dans quelque autre remède qui approche de la nature de cet excrément , tel qu'est l'esprit de sel armoniac , sur-tout si la tumeur des mammelles a été produite par un lait épaissi & retenu.

Le malade doit éviter tous les alimens

épicez & les liqueurs ardentes, crainte de faire heurter rudement les vaisseaux contre une matiere pétrifiée. On saignera le malade plus ou moins suivant son âge, ses forces & son temperament; on pourra le purger, lorsque le cas l'exigera avec des legers purgatifs, tel qu'est le suivant.

Prenez demie once de tamarins gras que vous mettrez bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; dans six onces de cette cou-lure fortement exprimée, on dissoudra demie once de pulpe de casse récemment tirée de sa canne, & une once & demie de manne grasse, pour une potion à prendre dans un verre le matin à jeun, avec les précautions ordinaires.

Dans la curation du Cancer en general il se présente deux indications à remplir, la premiere seroit de diviser l'humeur arrêtée qui forme la dureté, & la seconde de procurer un cours libre aux liqueurs qui circulent avec peine autour de la tumeur. On doit abandonner la premiere indication, parce qu'elle est presque toujours suivie de fâcheuses suites; on s'attache uniquement à remplir la deuxième, d'autant plus volontiers qu'on ne se propose point de guerir entierement cette maladie par le secours des remedes; mais seulement de calmer les accidents qui l'accompagnent, en évitant que la tumeur ne s'ul-

re; que si elle est déjà ulcerée, on en modere les simptoms; dans ces vûes on employe avec succès les humectans, les narcotiques & les anodins; on peut ordonner l'apozeme suivant.

Prenez des racines d'althea, de fraisier sauvage & de Nymphaea, de chacune environ deux onces, des feuilles de laitue, d'ozeille & de pourpier, de chacune demie poignée; faites bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau de fontaine; & dans une livre de cette colature, on ajoutera deux onces de sirop de callaire ou de nymphaea pour deux apozemes, dont l'un se prendra le matin à jeun, & l'autre le soir en se mettant au lit, continuant ainsi à quinze jours. Lorsque le malade passera des nuits inquiettes & sans dormir, on pourra mettre à la doze de l'apozeme du soir demie once sirop de pavot blanc, si mieux on aime y dissoudre un grain ou un grain & demi de laudanum.

On peut ordonner les bains domestiques d'eau tiede pendant l'usage de ces apozemes; pour passer ensuite au lait d'ânesse si mieux l'on n'aime ordonner celui de vache en soupe pour toute nourriture, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois avec succès, & principalement sur une Dame Religieuse de l'Ordre de S. François, âgée de vingt-cinq à trente ans, d'un temperament très-vif, cette

Dame après l'amputation d'une mam-
melle à l'occasion d'un Cancer, souffroit
de très-vives douleurs à sa playe; celle-
ci ne pouvoit absolument pas se fermer,
malgré tous les bons secours ordinaires
que la Médecine & la Chirurgie avoient
employez. Ayant été appelé en consul-
tation trois mois après l'amputation, je
proposai le lait de vache en soupe, pris
quatre fois par jour pour toute nourritu-
re avec une suffisante quantité de pain,
suivant l'appetit de la malade; ce qui fut
exécuté avec tant de succès, qu'après
quatre jours de cette diete blanche, la
Dame ne sentit aucune douleur, & par
ce seul secours continué pendant un mois,
sans y entremêler aucune sorte de purga-
rif, la playe fut entièrement cicatrisée &
la malade reprit son embonpoint naturel;
ce qui me détermina à proposer cette die-
tete, c'est qu'on rapporta dans la con-
sultation, que tous les jours de purgation
les douleurs de la playe augmentoient
considérablement & la playe devenoit
plus grande; l'observation de cette Re-
ligieuse m'a déterminé à pratiquer la mê-
me diete blanche après deux nouvelles
opérations de Cancer qui furent faites
l'année dernière en cette Ville & en ma
présence, l'une par M. Barancy sur la
Dame de considération dont l'observa-

tion est rapportée ci-devant ; & l'autre par M. Colier aussi M^e. Chirurgien de réputation sur une Demoiselle âgée de quarante-cinq à cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, Ces deux malades ne furent nourries que du lait de vache en soupe comme la Dame Religieuse, & n'usèrent absolument d'aucune sorte de purgatif pendant toute la curation, & leurs playes furent conduites à parfaite cicatrice dans l'espace de quarante à quarante-cinq jours.

Lorsque le malade étant d'ailleurs bien constitué, le Cancer se trouve mobile, on doit l'emporter avec le fer, quand même il seroit ulceré, accompagné de fièvre & de la maigreur du reste du corps, pourvu qu'il ne soit pas adhérent, & qu'il ait été produit par une cause externe ; s'il se trouve dans un endroit où il ne puisse pas être emporté, on peut le consommer avec des scarotiques, lorsqu'on a dessein de ronger les bords d'un ulcere chancreux ou les petits cancers qu'on ne peut point emporter, le scarotique suivant est très-propre.

Prenez telle quantité qu'il vous plaira de bon orpiment ou réalgar, autrement appelé arsenic jaune, réduisez-le en poudre très-fine, dissolvez le tout dans une quantité suffisante de tartre & de nitre fixé, qui n'est au-

tre chose que de l'eau empreinte de tartre & du nitre qu'on a brûlé ensemble dans un creuset en y approchant un charbon ardent ; sur cette dissolution d'arsenic jaune versez goutte à goutte de la liqueur de saturne , il se fait d'abord un précipité que vous laverez plusieurs fois dans de l'eau commune , faites ensuite brûler sept ou huit fois de l'esprit de vin dessus ce précipité ; dans le dernier esprit de vin qu'on brûle par dessus ce précipité , il faut y avoir dissout un peu de laudanum ; vous aurez par cette préparation une poudre scarotique qui est très propre à consommer les chairs calleuses des ulcères chancreux , en en saupoudrant les bords , lesquels étant entièrement consumés , on traitera la playe comme une playe ordinaire avec le simple digestif ou le baume d'Arceus.

J'ai guéri par cette méthode un ulcère chancreux qu'un Habitant de Montpellier nommé Lafond portoit sur le nez depuis sept ans.

CHAPITRE VII.

Des Ecouelles.

LES Ecouelles sont des tumeurs froides , dures & flottantes , qui résistent au tact , quoiqu'elles attaquent ordinairement les endroits glanduleux , & principalement les glandes du col ; elles

ne laissent pas souvent de saisir les parties charnues des muscles, & la substance des os, sur-tout aux jointures. On distingue quatre sortes d'Ecouelles, les simples, les malignes, les ulcerées & les chancreuses. 1°. On les appelle Ecouelles simples, lorsque la tumeur est froide, dure, enitente, flottante & qu'elle est superficielle, la peau qui la couvre n'ayant point changé de couleur; de sorte qu'on ne la connoît qu'en la touchant; ces Ecouelles simples sont appellées schirreuses, parce qu'il n'y a point de douleur. 2°. Si la tumeur venant à se gonfler se rend douloureuse & sensible, que la peau devient rouge, pour lors on appelle les Ecouelles malignes. 3°. Si la matiere mise en mouvement brise le tissu de la peau, & s'il s'écoule de la partie une sérosité, une saignée ou quelque autre humeur, on les appelle alors Ecouelles ulcerées. 4°. Lorsque les Ecouelles étant ulcerées les bords deviennent calleux, renversez & extrêmement douloureux, que l'ulcere laisse sortir quelque humeur, on les nomme Ecouelles chancreuses.

La grossiereté & l'epaisissement de la lymphe donne origine à cette fâcheuse maladie, en ce que remplissant trop les vaisseaux lymphatiques, elle les porte au-delà de leur tension naturelle, ceux-ci ne

se remettent qu'avec peine , ou point du tout ; ainsi la limphe , étant privée de la force qui la fait rouler , est obligée de croupir dans ses vaisseaux ; de s'y arrêter , & de se durcir par le long séjour qu'elle y fait. La limphe ne sçauroit croupir long-tems dans un endroit que ses parties les plus fines ne s'évaporent , & qu'exposée aux coups des arteres voisines son résidu ne durcisse , en ce que ses parties grossieres sont obligées de se toucher par des plus grandes surfaces ; c'est ainsi que la limphe se durcit pour former cette tumeur que nous appellons Ecouelles.

La limphe peut devenir grossiere par plusieurs causes , les eaux bourbeuses , marécageuses & nébuleuses , la rendent propre à se durcir dans les glandes , & à former par-là les Ecouelles ; comme on l'observe dans ceux qui habitent les endroits marécageux & froids des Alpes ; l'usage des fruits verds & les alimens grossiers font la même chose , les enfans qui tétent des femmes nouvellement enceintes sont souvent attaquez de cette maladie , parceque la limphe , qui résulte de ce lait de grossesse , étant fort grossiere , s'arrête & s'endurcit facilement dans les glandes , pour produire les Ecouelles. Ainsi tout ce qui peut donner de la consistance à la limphe , & en retarder la circulation,

alation, doit être regardé comme cause pignée de cette maladie.

Les Ecouelles reconnoissent fort souvent pour cause un virus verolique; on observe que les enfans, dont les parens ont été infectez de ce venin, sont sujets aux Ecouelles, ou si leurs enfans n'en ont point attaquez, elles se manifestent chez leurs descendans. C'est sans doute parce que le virus verolique, qui n'est pas chez débarassé dans les premiers, se développe dans la suite. Pour peu qu'on veuille se rappeler ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, il est aisé de rendre raison des symptômes qui accompagnent ces tumeurs; la limphe grossiere s'arrête & s'extravase peu à peu dans le lieu de la tumeur, celle des environs allant par-là son cours interrompu, est obligée de croupir & de soulever insensiblement la partie. Cette tumeur est froide parce que la limphe y est sans mouvement; elle est fort superficielle, parce que ses commencemens ne sont que des vaisseaux lymphatiques engorgez d'humeurs un peu plus que dans l'état naturel; le peau ne change pas d'abord de couleur, parce que les vaisseaux qui l'arrosent, n'étant presque pas comprimez, ont un libre passage aux liqueurs qu'ils charrient; au lieu qu'une plus

grande quantité de limphe venant à s'arrêter, la tumeur devient sensible, elle gonfle la partie, & donne par-là occasion à la peau de devenir rouge, les liqueurs n'ayant pas leurs cours aussi libre qu'ils ont dans leur commencement. La tumeur n'a pu occuper un plus grand espace, que l'oscillation des nerfs voisins ne soit dérangée, lesquels faisant effort contre la tumeur, reviennent sur eux-mêmes, & communiquent leur mouvement irrégulier jusqu'au cerveau, & c'est par-là qu'ils avertissent l'ame de la fâcheuse impression que ce corps dur fait sur le reste de la machine.

Lorsque les vaisseaux, qui environnent la tumeur, viennent à redoubler leurs oscillations, ils rencontrent des obstacles presque insurmontables, contre lesquels leurs fibres souffrent de si fortes divisions, qu'elles se séparent peu à peu, de manière que tout le vaisseau acheve de se rompre, & laisse écouler son humeur; celle-ci est semblable à de la sanie, lorsque quelque petit vaisseau sanguin se trouve avoir été rompu; lorsque l'humeur qui suinte des bords de l'ulcère est onctueuse & fort épaisse qu'elle ne s'écoule pas par suppuration, elle rend les bords calleux, en séjournant dans le tissu.

Quoique les Ecouelles attaquent prin-

principalement les glandes du col, elles ne laissent pas d'attaquer assez souvent les parties charnues des bras, des jambes & du reste du corps, parce que les vaisseaux lymphatiques, qui sont plus gênés dans le corps des glandes, se trouvent répandus par tout. Cette maladie commence aussi fort souvent par attaquer les os, & de-là elle se transmet aux parties voisines.

Diagnostic.

Les Ecouelles ont differens signes selon les differens degrez où elles se trouvent, les simples ne soulèvent pas considérablement la peau, & n'en changent pas la couleur; on ne les connoît qu'en les touchant; on trouve des glandes dures, rénitentes, flottantes & sans douleur; on connoît les Ecouelles abscedées, en ce que la tumeur, de dure qu'elle étoit, devient molasse; les Ecouelles malignes se manifestent par la grosseur de la tumeur, par la douleur qu'on y ressent & la rougeur qu'on y remarque. L'ouverture de la tumeur & la matiere qui en découle font connoître qu'elles sont ulcerées, la dureté & la douleur des bords de l'ulcere caractérisent les Ecouelles ulcerées & chancreuses.

Pour sçavoir si les Ecouelles dépendent du vice des parens, de la mauvaise consti-

tution des humeurs , d'un mauvais lait ou de la mauvaise maniere de vivre ; il faut en interroger là-dessus le malade & ses assistans.

Prognostic.

Les Ecouelles en général sont des tumeurs très-fâcheuses , & difficiles à guérir ; elles le sont cependant plus ou moins suivant leur différent état , la cause qui les produit , & les parties qu'elles attaquent ; les Ecouelles simples & commenceantes se peuvent guérir, ou par les résolutifs, ou en emportant la partie scrophuleuse ; les Ecouelles abscedées se guérissent après que la suppuration a consommé toute la partie durcie , les Ecouelles malignes ne sont plus fâcheuses que par rapport à leurs differens symptômes ; les Ecouelles ulcerées sont toujours très-difficiles à guérir , sur-tout si elles deviennent fistuleuses ; les Ecouelles chancreuses sont d'une guérison très-équivoques , celles qui sont héréditaires , ou dépendantes d'un vice des humeurs , ne peuvent se déraciner qu'avec beaucoup de peine ; après les avoir guéries dans un endroit elles se manifestent bientôt dans un autre ; celles qui dépendent simplement d'une mauvaise maniere de vivre , ou d'un méchant air que le malade respire, guérissent plus faci-

ement; on ne ſçauroit guérir les Ecouelles
intérieures, comme celles du mezentere,
parce qu'on ne peut y apporter aucun re-
mede effectif; celles qui ſurviennent aux
glandes du col ſont d'autant plus fâcheu-
ſes, qu'elles peuvent quelquefois compri-
mer la trachée artere ou l'eſophage, &
 gêner la reſpiration & la déglutition; celles
qui arrivent près de quelques gros vaiſ-
ſeaux, qui ſont couchées ſur les tendons,
qui ſe trouvent immédiatement ſur des
os; ou ſur les articulations, ſont peu ſou-
mises aux remedes.

Curation.

Les Ecouelles exigent différentes cu-
rations, ſuivant les différens degrez où
elles ſe trouvent dans leur commence-
ment on doit mettre en uſage les remedes
internes & externes; parmi les premiers,
on choiſiſſe ceux qui ſont capables de don-
ner de la fluidité aux humeurs; c'eſt
dans cette vûe qu'on peut faire prendre au
malade pendant quelques jours les bouil-
lons ſuivans.

*Prenez des racines de bruſcus, d'aſperges,
de chicorée ſauvage, de chacune demie on-
ce, des feuilles de chicorée, de pimpernelle, de
ſilic, de chacune demie poignée; faites
bouillir le tout avec un morceau de veau ou de
mouton, pour une priſe de bouillon qu'on*

prendra pendant dix - à - douze jours.

On ordonne dans la même intention le purgatif suivant , qu'on réitere selon le besoin.

Prenez des feuilles de chicorée , d'aigremoine , & de cresson d'eau , de chacune demie poignée , d'épithime une pincée ; faites les bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine , & dans six onces de la coulure ; mettez deux gros de senné & un gros de crème de tartre à infuser toute la nuit , le lendemain on dissoudra dans l'expression un once & demie de manne & quinze grains de poudre cornachine pour une potion purgative à prendre le matin à jeun, l'opiate aperitive & purgative ordonnée dans le Chapitre du Schirre & les antiveneriens conviennent dans les differens cas des Ecrouteles schirreuses & veroliques.

Parmi les remedes externes on doit choisir les résolutifs , on applique avec succès l'emplâtre fait avec le grand diachilon gommé , & celui de mucilage parries égales y ajoutant du mercure crud éteint avec la salive ; plusieurs recommandent l'huile commune , dans laquelle on met un lézard tout vif , exposant ensuite cette huile sur un petit feu , jusqu'à ce que le lézard soit mort , cette huile s'applique tiède sur la tumeur , on y applique aussi la décoction de la plante nommée ruta muraria , il ne faut pas ou-

ir les Ecouelles dès qu'elles sont abcessées, on doit attendre que toute la partie dure & schirreuse soit entièrement consummée par la suppuration; on ouvre pour lors l'abcès, on vuide le pus, & on emporte toute la glande par le fer ou par des scarrotiques; on panse ensuite simplement comme une playe ordinaire.

Les Ecouelles ulcerées, qui ne sont pas attachées à quelque partie considérable, peuvent être rongées & emportées; mais lorsqu'elles attaquent les glandes attachées à la trachée artère, qu'elles se trouvent sur des tendons, ou qu'elles ont gagné quelque articulation, on doit se contenter d'une cure palliative; on ne peut pas guerir celles qui commencent par la substance de l'os, sans emporter la carie, on est même obligé quelquefois d'emporter l'os entier, lorsqu'il se trouve tout affecté de l'humeur des Ecouelles & hors d'état de faire ses fonctions.

CHAPITRE VIII.

Du Charbon

LE Charbon est une tumeur dure & douloureuse, accompagnée toujours d'une ou de plusieurs petites vessies, sous lesquelles la peau se trouve gangrenée &

sphacellée. La gangrene qui survient à une petite partie de la peau est la cause prochaine de cette tumeur, les humeurs ne trouvant point leur cours libre dans la partie gangrenée, sont obligées de s'y arrêter & d'y croupir; & comme il en arrive toujours des nouvelles, la partie s'en remplit peu à peu, de manière qu'elle est obligée de se tuméfier & de produire la tumeur.

Cette gangrene, comme toutes celles qui surviennent à l'habitude du corps, vient de ce que le cours des humeurs est intercepté dans quelque partie, ce qui peut dépendre de leur épaisissement & de leur grossièreté, ou du dérangement des vaisseaux.

La tumeur est dure, parce que les liqueurs ramassées dans les vaisseaux qui environnent le point gangrené les distendent extrêmement. La chaleur dont cette tumeur est accompagnée, faisant rarefier le corps muqueux, produit les vessies qu'on y remarque, & cette chaleur est une suite de la forte oscillation irrégulière des vaisseaux gènez qui environnent le point gangrené.

Parmi les causes éloignées du Charbon, on doit reconnoître toutes celles qui peuvent produire la gangrene dans quelque point de la peau; ces causes sont in-

ternes , ou externes ; les internes se rapportent au sang , qui ne circulant pas librement , oblige les vaisseaux à se rompre , comme nous l'expliquerons plus au long en parlant de la gangrene ; c'est ce qu'on voit arriver dans les fièvres malignes , dans la peste , & dans d'autres maladies de cette espece ; entre les causes externes , celles-ci sont les plus ordinaires , la morsure des animaux venimeux , l'usage des mauvais alimens , un trop long usage des mêmes linges sales , & autres choses semblables.

Les Anciens croyoient , & quelques nouveaux se persuadent encore , qu'un venin particulier est toujours la cause prochaine du Charbon ; ce venin , disent-ils , s'insinuant dans le corps parcourt bien-tôt toutes les parties , & si on n'en arrêtoit l'action par des cardiaques , qu'on nomme contre-venins , il ne manqueroit pas de produire tous les symptômes qui accompagnent ordinairement cette tumeur. Le peuple est encore imbu de ce préjugé à tel point , qu'on ne peut pas souffrir qu'on saigne une personne attaquée d'un Charbon , & la raison qu'ils en donnent est qu'ils prétendent que la saignée fait rentrer le venin dans le corps. Une expérience journaliere nous persuade du contraire , nous n'avons pas besoin

de recourir au venin pour rendre raison de tous les symptômes du Charbon, la circulation empêchée dans un seul point de la peau est une cause plus simple, plus ordinaire, & plus que suffisante pour produire tous ces effets.

Diagnostic.

On connoît assez facilement le Charbon par la seule inspection de la tumeur, on y observe une douleur très-vive, des points noirs gangrenez & sans sentimens au-dessous d'une ou plusieurs vessies; on connoît les causes par ce qui a précédé & par la relation du malade; s'il est une suite de quelque maladie, il est facile de le connoître par les maladies qui ont précédé ou qui l'accompagnent, on connoît que le charbon est pestentiel par le grand nombre de personnes qui en sont atteintes en même tems dans le même pays, & dont la plupart périssent.

Prognostic.

Le Charbon en général est une tumeur très-fâcheuse, elle fait un si grand progrès en peu de tems, que si on n'y remédie au commencement, elle enleve bientôt le malade; elle est cependant plus ou moins dangereuse selon sa grandeur, les causes qui la produisent & la partie qu'elle

attaque. 1°. Un Charbon qui occupe un grand espace est plus dangereux que celui qui en occupe un petit ; la raison en est évidente , c'est que l'engorgement est plus grand. 2°. Le Charbon qui vient à la poitrine, au col & à la face est plus dangereux que celui qui survient & attaque les autres extrémités par rapport à la poitrine , il empêche le jeu des muscles dont cette partie est garnie , leurs fibres trop distendues ont perdu leur ressort , & par conséquent le principe de leur mouvement ; quant à celui qui survient au col , il est dangereux en tant qu'il comprime la trachée artère , ainsi il empêche que l'air n'ait son entrée libre dans le poulmon , il peut aussi comprimer les vaisseaux voisins , & par-là empêcher que le sang ne soit porté librement au cerveau & qu'il n'en devienne que difficilement ; nous avons dit aussi qu'il étoit très-dangereux à la face , & c'est à cause de la sensibilité de cette partie puisqu'elle a des nerfs qui sont près de leur origine ; nous avons dit au contraire que le Charbon qui survient aux extrémités n'a pas de si fâcheuses suites , ces parties ne servant à aucunes fonctions absolument nécessaires à la vie & n'étant pas douées d'un sentiment si exquis , par la même raison que le Charbon qui attaque les parties tendineuses & nerveuses est

plus fâcheux que celui qui arrive aux parties charnues & simplement musculueuses. Le Charbon qui survient aux yeux est toujours funeste à la vûe parce qu'on est toujours obligé de couper & d'emporter la partie gangrenée, ce qui ne peut se faire sans détruire absolument l'action de cet organe; d'ailleurs les vives douleurs qu'on ressent dans cette partie à cause de sa grande sensibilité enlèvent le plus souvent le malade à raison de la fièvre qu'elles allument & des autres fâcheux symptômes qu'elles traînent après elles. 3°. Le Charbon qui dépend d'une cause externe n'est pas si fâcheux que celui qui dépend d'une cause interne; celui qui arrive au commencement des fièvres malignes est plus à craindre que celui qui y vient sur la fin; celui-ci est critique, le premier au contraire fait connoître les mauvaises dispositions de la machine.

Curation.

L'indication qu'on a à remplir dans la curation du Charbon, est d'emporter & séparer d'abord la partie mortifiée des chairs vives, & de rétablir une libre circulation des humeurs dans les parties d'alentour, qui sont tuméfiées & engorgées de sang; dans cette intention on doit appliquer la pierre à cauterie sur la partie

engrenée pour la brûler & la faire tomber
la cauterisant, quand on n'a pas la
erre à cauterer ordinaire, on en peut faire
e sur le chams, en prenant parties égal-
de savon & de chaux vive, qu'on mêle
timement ensemble, & qu'on applique
r le point gangrené. On peut aussi se
rvir du beure d'antimoine; l'huile de
criol & le feu ne sont pas si bons, & on
doit point les employer sans grande
cessité; car resserrant trop l'orifice des
silleaux à mesure qu'ils les brûlent, ils
mpêchent la suppuration, & font par-
un obstacle à la guérison de la tumeur,
point gangrené étant rongé & l'escarre
tant formé, on le fait tomber par le di-
estif ordinaire, & on panse ensuite la
aye avec le même onguent. Comme la
meur est considérable & qu'elle se gan-
generoit bien-tôt si on n'y apportoit re-
ede; on doit d'abord y faire plusieurs
arifications tant pour dégorger le sang
e la partie, que pour donner lieu aux to-
ques spiritueux qu'on y employe de péné-
trer plus avant, tels que sont l'esprit de
n camphré & autres de cette nature. On
e doit pas négliger les saignées dans la
uration de cette tumeur, elles diminuent
quantité du sang dans la partie en le dé-
vant & le faisant passer ailleurs; on ne
oit pas négliger aussi de donner intérieu-

rement les cardiaques, les alexitaires & les sudorifiques; c'est dans cette intention qu'on ordonne les remedes suivans, l'eau theriacale camphrée, la poudre, l'esprit & le sel de vipere, la theriaque, la confection d'alkermes, & le sel de chardon béni sous les formules suivantes.

Prenez des eaux de scorsonaire, de chardon béni & de melisse, de chacune deux onces de l'eau-de-vie camphrée demie once; de l'eau theriacale un gros; de poudre de vipere demi gros; de sirop d'Alkermes demie once; faites un potion à prendre sur le champ.

Prenez d'eau de scabieuses & de chardon béni, de chacune trois onces; de sel de chardon béni vingt grains; de confection d'hyacinthe demi gros; de besoard minéral dix grains du sirop de limon demie once, soit faite potion cordiale.

Tous ces remedes n'agissent pas comme le prétendent les Anciens, en combattant le venin, mais ils animent le sang, lui redonnent sa premiere fluidité, & le font passer plus librement au travers de la partie malade.



C H A P I T R E I X.

De la Gangrene & du Sphacele.

LE Sphacele est une suite de la gangrene, ou plutôt il en constitue le dernier degré; ainsi pour en avoir une connoissance exacte, il est nécessaire de donner d'abord dans le même Chapitre une description de ces deux maladies.

La Gangrene est un commencement de mortification & de corruption des parties molles du corps humain, avec une diminution de sentiment & un changement notable de la couleur de la peau; le sphacele est une corruption entière des mêmes parties molles, avec une privation totale du sentiment, accompagnée de lividité & de noirceur de la peau, d'où il découle une sanie puante; sur la fin ces mêmes parties sont si relâchées que les fibres se déchirent en les touchant & il s'en élève une puanteur cadavereuse.

Comme la bonne constitution des parties animées ne consiste, que dans un juste rapport qui se trouve entre les fluides & les solides, par le moyen duquel les humeurs circulent librement dans leurs vaisseaux, si ce rapport & cet équilibre viennent à être diminuez considérablement,

ou à être entièrement dérangés dans quelque partie du corps; il arrivera que ces tumeurs ne circuleront que lentement ou point du tout; mais comme les humeurs ne sçauroient croupir sans se corrompre, ni se corrompre sans se communiquer leur mauvaise qualité aux parties solides qui les environnent; celles-ci se pourriront, se gâteront & enfin deviendront gangrenées, que si la mortification est entière le Sphacele s'ensuivra nécessairement.

Pour rendre raison de tous les symptômes qui accompagnent cette maladie, il suffira de remarquer en premier lieu, que les parties solides ne peuvent se pourrir & se mortifier, sans que les nerfs qui entrent dans leur composition ne perdent leur tension, ce qui les rend incapables d'être ébranlés, & de communiquer leur ébranlement jusqu'au cerveau; ainsi la partie gangrenée & sphacellée doit être privée de sentiment, ou n'en avoir que peu. 2^o. Le sang ne sçauroit croupir dans une partie sans perdre de son mouvement intestin, ses globules s'affaissant & laissant de grands interstices, absorbent les rayons de la lumière, d'où vient le changement de couleur, la lividité, la noirceur; ce changement de couleur dépend aussi du nouvel arrangement que
les

es parties insensibles de la peau prennent quand leur tissu se déchire par la Gangrene & le Sphacele. 3°. Il découle une saignée puante, qui n'est autre qu'un sang corrompu. 4°. La grande mollesse des fibres qui se déchire par le seul attouchement, dépend de leur relâchement occasionné par le sang qui y croupit; un solide ne peut être pénétré par un solide, que celui-ci en se faisant jour au travers de sa tiffure, n'en agrandisse les pores, & ses pores devenus plus grands donnent entrée à une plus grande quantité de liqueurs, qui en augmentant le diamètre, cherchent d'en détruire le tissu, desorte que ces mêmes parties cedent & se déchirent par la moindre impression des corps étrangers, en quoi consiste la mollesse.

Les causes éloignées de cette maladie sont toutes celles qui peuvent causer quelque dérangement dans les humeurs, ou dans les vaisseaux, en leur ôtant le rapport & l'équilibre qui doit être naturellement entre eux. Ces causes sont internes ou externes; parmi les internes on compte, 1°. Le relâchement des nerfs, parce que la force fistaltique des vaisseaux par le moyen de laquelle les humeurs circulent, dépend en partie de la roideur des membranes nerveuses; ainsi dès que les nerfs viennent à être trop relâchez, les

vaisseaux manquant de force, le sang croupit, d'où vient la Gangrene, c'est ce qu'on voit souvent arriver dans les parties paralitiques. 2°. Une serosité épanchée dans le tissu de quelque partie solide peut causer la Gangrene, lors que cette serosité abreuvant trop la peau, la relâche & la fait crever; la Gangrene arrive aussi lors qu'on est assés imprudent de scarifier mal à propos une partie Oedémateuse. 3°. Un sang trop abondant qui ne peut se décharger de ses humeurs par des couloirs trop gonflés, déchire ses propres vaisseaux & en croupissant il peut produire la Gangrene. 4°. Lorsqu'une même partie reste long-tems comprimée elle se gangrene par la déchirure des vaisseaux sanguins, comme il arrive dans les longues maladies où les fesses & le dos se gangrenent, parce que le malade a été obligé de rester trop long-tems couché sur ces parties, dont les vaisseaux ont été si long-tems & si fort comprimés que le cours du sang s'y est entièrement dérangé.

Parmi les causes externes, on peut alléguer les tumeurs phlegmoneuses ou éréthelateuses qui dégénèrent en Gangrene & en Sphacele par des répercussifs mal appliqués, ou par un trop long usage des anodins qui font séjourner le sang de façon à distendre & engorger si fort ses pro-

res vaisseaux, qu'il ne peut plus rouler
li dans le tissu de la tumeur ni aux en-
irons, ainsi tout se relâche & se mortif-
e, 2°. Des contusions négligées peu-
ent aussi produire la Gangrene par la
trop longue compression des vaisseaux qui
intercepte le cours des liqueurs. 3°. La
Gangrene survient très-souvent au bord
des playes, qui deviennent flasques &
qui se relâchent par l'abondance des séro-
itez, lorsque le cours des humeurs se
trouve intercepté & que les vaisseaux sont
trop relâchez. 4°. Les hémorroides sé-
nes externes & extrêmement tuméfiées,
qui restant trop long-tems dans un état
violent peuvent produire la Gangrene,
en obligeant le sang de croupir dans les
vaisseaux par la compression & les dou-
eurs qu'elles causent. 5°. La Gangrene
survient aux mains, aux pieds & aux au-
res parties du corps, quand après avoir
esté trop long-tems exposé à un grand
roid & qu'on a marché dans la neige ou
dans la glace, on s'expose tout-à-coup à
un grand feu, la raison en est que le sang
ayant perdu de son mouvement à la ren-
contre des corps froids, & l'oscillation
des parties solides s'étant rallentie, un feu
trop vif trouble le cours du sang, & l'o-
blige de croupir en déchirant ses vais-
seaux, ce qui suffit pour produire la Gan-

grene lorsque le déchirement est prompt & considerable.

Diagnostic.

La Gangrene n'est pas difficile à connoître, elle se manifeste d'abord par le changement de couleur & par le sentiment qui commence à diminuer & à se perdre; le Sphacele n'étant que la Gangrene à son dernier degré, se connoît par la lividité de la partie, par la privation totale du sentiment, par la puanteur & l'odeur cadavereuse qui s'en élève, & par la mollesse de la partie qui se déchire & se sépare pour peu qu'on la touche.

Prognostic.

La Gangrene est une maladie d'un succès très-douteux, & le Sphacele est toujours incurable. La Gangrene est plus ou moins dangereuse selon les parties qu'elle occupe, & la cause qui la produit; si elle ne fait que commencer & qu'elle ne soit que dans les chairs sans avoir touché aux gros nerfs ni aux vaisseaux sanguins considerables, elle n'est pas absolument incurable; celle qui arrive au visage, aux yeux & aux parties tendineuses est beaucoup plus fâcheuse que celle qui arrive aux parties charnues. La Gangrene qui dépend d'une cause externe est moins

dangereuse que celle qui a été produite par cause interne ; celle qui est la suite d'une paralysie est plus difficile à guérir que toute autre ; celle qui dépend uniquement d'un grand froid est facile à guérir, & on peut éviter le Sphacele pourvû qu'on ne l'expose pas au feu & qu'on ne l'échauffe pas trop vîte ; la Gangrene se change en Sphacele, lorsque les parties ayant été exposées au grand froid, ont perdu tout leur mouvement, de maniere que les solides sont devenues rigides, & la masse des liqueurs presque solide ; si donc le feu vient à les mettre en action, il leur communique d'autant plus de mouvement que leur masse est plus grande ; delà le liquide rencontrant le solide, heurte avec force contre les parois des vaisseaux, les rompt & les déchire ; ceux-ci étant à leur tour en mouvement travaillent à se désunir, & achevent de détruire tout le tissu de la partie.

Curation.

Pour guérir la Gangrene & en empêcher le progrès, on doit avoir en vûe de procurer une libre circulation aux humeurs dans la partie gangrenée ; pour cela on doit d'abord faire des scarifications dans la partie plus ou moins profondes, suivant que la Gangrene a plus ou moins

pénétéré; les parties s'étant par ce moyen déchargées d'une portion du sang dont elles étoient engorgées, se trouvent plus libres, leurs vaisseaux ne sont pas si comprimés, ils donnent un passage plus facile au nouveau sang qui leur vient; on doit ensuite baigner la partie avec de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin camphré, ou avec la décoction des vulneraires faite dans le gros vin rouge dans lequel on peut aussi faire bouillir du scordium, de la petite centaurée, de l'absinthe, le thym, le romarin & autres plantes aromatiques; on applique sur la playe l'onguent Egyptiac qu'on a saupoudré des gommes susdites. Plusieurs Auteurs recommandent d'appliquer le beurre d'antimoine fondu sur toute la circonférence de la tumeur, pour séparer le vif d'avec le mort, & empêcher le progrès de la Gangrene; à la place de ce beurre il est mieux d'appliquer le caustere potentiel commun, fait avec la lessive de savon; l'eau phagédénique ordinaire, qui est une dissolution du sublimé corrosif dans l'eau de chaux, est bonne pour ronger les chairs découvertes; on panse ensuite la playe comme les autres avec le digestif ordinaire, auquel on peut ajouter la poudre de mirrhe & d'aloès; quelques-uns y appliquent le feu, mais cette méthode est dangereuse, parce que

Le feu cauterisant & faisant resserrer les vaisseaux empêche le cours des humeurs, & peut plutôt par-là faire sphaceler la partie, que de la délivrer de la Gangrene qui l'attaque; c'est à peu près ce qui concerne la curation de la Gangrene en général, pour ce qui regarde le particulier, on doit prescrire differens autres remedes suivant les differentes causes qui la produisent; si la Gangrene dépend d'un grand froid qu'on a souffert, quoique la partie soit froide ou gelée, on ne doit pas l'exposer au feu, on mettroit trop tôt en mouvement les parties déjà déchirées & on acheveroit de les détruire, on doit se contenter de couvrir la partie des linges chauds, & la tremper dans l'eau tiède, ou l'envelopper du fumier chaud, pour empêcher que le sang ne se porte avec trop de rapidité dans la partie gangrenée, qu'il ne s'embourbe davantage & ne la fasse changer en Sphacele; on ne doit échauffer la partie que peu à peu par le moyen des linges, & donner intérieurement des cardiaques, tels que nous les avons décrits dans le charbon; on ne doit en venir aux scarifications, qu'on n'ait auparavant mis en usage les topiques les plus spiritueux & les plus résolutifs; il faut donner intérieurement les cardiaques les plus forts qui sont en état d'animer le

sang & de briser les parties grossieres qui bouchent les vaisseaux ; si la gangrene se trouve à la face il faut d'abord en empêcher le progrès par les scarifications, & le beurre d'antimoine appliqué aux environs de la tumeur, il la faut aussi scarifier ; si c'est à une playe on peut emporter les bords gangrenez, on ne doit point attendre de guérison dans le Sphacele, il faut le séparer au plutôt des parties saines, anticipant dans la partie vive & sensible, si l'on ne peut pas couper toute la partie morte, il faut y appliquer le feu, comme le pratiquent quelques Auteurs, parce que pour peu qu'il reste de la partie sphacelée dans la partie saine, elle gâte bien-tôt l'aure, on est toujours dans la nécessité de couper dans la partie qui est au-dessus ; lorsque le pied se trouve sphacelé il faut couper la jambe à sa partie supérieure, parce que ce qu'on pourroit en conserver seroit plus à charge qu'utile au malade ; si c'est la main il faut couper un peu au-dessus de l'articulation du poignet par la raison contraire & ainsi des autres.



CHAPITRE X.

Du Panaris.

Le Panaris est une tumeur qui vient à l'extrémité du doigt immédiatement sous l'ongle, il est placé quelquefois à sa racine, d'autrefois à son extrémité, s'étendant bien souvent sur toute la main, & occupant d'autrefois tout le bras, avec des douleurs si violentes, qu'il en arrive souvent des défaillances, des syncopes, des convulsions & autres symptômes fâcheux de cette nature.

La cause prochaine de cette tumeur, est un sang ou une limphe arrêtée entre l'ongle & la phalange; comme ces deux corps sont solides, ils résistent fortement à la liqueur qui croupit, celle-ci augmentant en volume distend & soulève l'ongle, qui est la partie la plus mobile, & en même temps elle comprime & irrite les tendons & le muscle extenseur, qui s'insèrent jusqu'à l'extrémité des doigts, & comme ces parties sont tissues d'une infinité de nerfs, ceux-ci ayant leurs oscillations naturelles perçues, leur mouvement se dérange & devient irrégulier, de-là viennent les douleurs insupportables; les nerfs étant obligés de se roidir, resserrent les

vaisseaux sanguins qui sont déjà fort comprimés par le sang arrêté, ce qui achève d'interrompre le cours du sang, le sang donc ne pouvant être repris par les veines, à mesure qu'il est poussé par les artères, croupit de plus en plus dans la partie, & la tumeur augmente si considérablement qu'elle gagne quelquefois toute la main & monte quelquefois jusqu'au bras, les syncopes & les convulsions qui surviennent quelquefois au Panaris, sont une suite de la grande douleur, sur-tout lorsque l'abcès est situé dans la gaine des tendons fléchisseurs des doigts, ou sur le périoste, ou bien entre le périoste & l'os; car quoique le terme de Panaris par rapport à son étimologie signifie une tumeur située aux environs de l'ongle, elle se trouve néanmoins souvent placée en d'autres endroits.

S'il arrive que le sang soit si fort extravasé dans quelque point de la tumeur, que les parties solides se déchirent, se brisent & se gangrenent; le Panaris devient charbonneux, & cette gangrene fait de si grands progrès, qu'elle gagneroit bien-tôt le bras & s'étendrait plus loin, si on n'emportoit la partie affectée; c'est ce que Fabricius Hildanus dit avoir remarqué plusieurs fois dans différens Panaris où il se formoit des vessies, comme aux charbons, au-des-

mus desquels il y avoit un point noir livide & gangrené; d'où il paroît qu'il y a deux sortes de Panaris, l'un qu'on peut appeller Panaris simple, parce que la tumeur ne s'étend pas au-delà du doigt, & qu'elle n'est pas accompagnée de si fâcheux symptômes; & l'autre qu'on peut appeller Panaris malin & charbonneux, dans lequel la tumeur est considerable, la douleur excessive & insupportable, le milieu de la tumeur noir, livide & souvent gangrené, la main est extrêmement enflée & enflammée, le bras se trouve souvent gonflé; ce Panaris est accompagné de très-fâcheux symptômes, les liqueurs plus ou moins extravasées produisent ces deux especes de tumeurs.

Les liqueurs trop abondantes peuvent causer le Panaris, si leur cours vient à être interrompu dans le doigt, des épines, des éguilles & autres corps de cette espèce, qui se placent à l'extrémité du doigt, ont très souvent la cause du Panaris, parce que ces sortes de corps dérangent le cours des liqueurs.

Diagnostic.

Le Panaris est si facile à connoître sur ce que nous en avons dit, d'où il est aisé de distinguer le simple du malin ou charbonneux; on connoît qu'elle en est la cau-

148 *Du Panaris. CH. X.*
se par la relation & le temperament du
malade.

Prognostic.

Le Panaris en général est une tumeur très-fâcheuse à raison de la grande douleur qui l'accompagne ordinairement, des syncopes & des convulsions qui peuvent enlever le malade; d'ailleurs elle ne se résout que très-difficilement à cause de la profondeur des vaisseaux qui se trouvent couverts de graisse, & du tissu de la partie qui est extrêmement serrée & peu capable d'extravasation. Le simple n'est pas si fâcheux que le malin; celui-ci a presque toujours de mauvaises suites; le Panaris qui dépend d'une cause interne est plus fâcheux & plus difficile à guérir que celui qui dépend d'une cause externe; dans l'un il faut corriger le vice des humeurs, & dans l'autre on ne s'attache qu'à guérir la partie malade.

Curation.

Les Anciens croyoient que le Panaris fut produit par un ver qui rongeoit & déchiroit la partie; dans cette vûe ils ont proposé differens remedes singuliers; Riviere dans la Centurie 4. Obs. 63. ordonne de mettre le doigt dans l'oreille d'un chat pour attirer le ver, il dit en avoir fait

l'expérience au sujet d'une fille qui n'avoit pas dormi depuis quatre jours à l'occasion d'un Panaris, dont elle fut soulagée, parce, dit-il, que l'oreille du chat, attiroit le ver : n'est-il pas plus naturel de penser que la douce chaleur naturelle de l'oreille du chat donna de la fluidité à l'humeur épanchée dans le doigt, & la fit reprendre par ses vaisseaux ouverts, dans quel état que le Panaris se trouve, on ne doit point négliger les rafraichissans, les adoucissans & les narcotiques, sans oublier la fréquente saignée & les lavemens dans cette vûe on peut ordonner les remèdes suivans.

Prenez des amandes douces, deux paires ; des graines de courge, de citrouille & de melon, de chacune un gros ; de graines de laitue & de pavot, de chacune demi gros ; battez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en y ajoutant peu-à-peu de l'eau d'orge ; dans six onces de cette coulure, vous ajouterez une once de sirop de nymphaea, ou bien trois gros de sirop de pavot blanc, pour une émulsion.

On peut se servir dans la même intention du julep suivant.

Prenez des eaux d'orge & de pavot rouge, de chacune trois onces ; du set de brunelle, demi gros ; de sirop violat, une once ; du sirop de pavot blanc, demie once ; mêlez le tout ensemble pour faire un julep ;

on peut ordonner des lavemens sous la formule suivante.

Prenez des feuilles des deux mauves, de violette & de la laitue, de chacune une demie poignée; des quatre semences froides, trois gros; de chacune; d'orge entier & des fleurs de nymphea de chacune une pincée; faites bouillir le tout avec une suffisante quantité d'eau de fontaine; dans une livre de coulure vous dissoudrez demie once de pulpe de casse récemment tirée.

Si la douleur est accompagnée de défaillances & de syncopes, les cardiaques doivent être mis en usage, tels à peu près que nous avons proposé dans le charbon; pour ce qui concerne les remedes externes, si le Panaris est simple & dans son commencement, on peut tenter d'abord les résolutifs les plus forts, tels que sont l'esprit de vin camphré le sel armoniac, & les différentes gômes résolutives qu'on peut mettre en usage l'espace d'un jour; on ne doit guères se servir des anodins, ou du moins ne pas y trop insister, crainte qu'ils ne donnent occasion au sang de croupir trop long-tems dans la partie; si après l'espace d'un ou deux jours, les résolutifs ne diminuent pas la tumeur, & & que les simptômes subsistent toujours dans la même vigueur; pour lors sans attendre que la tumeur soit venue à suppu-

uration ; on doit l'ouvrir par le côté du doigt, crainte d'endommager les tendons ; l'ouverture étant faite de deux côtez même s'il est nécessaire , on met dans la playe des forts résolutifs, tels que sont la thériaque vieille dissoute dans l'esprit de vin , & on panse ensuite cette ouverture comme une playe simple.

Si le Panaris est malin , & qu'il ait fait de grands progrès , il ne faut pas tenter les résolutifs , mais on doit d'abord ouvrir les côtez de la tumeur ; on peut y appliquer des caustiques , prenant garde qu'ils n'endommagent pas les tendons & panser ensuite la playe comme dans le Panaris simple ; si la main, le bras, la jambe ou la cuisse se trouvent extrêmement tuméfiées , on doit y appliquer par dessus l'eau-de-vie dans laquelle on aura fait dissoudre du sel armoniac ; l'esprit de vin camphré & la décoction des plantes aromatiques conviennent aussi , on doit y faire plusieurs scarifications, tant pour tirer une partie du sang, que pour faire pénétrer les remèdes spiritueux , & donner du mouvement à celui qui reste , si le tendon est déchiré , que l'os soit à découvert & carié] on doit emporter la phalange , de même qu'il faudroit emporter la main si la gangrene s'étoit emparée de cette partie.

C H A P I T R E X I.

De la Galle.

LA Galle est une maladie de la peau, qui consiste en un nombre presque innombrable de petites tumeurs pustuleuses, qui s'élevent sur sa surface, la rendent inégale & excitent une grande demangeaison.

On reconnoît deux especes de Galle, la premiere est appellée Galle milliaire ou Galle canine, ses pustules très-petites se trouvent en grande quantité, elles ne sont recouvertes d'aucune croute, & il n'en découle aucune humeur sensible. La seconde est appellée grosse Galle encroutée, dans laquelle plusieurs petites pustules se trouvant jointes les unes aux autres & recouvertes d'une même croute, forment des pustules larges qui tiennent de l'abcès, il en découle sans cesse une matiere purulente qui produit la demangeaison ; on peut ajouter à ces deux especes de Galle une troisiéme qui ne differe de la seconde qu'en ce que les croutes plus grandes & plus dures se dessechent, s'endurcissent & se convertissent par là en des tubercules charnues ou des excroissances, qui s'élevent en differens endroits de la

peau ; elles sont produites par une limphe grossiere , qui séjournant long-tems dans les vaisseaux , les engorge , les distend & produit ces especes de tumeurs , l'épiderme qui se trouve sur ces tumeurs , tombe souvent en forme d'écaille & se sépare de la peau ; parce que la limphe arrêtée & endurcie empêche que les vaisseaux qui vont à la surface ne puissent recevoir leur suc , ceux-ci se déchirent & l'épiderme se détache ; le sentiment se perd assez souvent dans ses tubercules , par la forte compression que la limphe fait sur les nerfs , ceux-ci ne peuvent pas être secouez ni ébranlez ; c'est cette espece de Galle que le vulgaire appelle ladrerie à raison des tubercules indolentes.

La cause prochaine de la Galle ne se peut déduire que du vice de l'insensible transpiration , qui se trouvant en trop grande quantité ou trop grossiere séjourne dans ses propres vaisseaux , les distend & comprime les vaisseaux sanguins d'alentour les fait rompre , & faisant extravaser le sang produit au commencement une tumeur phlegmoneuse ; toutes les petites pustules de la Galle sont dans leur commencement de petits phlegmons rouges & douloureux , qui se changent ensuite en pustules.

Les causes éloignées de la Galle seront

toutes celles qui pourront augmenter la quantité de l'insensible transpiration, en retarder son excretion ou lui donner plus de consistance; telles sont une vie sédentaire & oisive, une trop grande quantité d'alimens & une maniere de vivre trop grossiere, après s'être nourri trop long-tems de bons alimens; toutes ces causes augmentant le volume des liqueurs, font que celles-ci trop abondantes ne traversent les petits vaisseaux de la peau qu'avec peine, elles y croupissent & produisent la Galle. 2°. Le changement des saisons en est aussi une cause, nous voyons des gens qui ont constamment la Galle au commencement du Printems ou de l'Eté, parce que dans ce tems la transpiration devient plus abondante & se porte en trop grande quantité dans les vaisseaux excretoire de la peau, s'y bouche le passage & s'y arrête. 3°. Les mauvais alimens & le linge sale en peuvent être la cause. 4°. La Galle se prend par contagion en couchant avec un galeux, ou bien en se revêtant de ses habits, ou couchant dans ses draps; & cela parce que l'insensible transpiration des galeux se trouvant chargée de parties purulentes lorsqu'elle est élevée par la chaleur, & qu'elle est portée à la surface du corps sain, elle s'attache & s'unit facilement à lui par l'analogie qu'elle a avec

la même humeur ; ainsi unie & arrêtée qu'elle sera , elle empêchera le cours de l'insensible transpiration , la fera croupir & produira la Galle.

La grande demangeaison qu'on sent dans la Galle , se déduit de ce que les vaisseaux capillaires de la peau se trouvant gênés , les nerfs n'ont pas leurs oscillations libres , ils se meuvent irrégulièrement & communiquent leurs ébranlemens jusqu'au cerveau ; c'est aussi par la même raison , que lorsqu'on se gratte la douleur passe pour un tems , parce que comme en frottant la peau on ouvre davantage les vaisseaux , l'humeur qui croupissoit s'évacue , & rien ne s'opposant à l'oscillation des nerfs , ils ne transmettent plus les mêmes ébranlemens jusqu'au cerveau ; d'où vient qu'on ne ressent plus ce même sentiment , qui cependant augmente bien-tôt après , & fait ressentir une espèce de cuisson , parce qu'en ouvrant les vaisseaux on a déterminé une plus grande quantité de matiere de l'insensible transpiration dans la partie ; celle-ci s'arrête de nouveau & distend si fort les vaisseaux , que les nerfs ayant leurs oscillations plus dérangées qu'auparavant , font un sentiment beaucoup plus fort ; la cuisson vient souvent de ce qu'en se grattant on met la peau à découvert en emportant les crou-

tes ; & cette peau se trouvant ensuite exposée aux injures de l'air, est irritée & produit la cuisson qu'on sent après s'être gratté.

Diagnostic.

On connoît la Galle en général par l'inégalité de la peau, que produisent une infinité de petites pustules ; on connoît la Galle canine ou milliaire par la petitesse des pustules dont il ne découle rien de sensible, & qui sont accompagnées d'une demangeaison excessive ; elle attaque ordinairement tout le corps ; On connoît aisément la grosse Galle, on la distingue de la petite en ce que les pustules en sont larges & recouvertes d'une grosse croûte, qu'il en découle souvent une humeur qui croupit quelquefois & qui fait que la peau se creuse sous la croûte ; lorsque ces croûtes grossissant beaucoup se dessèchent & s'endurcissent, elles forment des tubercules qui s'élèvent sur la peau, qui la rendent ridée & raboteuse comme celle d'un éléphant, la surpeau s'élève souvent de dessus ces tubercules comme des écailles de poisson. Il arrive aussi quelquefois que le sentiment se perd entièrement, comme il a été dit ci-dessus ; on distingue la Galle des dartres, en ce que celles-ci ne viennent qu'en certains endroits du

corps, & que la Galle s'empare de toutes les parties.

Prognostic.

La Galle n'est pas une maladie dangereuse, elle est fort incommode, la canine est plus difficile à guérir que la grosse, la Galle qui arrive dans quelque saison de l'année périodiquement n'est pas dangereuse au contraire ce seroit une imprudence de vouloir d'abord la guérir, celle qui arrive à la fin des grandes & longues maladies, comme à la fièvre maligne & la fièvre quarte est salutaire; c'est pour lors une espèce de crise. La Galle qui dépend d'une cause externe est très-facile à guérir, si le sujet est bien constitué; lorsqu'on la néglige elle peut dégénérer en Galle propre, qui est l'espèce de Galle la plus fâcheuse, la plus difficile à emporter & souvent incurable.

Faisant la Médecine à Lyon en 1691. je fus appelé pour voir une fille qui avoit la Galle, je la fis froter avec les fleurs de soufre, la Galle guérit par ces frictions & peu de tems après la malade devint hydropique; ayant donné en vain tous les remèdes qu'on a accoutumé d'employer dans pareilles occasions; je m'avisai de lui faire reprendre la Galle, en la faisant coucher avec une galleuse, l'hydropisie disparut.

Je voulus encore tenter d'emporter la Galle par les fleurs de soufre, la Galle fut bien-tôt guérie mais l'hydropisie se montra de nouveau; je fis reprendre la Galle pour emporter l'hydropisie aimant mieux laisser la malade galleuse qu'hydropique; on reconnut par la suite que cette Galle étoit verolique & on la guérit sûrement par les frictions mercurielles; la raison pourquoi la Galle étant emportée, l'hydropisie succédoit; c'est que la matiere qui faisoit la Galle n'étant pas entierement évacuée & étant retenue dans le sang, en augmentoit le volume & remplissant trop les vaisseaux, faisoit séjourner le sang dans quelques parties, le quel par son séjour donnoit occasion à l'epanchement des eaux, & produisoit l'hydropisie; la Galle revenant les vaisseaux n'étoient pas si engorgés; le sang reprenoit son cours ordinaire ainsi l'hydropisie disparoissoit, au lieu que lors qu'on s'est servi des frictions mercurielles, on a brisé le venin verolique, on a vuidé peu-à-peu les matieres arrêtées, & le sang s'en est trouvé entierement déchargé.

Il est arrivé un autre cas singulier en 1716. dans l'Hôpital de Montpellier; un servant de cet Hôpital nommé la Gardelle, âgé d'environ dix-huit à vingt ans, avoit une grosse Galle depuis quelque

ems, on voulut le guérir par le soufre, & peine la Galle eut-elle disparue, que ce jeune homme fut attaqué d'une fièvre lente, d'une toux sèche avec un crachement de pus qui sont les symptômes d'une véritable phthisie; le malade étoit presque à l'extrémité lorsque je m'avisai de le faireoucher dans les draps d'un galleux, à l'insu que la galle revenoit on voyoit diminuer tous les symptômes de la phthisie & la Galle étant ressortie, le malade fut entièrement délivré de cette fâcheuse maladie; on guérit ensuite la Galle en prenant toutes les précautions nécessaires, & le malade jouit actuellement d'une parfaite santé.

Pour rendre raison de ce cas singulier, il faut supposer que le pus de la Galle renfermé ayant été mêlé avec le sang, avoit fait un dépôt sur les poulmons, en s'alliant à l'umeur bronchiale, celle-ci devenue trop épaisse & trop abondante par cet alliage avoit donné occasion au sang qui traverse les poulmons d'y séjourner, d'y stagner & de s'y corrompre pour produire tous les symptômes d'une véritable phthisie qui se trouvoit entretenue par les vaisseaux dont le sang étoit surchargé; lorsque le pus sortit par la peau en redonnant la galle, les poulmons en reçurent moins, & se rétablirent peu-à-peu & ainsi tous

Curation.

Comme il y a différentes especes de Galle, la curation doit être aussi différente. 1°. Dans la grosse Galle encroutée & desséchée, on doit avoir deux vûës, l'une de donner de la fluidité aux humeurs épaissies dans les tubercules, & l'autre d'amollir les parties solides, pour cela on doit commencer par les purgatifs doux tel qu'est le suivant.

Prenez deux gros de senné, & un gros de rhubarbe coupé à petits morceaux, faites-les infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, dans la coulure de six onces, on dissoudra une once & demie de manne, & une once de sirop de fleurs de pêcher, pour une portion à prendre le matin à jeun.

On doit mettre ensuite en usage les bains domestiques, les aperitifs, tant en bouillons qu'en opiate; les bouillons d'écrevisse & de vipere; on peut faire manger aux malades des poulets nourris avec une pâte faite avec les viperes, qu'on aura fait cuire avec de l'orge; les eaux thermales tant extérieurement qu'intérieurement conviennent aussi; les frictions mercurielles & la panacée peuvent être mises en usage ménagées à propos dans cette maladie, comme dans la verole, sans qu'on

n'on en doive craindre rien de fâcheux.

Pour ce qui est des deux autres especes de Galle, dans l'une & dans l'autre on doit d'abord faire une ou deux saignées, & purger ensuite plusieurs fois le malade, si le cas le requiert, avec le mercure doux en bolus sous la forme suivante.

Prenez demi gros de mercure doux, incorporez-le avec une suffisante quantité de pulpe de casse, pour un bolus qu'on prendra le matin jeun, avalant par-dessus une potion telle qu'est la suivante.

On doit ensuite en venir aux remedes externes, lorsque dans la Galle canine la remangeaison est forte, on peut frotter le corps avec l'huile de Riscin pour diviser l'insensible transpiration & la faire sortir; on se sert aussi communément du soufre & de ses différentes préparations qu'on incorpore avec de la graisse ou du beurre, pour en faire un onguent dont on se frotte deux ou trois soirs de suite; pour corriger la mauvaise odeur de cet onguent, on y ajoute des fleurs de benjoin ou quelque autre aromate.

Pour la grosse Galle, je me sers avec succès du mache-fer réduit en poudre, incorporé avec de la salive & appliqué sur la croute; il divise la tiffure des croutes & déterge l'ulcere, mais si les croutes se trouvent si épaisses que le mache-fer ne

puisse pas les diviser, on se sert de l'esprit de nitre, qu'on incorpore avec de la graisse, observant de ne mettre qu'environ demi gros d'esprit de nitre sur chaque once de graisse, qu'on applique sur la partie; si la Galle étoit entretenue par un sang grossier il faudroit donner les aperitifs; si au contraire elle dépendoit d'une autre constitution du sang, il faudroit recourir aux adoucissans comme le lait, au lieu qu'il faut recourir aux frictions mercurielles lorsque la Galle est verolique.

CHAPITRE XII.

Des Dartres, de la Lepre des Grecs ou Impetigo, du Mal-mort & de la Lepre des Arabes, ou Elephantiasis.

OUTRE les différentes especes de Galle, que nous venons de rapporter; il s'en présente d'autres qui ne diffèrent des premières que du plus ou du moins; cependant comme elles ont reçu différens noms par les Anciens, nous avons trouvé à propos de les rapporter icy en particulier.

La première est la dartre, appelée en latin Herpes, parce qu'elle gagne d'une partie à l'autre: Cette especie de Galle n'attaque jamais toute l'habitude du

corps, elle n'arrive qu'à quelque partie seulement. Les dartres sont des tumeurs élevées à fleur de peau, couvertes de plusieurs petites vessies, qui ne rendent pas la peau sensiblement raboteuse & inegale à la vûe comme la Galle ordinaire; mais qu'on connoît uniquement par le tact; on reconnoît de deux sortes de dartres; la premiere est appelée milliaire, dans laquelle il y a une infinité de petites vessies couvertes de leurs croutes; la seconde est appelée dartre rongeante ou encroutée, dans laquelle les petites vessies se trouvent recouvertes d'une seule croute assez large, avec une grande demangeaison; cette croute se trouve quelquefois rouge, lorsqu'elle est formée par du sang épanché hors de ses vaisseaux sanguins capillaires, qui ont été déchirés; d'autrefois cette croute est blanche, lorsqu'elle est formée par la lympe ou par une matiere purulente.

La lepre des grecs, que les latins appellent Impetigo, se manifeste par des tubercules sur l'habitude de la peau, qui conservent quelquefois la couleur, & d'autrefois qui sont un peu blanches, molles flexibles, & sensibles comme le reste de la peau.

Le mal mort se presente par des tubercules noirs & livides, qui n'ont aucun

sentiment pour tant qu'on les presse & qu'on les pique.

La lepre des Arabes, que les anciens appeloient Elephantiasis ; & qui est la véritable lepre , est principalement designée par des tubercules durs , renitens , douloureux & ulcerés d'où il decoule une sanie rongeante , qui repand une odeur cadavereuse & très-puante.

Toutes les differentes especes de Galle peuvent être rapportées aux quatre tumeurs en general, sçavoir les dartres à l'érésipele, la Galle ordinaire au phlegmon , l'impetigo au schirre , la lepre des Arabes au Cancer & le mal mort tiendra le milieu entre l'impetigo & le *Lepra Arabum* ; les dartres sont à fleur de peau , & ne font point de tumeur sensible , de même que l'érésipele ; la Galle ordinaire rend la peau inegalle par des tumeurs sensibles comme le phlegmon ; l'impetigo est une tumeur indolente comme le schirre , & enfin la lepre des Arabes est douloureuse, dure & renitente comme le Cancer.

Comme le phlegmon & l'érésipele degenerent souvent en schirre & en Cancer, de même toutes ces especes de Galle se succedent souvent les unes aux autres ; lorsque les dartres & la Galle ordinaire ont resté trop long-tems sans remede , la matiere qui les produisoit s'endurcit peu.

à-peu , bouche le vaisseaux , les distend
& produit les tubercules qui s'endurcis-
sant peu-à-peu par la dissipation des par-
ties les plus subtiles de la limphe, forment
l'impetigo. Si cette matiere acquiert une
telle dureté, qu'elle comprime & reserre
extrêmement les nerfs , les vaisseaux
sanguins & limphatiques , ainsi le senti-
ment se perd , parce que les nerfs ne
peuvent pas être ebranlés ; lorsque les
vaisseaux sanguins trop comprimés ne
donnent pas un libre passage au sang , ce-
lui-ci est obligé de s'arrêter dans les tuber-
cules , ce qui les rend noires , livides &
forme le mal mort. Si cette matiere en-
durcie est ensuite mise en mouvement ,
les vaisseaux se rompent & feront un ul-
cere , dont les bords seront durs , calleux
& douloureux , comme dans le Cancer ;
& ce sera la veritable lepre ; la verole
negligée forme quelquefois de ces sortes
de Galle , qui degenerent en lepre , dans
des sujet mal constitués d'ailleurs , & qui
ne font aucun remede effectif pour de-
truire ou pour amortir le venin verolique :
la grande quantité de lepreux qu'on
voyoit autrefois , venoit selon toute ap-
arence de ce qu'on ignoroit la maniere
de guerir la verole.

Diagnostic.

Il est aisé de connoître les dartres, la lepre, & le mal mort : ces maladies se differentient, parce que nous en avons déjà dit ci-dessus, qu'il seroit inutile de repeter.

Prognostic.

Les dartres en general ne sont pas dangereuses, elles sont seulement incommodes, sur-tout lorsqu'elles paroissent au visage, dont elles ternissent la beauté : les dartres ne sont facheuses, que lorsquelles sont entretenues par un virus verolique, ou par quelque autre vice du sang, les dartres milliaires se guerissent plus facilement que les rongantes, parce que l'épaississement des humeurs n'y est pas si grand; les trois autres especes de Galle sont très-difficiles à guerir; la lepre des grecs ne se peut guerir que dans son commencement; le mal mort est plus difficile à emporter, il pourroit pourtant se guerir dans son commencement : la veritable lepre est incurable, lorsqu'elle est inveterée, & qu'elle a passé des parens aux enfans; les Cancers ulcerés & adherens ne peuvent se guerir que par l'extirpation, & comme la lepre est un Cancer universel il est impossible de pouvoir l'emporter.

Curation.

Pour guerir les dartres , ayant fait les remedes generaux , ſçavoir la ſaignée & la purgation , & après avoir preſcrit les aperitifs , ſuppoſé que le mal depende de la groſſiereté des humeurs : on peut appliquer tous les differens topiques que nous avons raporté pour la Galle ; on peut auffi faire une pommade avec le ſoufre , le tartre , l'eſprit de nitre les ſeurs de benjoin & la graiſſe de cochon nouvelle , qu'on mêle enſemble ; & qu'on applique ſur les dartres ; on peut les frotter avec les huiles de carabé , de brique , ou de corne de cerf ; ou avec la ſeule huile de tartre par deffaiſſance , qui reuſſit ordinairement mieux que tous les autres remedes.

Pour guerir la lepre des grecs & le mal mort ; ces tubercules reconnoiſſant une lymphe groſſiere & comme apierrie ; il faut mettre en uſage tout ce qui peut la diviſer ; ainſi après avoir fait une ou deux ſaignées , & avoir purgé ſuffiſamment le malade : on doit d'abord lui faire prendre les aperitifs , comme l'opiate d'acier aperitive & purgative : on doit enſuite mettre en uſage les bouillons de vipere : on peut même faire manger les viperes crues avec du beurre ou des poulets en-

graislés avec la paste d'orge & de vipere : on peut aussi faire prendre la ptisanne sudorifique ; après laquelle on peut ordonner les bains domestiques pendant huit jours : & dans la saison convenable les eaux thermales : pendant l'usage de ces remedes on purge de tems en tems le malade. Par ces differens secours les tubercules se ramolissent ; pour achever de les resoudre , on doit y appliquer divers topiques , tels que sont l'huile de tartre par deffaillance , la pomade ci-dessus decrite , le cresson d'eau reduit en poudre mêlé avec de l'huile & autres semblables ; le malade s'abstiendra des alimens , salés , épicés , trop onctueux , & de difficile digestion.

CHAPITRE XIII.

De la Teigne & de la Rache.

LA Teigne est une espece de Galle ; qui attaque ordinairement la partie chevelue de la tête , & quelquefois la face , par une infinité de petites pustules , qui forment une croute & qui suppurent.

Cette Galle a pris le nom de Teigne d'un petit ver qui ronge les draps qui s'appelle de même nom en françois & en latin *Timia* , parce que cette Galle ronge

ronge la partie qu'elle attaque comme les petits vers rongent les draps.

Les Auteurs raportent différentes especes de Teigne ; mais comme tout ce qu'ils en disent , obscurcit plus la matiere qu'il l'eclaircit , nous reduirons toutes les Teignes à trois especes : La premiere est

Teigne qui arrive principalement aux enfans qui sont à la mammelle , & que le vulgaire appelle croute lactée , dans laquelle les croutes se trouvent molasses , compressibles , & humides , laissent échapper continuellement par leurs côtés une matiere fereuse , & celle-là suppure continuellement : La seconde espece est appelée *Talpa topinaria* , parce qu'elle creuse continuellement , & se trace des routes sur la tête , comme fait la taupe dans l'interieur de la terre ; Cette Teigne , quoique couverte d'une croute molasse & compressible , ne laisse rien échapper par ses côtés , & la suppuration se faisant dans l'interieur , il arrive que les tegumens , le tricrane & le crane même se déchirent : La troisième espece de Teigne , qu'on appelle Communement Rache , est celle dans laquelle les croutes se trouvent dures , fermes , solides & épaisses , & dont ne découle rien tant exterieurement qu'interieurement ; elle attaque principalement les adultes & quelquefois les en-

sans qui sont à la mammelle ; sur-tout lorsqu'ils se trouvent d'un temperament sec.

La cause prochaine de la Teigne est comme des autres Galles , une insensible transpiration arrêtée dans les tegumens de la tête ; or l'insensible transpiration s'arrête plus facilement à la tête qu'aux autres parties du corps ; parce que comme elle s'y sépare en plus grande quantité qu'ailleurs , & qu'elle y est embarrassée dans les cheveux ; elle peut plus facilement y séjourner à la moindre occasion ; d'ailleurs comme celle qui est déjà sortie s'attache aux cheveux , & empêche que celle qui vient ensuite ne puisse être jetée dehors ; celle-là s'arrête dans ses propres vaisseaux , & produit ensuite la Teigne ce qui semble le prouver d'une manière incontestable, c'est que lors qu'un homme reste quelque tems sans se peigner , il se forme sur sa peau de petites croûtes calieuses , qui tombent ensuite en se peignant , & qui ne sont autre chose que l'insensible transpiration , qui s'est arrêtée entre les cheveux & s'y est endurcie.

Les causes éloignées de la Teigne sont en très-grand nombre : premierement on fait porter à un enfant sain le bonnet d'un enfant teigneux , ou si on le fait cou-

cher dans les mêmes draps, ou qu'on le couvre des mêmes langes, qui ayent servi à un enfant attaqué de la Teigne; il ne manquera pas de la prendre; ces draps se trouvent chargés de l'insensible transpiration de celui qui a la Teigne, lesquels ont emporté avec eux plusieurs parties purulentes; celles-ci s'attachent à la tête, bouchent les vaisseaux, & produisent la Teigne.

2.^o Lorsqu'un enfant est trop gras, & que son insensible transpiration ne sort qu'à peine, elle peut être la cause de la Teigne:

3.^o Si une nourrice mange des alimens grossiers, l'enfant étant d'ailleurs d'un tempérament fort délicat, cela pourra aussi occasioner la Teigne, le lait de cet enfant, devenu fort grossier, rend la transpiration plus épaisse, celle-ci s'arrête dans les petits vaisseaux cutanés & y produit la Teigne;

4.^o A faute de broser la tête aux enfans, & les adultes même qui restent trop long-tems sans se peigner, tout cela peut produire la Teigne, parce que la crasse qui se ramasse sur la tête peut y empêcher la transpiration.

5.^o Une nourrice qui auroit allaité un enfant teigneux peut la donner à un autre enfant, surtout s'il est d'un tempérament délicat.

Diagnostic.

Il est facile après ce que nous avons

dit, de connoître la Teigne & ses différentes especes, Sennert rapporte en avoir vû une, qu'il appelle Teigne des cheveux, dans laquelle il n'y a point de crouste, mais une infinité de petits vers, qui rongent les cheveux, & les font tomber à petits morceaux; il dit avoir observé souvent cette especie de Teigne, & s'être assuré du fait par le moyen de la loupe; il faut distinguer la Teigne d'une especie de crasse qui vient aux petits enfans, & qui se ramasse sur le front & que le vulgaire appelle Stes. huiles. Cette crasse est une especie de rouffeur, qui ne merite aucune attention.

Prognostic.

La Teigne humide, qu'on appelle crouste laiteuse ou lactée n'est pas dangereuse; au contraire elle est souvent salutaire; car elle sert à décharger le sang de sa trop grande serosité, il seroit même dangereux de la vouloir guérir tout d'abord: Le *Talpa topinaria* est très-dangereux, sur tout dans les petits enfans; car comme les os de leur crâne sont encore tendres & molasses, & que la suppuration se fait dans l'interieur, celle-ci peut les creuser & les carier, la Teigne seche ou Rache n'est pas à la vérité dangereuse, mais elle est très-difficile à guérir, elle dure

de la Rache. CH. XIII. 173
souventes fois les 15. à 20. ans, & quel-
quefois toute la vie.

Curation.

La Teigne humide, qui n'attaque que la partie chevelue des petits enfans à la mammelle, ne doit point être traitée, mais si elle gagne le visage, & qu'elle ferme les yeux, pour ôter la difformité on peut pour lors guérir celle de la face; il faut d'abord la laver avec une décoction des plantes aromatiques fait dans le gros vin; ensuite on y applique avec succès le mache fer en poudre & mouillé avec de la salive, pour en faire une pâte qu'on applique sur les gales; on peut aussi appliquer les feuilles de Nasturtium aquaticum, des bettes ou des choux, qu'on froisse un peu avec les mains; Si on vouloit entièrement guérir cette Teigne humide, il faudroit en même tems déterminer la serosité par quelque autre voye, & pour cela il faudroit appliquer un cautere au bras ou à la jambe, ne négligeant pas les purgations reiterées.

Pour guérir le Talpa topinaria, il faut d'abord laver les croutes avec la décoction ci-dessus: s'il se trouve des endroits durs & calleux, il faut y appliquer par dessus de l'eau de chaux, de l'huile d'arsenic, & d'autres de cette espece: il faut ensuite le

faire suppurer & le traiter comme les autres ulcères.

Pour guérir le Teigne sèche ou la Rache, on se sert avec succès de l'urine, dont on frotte pendant quelque tems les croutes avec des brosses : ensuite on trempe des linges dans cette même urine, qu'on applique sur les croutes : après avoir pratiqué cela pendant cinq ou six jours, trois ou quatre fois le jour ; on prend la poix de bourgogne, qu'on fait sécher & mettre en poudre fine, & en ayant saupoudré toutes les croutes, on met un bonnet de peau sur la tête, la poix étant fondue s'attache au bonnet : tirant ensuite ce même bonnet à force on arrache les croutes, & on guérit la Rache ; on ne doit pas pendant ce tems-là négliger les remèdes internes, pour donner de la fluidité au sang, & rendre la transpiration plus libre.

C H A P I T R E X I V .

De la petite Verole.

LA petite Verole est une maladie épidémique & contagieuse, qui attaque une ou deux fois dans la vie toutes sortes de personnes, plus souvent les enfans que les adultes, & rarement les vieillards ;

Elle est de toutes les saisons de l'année, quoique plus fréquente au printems & en automne, qu'en Eté & en Hyver; elle n'épargne aucune partie du corps humain tant externe qu'interne; la peau, sur-tout celle du visage & des mains, commence par se couvrir de petites taches d'un rouge obscur, quis'elevant en petites tumeurs, rendent la peau inégale; ces tumeurs dégénèrent en pustules, qui d'une baze large & ronde se terminent en pointes; Ces pustules croissent insensiblement, vers le sixième jour, elles sont fort tendues, chaudes, rouges, & douloureuses; Ce sont pour lors de vrais phlegmons, qui suppurent, qui se desséchent & forment des croûtes.

On considère dans la petite Verole le tems de l'éruption, celui de la suppuration, & celui de l'exsiccation: quand ces trois tems-là se passent sans fièvre, & sans aucun facheux accident, la petite Verole est appelée benigne; au lieu qu'on la nomme maligne, lorsque la fièvre survient accompagnée de facheux symptômes: on l'appelle aussi Pestillentielle, lorsqu'elle est fort meurtrière, & que la plupart des malades en périssent.

Les accidens de la Verole benigne sont, lors de l'éruption, une petite toux sèche, des éternuemens fréquens, un léger assoupissement, quelques petites nauzées,

un cours de ventre fereux, & autres de cette nature; les tâches de la peau se trouvent dispersées, elles degenerent en pustules grosses rondes & pointues; Ces pustules s'élevent aisément, suppurent sans peine, se dessechent, & laissent une rougeur, qui se dissipe peu-à-peu sans gater la peau.

La petite Verole maligne est accompagnée d'une fièvre de même nom, qui ne se developpe ordinairement qu'au trois & quatriéme jour; avant que les tâches paroissent, il survient differens symptômes, qui en sont les précurseurs accidentels; tels que sont un grand dégoût, un vomissement, des lassitudes de tout le corps, des mouvemens involontaires & convulsifs, un resserrement de poitrine, des douleurs de tête, des insomnies ou longues veilles, des délires, & quelquefois des assoupissemens létargiques, des cours de ventre bilieux, des coliques, des ardeurs d'urine, ou suppression, & autres de cette nature. Lorsque les tâches commencent à paroître, les malades ont une chaleur brulante par tout le corps, ils ne trouvent aucune situation paisible, ils sont inquiets, alterés, essouffés, ils respirent avec peine, leur souffle & leur transpiration sentent fort mauvais; ils sentent par tout le corps des demangeaisons ex-

cessives, sur tout lorsque les pustules, qui sont tout près les unes des autres, s'élèvent avec peine. Au commencement de la suppuration, ces pustules ne sont pas bien rouges, elles palissent de fois à autre, elles donnent quelquefois de l'eau claire & limpide, tantôt de la sanie, ou du sang pur; lorsque la suppuration va finir, les croûtes se forment avec un gonflement si considérable de toute la peau; que les paupieres tumefiées ne sçauroient ouvrir, les levres sont si boursoufflées, qu'on a peine de prononcer la parole; les gencives tumefiées fournissent quelquefois un léger flux de bouche; le nez & les oreilles restent bouchées, de manière que le malade devenu bouffi & difforme, ne voit du tout point, à peine entend-il; il ne boit & n'avale qu'avec peine, si le gozier est pris du mal; les croûtes tombées, la peau reste rouge pendant plusieurs mois, & elle est quelquefois si chargée de petites fosses & de cicatrices, que la personne n'est plus du tout reconnoissable, la face restant laide & défigurée toute la vie.

Dans la petite Verole pestentielle, outre tout les accidens ci-dessus rapportés de la Verole maligne, on remarque que les taches rouges & les pustules sont accompagnées & entremêlées d'un pourpre noir

ou livide , & de quelques petits charbons; lors de la suppuration il se forme differens abcés dans l'interstice & les corps de muscles; les viscères intérieurs étant souvent saisis de ces tâches & pustules , le malade vomit ou crache du pus & de la sanie en quantité; il a des coliques très-douloureuses , des cours de ventre dissenteriques & purulents, ou des tenesmes fâcheux, des ardeurs d'urine , des pissements de sang & de pus , & autres de cette nature.

Les médecins Arabes, qui vivoient vers le 12. siècle, sur-tout Avicenne, Averroes , Rasis & Mesué, ont été les premiers qui nous ont laissé des descriptions exactes de la petite Verole : sur quoi quelques modernes prétendent établir , que cette maladie a pris pour lors sa première naissance en Arabie, d'où ils supposent qu'elle s'est transmise par contagion, de Ville en Ville , de Province en Province, dans toute l'Asie , de là en Affrique & en Europe ; Comme les Européens ont été les premiers à passer en Amérique avec Cristophe Colomb , on prétend que cette même maladie doit avoir été portée dans le nouveau monde , en change de la grosse Verole , que les Espagnols avoient contractée , en commerçant avec les Américains.

Pour se convaincre du peu de solidité

ces conjectures sur l'origine de la petite Verole, il suffit de lire ce que le premier de ces médecins Arabes a dit de cette maladie dans son traité des fièvres pestilentielles; il la regarde d'abord comme un simple symptôme de ces fièvres, mais il parle ensuite fort au long, comme d'une maladie connue de tout tems; il la suppose si ancienne, qu'il prétend en décrire la cause du sang menstruel des femmes; auroit-il parlé de la sorte, si la petite Verole eut été nouvelle de son tems? Ne si les Auteurs grecs & latins, qui ont écrit avant Avicenne, n'ont pas traité en particulier de la petite Verole, c'est qu'ils l'ont jamais regardée que comme un simple symptôme de la fièvre pestilentielle, à la quelle ils ont donné differens noms; Avicenne l'appelle pour lors *Borbon* en Arabe, il y a lieu de penser que les grecs l'appelloient *Pinphinga*, puis qu'ils font une espece de fièvre, que galien nommé *Pimphingode*, dans laquelle expose ce que la petite Verole a de plus essentiel au sujet des pustules. Parmi les anciens Auteurs latins, *Ætius* décrit de petites pustules, dont tout le corps des enfans étoit couvert; ce qui ne sçauroit entendre que de la petite Verole, que l'on a coutume de rapporter entre les maladies des petits enfans, comme leur étant

plus ordinaire, lorsqu'on suppose que la petite Verole a eu une origine particuliere, & qu'elle ne s'est transmise que par contagion de proche en proche, on est aussi obligé de supposer une semence particuliere de cette maladie.

Les uns placent cette semence dans le sang menstruel des femmes, les autres dans le sang, qu'ils croient devoir se corrompre dans le cordon du fœtus, qu'on est obligé de couper dès qu'il vient au monde. Quelques modernes ont recours pour cette semence au ferment Uterin; Cependant on est aujourd'hui pleinement convaincu, que le fœtus ne se nourrit dans la matrice que du lait uterin, sans que le sang menstruel y ait aucune part; Ce lait coule au fœtus du placenta par le cordon, d'où il revient au placenta en-circulant avec le sang qui est propre au fœtus; le sang, qui reste dans le cordon coupé, ne se pourrit pas, il reprend la route ordinaire de la circulation. La matrice ne contient aucun ferment particulier; les enfans ne sont pas moins sujets à la petite Verole, soit que leurs parens l'aient eue, ou qu'ils en aient été exempts: ce qui n'arriveroit pas de même certainement, si cette maladie supposoit une semence contractée ou transmise par les humeurs de nos parens.

Puisque toutes les tâches & les grains de petite Verole, ne sont au commencement que des éresipeles, & ensuite des vrais Phlegmons, qui se terminent par suppuration; il est constant que le sang séjourne dans le tissu de chacun de ces petits grains; que ce sang s'extravase ensuite, & qu'il suppure pour produire de petits abscesses; ceux-ci blanchissent, lorsque le pus y est bien formé; ils sont clairs & rapides s'élevant en petites vessies, lorsque la chaleur, rarefiant la limphe du corps muqueux, élève la surpeau; les tâches restent noires, lorsqu'il s'y fait des chimoses, ou que la Gangrenne y survient: quand les abscesses ou les vessies se dessèchent avec la peau qui les couvre, les croûtes se forment par la simple chaleur de la partie, qui dissipe les humeurs épanchées. On peut expliquer tous ces faits sans avoir recours à aucune semence de verole, ou sans supposer des dégagemens de sels comme il paroît par tout ce qui a été dit ci-devant de l'éresipele, du Phlegmon, des tumeurs suppurées endurcies & gangrenées.

Le sang est l'assemblage de toutes nos humeurs, il communique la chaleur à toutes les parties qu'il parcourt sans cesse, ses vaisseaux infiniment petits, quoiqu'ils soient naturellement blancs, sont obligez de

rougir dès que le sang y séjourne; cette liqueur vivifique se meut doucement & se divise sans interruption, le surcroît ou le superflus se dissipe par la transpiration de toutes nos parties solides tant internes qu'externes; cette transpiration est plus ou moins abondante, plus tenue ou plus épaisse, suivant les différentes saisons de l'année, nos différens âges & les divers usages des six choses non-naturelles où nous sommes nécessairement exposez pendant tout le cours de la vie; lorsque cette transpiration est surabondante & trop épaisse pour passer aisément dans ses propres conduits, elle les gonfle & les bouche si fort, que gênant le cours du sang qui roule à l'entour, ces parties rougissent il s'y forme des petites tumeurs, d'abord éresipela-teuses & ensuite phlegmoneuses qui se terminant par suppuration & exsiccation, constituent la petite verole.

L'air qui nous environne & que nous respirons, se trouve différemment modifié suivant les différentes saisons de l'année: ainsi il agit sur nos corps & sur nos humeurs d'une manière différente; il leur communique différens mouvemens. Le sang surtout dans les enfans se trouve visqueux & gluant, souvent chargé de matière étrangère, capable par conséquent

le troubler la circulation à l'occasion des causes externes & non naturelles ; les vaisseaux de ces jeunes sujets ne font que se déployer, les pores de la peau ne sont donc pas encore fort ouverts ; d'ailleurs le tégument universel dans les enfans doit être plus susceptible des impressions de l'air, que celui des adultes ; ce qui favorise le resserrement des pores ; sera-t'il donc surprenant si la transpiration se trouve difficile dans leurs premières maladies, puisque cette humeur est épaisse, & que sa route est si étroite ? de-là ne doit-il pas naître des embarras dans les pores de la peau ? les vaisseaux sanguins ne doivent-ils pas se trouver comprimés ? d'où les éréthypes, les phlegmons, les pustules, les suppurations, les abcès, les petits ulcères & quelquefois des charbons doivent tirer leur origine. Si l'on réfléchit un peu sur ce que nous venons de dire, on ne trouvera pas étrange que la plupart des hommes soient sujets à cette maladie, & qu'elle soit des plus anciennes.

Lorsqu'une personne est attaquée de la petite Verole, la circulation des humeurs est troublée, leur mouvement est augmenté, aussi bien que les oscillations ou battemens des vaisseaux ; ainsi le sang se divise, s'aténue & devient plus coulant, ou se dépure (pour parler avec le vulgai-

re) ensuite les pores de la peau s'agrandissent, deviennent plus libres, les vaisseaux acquierent du ressort, la transpiration est plus aisée, & c'est pourquoi on n'est pour l'ordinaire attaqué de cette maladie qu'une fois dans la vie, à moins que le mauvais usage des six choses non naturelles, & sur-tout l'air du pays où l'on se trouve, ne donnent occasion à une seconde ou une troisième attaque, ce qui est assez rare; cependant comme le sang d'un enfant peut être plus ou moins épais, plus ou moins coulant, comme les pores de la peau peuvent être plus ou moins ouverts, non seulement la petite Verole peut prendre differens caracteres, mais encore il se peut faire que les embarras de ce tegument soient assez petits pour ne produire que la Rougeole, qui est la même espece de maladie, mais beaucoup plus couverte & plus legere que la petite Verole.

Ceux qui ont eu la petite Verole fort abondante, n'ont point ensuite de rougeole, où s'ils l'ont elle est des plus legeres. Ces deux maladies n'empêchent pas que la peau ne puisse souffrir diverses alterations accidentelles propres à produire différentes maladies cutanées, qui dépendent à peu près de la même transpiration viciée seulement dans quelques parties
de

de ce regument, comme il paroît par ce que nous avons dit plus haut, en parlant de l'érésipele, de la galle & autres maladies cutanées.

Quoique toutes les parties de notre corps transpirent & qu'elles soient par conséquent toutes sujettes à la petite Verole; cependant lors que cette maladie est bénigne, elle n'occupe ordinairement que la peau extérieure; parce que les parties internes étant toujours plus chaudes, la transpiration y est beaucoup plus fine, & y passe plus librement qu'aux parties externes dont les pores se constipent souvent à l'occasion de l'air extérieur; c'est peu près par la même raison que les tâches & grains de la petite Verole paroissent plutôt & sont souvent plus abondans aux mains & au visage, que sur tout le reste de la peau, parce que ce regument est ici plus délicat & plus exposé à l'air extérieur que le reste du corps qui se tient toujours plus chaudement par les habits dont il demeure couvert.

La transpiration est une véritable portion du sang réduite à une vapeur, qui se dissipe & se rarefie par la chaleur, au lieu qu'elle se condense & s'épaissit par le froid comme toutes les autres vapeurs; pendant les fortes chaleurs de l'Été nos humeurs sont plus agitées, la transpiration

est plus abondante & plus rarefiées ; pendant le fort de l'Hyver le mouvement de ces mêmes humeurs est ralenti, la transpiration est plus épaisse & moins abondante ; au lieu qu'au Printems & en Automne comme il survient differens changemens à l'air, que celui cy se trouve tantôt chaud & tantôt froid, quelquefois même dans l'espace d'un jour l'ordre, la secretion & la consistance de la transpiration se trouvent fort en désordre ; ainsi il n'est pas surprenant que la petite Verole arrive plus ordinairement dans ces deux saisons de l'année que dans les deux autres.

Cette maladie est épidémique, en ce qu'étant occasionnée par une cause commune, elle attaque tout à la fois dans une même saison plusieurs différentes personnes dans les pays où elle regne. Ces causes communes ne peuvent être que l'air qu'on respire & les alimens dont on se nourrit ; cet air y peut concourir non-seulement par ses différentes qualitez sensibles que nous venons de rapporter, mais encore par plusieurs autres qu'il est impossible de découvrir ; sur quoi on doit se contenter de remarquer ici en général que l'irrégularité des saisons & la diversité des vents troublent l'ordre & la consistance naturelle de la transpiration en plusieurs manieres différentes, & qu'elles doivent

concourir aux principales differences que nous observons dans la petite Verole, tant par rapport à son invasion & à la diversité de ses symptômes qu'à leurs differens caracteres de benignité; de malignité ou de peste. L'on doit penser à peu après le même de la diversité des alimens que de l'air, leurs mauvaises qualitez concourent aussi à gêner la transpiration, pour la production de la petite Verole; les autres causes non naturelles agissent différemment dans chaque sujet en particulier, à l'égard à son âge & à son temperament, par exemple une legere peur faite à un enfant fort vif dans le tems que la petite Verole regne, & une forte colere ou une trop grande joye dans un jeune homme d'un temperament mélancolique, peuvent donner occasion au développement de cette maladie épidémique: en ce que ces secousses irregulieres du genre nerveux, que ces passions excitent dérangent la secretion d'une transpiration abondante devenue trop grasse, ou trop irreguliere par la cause commune; ce que je dis des passions de l'ame se peut appliquer aux choses non naturelles dont le mauvais usage peut déranger le cours des humeurs & accélérer ou développer cette maladie. Tout ce qui dans un tems d'épidémicité sera capable de déranger la cir-

culacion du sang, devra être regardé en Médecine comme cause éloignée & occasionnelle de la petite Verole.

On doit aussi quelquefois rapporter la contagion au rang des causes occasionnelles de la petite Verole, en ce qu'il arrive que les personnes qui ne l'ont pas eue & qui se trouvent disposées à l'avoir, peuvent la prendre en couchant avec les malades, ou se servant des mêmes linges; la transpiration gâtée du malade s'unissant à celle de la personne saine, peut l'épaissir & la rarefier de maniere à l'empêcher de sortir librement pour produire la même maladie; ce n'est à mon avis qu'à raison de cette transpiration gâtée, que l'on transplante dans le Levant & en Angleterre la petite Verole d'un sujet à l'autre; on a soin pour cela d'ouvrir quelques grosses pustules de petite Verole dans le fort de leur suppuration, pour en ramasser le pus, le sang ou la limphe qui en découlent, & le mélange encore chaud est versé dans une petite playe faite exprès au sujet où l'on veut transplanter le mal; on tient cette liqueur enfermée dans la playe, & quelque tems après la petite Verole paroît dans ce nouveau sujet.

J'ai remarqué souvent en pratique que des personnes qui avoient déjà eu depuis long-tems la petite Verole, ne laissent

as deprendre des véritables pustules veroliques, de celà seul qu'elles restoient long-tems couchées auprès des malades saisis de ce mal. J'ai vû en dernier lieu un jeune homme de vingt-cinq ans, fort marqué de la petite Verole, qu'il avoit eu dès son enfance très-abondante & fort mauvaise, prendre des pustules veroliques à la main droite & à tout le front, pour avoir tenu quelque tems la main de Madame sa sœur malade de la petite Verole, & avoir reposé long-tems sa tête sur le même chevet, restant assis la plus grande partie du jour auprès du même lit.

Diagnostic.

Cette maladie ne peut absolument se connoître que par les pustules phlegmoneuses qui surviennent sur la peau, puisque c'est le seul symptôme qu'on observe constamment tant dans la petite Verole benigne que dans la maligne & la pestentielle; les autres symptômes doivent être regardées comme de purs accidens, puisqu'ils manquent souvent tous dans la petite Verole benigne, qu'ils ne se trouvent jamais les mêmes dans la maligne, & qu'ils varient toujours tant dans les différentes especes du mal, & dans les différents sujets, que par rapport à la variété des pays, & des saisons, où cette maladie

regne. Je crois donc que pour établir un diagnostic certain de la petite Verole, eû égard aux symptômes essentiels & distincts, on doit définir cette maladie en general, une eruption critique de petites pustules phlegmoneuses, qui s'élèvent une ou deux fois dans le cours de la vie sur la peau de la plupart des hommes. Il arrive pourtant quelquefois dans la petite Verole maligne & pestilentielle, que les malades périssent, avant que les eruptions cutancées commencent à paroître, ou bien que celles-ci ne se montrent que peu d'heures ou quelques momens avant la mort; On ne sçauroit pour lors taxer ces malades de verolés, qu'en les comparant à l'état de ceux qui ont lesdites eruptions dans la même saison & dans le même país.

Il est de la prudence d'un médecin expérimenté, de ne se déterminer jamais à caractériser une maladie, qu'il n'en voye les signes propres essentiels & distinctifs, soit dans le sujet particulier qu'il traite actuellement, soit en comparant son état à celui des autres malades où les signes du mal sont plus manifestés; Comparaison qu'il est très-utile de faire dans les maladies épidémiques & populaires, qui faisoient en même tems plusieurs personnes dans le même lieu, comme il arrive pres-

que toujours à la petite Verole. On ne
pourroit affurer que cette maladie regne
dans un païs, que lorsqu'on y voit paroître
les pustules veroliques sur la peau de
la plupart des malades. Quand sur dix
malades par exemple, qui auront à-peu-
près les mêmes accidens, il s'en trouvera
un, où l'on remarquera les pustules ve-
roliques; On est obligé de dire que ces pu-
stules sont les signes essentielles de la pe-
tite verole, & que ces dix malades sont
véritablement verolés. Lorsque ces pu-
stules sont discrettes, c'est-à-dire distinc-
tes ou séparées les unes des autres à ne se
toucher presque pas, on a coutume d'ap-
peller cette petite Verole discrete; au lieu
qu'on nomme confluyente, celle où les
pustules sont placées si près l'une de l'au-
tre, qu'elles se touchent de tous côtés, &
semblent, lors de la suppuration ne for-
mer qu'un seul grain, qui degénere en
une croûte noire; les pustules discrettes
sont ordinairement plus grosses dans leur
naissance que les confluentes, celles-ci
paroissent principalement sur le visage &
aux mains, & il arrive souvent, à cet é-
gard, qu'un même malade a la petite Ve-
role confluyente en ces sortes d'endroits,
& discrete ou distincte par tout le reste du
corps.

Prognostic.

Quoique les pustules cutanées constituent le seul signe essentiel & distinctif de la petite Verole ; elles ne méritent certainement pas toute cette attention qu'on leur prête pour établir le prognostic de cette maladie : il est vrai qu'elles sont ordinairement plus grosses ; plus distinctes & plus rouges dans la petite Verole benigne , que dans la maligne & la pestilentielle , où elles se trouvent souvent plus petites , presque toujours confluentes , & quelquefois noires ou livides ; La petite Verole ne sçauroit jamais être une maladie dangereuse , si elle n'attaque que la peau ; tout le danger doit se tirer des accidens qui attaquent l'intérieur de la tête, de la poitrine & du bas ventre, puisque ce n'est que par le dérangement intérieur des viscères renfermés dans ces trois cavités, que la circulation cessant, la mort doit nécessairement arriver ; aussi la petite Verole n'est appelée benigne , qu'en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucuns de ces fâcheux accidens , qu'on remarque dans la maligne , & que nous avons rapporté en décrivant cette maladie au commencement de ce Chapitre.

Lorsque ces accidens paroissent dans le premier tems de la petite Verole avant l'éruption ,

éruption, la maladie est très-dangereuse, & le malade perit souvent faute de secours convenables : il arrive aussi des accidents fâcheux lors de la grande suppuration des pustules, & si le pus une fois formé se remêle dans le sang, il n'est point de danger qu'on ne doive craindre, surtout si sous prétexte de détruire un venin qui n'est pas, & qu'on veut chasser par la peau, on insiste aux cardiaques & aux autres remèdes chauds, dans le tems où les purgatifs convenables sont les seuls remèdes salutaires, en ce qu'ils font sortir par les selles les matières purulentes, & qu'ils établissent le cours libre du sang dans les viscères du bas ventre.

Curation.

La petite Verole benigne, qui est sans fièvre, n'a besoin que du secours de la nature, il ne faut ici ni chirurgie ni pharmacie ; l'on doit laisser agir la nature, le malade respirera un air temperé, vivra de alimens de bon suc, faciles à digérer, de consistance liquide & en petite quantité, ainsi l'estomac ne souffrira point : on ne doit être couvert dans son lit, qu'autant qu'il est nécessaire, pour se tenir chaud ; le sommeil & la veille se suivent successivement aux heures réglées, l'on n'empêchera point la transpiration, ni on ne

l'excitera point, mais on l'entretiendra ; & on évitera toutes les fortes passions de l'ame.

Dans la petite Verole maligne, on doit necessairement avoir recours aux differens remedes convenables suivant le caractere & la grandeur des symptômes, les forces du malade, la saison & le pays. Lorsqu'une forte fièvre empêche la sortie de la petite Verole, en retarde la suppuration, en hate les dessechemens foment des delires, cause des embarras dans le poulmon, l'on doit avoir recours aux saignées & aux rafraichissans; quand au contraire une fièvre maligne mal qualifiée cause des assoupissemens en arrêtant le sang dans le cerveau, des syncopes en le faisant séjourner dans le cœur : quand le poulx est foible & tardif, la langue seche, fort rouge ou noiratre ; quand les forces du malade sont abbatues, les saignées ne conviennent pas, & les remedes rafraichissans supprimerient le mouvement du sang déjà languissant : on doit donc pour lors insister aux cordiaux, aux diaphoretiques & aux catartiques, mais surtout aux emetiques, qui en soulevant l'estomach, secouent toute la machine, & rendent la circulation plus libre & plus aisée par tout le corps. Voici l'ordre

dans lequel je tache de remplir ces indications.

Dès que le soupçon du mal est marqué par quelque accident, j'ordonne une saignée & une purgation, afin que les vaisseaux sanguins & lymphatiques étant désemplis l'éruption critique puisse ensuite se faire avec plus d'aisance; dès que les tâches rouges commencent à paroître, je fais user au malade pour boisson ordinaire d'une legere infusion de feuilles de pavot rouge simple ou coquelier dans l'eau de fontaine bouillante. Ce remède facilite & entretient une transpiration douce & égale; je le fais continuer pour boisson ordinaire jusqu'à la fin de l'éruption ou au commencement de la suppuration; j'ordonne dans ces premiers tems des frequens narcotiques le soir, supposé que les nuits soient inquietes, & j'ai soin d'entretenir le ventre lâche par des lavemens convenables: lorsque la suppuration est parfaite, rien de mieux, à mon avis; qu'un emetique donné à propos; & ensuite les simples potions purgatives souvent répétées, on emporte par ce moyen la fièvre de suppuration, & l'on se met à l'abri des fâcheux accidents que le mélange du pus dans le sang a coutume de produire, & contre lesquels on ne sçauroit assez être en garde.

PREMIERE CONSULTATION
CHIRURGICALE

Sur une Dartre au visage.

LA Teigne, la rache, les Dartres, & les galles, dont le Malade a été saisi en differents tems, & qui commencerent à lui paroître sur la peau deux mois après sa naissance, tirent leur premiere origine du mauvais usage qu'on fit pour lors du vin & du lait que la nourrice faisoit boire à un enfant naturellement fort vif, & qui quoique né de parens fort sains, n'a pas laissé d'avoir avec lui en naissant une disposition héréditaire de M. son pere, dont les petits vaisseaux cutanez un peu trop resserrez, lui avoient entretenu des Dartres depuis l'âge de huit à neuf ans, jusqu'à celui de vingt-quatre. Par le mélange du vin & du lait il se forme toujours des caillots très sensibles, qui quoy que reduits dans nôtre corps par le moyen de la circulation en des concretions très fines ne peuvent pourtant passer qu'avec beaucoup de peine dans nos plus petits vaisseaux capillaires : Or comme ces vaisseaux se sont trouvés ici naturellement trop serrés dans le tissu de la peau, ils n'ont pû laisser passer ces con-

cretions laiteuses, celles ci s'y sont arrêtées, & ont d'abord gêné le cours de la limphe ou transpiration insensible, d'où dépend la première demangeaison de la peau; & ensuite le cours du sang interrompu, produit les différentes maladies cutanées ci-dessus rapportées; pendant lesquelles l'enfant jouit d'ailleurs d'une parfaite santé, parceque tout le désordre se passe dans le propre tissu de la peau, dont les seuls vaisseaux sont trop resserrés: les autres parties ont resté dans leur état naturel, parce qu'elles n'ont souffert aucun embarras des mêmes concretions laiteuses, qui les parcourent librement, & qui ne s'arrêtent qu'aux vaisseaux de la peau les plus resserrés & les plus délicats, tels que sont ceux de la peau de la tête qui couvre le visage.

Après que l'Enfant fut sévré, les Dartres du visage diminuerent un peu; mais il s'en forma de nouvelles aux bras, aux cuisses, aux jarrets & aux reins, parceque le changement d'alimens concourut avec le temperament trop vif, à former des nouvelles concretions lymphatiques, qui se trouvant un peu plus grosses que les laiteuses, s'arrêterent dans des vaisseaux cutanés plus fermes & moins délicats que ceux de la face: ces mêmes vaisseaux lymphatiques, plus agités par les

alimens à la viande que par le lait, concoururent à leur tour à entretenir des nouvelles concretion, & leur servirent de véritables moules, en se contractant trop vite & avec précipitation; l'on ne sçauroit douter de l'engagement des petits vaisseaux lymphatiques cutanez que nous venons d'établir, puisque les glandes lymphatiques du col se gonflent quelquefois quand la Dartre de la face est prête à sortir, & que ces gonflemens disparoissent lorsque la Dartre est bien sortie.

Cette Dartre s'est aujourd'hui comme fixée sur les deux joues & un peu sur un œil, abandonnant tout le reste du corps, ce qui nous donne lieu de penser que le secours des bons remèdes dont on s'est servi depuis peu, les concretion lymphatiques sont demeurées plus petites qu'elles n'étoient ci-devant, puisqu'elles ne s'arrêtent que dans les vaisseaux les plus délicats par lesquels on pourroit espérer de les faire sortir en entier, supposé qu'on s'attache principalement à moderer la vivacité du temperament, en calmant le trop grand mouvement du sang, en ne lui fournissant que des alimens doux balsamiques & humectans, & en facilitant la sortie des petites concretion dartreuses, auxquelles il faut aussi procurer un égoût continuel, jusqu'à ce que l'âge de puber-

é ayant par un juste accroissement ramené tous les vaisseaux lymphatiques à leur juste niveau on puisse espérer que toute la peau de ce jeune enfant se remettra, comme celle de M. son pere, dans l'état où elle doit estre naturellement. C'est pour remplir ces indications qu'on propose les remedes suivans.

Prenez demi livre d'une décoction émoliente ordinaire, delaïez y demi once de pulpe de casse récemment tirée des batons, & une cuillerée de bon miel blanc de narbonne soit fait un clistere qui sera pris a une heure convenable, & qu'on reiterera suivant le besoin.

Après le lavement rendu, l'on ouvrira la veine de l'un des bras, pour en tirer quatre à cinq onces de sang & on le purgera le lendemain avec le bolus & la potion qui suivent.

Prenez six grains de mercure doux, que vous enveloperez dans une suffisante quantité de pulpe de casse, pour un petit bolus à prendre le matin à jeun; avalant par dessus la potion qui suit. Prenez un scrupule de rubarbe concassée que vous ferez infuser dans une décoction de tamarins gras; dans quatre onces de cette coulure & forte expression, on ajoutera une once de manne & une once de sirop de chicorée composé pour une petite potion à prendre comme il a été dit.

Le lendemain de la purgation, on pren-

dra le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet farci de deux gros de semences froides mondées & concassées dans un mortier de pierre; demie heure avant de retirer le pot du feu, on y mettra bouillir en tout une demie poignée de pimprenelle; de capilaire & de politric, continuant pendant douze jours, au bout desquels on le repurgera avec le bolus & la potion ci-dessus.

L'usage de ces bouillons étant fini, & dès le lendemain de la seconde purgation, on prendra le matin deux heures avant de sortir du lit, une petite écuelle de lait d'ânesse frais tiré & un peu chauffé, auquel on ajoutera une suffisante quantité de sucre pour le rendre agréable au goût, continuant pendant 3 semaines ou un mois, supposé que l'estomach s'en accommode, sans être obligé d'user d'aucuns purgatifs.

Si l'on ne peut pas supporter ce lait entier d'ânesse, on lui substituera celui de vache écrémé & coupé avec l'eau simple; de maniere qu'ayant mis une partie de ce lait avec deux parties d'eau de fontaine dans une casserolle sur un feu de charbon, on en leve l'écume & les peaux qui viendront par-dessus, continuant sans ébullition jusqu'à la diminution de la moitié, y ajoutant un peu de sucre, & passant ensuite la liqueur à travers une serviette;

On prendra ce lait écrémé & coupé un peu chaud le matin avant sortir du lit, tâchant de dormir après l'avoir pris & continuant autant de tems qu'on pourra s'en accommoder.

Pendant les grosses chaleurs de l'Eté, supposé qu'on ne puisse pas user du lait d'ânesse entier, ni du lait de vache coupé; on prendra quelques bains entiers domestiques d'eau tiède, où l'on restera à chaque fois une bonne demie heure, ou trois quarts d'heures, sans y suer & sans y avoir froid; ayant soin pour cela d'y ajouter de nouvelle eau chaude ou froide, suivant le besoin; & continuant ces bains quatre ou cinq jours de suite, pour y revenir peu après, supposé qu'on s'en trouve soulagé; cependant on appliquera incessamment sur la Dartte le soir en se mettant au lit une legere couche de pomade qui suit, sans se servir d'aucun linge pour l'y contenir.

Prenez du soufre vis de couleur grise, & du benjoin amandé bien choisi, de chacun parties égales; réduisez-les séparément en poudre très-fine, mêlez ces deux poudres exactement ensemble, ajoutez-y une suffisante quantité de bon beurre pour en faire une pomade molle, qu'on gardera pour s'en servir comme il vient d'être dit.

Si la Dartre résiste à cette pomade &

qu'il s'y forme des croutes, on y appliquera simplement du mache-fer réduit en poudre très-fine détrempée avec de la salive; & cela une ou deux fois par jour, continuant celui de ces deux remèdes externes dont on se fera le mieux trouvé.

L'on ouvrira incessamment un cautere à l'un des bras, le tenant ouvert & le faisant suppurer à la maniere ordinaire autant & aussi long-tems qu'il se pourra; après les chaleurs de l'Été on viendra aux bouillons de poulets & au lait d'ânesse, pour passer même au lait entier de vache, pris matin & soir, supposé que l'estomach s'en soit accommodé; cependant on doit absolument interdire le vin, les liqueurs ardentes & tous les alimens riquants au malade jusqu'à l'âge de puberté, ne le nourrissant que de bons alimens simples sans ragoût, friture, ou patisserie; on le reglera pour les heures de sommeil, de ses repas, & de ses occupations, lui défendant les exercices violens & tout ce qui peut l'échauffer.

Délibéré à Montpellier ce 11. Juin 1729.



DEUXIEME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Ecoulement involontaire de Larmes.

Un Ecoulement involontaire des Larmes survenu à Madame depuis deux ans par la suite d'une couche, reconnoit pour cause immédiate une légère obstruction des conduits nasaux, par lesquels toutes les Larmes qui leur viennent des points lacrimaux, ne pouvant couler librement, sont obligées de se ramasser sous les paupieres inferieures, pour se répandre en dehors.

On sera pleinement convaincu de cette vérité ; si Madame est obligée de se presser les coins des yeux pour en faire sortir les Larmes ramassées. On pourroit soupçonner un simple relâchement des vaisseaux secretoires, où des points lacrimaux, si l'on ne nous assuroit dans la Relation qu'il ne paroît, ni n'a jamais paru aucune alteration aux yeux, ni à la portion des canaux nasaux, dans laquelle s'insinuent les points lacrimaux, avant d'arriver aux conduits osseux. Il y a donc lieu de croire que les obstructions se sont formées dans l'interieur des conduits nasaux.

Ces obstructions qui ont pû se former à

la fuite d'une couche, tant parce que pour lors le cours du sang troublé, laisse souvent des dépôts dans les parties qui se trouvent les plus disposées aux fluxions; soit encore parce que les Vuidanges & le lait faisant retour dans le sang, l'épaississent & en retardent le cours.

L'écoulement des Larmes, qui ne dépend que du relâchement des vaisseaux secretoires, n'a rien de fâcheux par lui-même. Bien de gens gardent toute leur vie des yeux larmoyants sans autre incommodité; la plupart des Vieillards, dont les sacs membraneux se dessèchent, & tous ceux auxquels on a pratiqué l'opération de la fistule lacrimale suivant l'ancienne méthode, se trouvent à peu près dans le même cas. Ils sont seulement obligés d'essuyer souvent leurs yeux; au lieu que le larmoyement de Madame, dépendant d'une obstruction constante des sacs membraneux, qui sont renfermez dans les conduits osseux; cette légère incommodité pourroit dans la suite occasionner différentes fluxions, qui degenereroient en fistules; si l'on ne tâchoit de les prévenir en tenant l'écoulement naturel du nez aussi libre qu'on le pourra, en détournant ailleurs l'abondance des serositez qui constituent les Larmes, & en soutenant le ressort des vaisseaux secretoires, & des

ints lacrimaux, qui pourroient se relâcher à la longue par l'abondance & le séjour des Larmes. Pour remplir ces trois indications, le Conseil soussigné a un anagement convenu des remèdes suivans.

Madame se servira tantôt de poudre de stoine, tantôt de fleurs de souci, reduites en poudre très-fine, prises par le nez en guise de Tabac, pour l'exciter à moucher, toutes les fois qu'elle se sentira en avoir besoin; sur tout le matin au lever du lit, & d'abord après le repas, continuant aussi long-tems qu'il se pourra.

Pour détourner la grande ferocité des larmes, on augmentera le cours naturel des urines par une legere ptisane faite avec la pimprenelle, le Capilaire & le porric sechés de chacune la 3e. partie d'une poignée, c'est à dire une poignée en tout, qu'on mettra à infuser dans deux pots d'eau de fontaine bouillante, ayant soin de retirer d'abord le pot du feu, le laissant couvert. La liqueur étant refroidie on la versera au clair dans des bouteilles de verre, pour en boire suivant la soif, pendant & après les repas.

On soutiendra le ressort des vaisseaux des yeux, pour en prevenir les fluxions, les bassinant le matin avant de sortir du lit avec un peu d'eau de vie commune raffinée, suivant qu'on pourra la souf-

frir ; pendant le cours du jour, on le baf-
finera aussi deux ou trois fois , & le soir a-
vant de se mettre au lit , tantôt avec le vin
émétique claire , & tantôt avec l'infusion
suivante , qui nous a souvent réussi en pa-
reille occasion.

Prenez des sommités de Rhue de jardin
coupée menu à la pointe des siseaux , une bonne
poignée ; de sommités de fenouil sauvage con-
cassé deux pincées ; faites infuser sur les cen-
dres chaudes pendant la nuit ces deux plantes
dans trois livres de bon vin blanc , qui ne soit
ni trop doux ni aigri ; & gardés cette infusion
pour vous en servir au besoin marqué.

Il faut avoir soin d'entretenir le ventri-
lâche , de maniere qu'on ne passe jamais
vingt-quatre heures sans aller à la selle.
Pour cet effet on usera de quelques lave-
mens convenables ; & l'on se purgera de
tems en tems avec ce bolus & cette potion.

Prenez de l'Æthiops mineral préparé sans
feu , quinze grains ; du Jalap en poudre , huit
grains , avec une suffisante quantité de con-
serve de rose molle , mêlés exactement pour
faire un bolus , qu'on prendra le matin à jeun
avalant par dessus la potion suivante.

Prenez de la Rhubarbe concassée , & de sa
vegetal , de chacun un gros ; laissez les infuser
pendant la nuit dans une suffisante quantité de
décoction de petit absinthe ; dans six onces de
cette coulure, on dissoudra trois dragmes de l'E

Sur un Ecoulem. involont. de Larmes. 207
rectuaire de Diacarthami & on y ajoutera deux
onces d'infusion de fleurs de pecher pour une po-
tion à prendre comme il a été dit.

A la fin du mois d'Aoust prochain, si
nonobstant tous les secours ci-dessus, le
Larmoyement subsiste en son entier: Nous
sommes d'avis que Madame se fasse ou-
vrir un féton deriere le col ou bien un
cautere à l'un des bras, pour les laisser
couler aussi long-tems qu'il se pourra.
Dependant on usera du lait de vache cou-
lé avec partie égale d'une legere Infusion
de salisse pareille, qu'on continuera pen-
dant un mois; ayant soin de se purger à
la fin seulement avec le Bolus & la potion
ci-dessus.

S'il paroïssoit dans la suite quelque
boursofflement au grand Cantus d'un
œil, qui fit apprehender, que le séjour des
larmes dans cette partie, pût donner
occasion à une fistule; dans ce cas, & non
autrement, on tâcheroit d'abattre ce
boursofflement en tenant la partie com-
primée à la faveur du bandage à double
vis d'Aquapendente, dont on trouvera
le modelle exactement gravé, dans Scul-
pet, arsenal de Chirurgie, Table VIII.
figure premiere.

Au dessus du point de ce Bandage, qui
doit comprimer le coin de l'œil, c'est à
dire au dessus du boursofflement; on

doit mettre une petite compresse, ou morceau d'éponge fine trempée dans de la seconde Eau de chaux. Il est encore mieux d'assujettir par ce bandage la partie soufflée, que de se froisser souvent avec les doigts le coin de l'œil, sous prétexte de le vider. Ces froissemens réitérés attirent des fluxions qui dégénèrent en des fistules, que ce seul bandage prévient quelquefois.

Du reste puisque Madame jouit d'ailleurs d'une parfaite santé, il seroit inutile de lui prescrire un régime de vie. Il suffira de l'exhorter à ne manger rien de piquant & à éviter les violentes passions de l'ame.

TROISIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur l'Ophthalmie.

LEs différentes Ophthalmies de l'œil gauche, auxquelles Mr. de... est sujet depuis quelque tems, dépendant d'un embarras constant dans les plus petits vaisseaux capillaires des membranes de cette partie tant externes qu'internes. Des embarras externes sont designés par le gonflement excessif de vaisseaux sanguins qui rampent sur toute la membrane albugineuse ;

bugineuse ; & l'on a lieu de soupçonner, l'embaras des membranes internes par l'obscurcissement dudit œil, où la vûe est presque entièrement perdue.

Ces embarras se sont formés peu-à-peu par trois causes principales 1°. à raison d'une disposition naturelle, qui ayant rendu la vûe courte & foible, l'a exposée aux différentes fluxions dès l'enfance. 2°. La Galle qu'on prit à l'âge de cinq ans pour avoir couché avec sa gouvernante, suspecte sans doute des maux veneriens, puisqu'on eut recours au mercure pris intérieurement pour la guérir. 3°. Un coup de balle de neige, reçûe avec violence sur l'œil gauche, y attira une nouvelle fluxion, qui se transmit à l'autre œil par l'anastomose des vaisseaux sanguins lymphatiques, qu'on observe par l'anatomie entre ces deux parties.

Les deux premieres causes sembloient avoir été détruites par différents remèdes, & par la guérison de la petite Verole. La 3me. c'est à dire le coup de neige auroit sans doute eu le même sort heureux, si une année après ce coup reçû, on n'eut pas pris du nouveau virus verolique avec un chancre, ou ulcere chancreux, qui parut sur le frein du gland de la verge, & qui occasionna un paraphimosis ; comme on ne fit pour lors aucun remède effectif

pour détruire radicalement le nouveau venin dont le sang s'étoit infecté, nous croyons que la perte totale de vûe de l'œil gauche, est aujourd'hui entretenue par ce même venin, qui bouche les petits conduits lymphatiques des membranes internes; de même que ceux de la conjonctive, ce qui produit le gonflement excessif de ces vaisseaux sanguins qui y forment la rougeur & l'Ophthalmie.

L'œil droit, qui se trouve actuellement libre & fort sain, pourroit bien dans la suite se ressentir une seconde fois du désordre de l'autre, par la raison donnée ci-dessus, c'est à dire que dès que l'œil malade se trouvera tout à fait gorgé de sang par une violente fluxion, cette liqueur sera forcée de se porter à l'œil droit, où il pourroit bien produire une cécité totale, sur tout tant que le sang restera infecté du virus verolique, dont la coutume est de se cantonner tantôt sur une partie tantôt sur l'autre, laissant le reste du corps libre & comme tout à fait sain, & c'est précisément par ce caractère ordinaire dudit virus qu'à présent Mr. malgré son œil malade se trouve fort frais, gaillard, & paroît jouir d'une santé parfaite.

En conséquence des reflexions ci-dessus énoncées, nous ne croyons par pou-

voir donner de meilleur conseil , que celui de passer par les frictions mercurielles menagées avec prudence , qui sont seules capables de déraciner le virus verolique la plus caché lorsqu'on ne se met point en soin de procurer un flux de bouche ni d'autres évacuations forcées , & qu'on laisse rouler le mercure librement & assez long-tems par tout , pour bien briser & détruire la racine du mal ; de maniere que dans le cas present , on ne doit chercher d'autre preuve certaine que le mercure a penetré par tout , qu'en observant l'état de l'œil malade , dont on pourroit esperer l'entiere guérison, supposé comme nous le pensons , que le virus verolique entretienne les embarras qui font la cécité comme on a tout lieu de le croire , sur ce qu'on nous assure n'avoir perdu ledit œil qu'après l'ulcere verolique , & un an après le coup reçu.

Cependant comme les affaires de Monsieur . . . ne lui permettent pas de faire encore ce remede , nous lui conseillons d'user de deux remèdes externes , pour empêcher le progrès de son mal , l'un est pour dissiper la rougeur ou fluxions presentes , & l'autre pour affermir le tissu des yeux contre ses fluxions.

Prenez de racines d'iris de florence seches & mises en poudre un gros & demi , de la tutie

preparée aussi en poudre un gros, de bon vin rouge & de la décoction de fenouil dans l'eau de chacun trois onces, soit fait un collire dont on bassinera souvent les yeux dans le jour agitant la liqueur & la faisant tiedir. Prenez de la Rhue de jardin coupée en menues une poignée; de semence de fenouil concassé une demie once; infuzés ces deux drogues à tiede pendant 24. heures dans deux livres de bon vin blanc, gardés cette infusion pour en bassiner souvent les yeux dans le jour.

QUATRIÈME CONSULTATION.

CHIRURGICALE

Sur une Fistule lacrimale.

LA route la plus seure que l'on puisse tenir pour guérir à fond la Fistule lacrimale, dont on nous a envoyé la relation & pour laquelle on nous a consulté, c'est d'ouvrir suffisamment avec la pointe d'une lancette le sac lacrimonal, après l'avoir laissé remplir d'autant de matiere qu'il pourra en contenir.

L'ouverture doit être faite en croissant; l'on examinera ensuite si l'os est carié, s'il l'est, on ne sçauroit se dispenser d'y appliquer le feu; mais comme cet os unguis est extrêmement mince, & qu'il n'est soutenu que par une extension de la mem-

brane pituitaire, il est presque impossible d'en avoir une exfoliation; & d'y bâtir un fondement solide de bonnes chairs; quand même on seroit assez heureux que d'obtenir l'un & l'autre, on ne sçauroit éviter un larmoyement continuel, parce que les chairs, qui auroient rempli le sac lacrimonal, empêcheroient la communication des points & des conduits lacrimaux avec le conduit nasal. C'est pourquoi il est plus convenable de percer l'os unguis jusques dans le nez avec un instrument qui ait du corps & qui soit pointu; de le briser, & d'y passer ensuite un ou deux cauterés actuels à travers une canule. Il faut que le bout des cauterés porte jusques dans le nez, afin que toute la route soit bien ouverte & cauterisée.

Lorsque les os sont exfolliés, & qu'ils sont tirez avec des pincettes, ou bien entraînez par la suppuration ou les infections, il faut abandonner l'ouverture de la peau & tamponner la communication avec le nez. Le malade en se mouchant doit faire sortir de tems en tems le bourdonnet par la narrine.

Lorsque la playe est guérie, les Larmes se conservent une route dans le nez, qui empêche le larmoyement, quand même l'os unguis ne seroit pas carié; il ne faut pas laisser de pratiquer la même opera-

tion. si l'on veut éviter le larmoyement & le frequent retour des fluxions & des abcès dans ces parties, tel qu'est celui qui est arrivé à la personne, qui est le second cas qu'on nous propose, qui avoit été pansée à la maniere des abcès ordinaires. Mais qu'on ne sçauroit guérir à fond sans retour, que par la methode que nous avons d'écrite. Elle est confirmée par un grand nombre d'experiences, qui n'ont jamais manqué de reussir lorsqu'on a travaillé sur des bons sujets.

CINQUIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE,

Sur un affoiblissement de la vûe, en conséquence d'un coup d'Epée.

LE coup d'Epée qu'on reçût il y a environ deux ans dans l'œil gauche, qui déranger tout-à-fait cet organe, y troubla si fort le cours du sang, que cette liqueur fut obligée une heure après de se porter en trop grande quantité à l'œil droit, où elle embourba le nerf optique pendant trois mois, par là ce nerf fut hors d'état de transmettre les impressions jusqu'au cerveau, ainsi le malade resta aveugle, jusqu'à ce que l'œil droit eût repris peu-à-peu son cours naturel & dégagé le nerf optique.

Pendant ce dégagement, on ne pouvoit souffrir la grande lumière, ni regarder long-temps le même objet, parce que les fibres nerveuses assez dégagées, mais encore trop tendues, étoient rudement secouées à la moindre occasion.

L'expérience journaliere nous apprend que les yeux de tous les animaux perdent leur transparence naturelle, lorsqu'on les laisse quelque tems infuser dans l'eau bouillante. Il y a lieu de présumer que la simple chaleur excessive du sang, qui embourba pendant trois mois le nerf optique lors de l'aveuglement total, produisit quelques legeres concretions dans une des trois humeurs transparentes qui remplissent le globe de l'œil droit puisque de pareilles concretions ont accoutumé de produire les tâches & les petits nuages dont le malade se plaint, & qu'il rapporte aux objets extérieurs.

Comme la premiere tache paroissoit d'abord plus grande ou plus petite à proportion de la distance des objets; il y a peu de penser qu'une desdites concretions étoit adhérente à la prunelle, dont le trou s'élargit ou se retraissit suivant les dites distances. Quant aux nuages qui paroissent au malade former une espece de rozeau mobile, qui se ramasse ou se déroule, s'élève ou s'abaisse, suivant la si-

tuation de l'œil ou de la tête , par rapport aux objets extérieurs ; on pourroit croire que ce sont des petites concrétions de l'humeur aqueuse , ou des appendices du cristallin , dont on ne peut se convaincre qu'en examinant le malade ; supposé que les concrétions soient assez sensibles pour estre aperçues , on jugera par leur situation si elles sont à l'une ou à l'autre de ces deux humeurs. Que si l'on n'observe absolument aucune concrétion dans l'œil droit il y aura lieu de soupçonner, ou que les concrétions sont dans le fond de l'œil à l'humeur vitrée , ou que ce n'est absolument qu'un reste de la forte impression que le sang a laissé dans quelqu'uns des petits vaisseaux sanguins qui arrosent la Retine , lesquels restent encore embourbés. Ainsi le malade a lieu d'apprehender dans la suite un aveuglement total , ou par simple cataracte , qu'il faudroit abattre lorsqu'elle seroit meure , supposé que les concrétions soient actuellement dans l'humeur aqueuse, ou par glaucoma si le cristallin est affecté , ou enfin par le retour d'une goutte serene si le vice n'est qu'aux nerfs optiques , ce qu'on ne sçauroit décider qu'après une exacte inspection de l'œil affecté.

Cependant comme on ne sçauroit douter que le sang n'ait trop séjourné dans
cet

et œil pendant trois mois & qu'il n'y s'y
porte même de tems en tems trop abon-
amment, puisque le malade ne voit que
fort obscurément pendant deux jours con-
sécutifs, après avoir fait quelques excès.
Nous sommes d'avis que pour prévenir
l'aveuglement dont on est menacé, on
travaille incessamment à détourner le
sang qui se porte en trop grande abon-
dance vers la partie malade, & à rem-
uer la chaleur par le secours des remè-
es suivans.

On tiendra le ventre libre par des lave-
mens, on purgera de tems en tems, on
prendra des bains domestiques d'eau tiè-
e avec des bouillons de poulet, on usera
des écrevilles de riviere en bouillons, en
soupe & cuites à la braize; la poudre de
cloportes sera d'usage, ou les cloportes
vivants concassés; si l'œil est humide,
cutere au bras droit & féton au col,
il est sec, collire avec le sucre candy,
et la poudre de sympathie dans l'œil,
Ter de régime.

IXIÈME CONSULTATION

Sur un Scorbutique.

Après avoir mûrement réfléchi sur
la relation des incommoditez dont

le mari & la femme ont été traitez depuis 1704. jusqu'au mois de May dernier, & des differents remedes qu'on a employez année par année depuis ledit tems; vû aussi le mémoire de leur état present, & des remedes dont ils usent actuellement; il nous paroît évident qu'il n'est du tout plus question ici de combattre un virus verolique, pour lequel on a employé non-seulement les frictions mercurielles qui sont le seul spécifique de ce mal; mais l'on s'est encore servi mal à propos de quantité de ptisanes sudorifiques & purgatives, de la panacée mercurielle, de l'œthiops mineral & autres préparations de mercure qui sembloient soulager les incommoditez en les suspendant pour un tems, de même que les eaux purgatives de Bagnieres, qu'on a employées avec quelque succès & qui n'ont rien produit dans la suite parce que les filets nerveux trop desséchés après des fréquentes évacuations, ont jetté le malade dans une espece d'affection hypocondriaque dont le produit a été une veritable affection scorbutique qui fait aujourd'hui la principale maladie.

Des dents tremblantes par le déchirement ou le racornissement des gencives les petits ulceres de la langue & les differentes taches dont le corps est couvert en

diverses parties, sont des symptômes trop marquez dans ces deux maladies pour pouvoir douter un moment de la réalité du Scorbut, cette maladie ayant commencé dans le mari par le mauvais usage des remedes chauds, & se trouvant entretenue par l'habitude où il est de fumer & de macher du tabac de Brézil, cette maladie, dis-je, passa bien-tôt du mari à la femme, puisque celle-ci s'en trouva infectée peu de tems après son mariage; nous ne croyons pas que le venin verolique eût aucune part à son mal de bouche, puisque le mari avoit passé par le grand remede avant de se marier, & qu'il est sorti de ce mariage une fille qui jouit aujourd'hui d'une parfaite santé, quoiqu'elle reste boiteuse en conséquence des gonflemens irréguliers de la plûpart de ses os, à raison desquels cette fille se trouva nouée dès la premiere enfance, & que ces nœuds ou gonflemens d'os se dissipèrent d'eux-mêmes avec l'âge & sans remede comme ils ont accoutumé de faire, ce qui ne seroit certainement pas arrivé si son sang eut été infecté du virus verolique du pere lors de la conception, ou de la mere lors de sa grossesse.

Le Scorbut habituel qui succede souvent à la mélancolie hypocondriaque, & qu'on a coutume de rapporter à une trop

grande salure du sang qu'on désigne sous le nom de saumure ; parce qu'on en n'est soulagé que par les adoucissans , ce Scorbout , dis-je , dépend à notre avis de ce que les filets nerveux trop desséchés se crépent , se durcissent & retardent ainsi la circulation des liqueurs dans les parties extérieures les plus délicates , telles que sont les gencives & la cuticule , ce qui semble confirmer cette pensée dans le cas présent ; c'est que le mari se plaint effectivement d'un endurcissement des nerfs , & qu'il est attaqué de même que Madame sa femme des véritables endurcissements & racornissemens des gencives.

Cette maladie se trouve ici d'autant plus difficile à guérir , qu'elle a été précédée chez le mari d'un venin vérolique , & chez la femme d'une espèce de lepre qui avoit paru dans l'enfance après une petite verole mal guérie , & qui s'est encore manifestée plusieurs fois depuis que le Scorbout a paru ; il sera donc très-difficile de venir à bout d'un si grand mal dont on ne peut espérer un soulagement bien marqué , qu'après un long usage de remèdes qui doivent tous tendre à rétablir la circulation dans les vaisseaux capillaires embourbez , & à redonner aux filets nerveux leur souplesse naturelle ; indications qu'on tâchera de remplir en procédant

de la maniere qui suit.

Prenez de la décoction commune des lavemens ordinaires, une livre; de la moelle de cassette récemment tirée, deux onces; & du bon miel de Narbonne écrémé, une once; mêlez le tout pour un lavement dont on usera toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu l'on ouvrira la veine de l'un des bras, pour en tirer de six à huit onces de sang, & l'on se purgera le sur lendemain avec cette potion.

Prenez de la rubarbe choisie concassée, un gros, de sel végétal, demi gros, faites-les bouillir légèrement dans une suffisante quantité de décoction des tamarins gras, & dans six onces de cette coulure ajoutez deux onces de manne, pour une potion, à prendre le matin à jeun, avec les précautions ordinaires.

Le lendemain de la purgation, l'on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un quarteron de col de mouton, un nouet d'un scrupule d'acier préparé à la rosée de May, & environ une once de chacune de ces racines, asperges sauvages, chiendent & rubia-tinctorum, demie heure avant retirer le pot du feu, on y mettra bouillir une poignée de creffon d'eau, demie poignée de bugle, & autant de anicle, continuant pendant douze jours, au bout desquels on passera à l'usage de cette opiate, sans qu'il soit besoin de se purger.

Prenez du saffran de Mars apéritif préparé à la rosée du mois de May, & réduit en poudre sur le porphyre, demie once; de racine de Gentiane sèche, & de l'écorce du Peiron, réduits aussi en poudre, de chacun trois gros; de la bonne rhubarbe pulvérisée, deux gros; du borax ordinaire & des fleurs de sel armoniac martial, de chacun un gros; du safran oriental séché, & réduit en poudre, vingt grains; soit fait de tout ce-dessus une poudre très-fine exactement mêlée, à laquelle on ajoutera une suffisante quantité de sirop d'althéa de Fernel, pour faire une opiate dont les malades prendront chacun depuis un gros jusqu'à deux gros le matin à jeun, avalant par-dessus un bouillon ordinaire, dans lequel on aura fait bouillir du cresson d'eau, continuant pendant quinze jours.

Pendant l'usage de ces bouillons & de cette opiate, on aura soin de se laver souvent la bouche avec l'eau de l'herbe à à cuillers ou coclearia, ou bien avec l'esprit de cette même plante tiré à l'eau-de-vie, qu'on mêlera avec une suffisante quantité de ladite eau; lorsque les gencives seront ulcerées, on les touchera de fois à autre avec de l'esprit de sel, de même que les petits ulcères de la langue; que si cet esprit pique trop, on y ajoutera une suffisante quantité de cresson; l'on peut aussi substituer à l'esprit de sel le suc de limon; l'on doit absolument se passer

De fumer & mâcher le tabac de Brézil ; on peut mâcher & fumer en place de ce tabac de l'écorce de citron fraîche à mâcher, & sèche pour fumer, supposé qu'on ne puisse pas se priver de fumer, à raison d'une trop grande habitude ; du reste on ne doit pas balancer de faire arracher les dents qui se trouveront tout-à-fait décharnées, tremblantes & hors d'état de service ; sans quoi la bouche ne sçauroit se bien rétablir, lorsqu'elle est embarrassée de ses corps durs devenus étrangers par leur situation & leur déplacement immédiat. Après l'opiate finie, nous sommes d'avis que le mari & la femme se mettent dans la diète blanche, qui consiste à ne se nourrir que du lait de vache pris en soupe quatre fois par jour, pour déjeûner, dîner, goûter & souper ; ce lait frais tiré se fait simplement chauffer sur le feu, pour y fondre le sucre en poudre suivant le goût du malade ; on ne le fait ni bouillir ni écrêmer, on le verse chaud dans une écuelle où l'on a placé des tranches de pain très-fines, à la quantité suffisante pour assouvir l'appétit ; on peut manger du pain avant les soupes, si l'on ne s'en trouve pas assez nourri, on avale aussi quelquefois un ou deux œufs frais cuits en coque, mais tout autre aliment doit être interdit, de même que

toute espece de remede pris par la bouche, principalement les purgatifs & les opiates absorbantes, on peut tout au plus user de lavemens d'eau & d'huile lorsque le ventre est constipé, on continuera cette diete pendant trois semaines ou un mois, pour revenir ensuite aux bouillons & à l'opiate ci-dessus, dont on fera une alternative avec la diete toutes les Automnes & les Printems jusqu'à parfaite guérison; insistant à celle de ces deux dietes dont on se trouvera le mieux, lors des grands froids de l'Hyver & des vives chaleurs de l'Eté, on se contentera d'user du lait entier d'ânesse frais tiré le matin, deux heures avant sortir du lit, vivant du reste à l'ordinaire, & se privant toujours des alimens poivrez, salez, épicez & de difficile digestion.

Délibéré à Montpellier, ce 19 Septembre 1729.

SEPTIE'ME CONSULTATION
CHIRURGICALE,

*Sur un Scorbut avec une affection
hypocondriaque.*

LE Conseil soussigné, après avoir
mûrement réfléchi sur l'exacte &

L'avante relation des incommoditez de Madame la Comtesse , a unanimement convenu , que c'est ici un veritable mélange de Scorbut & d'affection hypocondriaque ; l'exulceration des gencives , l'ébranlement , la chute & la noirceur des dents , les pustules du palais & de la langue accompagnées d'excoriation & suivies de cicatrices , le flux de bouche considerable & l'aigreur de salive dont on se plaint , ne nous permettent pas de douter du Scorbut. L'appetit contre nature qui tend quelquefois à une espèce de faim canine , étant accompagnée d'une indigestion d'estomach à rendre par le vomissement , les alimens neuf à dix heures après les avoir pris , les vents que l'on rend , le gonflement & la constipation du ventre , les douleurs vagues de goût , la lassitude universelle , les mouvemens convulsifs , les maux de tête , de cœur & autres symptomes de cette nature , font le veritable caractère de l'affection hypocondriaque.

Ces deux maladies n'ayant commencé à se faire sentir que trois ans après le mariage , lorsqu'il parût une perte blanche tirant sur le verd qui subsiste encore avec une diminution des regles. L'on auroit lieu de soupçonner un virus verolique dont on seroit certain , supposé que le mari

de la malade eut eû dans ce tems-là quelque mal venerien. La verole est un veritable prothée qui prend toutes sortes de formes, & qui se déguise de toutes les manieres possibles suivant les differents sujets; on ne peut la connoître que par la vûe des malades, & l'opiniatreté des symptomes. Tous les maux ci-dessus persisterent depuis douze ans, nonobstant un grand nombre d'excellens remedes donnez très à propos, pour emporter les obstructions & donner de la liquidité au sang; il ne nous manqueroit plus qu'un aveu sincere de l'époux pour nous convaincre que le virus verolique y a eu beaucoup de part. Ce qu'on a pris d'abord pour des simples fleurs blanches auroit été une gonorrhée virulente, dont le venin roulant peu-à-peu dans le sang se feroit uni à la salive par la disposition naturelle & heréditaire qu'il auroit trouvé dans la bouche, où il a pû produire les symptomes du Scorbut. Cette salive ainsi gâtée tombant dans l'estomach, d'ailleurs bien constitué, aura sans doute gâté les digestions, & celles-ci auront produit tous les autres symptomes de l'affection hypochondriaque. Ces deux maladies se suivent souvent de si près, qu'on regarde le Scorbut tantôt comme la mere, & tantôt comme comme la fille de l'affection hy-

hypocondriaque ; mais dans notre supposition , la verole seroit ici la mere des deux autres. Les Médecins qui commencerent à traiter Madame , eurent sans doute le même soupçon que nous avons sur le Virus verolique , puisqu'ils employèrent le mercure doux avec les purgatifs , mais ce remede bien loin de soulager la malade , augmenta tous ces maux , puisqu'il procura le flux de bouche qu'on doit éviter avec soin dans les dispositions scorbutiques. C'est précisément à raison de ce flux de bouche , que plusieurs Auteurs défendent les préparations de mercure dans le Scorbut , comme l'a très-bien remarqué le Medecin ordinaire qui a dressé la relation. Cet habile & prudent Praticien a aussi remarqué que tous les remede salins avoient mal reussi au nombre desquels on peut ranger la tipfanne sudorifique , dont on a si souvent usé sans aucun fruit , parceque tout ce qui anime ou dessèche le sang augmente les symptomes de l'affection hypocondriaque qu'on ne doit traiter , que par les humectans & les adoucisans aussi ne s'est on bien trouvé que de l'eau distillée de lait , l'estomach de Madame ne pouvant s'accommoder des autres laits à raison de leur aigreur. Cet aigre est si violent , que n'ayant pû être amorti par les absorbans les plus puissans,

il paroît augmenter notre soupçon du venin verolique qui se feroit cantonné dans le tissu de l'estomach, de même qu'il se feroit allié avec la salive.

Tous ces maux joints ensemble, qui persistent depuis si long-tems, ne nous permettant pas d'établir un pronostic certain & favorable, Madame la Comtesse est parvenue (dit-on) à un degré de maigreur qui approche fort du marasme; si elle est scorbutique & hypocondriaque on ne sçauroit espérer de la guérir à fonds, on peut tout au plus la faire durer; si elle étoit verolée, on pourroit se flatter à la longue d'une guérison parfaite, pourvû qu'on s'appliquât avec tout le soin possible à détruire le virus verolique sans augmenter le flux de bouche, sans trop lâcher le ventre, & sans provoquer les sueurs.

S'il n'est question que du Scorbut & de l'affection hypocondriaque, on doit avoir en vûe de nétoyer la bouche & de rendre le sang fluide. Pour cet effet on emploiera les gargarismes tantôt rongeants avec un peu de collyre de Lanfranc quelques gouttes d'esprit de sel & semblables, tantôt adoucissans & détersifs, avec l'eau d'orge, le miel & quelquefois astringents avec le gros vin & les roses de Provins suivant l'état des gencives,

tant soin d'emporter les dents fort cassées ou séparées de leurs alveoles. On humectera la malade par les bains domestiques, les eaux minérales & sur-tout par son eau de lait distillée, ayant ajouté dans l'alambic quelques écrevisses de rivière rougies dans l'eau bouillante & écrasées dans un mortier de marbre; on fera aussi long-tems que l'on pourra de bouillons faits avec un morceau de maître de veau, & une douzaine desdites écrevisses, pareillement rougies & concassées; les simples eaux de veau & de poulet couviendront pour le même usage, enfin le baume de copahu, les sucres de nicorée, & de fumetere, proposés dans la relation par le médecin ordinaire, nous paroissent aussi convenir dans l'intention d'humecter & délayer le sang sans aggraver les humeurs.

Si l'on pouvoit être assuré, par l'avancement de Mr. le Comte, que le virus venélique foment & entretient tous les maux de Madame son Epouse; comme cette maladie ne prescrit jamais, & que cette illustre Comtesse est encore à la fleur de son âge; on travailleroit peu à peu à détruire ce virus; non par des préparations Chimiques, ni par des ptisanes antivenériennes, qui ne font que flatter le mal; mais par des petites & légères fric-

tions mercurielles, qui ne manquent jamais de réussir, lorsqu'elles sont bien menagées, & proportionnées aux forces & au temperament des malades, à la saison & au climat où l'on se trouve; ayant fait auparavant les préparations convenables, telles que sont ici, les bains domestiques & l'eau de lait distillée ci-dessus.

HUITIÈME CONSULTATION.

CHIRURGICALE

Sur un Goitre naissant.

LA Grosseur qu'on a apperçû au-dessous du menton de la petite fille de quatre ans, pour laquelle on demande nôtre avis, & qu'on croit être le commencement d'un Goitre dépend d'une limphe épaisse, qui ayant de la peine à rouler par les vaisseaux repliés, qui constituent les glandes de cette partie, est obligée d'y séjourner, & de la porter peu à peu en dehors, pour produire la grosseur qui augmente de jour à autre. Cette limphe épaissie est ordinairement la suite d'un sang trop grossier, que les alimens solides indigestes, les mauvaises eaux, & quelquefois l'air entretiennent dans cet état. Cette maladie commence dès l'en-

ance, parceque à cet âge on est plus susceptible de l'air extérieur ; on est plus vorace, & d'ailleurs la fréquente nourriture qu'on prend, & les pleurs où l'on est sujet, pressent si fortement les glandes du col du dedans en dehors, que la limphe qui y coule naturellement, est obligée d'y séjourner, pour produire la tumeur en question, qui n'a rien de dangereux dans son commencement ; mais qui peut être fâcheuse dans la suite, tant par rapport à sa grandeur, qui peut devenir excessive ; que par rapport à la nature de la tumeur, qui peut devenir schirreuse, abscedée, enkistée, ou chancreuse, ainsi pour éviter ces fâcheuses suites, on doit avoir deux vues principales ; la première est de redonner au sang & à la limphe leur liquidité naturelle, pour qu'il ne se produise pas des nouvelles tumeurs ; la seconde est de guérir la tumeur déjà formée ; mais avant toutes choses, on tâchera de découvrir par quelle des causes occasionnelles ci-dessus marquées le mal a été produit, afin de le pouvoir éviter : de manière que si c'est par les alimens, il faut changer le régime de vie de cet enfant ; il faut le priver de ceux qu'on croit être mauvais, ou bien y ajouter toujours un peu de bon vin : enfin si l'air contribue à la production du Goître, on en fera respirer un autre ; avec

ces précautions, on remplira les deux principales indications ci-dessus marquées par l'usage des remèdes suivans.

Il faut avoir soin de tenir le ventre lâche par le secours des lavemens ordinaires, faits avec demi livre de décoction laxative, dans laquelle on ajoutera du catholicum fin & du miel rosat de chacun demi once.

On purgera la malade de huit en huit jours, ou de dix en dix jours de la manière qui suit.

Prenez du mercure doux sublimé trois fois, six grains, avec tant soit peu de conserve de coins, soit fait un bolus, que la malade avalera le matin à jeun, buvant par dessus la potion suivante.

Prenez de la rhubarbe choisie, & grossièrement concassée, un scrupule; de graine contrayvers concassée, une pincée, faites bouillir légèrement, & infuser pendant la nuit ces deux drogues dans une suffisante quantité de décoction de chicorée sauvage: dans trois onces de cette liqueur filtrée & fortement exprimée, on ajoutera un once sirop de fleurs de pecher, & on y fera fondre demi gros de sel vegetal, pour une potion à prendre comme il a été dit.

Dans l'entre deux des purgatifs, on fera prendre le matin à jeun un bouillon aux écrevilles de rivière, dans lequel on aura fait bouillir l'espace d'un demi quart d'heure

Prenez une pincée de cresson d'eau, & bros comme une noix d'éponge ordinaire récente continuant pendant huit jours, au bout desquels on fera user pour boisson ordinaire de la ptisanne suivante à laquelle on ajoutera un peu de bon vin rouge pendant le repas, & cela pendant tout l'hiver.

Prenez d'une plante nommée *paronichia-lio rutaceo*, demi poignée; que vous jetterez dans une suffisante quantité d'eau bouillante, & vous la laisserez infuser sur les cendres chaudes, pendant la nuit. On garde ensuite cette liqueur au clair pour s'en servir au besoin.

Les grands froids de l'hiver étant passés, on reprendra les bouillons d'écrevisses de riviere ci-dessus marquez, pour passer ensuite à l'usage de la poudre suivante qu'on fera le matin avec quelque confiture, ou dans une cuilliere de panade, continuant pendant quinze ou vingt jours de deux jours l'un.

Prenez du saffran de mars aperitif, préparé à la rosée du mois de may, huit grains; de jalap en poudre, quatre grains; de scamonée préparée sans souffre, trois grains; mêlez ces trois drogues exactement ensemble; pour en faire une poudre à l'usage marqué.

On appliquera sur la tumeur l'emplâtre de vigo quadruplicato mercurio & le *diachilum magnum cum gummis*, de

chacun parties égales , fondues ensemble dans l'huile d'hipericum , que si cet emplatre ne resout point la tumeur au bout de quinze jours , on lui substituera l'emplatre de sulphure , & ensuite le diabolotum. Ce dernier emplatre pourroit achever de fondre la tumeur par la voye de la transpiration , que si après toutes ces précautions, la tumeur subsistoit & qu'elle ne fut point adherente à la trachée artère , on pourroit essayer de l'emporter par le moyen de l'operation.

NEUVIÈME CONSULTATION CHIRURGICALE.

Sur des Tumeurs écrouelleuses.

LEs Tumeurs froides , qui se sont formées peu à peu depuis plus de deux ans au bras gauche & au pied droit de la petite fille , qu'on nous a présentée ce matin , ne sçauroient être emportées par la Chirurgie ; tant par ce qu'elles ont fait de trop grands progrès , que parceque l'humeur arrêtée ayant imbu considérablement tout le tissu des os de l'articulation du coude , il n'est pas possible de les attaquer brusquement ; on doit donc travailler à redonner aux liqueurs leur fluidité naturelle , & à retablir leur circulation , par le long usage des remèdes inter-

Sur des Tumeurs écroelleuses. 235
es & externes, en procedant de la maniere qui suit.

Il faut d'abord commencer par couvrir toutes les Tumeurs du coude avec un emplatre de diabotanum, qu'on aura soin d'essuyer une fois par jour seulement, le faisant resservir, & se servant du même pendant quinze jours de suite, au bout desquels on le renouvelera pendant autres quinze jours.

Après avoir usé pendant un mois du diabotanum, on lui substituera l'emplâtre de sulphure en la même forme & précaution; & au bout d'un mois, ayant observé lequel de ces deux emplâtres aura le mieux reussi, on s'en servira pendant le reste de cet Eté; c'est à dire jusques vers la mi Septembre prochain, on fera la même chose pour la Tumeur du pied.

Cet enfant prendra pendant un mois, deux ou trois fois la semaine, le matin à jeun, un petit bolus, fait avec six grains d'Æthiops mineral, six grains d'acier préparé à la rosée, & deux grains de jaspé; le tout incorporé avec un peu de conserve de Rose, ou quelque confiture molle, convenable au goût de l'enfant; on lui fera s'il se peut, avaler un peu de bouillon ordinaire par dessus le bolus; s'il n'en veut point prendre, on se contentera de le laisser boire de l'eau, & on ne le lais-

fera manger que deux heures après.

Si ce petit remède ne tient pas le ventre libre, & que l'enfant soit dégoûté; il faudra le purger de tems en tems avec une médecine convenable en liqueur; ou bien avec une petite dose de la poudre cornachine, c'est à dire depuis demie dragme jusqu'à une dragme, délayée dans un œuf frais cuit en coque, ou dans quelques cuillerées de pannade; on pourroit aussi au défaut de ces purgations, se contenter d'augmenter la dose du jalap dans le besoin.

Les humeurs ayant été rendues plus liquides par l'usage de ces bolus, on ouvrira un cautere au bras droit de cet enfant pour le laisser couler aussi long-tems qu'il se pourra, & l'escare en étant tombée, on aura soin de le tenir propre en le pensant deux fois par jour, avec un pois, du lierre, & du papier de trasse, à la maniere accoutumée; dès que le dit cautere sera en train de bonne suppuration, on essayera de faire boire à la malade, le matin avant sortir du lit, un bouillon fait avec un jeune poulet, ou un petit morceau de veau, & trois ecrevisses de riviere rougies dans l'eau bouillante, écrasées dans un mortier de marbre, y ajoutant sur la fin de la cuite une demi poignée de cresson d'eau, & quelques feuilles de bugle

& de fanicle , continuant pendant trois semaines.

Pendant les grosses chaleurs de l'Eté , on fera prendre quelques demi bains domestiques à cet enfant , de sorte qu'il n'y ait que ses entrailles qui trempent dans l'eau tiède , sans y mettre les pieds , ny les bras , ny la poitrine. On lui fera rester une petite demi heure à chaque fois ; & au sortir du demi bain on lui fera boire une demie écuelée d'un petit lait de vache clarifié ; où l'on aura ajouté deux cuillérées de suc de fumeterre , & autant de sucre qu'il en faudra pour rendre la boisson agréable ou goût.

Vers la mi Septembre prochain , on réitérera les bolus ci-dessus pendant huit jours de suite ; après lesquels ayant envoyé chercher des eaux de balarue , on essayera d'y tremper les deux parties malades , aussi chaudement que l'on pourra le souffrir sans se brûler , & cela un bon quart d'heure à chaque fois , le matin & le soir ; pendant huit jours de suite , supposé que par les deux premiers coups d'essai les parties ne se gonflent pas d'avantage , auquel cas il faudroit renvoyer ce remède à une autre saison.

Il faut ensuite faire prendre , pendant un mois le matin une demie ecuelle de lait d'annesse deux heures avant de sor-

tir du lit , & pendant le dit tems le Chirurgien ordinaire fera sur les parties malades de très-legeres frictions , avec environ une dragme d'onguent napolitain , une ou deux fois par semaine , le soir avant le coucher ; après quoi on nous donnera avis de la reussite des remédes pour se déterminer aux choix des nouveaux qui pourront convenir.

Cependant , on doit éviter que cet enfant ne s'engorge d'aucune sorte d'alimens , il faut lui regler les heures fixes de ses repas , sans lui permettre de rien avaler dans l'entre deux. On le privera de l'usage du vin , de tout ce qui est poivré , épicé & de difficile digestion.

DIXIE'ME CONSULTATION,

CHIRURGICALE

Sur les Ecouelles ouvertes.

LE Conseil souffigné après avoir mutuellement réfléchi sur la relation très-exacte , & fort judicieuse des incommoditez de Mr. le Comte , est unanimement convenu , que la masse du sang est infectée d'un venin scrophuleux , qui commença de se manifester à l'âge de 5. ans , par une Tumeur froide à l'un des coudes , & qui se montre aujourd'hui par

des pareilles Tumeurs froides, répandues
l'un & l'autre côté du col sur le gozier,
et au devant du sternum ; la premiere de
ces Tumeurs, qui se présenta l'Automne
derniere au col après l'effort d'un éternue-
ment, en imposoit pour une Tumeur a-
veirismale, parce qu'étant sortie avec
violence de l'entre deux des muscles, où
elle s'étoit formée ; les Teguments furent
distendus, au point que le cours naturel
du sang, qui roule dans les arteres cuta-
nées, se trouvant fort gêné, il dut y sur-
venir des battements sensibles, qui cesse-
rent, dès que la suppuration finissant, la
peau se détendit, & ses arteres devinrent
libres.

Il y a lieu de soupçonner qu'un nouveau
venin verolique ne se soit joint au venin
prophuleux, puisque Mr. le Comte dans
sa premiere jeunesse, ayant souffert des
grandes fatigues, & s'étant exposé sans
ménagement, aux fix choses non natu-
rells, fut saisi d'une dartre miliaire près
de l'œil gauche ; ce soupçon se change-
roit bientôt en une conviction, si l'on
pouvoit se ressouvenir que quelque tems
avant cette dartre, il eut paru quelque
symptôme verolique aux parties de la gé-
nération, ou aux environs.

On est aujourd'hui pleinement con-
vaincu, que la pluspart des écouelles de-

pendent originairement d'un ancien venin verolique degeneré, qui provient de l'infection des parents ou des nourrices; ainsi c'est avec beaucoup de fondement que le sçavant Auteur de la relation propose les remèdes anti-veneriens dans cette fâcheuse maladie, où il n'est question, que de les bien menager, eû égard au temperament particulier, à l'âge, aux forces du malade, & aux différentes saisons de l'année; pendant lesquelles on les employera peu à peu, pour détruire le virus par une extinction entiere; ou cure radicale; sans se mettre en peine de procurer la salivation, le cours de ventre, ni les sueurs excessives; parceque ces sortes d'évacuations ne servent qu'à épuiser les malades, & ne donnent pas le loisir au mercure de rouler assez dans le sang, pour y parcourir tous les plus petits tuyaux lymphatiques où le venin s'est cantonné depuis long-tems.

Pour remplir cette indication dans le cas present, il faut d'abord avoir égard à l'état des Tumeurs, pour les traiter diversement selon qu'elles sont, ou simplement schirreuses, ou suppurées sans ouverture, ou percées; les schirreuses seront seulement frottées avec l'onguent mercuriel, & couvertes d'un emplâtre de diabotanium, ou de celui de vigo quadruplicato

uplicato mercurio , pour tâcher de les
efoudre ; lorsqu'elles s'ouvriront d'elles-
mêmes , ou si elles sont déjà ouvertes , il
lut se contenter d'y appliquer un plu-
aaceau garni du même onguent, qui pe-
etre pour lors très-aisément dans le sang
ar le bout des vaisseaux ouverts , & qui
roduit par consequent plus d'effet &
aucoup plutôt. On ne doit ouvrir ces
ortes des Tumeurs scrophuleuses , qu'a-
rès en avoir bien fondu toutes les dure-
s schirreuses, que la suppuration est par-
ite, qu'il y a des sinus profonds ; ou bien
ans le cas des caries aux os, ou aux ten-
ons , dont on est obligé de procurer l'ex-
liation. Le venin de ce fâcheux mal
indigne très-aisément ; & produit des
tumeurs , ou des playes chancreuses ,
orsqu'on l'expose trop tôt à l'air , ou
u'en le traitant rudement dans les pan-
ments, on n'a pas soin de l'attaquer par
on remède spécifique , à peu près de la
aniere qui suit.

Tandis qu'on traitera les Tumeurs
xterieurement selon les regles de l'art ,
n fera prendre au malade , tantôt une
isane de falsepareille , d'esquine , de
ayac , d'antimoine crud & de mercure
oulant ; tantôt le lait de vache coupé a-
ec une simple infusion de falsepareille ;
sistant à l'une de ces deux boissons ,

dont on se trouvera le mieux , ladite ptisane se prenant trois fois par jour , à la dose de six onces pour chaque prise ; l'une le matin à jeun deux heures avant sortir du lit , la seconde vers les quatre heures du soir , & la troisième prise en se mettant au lit ; & cela pendant quinze à vingt jours de suite sans interruption , à moins qu'on ne s'en trouve trop échauffé ; auquel cas on prendra seulement une fois par jour le matin à jeun , le susdit lait coupé pendant une vingtaine de jours.

L'usage de ces deux boissons étant fini on essayera si l'estomach de Mr. le Comte peut s'accommoder du lait entier d'ane ou de vache dont on lui servira une bonne écuelle le matin , deux heures avant son lever , pendant un mois de suite ; après lequel on essayera le lait entier de vache , dont on prendra deux soupes par jour , sçavoir le matin à jeun & le soir en se mettant au lit ; continuant jusqu'à parfaite guérison & aussi long-tems qu'on pourra s'en accommoder ; sans qu'il soit nécessaire d'user d'aucune espece de purgatif , qu'une longue expérience nous a fait voir être entièrement contraires à l'effet du remède suivant , qu'on doit regarder comme le seul & véritable spécifique.

Lorsqu'après avoir fini la ptisane sudorifique mercurielle , l'on commencera les

l'ait ci-dessus marquez. On menagera les frictions mercurielles de loin en loin, pour éviter toute évacuation sensible, & l'on emploiera peu d'onguent à chaque fois, de maniere qu'ayant égard à la quantité du mercure, qui entrera dans le sang par le pansement des Tumeurs; on commencera de n'appliquer par exemple que deux dragmes d'onguent aux deux pieds; trois jours après on frottera depuis les pieds exclusivement jusqu'aux demi jambes, avec demi once dudit onguent, pour revenir au bout de trois à quatre jours à une troisième friction depuis les demi jambes jusqu'aux genoux inclusivement, avec autres deux dragmes, ou demi once d'onguent suivant les effets, qu'auront produit, les deux premières frictions, & ainsi de suite: ou continuera de couvrir tout le corps dudit onguent, à la réserve du bas ventre, de la poitrine en devant, & de toute la tête.

Dans le menagement de ces frictions mercurielles, outre l'attention qu'il faut avoir de ne procurer aucune forte évacuation sensible, on doit surtout s'appliquer à considérer l'état des Tumeurs, qui doit servir de regle certaine, pour marquer une entière guérison; ainsi supposé que le mercure appliqué par les frictions ordinaires, animât trop le sang; il faut

droit se contenter d'appliquer le dit onguent sur les Tumeurs en la maniere marquée ci-dessus ; sans que le malade soit obligé de garder la chambre ; pouvant vaquer à ses occupations ordinaires en ville, ou à la campagne ; avec cette seule précaution, de ne pas trop s'exposer au grand vent froid , & de ne faire aucun excès de bouche ; il se privera des alimens du haut goût, du vin pur , de la friture , de la pâtisserie , des herbes crues , & des alimens indigestes , soupant toujours très-légerement , surtout , quand on devra prendre la soupe au lait de vache en se mettant au lit.

*Délibéré à Montpellier le 26. Septembre
1726.*

ONZIE'ME CONSULTATION
CHIRURGICALE,
*Sur un Phlegmon œdemateux de la
mammelle.*

PUISQUE le volume de la mammelle dont Madame se plaint depuis un mois & demi , a fort augmentée tout à coup , en conséquence d'une nouvelle très-affligeante , qui lui fut annoncée brusquement , & qui fut bientôt suivie de violentes convulsions ; cette Tumeur nous paroit devoir être rapportée à ces sortes de

fluxions phlegmoneuses , qui dépendent d'un engorgement général des principaux vaisseaux de la partie affectée ; & c'est précisément à raison de cet engorgement total de la mammelle , que la malade dit ressentir un poids considérable , qui est entretenu par le séjour de cette même limphe du sang , qui a souvent menacé Madame de fréquentes hidropisies , & qui entretient actuellement l'enflure constante des jambes.

La douleur cuisante , qui commença dès lors à se faire sentir au-dessous de cette mammelle du côté du bras , peut avoir été produite par quelque faisceau des fibres du muscle pectoral , qui lors des violentes convulsions , n'ont pas pu se remettre dans leur premier état ; & y ont gêné le cours naturel du sang , ce qui secoue rudement les filets nerveux , pour peu qu'on y touche ; pour lors l'impression se transmet de là , dans toute l'étendue de la mammelle , par la continuité des mêmes filets nerveux. Il n'y a nulle apparence que cette douleur ait été occasionnée par le coup qu'on suppose avoir reçu dans cette partie ; tant parceque celle-ci est trop basse & trop profonde , pour avoir été exposée au coup supposé , que parcequ'on ne s'est jamais appercu d'aucun changement , dans la peau , qui au-

roit dû souffrir la premiere impression du coup.

La Glande un peu gonflée, qu'on trouve à l'endroit de la douleur, & qui se perd entre les doigts à travers la mammelle gonflée, cette glande, dis je, me paroît devoir être regardée dans cette occasion, plutôt comme le produit ou l'effet de la douleur, que comme la cause; puisque cette douleur cuisante a constamment précédé le gonflement de la glande, au lieu que dans la véritable origine des cancers, dont la malade paroît avoir l'esprit extrêmement frappé, les Tumeurs restent long-tems indolentes, avant que de produire cette fâcheuse maladie, qui se forme toujours peu à peu par congestion, & jamais tout à coup par fluxion, comme dans le cas present; on a donc eu raison de regarder cette Tumeur de la mammelle, comme un véritable œdeme phlegmonieux, ou bien un petit phlegmon œdémateux; puisque toute la partie est gorgée de limphe; & qu'il n'y a qu'un seul petit endroit douloureux où le sang s'est fort engagé comme le petit phlegmon étoit d'abord trop profond pour pouvoir y appliquer aucun topique; on a très-bien fait de commencer par les remèdes internes, capables de donner un peu de liquidité aux Tumeurs pour les rendre plus coulantes, & en

Faciliter la circulation; aussi s'est-t-on bien trouvé des bouillons d'écrevisses, qui ont produit du soulagement, puisque depuis les douleurs sont moins fréquentes & moins vives; pour suivre les mêmes indications, & vider en partie les serres lymphatiques, dont le sang est surchargé, on propose ce qui suit,

Prenez de la décoction commune des lavemens ordinaires une livre, du catholicon fin deux onces, du miel rosat une once, mêlés le tout pour faire un lavement, qu'on prendra à heure commode; & qu'on réitérera toutes les fois que le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu, si l'enflure des jambes n'est pas fort considérable, & qu'elle permette de découvrir les veines du pied après une ligature convenable; l'on ouvrira une de ces veines, pour en tirer huit à neuf onces de sang; sur tout si la malade n'est encore réglée, & que cette évacuation ne soit pas tout à fait libre, comme il y a lieu de le soupçonner par le gonflement de la mamelle; que si la saignée n'est pas praticable au pied, on lui substituera celle du bras, pour passer le sur lendemain à cette purgation.

Prenez du mercure doux, sublimé trois fois, quinze grains; incorporés les avec une suffisante quantité de pulpe de casse, récemment tirée de sa cane, & passée par le tamis, pour faire

un bolus que la malade prendra le matin à jeun, avalant par dessus la potion suivante.

Prenez de la rhubarbe choisie, concassée & suspendue dans un nouet de linge lâchement plié, une dragme : du fenné mondé une dragme & demie; du sel vegetal demi dragme: mettez le tout à infuser à tiede pendant la nuit dans une suffisante quantité d'une décoction de tamarins gras : dans six onces de cette couleure & forte expression, on dissoudra deux onces de manne grasse, & une once de sirop de fleurs de pescher pour une potion, à prendre comme il est dit.

Le lendemain de la purgation, on prendra le matin à jeun un bouillon de veau, fait au bain marie de la maniere suivante; qu'il faudra continuer tout au moins pendant quinze à vingt jours, & même plus long-tems si le Médecin ordinaire le trouve à propos.

Prenez de la chair maigre de veau, coupée par lames très-fines, deux livres; des feuilles de chicorée sauvage hâchées menu, deux poignée de cerfeuil hâché de même, ensemble une poignée, de rhubarbe en poudre très-fine, une dragme : des fleurs de sel armoniac martiales, mêlées avec ladite rhubarbe huit grains; mettez le tout lit sur lit dans un pot de terre verni; en sorte que les lames de veau soyent cachées par les herbes, & que la poudre soit repandue sur ces herbes; ajoutés sur le tout trois ou qua-

tre cuilleres au plus d'eau de fontaine; couvrés
ensuite le pot, & le luttés exactement, pour
que rien ne puisse transpirer; mettés le dans un
poëlon ou chauderon plein d'eau sur le feu, pour
que la dite eau bouille sans discontinuer pen-
dant six heures; ayant soin de la renouveler :
après quoi vous exprimérés fortement la ma-
tiere, & en tirérés sept à huit onces du suc
qui a été coulé, que la malade prendra avant
sortir du lit, le matin à jeun, comme il a été
dit ci-dessus.

Pendant l'usage de ces bouillons, on
boira pour boisson ordinaire, d'une ptisane
faite avec une suffisante quantité de racines
de cane, bouillies dans de l'eau de fontaine
jusqu'à la diminution d'un tiers; y ajou-
tant sur la fin de la cuite, un petit bâton
de reglisse concassé, pour rendre la boisson
agréable au goût; après avoir usé huit jours
de cette ptisane, on lui en substituera
une autre, faite avec la troisième partie
d'une poignée de chacune de ces herbes,
pimprenelle, capillaire, & politric, qu'on
jettera simplement dans deux pintes
d'eau de fontaine bouillante, couvrant
le pot, & le retirant du feu, pour verser
la liqueur au clair dèsqu'elle sera refroi-
die; après huit jours de boisson de cette
seconde ptisane, on insistera à celle des
deux, dont aura ressenti le meilleur effet,
du côté des urines abondantes, & du dé-

gonflement de la mammelle ; lorsque par les secours ci-dessus marqués, la mammelle dégonflée laissera mieux apercevoir la glande douloureuse ; supposé que la douleur persiste, on y appliquera un cataplasme fait avec le ris concassé & le moust de vin frais cuit en refiné ; ces deux choses mêlées ensemble à parties égales, & cuites en consistance de cataplasme seront appliquées deux fois par jour sur le bas, ou au-dessus de ladite mammelle d'où l'on sent partir la douleur ; continuant pendant un ou deux mois, sans y appliquer absolument aucun autre topique, sous quelque prétexte que ce soit ; que si contre notre attente ce remède ne soulage pas, on pourroit tout-au-plus y appliquer un linge chaud, qu'on auroit trempé dans de l'urine, & ensuite fortement exprimé, en attendant les chaleurs de l'Eté prochain ; auquel tems s'il reste quelque gonflement à la mammelle, nous serions d'avis qu'on se transportat jusqu'au bord de la mer, pour y appliquer le sable chaud, qui nous a souvent réussi en pareille occasion.

Pendant le cours des remèdes ci-dessus marqués ; si la malade étoit fort pressée de sa douleur, ou qu'elle eut des insomnies fréquentes, il faudroit lui faire prendre de fois à autre quelque petite dose de

rop de pavot , ou de laudanum liquide ,
soir en se mettant au lit ; on peut même
ans ces cas après l'usage des bouillons
u bain marie, ordonner du petit lait cla-
ffé ; du lait de vache écrémé , ou bien
u lait entier d'anesse le matin à jeun ,
ivant la portée de l'estomach ; on ne
oit observer aucun des jours maigres or-
onnés par l'Eglise jusqu'à parfaite gué-
son ; l'on doit se priver des ragouts, de la
iture , de la pâtisserie , des herbes crues,
t de tout aliment indigeste ; dînant selon
appetit avec du bon bouilli & du roti ;
our ne souper que fort legerement, deux
eures avant se mettre au lit ; il faut de
lus éviter les fortes contentions d'esprit ,
ne pas trop s'occuper des suites de son
al , qui ne seront pas funestes, quoiqu'il
oit selon toute apparence un peu long.

Délibéré à Montpellier, le 6 Janvier

726.

DOUZIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur une Dartre farineuse.

A Démangeaison , dont le malade se
plaint depuis quelque tems , aux
environs du fondement jusques aux testi-
cules, & la nécessité où il se trouve de ren-

dre souvent son urine dependent, selon toute apparence, de la même cause que les attaques des goutes, auxquelles il se trouve sujet; puisqu'on a constamment observé que ces démangeaisons ont augmenté, ou diminué, à proportion que la goutte a disparu ou reparu.

Comme nous croyons que la goutte dépend originairement des petites concrétions pierreuses, qui se ramassent peu à peu aux environs des articulations; nous jugeons de même que la démangeaison en question est entretenue par des pareilles concrétions, qui s'arrêtent dans les petits vaisseaux cutanés des environs du fondement & des bourses, où ils gênent le cours des liqueurs, & y produisent une espèce de Dartre farineuse, ou de petites Gales, qui démangent nécessairement à mesure qu'elles s'élèvent sur la peau.

Il y a lieu de soupçonner que cette Dartre, ou ces Gales, dont le propre est de ramper d'une partie à l'autre, auront passé des parties externes, aux environs du Puy de l'urètre ou du col de la vessie, dont le tissu doit être devenu un peu plus sensible, puisque le malade ne sauroit y retenir long-tems une grande quantité d'urine; & qu'il est obligé d'uriner souvent. Ce soupçon nous paroît être confirmé, en ce que le malade urine à plein tuyau dans

une sorte de posture, & qu'il rend des
lignes un peu blanches, chargées d'une
pece de filasse à flocons, qui ont beau-
coup de rapport aux écailles ou éleva-
ments de la surpeau, qui se séparent de la
peau; & qui se separoient autrefois des
parties où la goutte s'étoit fait sentir.

On pourra s'assurer que la fréquence
de l'urine, est une suite de la dartre, si en
travaillant à soulager la démangeaison
exterieure; on s'apperçoit que le cours de
l'urine change & devient naturel pour cet
effet, nous sommes d'avis, qu'on commen-
ce par appliquer incessamment sur les par-
ties, où l'on sent la démangeaison de la
pommade suivante à la grosseur d'une
plumette, le soir avant s'aller coucher.

Prenez du benjoin amandé bien choisi, &
souffre vis de couleur grise, de chacun
six onces: réduisez ces deux drogues en pou-
dre très-fine & mêlés exactement en le pas-
sant sur le porphyre: ajoutez y ensuite une
suffisante quantité de bon beurre frais non salé;
agités les quelque tems ensemble dans un
mortier de marbre ou de verre, pour les redui-
re en consistance d'une pomade molle, douce &
égale, dont on se servira, comme il est mar-
qué ci-dessus.

Cette pommade dont on doit user deux
à quinze jours de suite, m'a toujours
suffi dans les vieilles Dartres miliaires

& farineuses ; au lieu qu'il faut employer l'onguent pompholix & le Néapolitain en parties égales , lorsque la Dartre est couverte de grosses croutes , sous lesquelles il s'y forme de la supuration ; j'employerois aussi dans ce dernier cas , le seul machesfer réduit en poudre très-fine , & detrempée avec de la salive pour former une espèce de pommade noire , qu'on appliqueroit sur la Dartre une fois par jour ; comme je n'ai pas vu celle dont il s'agit ici , j'ai cru devoir proposer ces trois remèdes extérieurs , qu'on pourra tenter successivement , insistant à celui dont on se trouvera le mieux.

Lorsque la démangeaison se trouve accompagnée d'une chaleur acre & mordante ; il faut laver la Dartre , deux ou trois fois par jour , avec une simple dissolution de sel de Saturne dans une suffisante quantité d'eau de plantain ; & lorsque les obstructions emportées par la pommade , & la chaleur calmée par le sel de Saturne ; il ne reste plus qu'à déterger & consolider les petites Gales, la seule eau de balne chauffée, & appliquée à la faveur d'une éponge, convient parfaitement bien une ou deux fois par jour.

Le lait est un aliment très-convenable aux gouteux ; il convient aussi parfaitement bien pour calmer les démangeaisons

de la peau, & pour rendre les urines plus égales plus douces, & plus coulantes; ainsi supposé que l'estomach du malade puisse s'en accommoder, nous lui conseillons de commencer incessamment le lait entier de vache en soupe quatre fois par jour, avec du pain & du sucre pour toute nourriture, comme il se pratique ici sous le nom de diete blanche. Nous serions d'avis qu'on l'observât pendant trois semaines ou un mois, & même plus longtemps, si l'on s'en trouve soulagé; comme il y a tout lieu de l'esperer.

Supposé qu'on ne puisse pas s'assujettir à cette diete; on se contentera de prendre le matin à jeun une écuellée de lait d'anesse frais tiré, un peu chauffé, & dans lequel on aura fait dissoudre une suffisante quantité de sucre en poudre, suivant le goût du malade; continuant pendant un mois de suite, sans qu'il soit nécessaire de se purger avant, pendant, ni après ledit lait d'anesse, non plus que pendant tout le cours de la diete blanche; une longue expérience nous ayant appris, que les fréquents purgatifs empêchent le bon effet du lait, & sont contraires à la plupart des gouteux.

Puisque le malade s'est trouvé considérablement soulagé, & comme entièrement délivré de ses attaques de goutte, par

les frictions à sec de la peau , auxquelles il s'est habitué depuis huit ou neuf mois ; nous lui conseillons de les continuer ; il se procure par ce moyen une transpiration plus libre & plus abondante , qui évacue l'humeur de la goutte ; ou qui en détourne les dépôts. Il doit par la même raison se donner chaque jour autant d'exercice du corps , qu'il en pourra supporter sans se fatiguer, soit en se promenant à pied dans son appartement , ou aux promenades publiques, soit faisant souvent quelques petits voyages en chaise de poste , lorsque la saison le permettra ; on doit éviter l'air trop froid & venteux , qui bouche la transpiration , il faut le respirer aussi chaud ou temperé qu'on pourra ; du reste on observera, comme on fait un regime égal & uniforme, pour le boire, & le manger , & les heures réglées du coucher , & du lever ; se privant des alimens poivrés , salés , épicés , des herbes crues , comme de la salade , des legumes , du fromage , & autres alimens indigestes ; on pourra pourtant user quelque fois des bons poissons, tels que sont les soles & les rougets ; pourvu qu'ils soyent cuits simplement sur le gril , enveloppez d'un papier enduit de bon beurre ; les mêmes poissons seroient nuisibles , si on les mangoit en friture ou en sausse avec des épiceries : on pourra
aussi

Il faut aussi avaler quelque fois des œufs cuits en
bouillie comme il se pratique dans le cours
de la diete blanche.

Délibré à Montpellier le 22. Novembre
1728.

TREZIE'ME CONSULTATION

CHIRURGICALE

Sur des Ulceres aux jambes.

Les frequentes contentions d'esprit avec
lesquelles Mr. s'est appli-
qué pendant un très-long-tems au travail
au Cabinet, ne lui ayant pas permis de
regler pour les heures & la forme de
ses repas, ni de faire un certain exercice
modéré dont notre machine a besoin,
pour regler le cours naturel des liqueurs;
son estomach & ses jambes ont été les pre-
mieres parties à se ressentir de ce travail;
l'estomach dérangé par l'irregularité des
repas, a produit des indigestions; & les
jambes oisives étant les plus éloignées du
cœur, ont laissé croupir dans leurs petits
vaisseaux capillaires les dépôts que ces
indispositions fournissent au sang.

Ces dépôts commencerent à se faire
sentir au mois d'Août de l'année 1714.
par une rougeur sur le pied gauche à l'oc-
casion d'une legere piqueure sous l'ongle
du gros orteil, ce premier dépôt sembloit

porter le caractère d'une espèce de goute qui eut des suites extraordinaires & très-fâcheuses à raison des grandes fluxions qu'elle attira sur toute la jambe du même côté; ces fluxions produisirent des vives douleurs pendant trois mois, au bout desquels elles occasionnerent une gangrene naissante, qui se termina par une heureuse suppuration, qu'on conduisit sagement jusqu'à parfaite guérison.

Lors de ce long orage, M. . . . fut forcé de suspendre ses grandes occupations; il se regla pour ses repas jusqu'à retrancher entièrement le souper; il reprit par là, avec le secours des bains de Balarue, sa première santé, qui se seroit peut-être soutenue de même sans la Campagne surmer qu'il fut obligé de faire vers les côtes d'Italie pendant le rude Eté de l'année 1719. il renouvela pour lors ses indigestions d'estomach en faisant trois repas par jour, & en buvant du vin pur, sans en ressentir d'abord aucune incommodité, parce que les sueurs abondantes occasionnées par la saison, desemplissant les vaisseaux prévenoient les engagements; cependant ces indigestions augmentèrent considérablement, lorsqu'étant fort appliqué au service du Roy pendant la contagion, il continua l'irrégularité de ses repas, il but du vin pur & beaucoup de toutes for-

es de liqueurs les plus ardentes qui animerent son sang & gâterent son estomach, au point de le mettre hors d'état de supporter le moindre remède rafraîchissant.

Avec de telles dispositions, il n'est pas surprenant que sans aucune nouvelle cause extérieure & manifeste, il se soit formé au mois de Janvier dernier, un nouveau dépôt de goute sous l'ongle du gros orteil du pied droit, ce dépôt ayant duré 3 mois sans changer la couleur de la peau, attira enfin par ses vives douleurs des nouvelles luxions sur toute la jambe du même côté droit à peu près pareilles à celles qui avoient paru en 1714. sur la jambe gauche, & par les mêmes raisons.

Comme ces deux jambes, par la raison marquée ci dessus, sont ordinairement couvertes d'une transpiration fort grossière, qui s'épaississant en farine, y forme souvent des croûtes, des pustules charbonneuses & des Ulceres rebelles, la jambe droite a dû nécessairement, dans ce second orage, être travaillée de vives douleurs par l'engorgement des vaisseaux sanguins, qui ne pouvant porter toute leur liqueur aux tegumens Ulcerés, ont occasionné des embarras phlegmoneux dans les membranes propres des muscles, & jusques dans le périoste qui couvre les os de la jambe malade : des parties mem-

brancuses naturellement très-sensibles étant ainsi engorgées, auroient sans doute produit une véritable gangrene, si l'on ne l'eut prévenue par de bons remèdes chirurgicaux qu'on employa au mois de Mars dernier.

Quoique ces remèdes eussent réduit à la fin d'Avril ladite jambe dans son état naturel, en dégorgeant les vaisseaux sanguins, qui produisoient la tumeur phlegmoneuse; cependant les vaisseaux lymphatiques restèrent trop remplis de limphe; puisque cette jambe s'enflait encore pendant le jour; outre ce léger embarras des tuyaux lymphatiques, l'estomach continuant ses indigestions, il s'est refait depuis quelques jours des nouvelles fluxions avec des vives douleurs, & la même jambe s'est recouverte de beaucoup de vessies qui fournissent une suppuration fort épaisse.

Les choses étant aujourd'hui dans cette triste situation d'un estomach dérangé sujet aux aigreurs, d'un sang fougueux surchargé d'indigestions très-actives, avec une jambe engorgée & couverte de petits Ulceres; on doit avoir en vûe de rétablir les digestions, d'adoucir ou de calmer la fougue des humeurs, & de délayer ou de pousser par la transpiration la limphe grossière qui fait les dépôts, &

qui occasionne les fluxions, c'est pour tâcher de remplir ces indications que le Conseil souffigné a unanimement convenu des remedes suivans.

Si l'état & les forces du pouls le permettent, on ouvrira la veine de l'un des bras pour en tirer environ huit onces de sang; on le purgera incessamment avec sa médecine ordinaire, commençant dès le lendemain de prendre le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet & demie douzaine d'écrevisses de riviere rouges dans l'eau bouillante, puis écrasées dans un mortier de pierre ou de marbre; le ventre de ce poulet sera farci avec demie once de semences froides mondées & concassées, & d'un petit brin de canelle aussi concassée; on ajoutera dans la coulure dudit bouillon tantôt six cuilleres de suc de bourache, tantôt autant de suc de cerfeuil, & quelquefois quatre cuilleres de suc de menthe de jardin, insistant à celui de ces trois suc dont l'estomach s'accommodera le mieux; on continuera ledit bouillon d'écrevisses quinze à seize jours de suite, au bout desquels on se repurgera comme au commencement, pour passer le lendemain à l'usage de cette opiate stomachique.

Prenez de bonne écorce du Pérou choisie, & réduite en poudre très-fine, deux onces; de

la racine de gentiane séchée & grossièrement concassée, une once ; de l'aloës succotrin réduit en poudre, demie once ; ces trois drogues mêlées ensemble, soient placées dans un matras de ver luté par le bas, versez-y par-dessus du bon vin blanc à la hauteur de quatre travers de doigts, mettez en digestion sur le bain de sable pour tirer une teinture forte, laquelle ensuite on fait évaporer à petit feu, jusqu'en consistance d'un extrait un peu ferme, auquel extrait on ajoutera du sel fixe d'absinthe, du sel de la petite centaurée, & du sel fixe de sel armoniac, de chacun un scrupule, & avec une suffisante quantité de bon quinquina réduit en poudre très-fine ; réduisez le tout en consistance d'une opiate solide, dont la dose sera depuis une dragme jusqu'à deux dragmes le matin à jeun, & qu'il faudra continuer pendant huit jours de suite.

On avalera immédiatement par-dessus chaque prise de cette opiate, une écuelle de petit lait de vache bien clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on aura éteint un fer rouge de feu, y ajoutant ensuite trois cuillerées de suc de fumeterre, & autant de sucre qu'il en faudra pour rendre la boisson agréable.

L'usage de l'opiate étant fini, on prendra les demis bains domestiques d'eau tiède le matin, dans lesquels on avalera une écuelle de ce même petit lait, restant en.

iron une heure dans l'eau , on continuera pendant huit à dix jours , & même plus long-tems si l'on s'en trouve soulagé.

Après les demis bains on prendra pendant deux neuvaines les eaux minerales de la fontaine de Vals , dite la Marquise , qu'on aura soin de faire chauffer au bain-marie avant de les avaler ; on se purgera au commencement & à la fin de ces eaux , & on laissera quelques jours d'intervalle d'une neuvaine à l'autre.

Les chaleurs de l'Eté étant entièrement passées , on reprendra pendant huit jours l'opiate stomachique ci-dessus marquée , après quoi on essayera si l'estomach peut s'accommoder du lait entier d'ânesse ou de vache , ou bien de celui-ci coupé avec une legere decoction de falsepareille ; on tentera aussi ledit lait de vache entier avec du café , le thé & un petit brin de canelle sans sucre ; on pourra l'essayer de même avec l'infusion de menthe , de petit absynthe , ou autre stomachique convenable ; si ces essais réussissent , on passera au lait pour toute nourriture , en prenant 4 soupes par jour faites avec le seul lait de vache legerement chauffé & versé sur une suffisante quantité de tranches de pain suivant l'appetit ; que si l'estomach ne peut absolument pas s'accommoder d'aucune espece de lait , il faudra se tour-

ner du côté des sudorifiques ; dans ce cas on propose les bouillons de vipere , la pti-
sanne de felsepareille, d'esquine de bois de
gayac & autres semblables ; on pourra
même au mois de Septembre prochain
revenir à Balarue pour y prendre les
bains dont M. de... usa avec succès en
l'an 1717. on lui recommande sur-tout
d'employer le laudanum liquide à une do-
se convenable , lorsqu'il sera pressé de ses
vives douleurs, ou qu'il ne pourra pas
dormir ; on ne doit pas craindre ce reme-
de dans cette occasion , parce que la viva-
cité des douleurs & les longues insomnies
échauffent si fort toute la machine , que
souvent sans ce prompt secours, tous les
autres remedes deviennent inutiles.

Quant aux remedes chirurgicaux qu'on
doit employer incessamment sur la
jambe malade ; il nous paroît que les sim-
ples feuilles fraîches de plantain, de lierre,
de solanum racemosum & de jusquiame ,
doivent être appliquées sur les petits Ul-
ceres pour les entretenir dans une juste
souplesse qui en facilite les supurations ;
pour emporter la crasse de la transpiration
& calmer les douleurs , on propose des la-
vages ou bains de toute la jambe malade
avec les eaux chauffées de la mer , de Ba-
larue & celles de Bareges , ou au défaut
de celles-ci, une eau minérale sulphurée

& aromatique artificielle, qu'on pourra faire en mettant bouillir dans quatre pots l'eau de fontaine pendant une bonne heure, deux livres de soufre vif, & une demie livre de benjoin amigdaloides, les deux réduits en poudre grossiere; l'ébullition ou la cuite finie, on passera cette décoction toute bouillante à travers une seriette, & on la versera dans autant de la même eau de fontaine qu'il en faudra pour y tremper toute la jambe malade: on insistera à celui de ces remedes externes dont on se trouvera le mieux; on ouvrira aussi incessamment un cautere à la jambe saine, & un autre à l'un des bras ou à la nuque du col, pour détourner la grande quantité des sérositez que le malade sent souvent tomber dans son estomach, de même que la limphe qui entretient les enflures des jambes; on laissera couler ces deux cauteres aussi longtemps qu'il se pourra.

La diete doit se regler suivant les differens états où M. . . . se trouvera; si à raison de sa foiblesse, de la vivacité de ses couleurs, ou de la fièvre qui pourroit survenir, il ne pouvoit pas manger, on le nourrirait avec des bons bouillons, de la gelée au veau & à la corne de cerf, ou bien des coulis faits des aîles & blanc de la volaille rôtie; que s'il peut se nour-

rir des alimens solides , on se contente de l'exhorter à ne pas souper , de ne pas boire de vin pur , de se priver de tous les ragoûts , fritures , patisseries & de tout aliment indigeste ; qu'il boive toujours aussi chaudement qu'il pourra de son eau panée , si mieux il n'aime user de l'eau de maine , tant pour boisson ordinaire en la panant , que pour tous ses bouillons ou tous ses potages.

Délibéré à Montpellier le 5. Juin 1725.

QUATORZ. CONSULTATION
CHIRURGICALE

Sur un Flux Hemorroidal excessif & périodique , accompagné & suivi de plusieurs accidens particuliers.

LES Hémorroïdes auxquels la Malade étoit sujette qui ont commencé de couler dès que les menstrues ont cessées , sont aujourd'hui selon toute apparence , l'unique cause & la véritable source des pertes de sang excessives qui surviennent une ou deux fois le mois , depuis quatre ans.

Toute Tumeur hémorroidale tant interne qu'externe est formée d'une veine variqueuse qui reste quelque tems à se

remplir de sang ; cette liqueur n'est obligée de se répandre que lorsqu'elle a forcé sa prison , en déchirant la partie des veines variqueuses qui se trouve la plus foible & la moins exposée au pressement de ses voisines qui pourroient la soutenir.

Lorsque cette déchirure est considérable , & qu'elle reste cinq jours à se fermer , la perte de sang est plus excessive , & les gros vaisseaux se désemplissent jusqu'à produire la syncope ; au lieu que la déchirure étant moindre , ou se fermant plutôt , il doit couler moins de sang , pour lors le reste de cette liqueur rassemblée est obligée de se détourner par les vaisseaux collatéraux dans le propre tissu des boyaux , où il produit la diarrhée qui persiste pendant cinq jours ; lorsqu'à l'occasion de cette diarrhée , qui est précédée d'une perte de sang sans douleur , on a voulu nommer cette maladie un flux hépatique ; ce n'étoit qu'une question de nom qui ne change rien pour le fonds du mal.

Après la diarrhée le ventre devient paresseux , on y sent par intervalle quelques douleurs , on a un dégoût continuel suivi d'insomnie , & les jambes restent œdémateuses ; ces accidents nous paroissent estre une suite des grandes évacuations ; les vaisseaux capillaires se trouvant par là trop

affaïssés ne sçauroient recevoir leur liqueur qu'avec peine & irregularité, les parties qui en sont trop distendues souffrent de la douleur, celles où les liqueurs s'arrêtent sont dans l'inaction, & celles où elles s'épanchent sont attaquées d'œdeme.

Lors qu'en suite les vaisseaux sanguins étant remplis de nouveau, se trouvent prêts à s'ouvrir dans les veines variqueuses engorgées, la malade sent des picotements qui dépendent du battement irregulier des arteres, & qui sont ordinairement les avant-coureurs de toutes les grandes pertes, & de plusieurs autres maladies.

Si les veines hémorroidales variqueuses étoient ici assez près du fondement, pour pouvoir se presenter toutes en dehors par les efforts qu'on a coutume de faire en allant au siege, on pourroit esperer de tarir la source du mal & emporter l'unique cause par la main d'un habile Chirurgien qui couperoit, lieroit ou resserroit par des astringents tout ce qui se trouveroit avoir besoin de son secours, comme nous l'avons vû pratiquer souvent en cette Ville avec succès en pareilles occasions.

Supposé qu'on ne puisse pas employer ce moyen, on doit avoir en vûe de donner un peu plus de liquidité aux humeurs pour qu'elles roulent plus aisément, & de rendre les vaisseaux plus souples pour

moderer leurs vives oscillations dans le tems des grandes pertes ; indications qu'on tâchera de remplir par le long usage des remedes suivans.

Puisque les saignées ont prévenu les grandes pertes de sang & les syncopes, on pourra les ménager suivant l'état ou les forces de la malade & la prudence du Médecin ordinaire ; mais nous ne croyons pas qu'il y faille trop insister, de peur d'augmenter les accidens ci-dessus marquez, & principalement les tumeurs œdémateuses qui sont souvent des avants-coureurs d'une hydropisie incurable ; dès que la perte du sang commencera, on tâchera de l'arrêter par cette petite potion.

Prenez du bon hypecacuana brun bien choisi, & réduit en poudre très-fine, vingt-grains ; de la bonne eau de fleurs d'orange, trois cuillérées à bouche, & avec tant soit peu de confection d'hyacinte, mêlez exactement le tout, pour faire une petite potion qu'on prendra sur le champ après l'avoir un peu agitée.

Cette potion ayant fini son effet, on prendra de fois à autre quelques cuillieres de suc d'ortie entre les bouillons ; on usera pour boisson ordinaire d'une ptisanne faite avec la racine de la grande confoude, une pincée de roses rouges de Provins, & deux ou trois balauftes, ces trois drogues légèrement bouillies dans une suffisante

270 Consultation Chirurgicale
quantité d'eau de fontaine.

Au suc d'ortie on fera succeder tantôt le sang dragon & l'alun, de chacun demie dragme; tantôt une dragme de cachou réduit en poudre très-fine ou en petits trochiques écrasez, ou bien on pourra donner soir & matin deux dragmes de cette opiatte, tant que la perte de sang ou la diarrhée dureront.

Prenez de la conserve de coins & de la confection d'hyacinte, de chacune demie once; du corail rouge préparé, & des yeux d'écrevisses de riviere, de chacune trois dragmes; du sang dragon & de la terre du Japon, de chacun deux dragmes; de l'hypocistis réduit en poudre, une dragme, avec une suffisante quantité de sirop de roses séches, mêlez exactement le tout pour en former une opiatte à l'usage marqué.

Dans l'intervalle desdites pertes, on usera des bouillons faits avec un jeune poulet farci d'orge mondé & concassé, & avec environ demie once de chacune des racines des herbes suivantes, chiendent, asperges sauvages & caprier; demie heure avant retirer le pot du feu, on y mettra bouillir une demie poignée des sommités du petit absynthe, & autant de feuilles de menthe de jardin; lorsqu'on retirera le pot du feu, on y jettera demie dragme de tartre calibé soluble, & une

pincée des quatre fleurs cordiales; continuant pendant sept à huit jours, le matin à jeun.

A ces bouillons succedera une écuelle de petit lait de vache clarifié avec le blanc de deux œufs, dans lequel on aura éteint un fer rougi au feu, & on ajoutera autant de sucre candi en poudre, qu'il en faudra pour rendre cette boisson agréable au goût de la malade; pendant l'usage de ce petit lait, qu'il faudra continuer le matin à jeun pendant dix à douze jours; on prendra de fois à autre, dans l'entre deux des repas, quelques tasses d'infusions des plantes vulnéraires des Suisses en guise de thé; on pourra aussi user deux ou trois jours de suite de quinze à vingt gouttes de baume blanc de copahu, dans la premiere cuilliere dudit petit lait ou de ladite infusion.

On rendra la premiere & la derniere prise du petit lait purgatives, en y faisant infuser, au lieu du fer rougi, une demi dragme de rhubarbe concassée, & une dragme de mirobolans citrins aussi concassés; ajoutant à la coulure, au lieu du sucre, deux onces de manne grasse.

Si l'estomach de la malade pouvoit ensuite s'accommoder du lait entier, nous serions d'avis qu'elle commençât par celui d'anesse le matin à jeun, pendant

quelques jours ; après quoi on y substituerait celui de vache aussi entier, ou bien légèrement écrémé, en prendre soir & matin : & se mettre même tout-à-fait à la diète blanche, s'il est possible sans qu'on soit obligé de se purger, que dans les pressants besoins.

Pendant les cours des remèdes ci-dessus marquez, le Médecin ordinaire, qui aura soin de les diriger, reglera le régime de vie convenable aux différents états de la malade.

Délibéré à Montpellier ce 7. Avril

1724.

QUINZIE'ME CONSULTATION CHIRURGICALE

Sur un Soupçon d'Empoisonnement.

IL y a environ 33. ans, que trois jeunes demoiselles, filles d'un même pere & d'une même mere, d'un premier lit, furent soupçonnées d'avoir été empoisonnées par leur marâtre ; elles évanouirent quoi qu'en différents endroits au même moment, l'une qui étoit l'ainée depuis cet évanouissement sentit un feu devorant dans la poitrine, devint toute boutonnée, avec une espece de fièvre ardente ; &

Comme elle étoit d'un temperamment fort vif & délicat, elle mourut au bout de de l'année, la troisiéme fille toute jeune & cadette d'un temperamment plus robuste & moins agité, se maria quelque tems après son évanouissement, elle eut les mêmes simptômes que l'aînée; mais par ses couches fréquentes, elle s'est trouvée peu à peu foulagée; il est vrai que ses premiers enfans, après de violentes fureurs, sont morts.

La seconde fille, qui est celle dont il s'agit, est une grosse dondon, peu vive, & d'un temperamment fort robuste: pendant la premiere année de son évanouissement, elle devint toute boutonnée, maigre, & si fort changée qu'elle fût méconnoissable au bout de l'année; elle eut de même qu'une de ses autres sœurs au même instant, un autre évanouissement, qui dura près de trois heures malgré les secours qu'on lui donna; depuis ce moment elle sentit des nouvelles douleurs dans les entrailles, des feux dans la poitrine avec des tiraillemens insupportables, & des maux de tête des plus violents; elle eût ensuite pendant six mois des sueurs puantes, & si abondantes, qu'il lui falloit changer 13. chemises par jour; il y survint dans les jambes des feux cuisants, comme si on les lui avoit écorchées: il lui

survint aussi sur la poitrine de ces feux ou petits boutons, qui dans la suite ne sortoient & ne rentroient que trois fois par mois, & lorsqu'ils rentroient, la poitrine devenoit d'une couleur d'olive brune, & s'enflloit extraordinairement, cette enflure gaignoit quelque fois tout le corps, avec des douleurs dans toutes les parties, qui lui sembloient être dans la moelle des os, vomissant tout ce qu'elle mangeoit, excepté la soupe.

Il y a environ quinze années, qu'on lui ordonna les eaux de Bourbon, qui diminuèrent les accidens; lesquels ne revenoient plus si frequemment; & même depuis quelques années, ils ne reviennent que dans le printems. Toutes les fois que les boutons ne sont point rentrés, il arrive une pelade; jusques là que dans les premieres années la malade se peloit cent fois par année. Lorsque dans le tems de sa maladie elle dort, ses boutons rentrent, & tous les accidents cessent; mais à son reveil elle a des palpitations violentes, qui la suffoqueroient sans le secours des cordiaux.

Les principaux remèdes dont la malade a usé, sont pour la fin de la premiere année, le lait d'anesse, coupé avec l'eau de chaux, parcequ'il s'aigrissoit dans l'estomach; elle en a pris ensuite pendant

inq années consecutives tous les printems pendant un mois une écuellée le matin ; on la purgeoit avant & après , pendant le cours dudit lait , elle prenoit de quatre en quatre jours de la rhubarbe , elle s'apperçut d'un foulagement considerable ; on lui donna ensuite les bouillons de vipere pendant quinze jours sans aucun effet.

Il y a environ 15. à 16. ans qu'elle prit deux printems de suite les eaux de Bourbon pendant quinzaine , dont par la suite , elle sentit beaucoup de soulagement ; depuis ce tems-là elle a usé avec succès des lavemens d'eau de riviere , dans chacun desque's elle mettoit une cuillerée d'huile d'olive ; on lui ordonna aussi des fleurs de fouci séchées & reduites en poudre qu'elle prenoit dans du vin blanc ; elle en peut avoir pris quatre fois différentes , pendant douze jours chaque fois ; de même que du sirop de nerprun ; l'un & l'autre lui ont évacué quantité des matieres glaireuses , ce qui la soulageoit beaucoup à la vérité ; elle a bon appetit ; elle est à present avec assez d'embonpoint ; elle se purge une fois toutes les années ; elle prend actuellement les eaux de la source qui passent , & qui font un grand combat avec le venin dont son sang est infecté ; voilà tous les remédes dont elle a

usé, ayez la bonté de nous marquer votre sentiment sur tout ce que dessus; nous attendons avec impatience & veneration votre ordonnance.

Ordonnance.

Après avoir mûrement réfléchi sur la relation ci-dessus, il nous paroît incontestable que la malade en question fut véritablement empoisonnée avec ces deux sœurs; puisqu'elles eurent toutes trois dans le même moment un évanouissement subit, qui fut suivi d'un feu dévorant dans la poitrine, & d'un changement universel de toute la peau, sur laquelle il s'éleva plusieurs boutons, ce poison fut selon toute apparence extrêmement subtilisé & exactement mêlé avec les aliments communs, dont ses trois demoiselles usèrent; puisqu'il ne commença de faire son effet que dès qu'il fut porté avec les aliments dans les plus petits vaisseaux capillaires du poulmon & de la peau, par lesquels la transpiration a coutume de s'écouler; ce venin bouchant tout à coup la transpiration, obligea le sang de se porter en abondance par les vaisseaux collatéraux dans les gros troncs; & par là dans le propre tissu du cœur, dont le mouvement suspendu produisit l'évanouissement, qui devoit être une véritable fin-

pe, puisqu'on fut obligé de recourir aux cardiaques les plus forts pour la dissiper: cet ranouissement passé, le cœur & les grosses artères, eurent beau se contracter avec violence, pour porter leurs liqueurs au loing & chasser le venin; celui-ci constamment arrêté dans les mêmes capillaires, y donna occasions aux feux de pituite & au changement de la peau boutonée; cet engagement produisit la fièvre ardente, & le retour de la syncope; dont l'aînée de ces trois Demoiselles mourut, parce qu'elle étoit d'un temperament plus delicat, & qu'ainsi le cœur ne pouvant résister au second assaut, succomba & cessa de battre. La plus cadette de ces trois filles plus vigoureuse que son aînée, résista à ce second orage, & s'est trouvée considérablement soulagée par le mariage; en ce que ses fréquentes couches la délivrèrent d'une partie du venin, qui restant encoigné dans les plus petits vaisseaux, fut obligé d'en sortir lorsque ces mêmes vaisseaux du tissu de la matrice & du vagin se trouverent ouverts & plus délicats; les premiers enfans de cette Dame périrent par des sueurs abondantes, parce que le venin toujours cantonné dans la peau y attira cette sueur mortelle.

Comme la seconde fille, qui fait le sujet de cette consultation, s'est trouvée beau-

coup plus robuste que son aînée, elle a résisté & résiste encore aux violents efforts que le poison fait pour sortir par la peau : cette même malade se trouvant moins vive que sa cadette, n'a pû contribuer comme elle à la sortie du poison, soit qu'elle n'ait pas eu les mêmes occasions de l'évacuer par les vuidanges ; soit encore parce que ses arteres battant plus mollement & avec moins de force, ne sont pas en état de vaincre tous les obstacles des vaisseaux capillaires obstruez.

Ces obstacles cutanez ont été & sont encore la cause antécédente & nécessaire de tous les accidents ; c'est par-là que le corps devint d'abord tout boutonné, & que la malade maigrit & changea de couleur, de maniere à être tout-à-fait méconnoissable le second évanouissement, qu'elle eut une année après le premier, dans le même moment qu'une de ses sœurs, dépendoit aussi de la même cause ; les douleurs de poitrine, d'entrailles & les maux de tête violents venoient de ce que le sang ne pouvant rouler librement dans le tissu de la peau bouchée, se portoit rudement dans le tissu des membranes internes, où il produisoit les rudes secousses des filets nerveux, qui constituent les douleurs ; quant aux sueurs abondantes & puantes, qui durèrent fix

nois à changer treize fois de chemises par jour; de même que les feux cuisants des jambes, ces deux accidens étoient aussi une suite nécessaire des embarras de la peau, qui y attiroient les fluxions d'abord constantes, & en suite passageres, suivant les différentes saisons de l'année; & sur-tout du printems, après que les remèdes délayants, comme les eaux de Bourbon, eurent un peu délayé les parties integrantes du poison engagé dans les conduits cutanés.

Les trois autres accidents, les plus singuliers, sont 1°. Que la malade vomissoit tous les aliments excepté la soupe. 2°. Que toutes les fois que les boutons de la peau ont manqué de rentrer à leur ordinaire, tout le corps de la malade se peloit jusqu'à cent fois l'année. 3°. Que si lors de l'effort du mal la malade s'endort, les boutons rentrent, & tous les accidens cessent; mais au reveil il survient des palpitations excessives & des suffocations dangereuses. Ce vomissement venoit des embarras des vaisseaux capillaires de l'estomach, qui s'embourbant d'avantage par les parties integrantes des aliments ordinaires, occasionnoient des violentes contractions de ce viscere membraneux dont les rudes efforts estoient amortis, lors qu'ils agissoient contre de la soupe molle,

dont tout le tissu est fort doux & fort souple la pelure de la peau est une suite de presque toutes les maladies cutanées, surtout lorsque les plus petits vaisseaux sont obstrués, comme dans tous les *erésipeles*; enfin si pendant la violence du mal la malade s'endormoit, les boutons disparoissent avec tous les accidents, parceque pendant le sommeil toutes les liqueurs roulent également & avec aisance dans les plus petits filets nerveux & lymphatiques; au lieu qu'au reveil le pouls s'élève toujours, parceque le sang roule pour lors rapidement des capillaires dans les gros troncs; & c'est pour cela que la malade est saisie de vives palpitations lorsqu'elle s'éveille. Il est très difficile, pour ne pas dire tout-à-fait impossible de découvrir la nature du poison, qui a produit, & qui entretient tous les accidens ci-dessus expliqués; il n'est pas même permis lorsqu'on est cité en justice pour ces relations d'attribuer la mort à aucun espece de poison donné, à moins qu'on en trouve quelques parties integrantes très sensibles dans le reste des aliments qu'on a pris, ou parmi les matieres qui se trouvent dans l'estomach ou dans les boyaux; parce qu'il peut arriver que des personnes s'empoisonnent innocemment en mangeant quelque mauvaise herbe en salade ou en potage.

ce, qui porte avec elle la qualité de poison, c'est à dire dont les parties integrantes les plus fines s'engagent constamment dans les plus petits vaisseaux lymphatiques où elles produisent tout le mal; c'est à-peu-près à notre avis de la même façon qu'auroient pû agir ici des parties d'arsenic très-fines exactement mêlées avec de la farine ou du sucre, dont on auroit fait du pain ou quelque gâteau.

Les parties arsenicales ont cela de singulier, qu'elles restent constamment attachées aux endroits de notre corps, où elles se nichent, sans pouvoir en être détachées par aucun remède spécifique, parce qu'elles sont indissolubles par les liqueurs aqueuses; aussi se contente-t'on dans ces cas de ralentir le mouvement des vaisseaux & de les relâcher par un grand usage alternatif de lait & d'huile, ainsi supposant que la Malade en question, ait été empoisonnée par de l'arsenic; comme elle a pris envain quantité de bons remèdes pour chasser ce poison par les selles, par les urines & par la transpiration; & qu'elle s'a été considérablement soulagée, que par ces eaux de Bourbon qui peuvent avoir un peu délayé les parties arsenicales sans les pouvoir dissoudre; notre avis est qu'on ne s'attache plus à vouloir vider ce poison, mais qu'on se contente pendant six mois

de suite, de nourrir la malade d'un bon lait de vache frais tiré & suffisamment chauffé sans ébullition, pour en faire quatre soupes par jour avec un peu de sucre & une suffisante quantité de tranches de pain suivant l'appetit de la Malade; ces quatre soupes se prendront le matin deux heures avant sortir du lit, à midy, vers les quatre à cinq heures après, & le soir en se mettant au lit.

Il n'est point du tout nécessaire d'employer aucune espece de purgatifs avant, pendant ni après ledit lait; une longue experience nous ayant appris, que les purgatifs irritans dérangent ou changent les bons effets de cet aliment doux & balsamique; d'ailleurs comme dans le cas présent le poison prend son effort vers la peau, tous les purgatifs ordinaires troublent constamment le cours naturel de la transpiration; si cependant lors de l'usage du lait le ventre trop constipé (comme il arrive quelquefois) occasionnoit des vapeurs ou autres accidens allarmans, on commenceroit par user de ces lavemens d'eau de riviere & d'huile dont la Malade s'est bien trouvée, & si ce secours ne suffisoit pas, on pourroit prendre de fois à autre par la bouche une livre & demie de bonne huile d'olive froide en une seule dose, qui a coutume de lâcher dou-

ement le ventre, sans produire aucune irritation; on peut aussi entretenir la liberté du ventre, & se délasser un peu des soupes au lait, en leur substituant des crêmes faites tantôt avec l'avoine mondée, tantôt avec l'orge aussi mondé & concassé, ou avec les grains d'épente, ces graines étant cuites long-tems dans une suffisante quantité d'eau, seront passées par un tamis de soye, & l'on y ajoutera ensuite moitié du lait de vache frais tiré, le tout bû à la chaleur d'un bouillon ordinaire, aux mêmes heures ci-dessus marquées pour la soupe; il sera permis aussi à la Malade de prendre avant son lait ou ses crêmes, un ou deux œufs frais cuits en coque, & dans lesquels on trempera quelques mouillettes de pain, sans qu'on puisse ajouter du sel auxdits œufs; on peut y mettre un peu de sucre; tout autre espece d'alimens doit être absolument interdit principalement le vin, la bière, les bouillons à la viande qui ne manqueroient pas de déranger les bons effets du lait. En continuant long-tems ce régime de vie, on pourroit esperer que les parties integrantes du poison se feroient un jour à travers les vaisseaux cutanez, qui leur servent de prison, puisqu'ils deviendront beaucoup plus souples & qu'ils conserveront entre eux cette égalité natu-

relle qui leur est absolument nécessaire pour la liberté d'une transpiration égale & uniforme ; on peut tout au moins se flatter , sans trop avancer , que le lait pris avec les précautions marquées , soulagera considérablement la Malade de toutes ses incommoditez , & principalement de ses vives douleurs , comme il arrive journellement à tous les gouteux & aux femmes qui sont tourmentées des douleurs des cancers à la mamelle & ailleurs ; j'ai même observé depuis peu les bons effets de cette diete continuée pendant six mois chez une Dame Angloise qui avoit gardé pendant huit ans une dartre érépélateuse & universelle sur toute la peau qui se pe-
loit plusieurs fois dans la journée.

S'il arrivoit que le lait produisit au commencement ou dans la suite quelque travail d'estomach , des vomissemens ou des cours de ventre , il ne faudroit pas le discontinuer ; ces accidens surviennent souvent par un reste d'alimens à la viande , qui sortent ensuite d'eux-mêmes , & laissent le calme aux parties ; il faut aussi pour éviter ces accidens , observer constamment que le lait soit à chaque fois frais tiré dans des vaisseaux bien netoyez , où il ne reste aucune goutte du lait précédent , qui en s'y aigrissant par son séjour y fait aigrir le nouveau ; ce lait doit tou-

jours être chauffé sur le feu ou en le mêlant aux crèmes chaudes, mais il ne doit jamais bouillir encore moins être écrémé.

Délibéré à Montpellier, ce 20 Juillet 1727.

SEIZIÈME CONSULTATION
CHIRURGICALE,

Sur l'Ulcere d'une oreille.

L'Ulcere de l'oreille gauche, qui paroit depuis environ onze ans, par l'écoulement du pus; est une suite nécessaire de l'abcès qui creva tout à coup, lorsqu'après un grand bourdonnement de cette oreille, il en sortit un morceau de pus caillé très fœtide, de la grosseur d'une petite noix. Cet abcès avoit sans doute été occasionné par un des érépèles de la tête, ou de la face que le malade avoit eu quelques années auparavant; il se fit dès-lors un léger embarras dans le propre tissu de la peau, qui couvre intérieurement le conduit auditore externe, cet embarras gêna le cours du sang dans cette partie, de manière à ne pas permettre la libre sécrétion de la transpiration épaisse qui a coutume de se ramasser dans l'intérieur de ce conduit tortueux; lorsque cet amas fut devenu fort considéra-

ble, les arteres trop gênées battirent avec violence, produisirent le bourdonnement, & firent crever l'abcès.

Cet ulcere n'est certainement placé que dans ledit conduit auditore externe, puisque le malade a constamment remarqué qu'en avalant sa salive ou en se mouchant, il sent dans cette oreille un bruit & un mouvement pareil à celui d'une liqueur qui seroit comprimée, parce qu'en effet dans ces deux mouvemens, les glandes amigdales étant portées en dehors, compriment le conduit auditore. C'est par une raison à peu près semblable, qu'en mangeant ou en parlant beaucoup, l'écoulement devient plus grand, parce que les fréquentes contractions ou resserrements de la mâchoire inferieure comprimant les deux parotides, celle du côté gauche presse la partie malade, & la force de se vuider en dehors d'une partie du pus & de la serosité dont elle est surchargée; cette matiere sort encore, & cette sortie est accompagnée de quelque douleur, lorsqu'on presse un peu le bas & le derriere de l'oreille; ce qui ne permet pas de douter que le mal ne soit précisément dans ledit conduit auditore externe; puisque c'est la seule partie de l'oreille qui puisse être pressée ainsi par les compressions du dehors; le reste de cet organe est appel-

le interne, parce qu'il se trouve renfermé dans des différentes cavités de l'os pétreux, qui le mettent à l'abry de ces fortes de pressions.

Toutes ces preuves jointes ensemble, doivent tenir lieu au malade d'une véritable démonstration, fondée sur l'anatomie, ce qui doit suffire à notre avis, pour dissiper la fausse crainte où il s'est jetté, que son mal pourroit devenir funeste, dit-il, par la proximité du cerveau. Ce viscere se trouve ici si fort éloigné du siège de la maladie, que quand même par impossible l'abcès se seroit formé dans l'oreille interne, le pus qu'il a fourni ou qu'il fournit actuellement, seroit enfermé dans des cavités osseuses, qui l'empêcheroient de se porter vers le cerveau; de plus la pente naturelle du lieu, & la communication qui se seroit faite de l'oreille interne avec l'externe, obligeroient les matieres de s'évacuer par la conque; & dans ce cas il n'auroit pas été possible qu'il fût sorti de l'oreille un pus caillé de la grosseur d'une noisette, qui ne sauroit avoir été contenue dans les petites cavités de l'oreille interne; de plus la membrane du tambour auroit été crevée, les osselets en seroient sortis avec la matiere de l'abcès, & le malade auroit dû perdre d'abord l'ouïe de ce côté, ce qui repugne à l'expérience. Que

s'il est survenu depuis une dureté d'ouïe à cette oreille, c'est parce que l'air extérieur ne sauroit passer aussi librement qu'auparavant par le conduit auditore, pour aller frapper le timpan qui se trouve ici dans son entier, & qui sert de cloison entre le conduit malade & l'oreille interne.

Les maux de tête, les éblouissemens, les foiblesses des jambes, & les indigestions dont le malade se plaint, n'ont d'autres liaisons avec l'ulcere de l'oreille, que les tristes réflexions qu'on y fait; la peur qu'on a, les fausses allarmes qu'on prend, & l'incertitude où l'on est sur la nature & les suites du mal; dans ces différentes passions de l'ame, tout le genre nerveux souffre, les nerfs sont inégalement ébranlés, ces ébranlemens troublent le cours naturel du sang, & pourroient avoir des suites fâcheuses, si le malade ne travaille à se rassurer; & c'est pour calmer son esprit que nous avons crû devoir ramasser tous les faits ci-dessus, rapportés dans la Relation, pour en rendre des raisons naturelles, tirées de la seule anatomie de l'oreille & de ses parties voisines; raisons qui doivent lui persuader que son ulcere ne peut avoir de suites funestes. Quoiqu'on ne puisse pas se flatter de le guérir parfaitement, on a tout lieu d'esperer du soulagement & une diminution considerable

ble par le long usage des remedes suivants, qui doivent tendre à donner de la liquidité aux matieres extravasées à déurger l'ulcere, à en détourner la fluxion, & à calmer le mouvement des humeurs.

On aura soin de tenir le ventre lâche par le secours des lavements; l'on fera une saignée au pied; l'on se purgera avec deux onces de manne & deux onces sirop de fleurs de pêcher dans huit onces infusion de senné; le lendemain de la purgation, on prendra le matin à jeun un bouillon fait avec un jeune poulet farcy de demi-once de semences froides mondées & concassées dans un mortier de marbre; demi-heure avant retirer le pot du feu, on y mettra à bouillir la troisième partie d'une poignée de chacune de ces herbes séchées, au deffaut des fraîches, bugle, nicotie, & cresson d'eau; lorsqu'on retirera le pot du feu, on y jettera une pincée des herbes vulnéraires de Suisse; continuant pendant douze ou quinze jours, au bout desquels on se repurgera comme dessus.

L'usage de ces bouillons étant fini, on prendra le matin à jeun, deux heures avant de sortir du lit, une bonne écuellée de lait d'ânesse, qu'on continuera aussi long-tems que l'estomach s'en accommodera, & au Printems prochain on essaye-

ra de se mettre à la diette blanche , ne prenant pour toute nourriture que du lait de vache en soupe avec du pain & du sucre , quatre fois par jour ; on peut aussi se nourrir avec des œufs frais ou de crèmes de ris , d'orge & de gruau , supposé qu'on ne s'accommode pas du lait en soupe , on continuera cette diette blanche aussi long-tems qu'on pourra s'en accommoder.

Quant aux remèdes externes , nous sommes d'avis que le malade se fasse ouvrir incessamment un cautere ordinaire au bras gauche , qu'on laissera couler aussi long-tems qu'il se pourra ; on continuera l'usage des eaux de Balaruc dont on se sert avec quelques succès pour diviser le pus ; les eaux de Bareges pourront aussi être d'un grand secours injectées dans l'oreille , tantôt seules & tantôt mêlées avec parties égales desdites eaux de Balaruc , on pourra même dans la saison aller à Bareges pour user de ces eaux sur les lieux , & s'y faire doucher la tête , s'y frottant principalement le côté malade , & faisant tomber l'eau de la source dans l'oreille.

Quand on sentira des élancements & de la pesanteur dans l'oreille , nous sommes d'avis qu'on y injecte quelques gouttes de baume d'acier , ou de baume de mercure , qu'on aura eû soin de faire fondre dans une cuilliere d'argent. Ces deux

beaumes sont très propres à déterger les vieux ulcères : on peut s'en servir ici avec confiance.

L'on propose aussi dans la même vue, tantôt l'urine tiède d'un jeune enfant sain, tantôt la teinture de mirrhe, ou toute pure, ou bien mêlée avec l'eau de frêne ; l'on peut aussi se servir d'une huile chargée du suc des plantes aromatiques & vulnérinaires qu'on injectera dans l'oreille, & dont on frottera tout l'extérieur, sur tout le bas & le derrière où la douleur se réveille, lorsqu'on y presse ; toute liqueur doit être injectée un peu chaude, ou tout au moins tiède, & fermer ensuite l'oreille avec du coton sans filer, tenant quelque tems la tête panchée du côté opposé. Le malade doit se défaire de l'habitude où il est de porter souvent dans le jour son doigt à l'oreille, encore plus d'y pousser avec force son cure oreille sous prétexte de la nettoyer, il l'irrite jusqu'à en faire couler du sang, ce qui augmente le mal, & ne peut qu'empêcher le bon effet des remèdes.

Du reste on ne doit absolument observer aucun des jours marqués, ordonnés par l'Eglise ; on peut vacquer à ses affaires du bureau & du cabinet, pourvu que ce soit avec moderation ; il faut avoir soin de varier ses occupations, de chercher des

compagnies amusantes , sans s'y donner aucune forte contention d'esprit ; on fera un exercice modéré , & on se nourrira d'aliments de bon suc , évitant tout ce qui est piquant ou indigeste.

Délibéré à Montpellier , le 5 Decemb. 1722.

DIX-SEPTIÈME CONSULTATION CHIRURGICALE

sur le Pissement de sang.

LE pissement de sang periodique , dont le malade est attaqué depuis un an , vient sans contredit de l'ouverture d'un petit vaisseau sanguin capillaire , qui doit aboutir dans le conduit de l'uretre ; puisque cette incommodité est constamment précédée & accompagnée d'une douleur le long du periné & de la racine de la verge , sans que le malade se plaigne d'aucune difficulté d'uriner ni d'ardeur d'urine , & qu'il n'a jamais eu de douleur des reins , ni fait aucune espece de gravier.

L'ouverture de ce vaisseau sanguin suppose selon toute apparence un embarras constant aux environs du periné , où l'on sent la douleur ; & cet embarras a été formé peu à peu dès le tems de la jeunesse , auquel on commençât de se plaindre de cette incommodité , comme le malade est fort sanguin , pendant la fougue de la jeu-

neffe, ce vaisseau devoit s'ouvrir, comme il s'ouvre aujourd'hui après de fortes occupations ou des exercices violents; parce que dans toutes ces occasions la circulation du sang étant trop augmentée, le vaisseau capillaire en question heurtant contre l'embarras, est forcé de se déchirer pour répandre le sang dans le conduit de l'uretre, le poulx qui est pour-lors plein & dur, est un signe certain de l'impetuosité avec laquelle cette liqueur vivifique circule; aussi a-t-on calmé tous ces paroxismes du pissement de sang par les fréquentes saignées, les bouillons rafraîchissants, & autres secours de cette nature, qui calment le mouvement des humeurs; mais qui n'emportent pas l'embarras, que nous croyons être la premiere & la principale cause du mal.

Tandis que le sang sortira librement par le bout de la verge, avec les urines qui l'entraînent en passant, sans qu'il en reste aucune goutte épaissie dans le conduit, ni extravasée aux environs de l'embarras, on n'aura rien à craindre pour l'avenir; mais si l'un de ces cas arrivoit, on deviendroit sujet à des incommodités plus fâcheuses qu'il faut tâcher de prévenir par le long usage des remedes suivants.

Prenés d'une forte décoction de feuilles de mauve & de pariétaire une livre : de la bonne

therebentine de Venise éteinte dans un mortier avec un jaune d'œuf, demi once : de l'huile de bis récemment tirée, deux onces ; mêlés exactement le tout pour former un lavement qu'on prendra à une heure commode, & qu'on réitérera, lorsque le ventre sera paresseux, & que l'on sera pressé de la douleur.

Après le lavement rendu, l'on ouvrira la veine de l'un des pieds, pour en tirer huit à neuf onces de sang, & si les veines se trouvent dans leur coloris naturel, on se purgera le sur-lendemain avec ce bolus & cette potion.

Prenés du mercure doux sublimé trois fois, quinze grains : de l'Atiops mineral, dix grains : incorporés ces deux drogues dans une suffisante quantité de pulpe de casse frais tirée du bâton, & passée par le tamis, pour en faire un bolus, à prendre le matin à jeun, avalant par dessus la potion qui suit.

Prenés de la rhubarbe choisie grossièrement concassée & du sel végétal, de chacun un gros ; faites les bouillir légèrement dans une suffisante quantité d'une décoction de feuilles de parietaire ; dans six onces de cette infusion fortement exprimée, on dissoudra deux onces de manne ; & après avoir recoulé la liqueur, on y ajoutera une once sirop de chicorée composé avec la rhubarbe ; pour faire une potion à prendre, comme il est marqué.

Supposé que le pissement de sang sub-

l'estât, à l'arrivée de cette ordonnance; il faudroit renvoyer cette purgation après qu'il auroit entierement cessé; & en attendant on pourra réitérer la saignée, si la plénitude du poulx l'exige, & que le Médecin ordinaire le trouve à propos. On usera d'abord d'une tisanne faite avec les feuilles de pariétaire mondées, à la dose d'une poignée, demi once de graine de lin concassée, & un petit bâton de réglisse aussi concassée, jettant ces trois drogues dans deux pintes d'eau bouillante, couvrant d'abord le pot, & le retirant du feu pour boire de cette infusion rafraïdie aux repas, & dans l'entre deux suivant la soif.

Si le pissement de sang étoit excessif, on ajouteroit à cette tisanne environ demi once de racine de la grande consoude, qu'on mettra bouillir dans l'eau jusqu'à la diminution d'un tiers, & y ajoutant les susdites drogues lorsqu'on retirera le pot du feu; on peut encore dans ce cas faire prendre au malade trois ou quatre fois par jour un demi verre de suc d'ortie tiré sans feu par simple expression, ou tout pur, ou mêlé avec autant de la tisanne, & tant soit peu de sucre, pour rendre ce remède moins desagréable au goût.

Lorsqu'on sentira que quelque grumeau de sang engagé dans l'uretre empêchera l'urine de couler librement; il faudra faire

de petites injections par la verge, d'abord avec la simple décoction d'orge & le miel commun, y ajoutant ensuite quelques grains de sel armoniac, ou bien de borax ordinaire à la dose de quatre à cinq grains sur six onces de décoction; on peut aussi employer avec succès, dans la même fin, les injections d'eau de balaruc, sur tout s'il paroïssoit dans la suite quelques petits écoulements de pus: Ces injections doivent toujours se faire tiedes, & doivent être retenues dans ce canal pendant quelques minutes, en reserrant le bout du gland après la liqueur injectée qu'il faut faire monter jusqu'à l'endroit de la douleur, en la poussant par dehors avec les doigts.

L'orage étant passé, & dès le lendemain de la purgation, le malade prendra le matin à jeun, depuis demi dragme jusqu'à une dragme ou une dragme & demie tout au plus de l'opiate qui suit, avalant immédiatement par dessus un bouillon ordinaire à demi fait, dans lequel on aura jeté demi poignée de feuilles de pariétaire mondées, & une pincée de fleurs de mauve un moment avant de retirer le pot du feu, continuant pendant douze à quinze jour, ou plus long-tems si le médecin ordinaire le trouve à propos.

Prenés de l'acier préparé à la rosée du mois

de May, & de l'Ætiops mineral préparé sans feu, de chacun demi once : de la poudre de cloportes récente, trois dragmes : des fleurs de sel armoniac martiales, une dragme & demie : du borax ordinaire, une dragme : faites de tout ce dessus une poudre très fine exactement mêlée, à laquelle vous ajouterez une suffisante quantité de sirop des cinq racines aperitives, ou à son défaut de celui d'Althea de Fernel, pour former une masse d'opiate dont on usera comme il vient d'être dit.

L'usage de cette opiate étant fini, on se repurgera comme au commencement avec le bolus & la potion ci-dessus ; & le lendemain de cette seconde purgation, on prendra le matin à jeun deux heures avant sortir du lit une écuellée de lait d'ânesse frais tiré & un peu chaud, dans lequel on aura fait dissoudre une suffisante quantité de sucre candy réduit en poudre fine, continuant pendant trois semaines ou un mois de suite, après quoi on recommencera la susdite opiate, pour revenir au lait d'ânesse, & ainsi de suite au printemps & en automne jusqu'à parfaite guérison.

Pendant l'usage des remèdes ci-dessus marqués, on tiendra sur l'endroit du perriné où l'on sent la douleur quelque'un des emplâtres suivants ; de *vigo quadruplicato mercurio*, le *diachilum magnum cum gummis*, le *diabotanium*, l'emplâtre de sulphure, pro

fracturis, & autres de cette nature : à ces emplâtres on peut substituer quelques legeres frictions avec environ deux dragmes d'onguent néapolitain, & cela deux ou trois fois par semaine, pendant l'usage du lait d'ânesse ; & mettant d'abord après la friction l'un des susdits emplâtres par dessus. Quoique le malade ait accoutumé de boire le vin un peu fort, il est absolument nécessaire, ou de le boire plus léger ou plus trempé, ou de s'en passer tout à fait ; sur tout lors des pissements de sang, on ne doit observer aucuns des jours maigres ordonnés par l'Eglise : il faut éviter les exercices violents & les fortes contentions d'esprit qui donnent occasion au mal.

Délibéré à Montpellier le 8. Mars 1726.

DIX-HUIT^e CONSULTATION CHIRURGICALE

sur un autre Pissement de sang.

LE pissement de sang dont Monsieur est attaqué de fois à autre depuis environ dix mois, suppose nécessairement l'ouverture de quelque petit vaisseau capillaire de la vessie, qui se trouvant beaucoup plus délicat qu'il ne doit être naturellement, est devenu vari-

veux, & par conséquent sujet à se trop remplir, & à crever dans la cavité de la vessie, lorsque le sang y aborde ou en trop grande quantité, ou avec trop de vitesse.

Il y a tout lieu de soupçonner que ce petit vaisseau a commencé de se dilater peu à peu & à la longue, il y a vingt ans, par le voisinage du *rectum*, qui se trouva pour-lors saisi de violentes hémorroïdes, qu'on fut obligé de couper, & qui occasionnerent une fistule à l'an us, dont on a été bien guéri par l'opération il y a dix ans.

Puisque les hémorroïdes trop gonflées, en gênant le cours du sang, occasionnerent la fistule; elles pûrent aussi par la même raison, dilater un peu trop les petits vaisseaux sanguins de la vessie, qui sont continus au même boyau. Et comme la fistule a resté dix ans pour parvenir à son dernier degré, la varice du vaisseau sanguin de la vessie a pû aussi employer un pareil tems à se bien fermer; comme après l'entière guérison de la fistule, les parties de l'an us cicatrisées deviennent plus fermes, elles ne reçûrent plus tant de sang qu'auparavant; ainsi elles ont pû concourir à la dilatation du même vaisseau sanguin: ce vaisseau variqueux se seroit sans doute rouvert vers le *rectum*, pour y reproduire des nouvelles hémorroïdes,

si trois mois avant le premier pissement de sang Monsieur n'eût extrêmement distendu tout le corps de la vessie, en retenant son urine au point de s'en procurer une suppression totale, pour laquelle on fût forcé d'employer l'algalie soir & matin pendant quarante jours de suite; par cette violente distention les parois du vaisseau variqueux devinrent très minces & fort délicats du côté de la vessie; ainsi ce vaisseau s'y rompit ensuite aisément lors des simples secousses ordinaires que souffrit le fondement par le seul mouvement d'un cheval que Monsieur montoit, & qui lui procura la première attaque de son mal.

Les autres pissements de sang qui survinrent pendant les six premiers mois, furent occasionnés par d'autres causes externes, qui produisirent à peu près le même effet que les secousses du cheval en agitant trop le sang, ou en le déterminant à se porter en trop grande quantité du côté de la vessie malade: ces causes furent sans doute des aliments trop piquants, des liqueurs ardentes, des remèdes chauds, tel que fut du mauvais baume de la Mecque, des vives passions de l'ame, des veilles, des exercices violents & semblables.

Ces premières attaques n'entraînoient

près elles aucune fuite fâcheuse , parce qu'il ne se répandoit dans la vessie qu'une très petite quantité de sang qui se mêloit pissement à l'urine avec laquelle il passoit librement & sans peine par le sphincter de la vessie , & parcouroit de même tout le conduit de l'uretre , où il n'y avoit aucune sorte d'embarras ; comme l'on en a été plusieurs fois convaincu par la facilité avec laquelle l'algalie a été portée dans la cavité de la vessie.

Lorsqu'à l'occasion de quelque cause extérieure ci-dessus rapportée , il a coulé dans la vessie beaucoup plus de sang que l'urine n'en pouvoit dissoudre ; il s'y est formé différents caillots qui ne pouvant vaincre la résistance du sphincter, ont produit par leur séjour la plupart des accidents dont M^r. a été vivement tourmenté ; tels que sont les difficultés d'uriner avec cuisson & ardeur ; pour-lors ces urines ont été fort puantes , glaireuses & diversement colorées ; on a même soupçonné qu'il ne s'y fût formé du véritable pus aux environs des vaisseaux déchirés , qui ont été obligés de suppurer , pour former leur cicatrice. Mais ce qui ne permet pas de douter que ces accidents ne vinssent du simple séjour du sang extravasé , & des glaires ramassées dans la vessie ; c'est qu'on n'a jamais pu se délivrer de ces ac-

cidents, qu'à la faveur des lavages souvent injectés, & portés dans la cavité de la vessie à la faveur de l'algalie; & ces accidents sont constamment revenus, dès qu'on a voulu laisser passer quelques jours sans se servir des injections.

Dans le tems de ces rudes attaques survenues à Arles coup sur coup, la circulation du sang s'est si fort dérangée par tout le corps, qu'il n'est pas surprenant que les digestions se soient troublées à produire un dégoût excessif, une foiblesse d'estomach & des boyaux, une lienterie, & sur tout une fièvre dont les accès, ou les redoublements duroient, dit-on, les trente ou trente-huit heures. On avoit cru sans doute que cette indigestion & cette fièvre étoient le produit d'un ulcère de la vessie, dont le pus se remettoit dans la masse du sang, puisqu'on ordonna pour lors tous les remèdes qu'on a accoutumé d'employer en pareille occasion; cependant comme l'estomach n'a été bien-tôt rétabli que par le sirop de chicorée & le vin d'Alicant, & que la fièvre a cédé dans peu de jours à l'usage ordinaire du Kinkina; on est aujourd'hui pleinement persuadé que le pus mêlé dans le sang, n'a eû aucune part à l'état de maigreur & d'abattement excessif où M^r..... étoit lorsqu'il arriva en cette ville, il y a envi-

ron un mois & demi, pendant lequel tems nous avons vû arriver différentes attaques du même pissement de sang qu'on avoit vû à Arles, sans que la fièvre ait reparu, depuis l'usage du Kinkina : Après le bon effet de ce fébrifuge, on avoit voulu essayer les bouillons d'écrevisses, sous prétexte de purifier le sang : mais on fut bien-tôt forcé d'abandonner ce remède par les fréquents retours du pissement de sang, & l'on s'est retranché depuis quinze à vingt jours à n'ordonner que le lait entier de vache pris en soupe quatre fois par jour pour toute nourriture, & l'on a soin de laver la vessie deux fois par jour, en y injectant tantôt une décoction émolliente & rafraîchissante, tantôt des eaux de balaruc & actuellement, les seules eaux minerales souffrées de Bareges, qui paroissent apporter un soulagement considerable au corps de la vessie, tandis que le lait rétablit de jour à autre les forces & l'embonpoint de M^r....

Délibéré à Montpellier le 3. Avril 1729.

DIX-NEUF^e CONSULTATION
CHIRURGICALE,
pour une véritable Lèpre.

LA privation totale de sentiment dont M^r de est attaqué depuis en-

viron sept ans en différentes parties de son corps , dont le mouvement reste dans son entier , aussi-bien que les différentes tubercules schirreuses indoleuses sans sentiment qui lui sont survenuës depuis environ dix-huit mois au visage , au palais , au gosier & ailleurs , portent le caractère d'une véritable lèpre , dont la cause prochaine & immédiate est une lymphe grossière qui s'est totalement arrêtée dans tous les tuyaux qui composent les parties affectées ! Cette lymphe ainsi arrêtée peu à peu & par congestion a considérablement derangé le cours naturel du sang ; celui-ci étant l'unique source de toutes les autres humeurs , circule très lentement ; ce qui nous est confirmé par la petitesse du pouls du malade ; de manière que nous pouvons reconnoître ici pour cause conjointe de cette maladie , l'embarras des principaux conduits lymphatiques de la peau ; ces embarras ont été occasionnés par le mauvais air que le malade a respiré , par les mauvaises eaux qu'il a été obligé de boire pendant longtemps , aussi-bien qu'une insensible transpiration supprimée plusieurs fois par un air extrêmement froid , où il s'est souvent exposé dans le tems de la sueur.

Quoique cette privation de sentiment & ces tubercules schirreuses soient en elles-

Illes-mêmes très difficiles à guérir, cependant comme M^r de fait d'ailleurs très bien ses fonctions, & que ses forces subsistent dans leur entier. Il y a lieu d'espérer qu'on pourra le soulager considérablement, & prévenir les suites fâcheuses de ses incommodités, en travaillant à redonner au sang & à la lymphe leur première fluidité; & retranchant de leur masse toutes les parties grossières qui entretiennent les embarras des conduits lymphatiques desséchés & totalement durcis; pour cet effet le malade se mettra incessamment dans l'usage des remèdes suivants.

Prenés de la décoction commune des clisteres emolliens une livre : du catholicum fin une once : du miel rosat deux onces ; mêlés le tout pour un lavement qu'on prendra à heure commode, & qu'on réitérera suivant le besoin lorsque le ventre sera paresseux.

Après le lavement rendu, on lui tirera environ deux palettes de sang de l'un des bras; & s'étant reposé un jour, il sera purgé le lendemain avec la médecine qui suit :

Prenés du mercure doux quinze grains, avec une suffisante quantité de pulpe de casse (frais tirée ; soit fait un bolus à prendre le matin à jeun, avalant par dessus la potion suivante.

Prenés de feuilles de senné mondé deux dragmes : du sel fixe de tamarins un scrupule : de la rhubarbe concassée infusée à part , demi dragme ; faites infuser ces drogues pendant la nuit dans une suffisante quantité de décoction de feuilles de chicorée amere à la côte rouge : dans une livre de cette infusion , on dissoudra le lendemain une once & demie de manne grasse , & on y ajoutera deux onces sirop de fleurs de pêcher , pour une potion à prendre comme il est marqué.

Le lendemain de la purgation il prendra le matin à jeun pendant huit jours les bouillons suivans , observant de se repurger au milieu & à la fin avec la médecine ci-dessus.

Prenés des racines de petit houx d'asperges sauvages & de chiendents , de chacune une once : des feuilles de chicorée sauvage , de bourrache & de buglose , de chacune une poignée : du safran de mars apéritif , préparé à la rosée , & suspendu dans un nouet de linge , vingt grains : avec un quarteron de maigre de veau , & une suffisante quantité d'eau de fontaine ; soit fait un bouillon à la maniere ordinaire , qu'on prendra comme il vient d'être dit.

L'usage de ces bouillons étant fini , le malade prendra le matin à jeun pendant quatre jours de suite environ une dragme & demie de l'opiatte qui suit ; & les autres quatre jours suivans , il prendra un bain

domestique d'eau tiède, où il restera environ une heure chaque fois, buvant à l'entrée dudit bain une grande verrée de petit lait de vache, dans lequel on aura fait infuser à chaud pendant l'espace de demi quart d'heure une petite pincée de sommités de fumeterre : ajoutant à la colature autant de sucre qu'il en faudra pour rendre la boisson agréable : après les quatre jours desdits bains domestiques, il reprendra pendant quatre autres jours la même opiatte, reprenant quatre autres bains avec le petit lait.

Prenés du saffran de Mars apéritif, préparé à la rosée du mois de May, & réduit en poudre très fine sur le porphyre, demi once : du senné mondé, & de la rhubarbe choisie, de chacun réduit en poudre, deux dragmes : du jalap en poudre une dragme ; de la bonne scamonnée préparée sans souffre, demi dragme ; du sel d'absinte & de celui de tamarins, de chacun un scrupule ; soit fait du tout ci-dessus une poudre très fine exactement mêlée, qu'on incorporera avec une suffisante quantité de sirop de chicorée, pour former une opiatte, dont le malade prendra environ une dragme & demie le matin à jeun, avalant par dessus un bouillon ordinaire dans lequel on aura fait bouillir une poignée des feuilles de chicorée sauvage à la côte rouge, continuant comme dessus.

Après s'être reposé un ou deux jours ;

il sera repurgé avec la médecine ordinaire, à laquelle on pourra ajouter quelques grains de jalap, supposé qu'elle n'ait pas assez vuidé les autres fois; ensuite il prendra le matin à jeun pendant huit ou dix jours le bouillon suivant.

Prenés deux livres de maigre de veau, deux grandes poignées de feuilles de chicorée amère, une dragme de rhubarbe, & la moitié d'une poignée de feuilles de cerfeuil; coupés la chair de veau par tranches, hachés les herbes; mettez la rhubarbe en poudre; & placés le tout par différentes couches dans un pot de terre verni, avec deux cuillerées d'eau de fontaine; couvrez le pot & le lutés: placés-le ensuite dans un bain marie, pour y faire cuire le tout par un feu réglé pendant cinq heures: après ce tems passé, vous retirerez le pot du feu, & passerez votre bouillon à travers une serviette, pour le faire prendre au malade: un jour ou deux après le dernier de ces bouillons il sera purgé comme dessus, pour venir à l'usage de la ptisane suivante, dont il prendra trois grandes verrées par jour, sçavoir la première le matin à jeun, la seconde environ quatre heures après midi, & la troisième deux heures après son souper, usant pour boisson ordinaire du bochet de la même ptisane.

Prenés de la salse pareille reffenduë & coupée menuë, une livre: de l'esquine, aussi coupée menuë, & du bois de gayac concassé, de

chaque quatre onces ; de racine d'iris de Florence desséchée , une once ; du bois de sassafras coupé à petites pieces , une once : de bon or d'Espagne réduit en chaux & en poudre très fine , douze grains : du bézoard mineral neuf grains ; du cristal mineral une once & demie : des feuilles de l'arbrisseau nommé philarea major , sechées au four & réduites en poudre très fine , une once : d'antimoine crud concassé & suspendu dans un nouet de linge lâchement plié , une livre : du mercure crud , pareillement suspendu dans un autre nouet de linge plié en quatre doubles , quatre onces : mêlés toutes les drogues ci-dessus marquées dans douze pintes d'eau de fontaine , mesure de Paris ; & laissés-les infuser à froid pendant douze heures : après lesquelles le pot étant bien couvert d'une serviette double , & les deux nouets suspendus dans la liqueur , sans toucher au fond ; le pot sera mis sur le feu , pour y bouillir doucement pendant six heures de suite ; après quoi ayant retiré le pot du feu , on y jettera deux onces de racine de réglisse concassée , & autant de feuilles de senné mondées : recouvrés le pot , & lorsqu'il sera tout-à-fait refroidi , vuidés la liqueur au clair , pour la premiere ptisane ci-dessus marquée.

Sur le marc des drogues restantes au fond du pot , on reversera une nouvelle quantité d'eau , qu'on fera bouillir pendant trois heures , pour en faire une seconde ptisane ou bochet , pour boisson ordinaire.

Il faudra continuer l'usage de cette pti-
sanne pendant un mois entier ; au bout
duquel le malade s'étant repurgé comme
dessus , il prendra pendant quinze jours
de suite le matin à jeun un bouillon fait
avec un morceau de maigre de veau , &
une grosse vipere écorchée , coupée par
tranches , & dont on aura emporté la
tête , la queue & les entrailles , à la réserve
du cœur , des poumons & du foye ; ob-
servant de bien luter le pot d'abord après
y avoir mis la vipere : cependant on aura
soin d'engraisser deux douzaines de jeunes
poulets avec une patte de farine de millet ,
du lait & de la chair de vipere ; ces pou-
lets étant ainsi engraisés , le malade en
mangera un rôti à son dîner & l'autre à
son souper.

La saison des bains de Balaruc étant
arrivée , M^r. s'y fera conduire ,
pour y prendre les bains deux fois par
jour , & s'y faire doucher les parties mala-
des ; bûvant même autres trois jours , si
l'on le trouve pour-lors à propos , obser-
vant de se purger avant & après lesdites
eaux de maniere que l'on avisera ; à son
retour des bains de Balaruc , le malade
prendra pendant quinze jours le petit lait ;
au bout desquels s'étant repurgé , il com-
mencera l'usage du lait d'ânesse , qu'il
continuera pendant un mois , en se pur-

mangeant de dix en dix jours, & prenant pour-lors trois fois la semaine avant se coucher, environ deux dragmes de l'opiate qui suit.

Prenez de conserve de la grande consoude, demie once; du corail rouge & de deux d'ecrevisses de riviere, de chacun préparés en trochisques, deux dragmes; du bol d'Arménie, & de la terre sigillée, de chacune demie dragme, avec une suffisante quantité de sirop de roses seches, soit fait opiate pour l'usage marqué.

Environ le commencement du mois d'Août, le Malade prendra les eaux de Wals à la maniere accoutumée, observant de se purger au commencement & à la fin; & l'on pourra ensuite délibérer sûrement s'il doit passer par les grands remedes le mois de Septembre prochain; n'ayant jusqu'ici trouvé aucun signe certain de retour dans notre Malade.

Pendant l'usage de tous les remedes ci-dessus marquez, le Malade se nourrira de bons alimens, mettant toujours un quart de volaille dans son potage, mangeant de bon rôti à son souper qu'il prendra toujours très-leger; ne se couchant qu'environ deux ou trois heures après, évitant avec soin toute sorte d'alimens trop doux, trop gras, salez, épiciez, & de difficile digestion.

Délibéré à Montpellier le 10 Mars 1706.

Cette Ordonnance fut exécutée sous notre conduite jusqu'aux eaux de Vals, que le Malade ne bût point, il ne pût pas supporter les bains domestiques; ainsi on prit l'opiatte apéritive & purgative sans interruption; les bains de Balaruc firent suer sans causer aucun changement considerable; celui de tous les remedes ci-dessus marquez dont on se trouva le mieux, fut la ptisanne antivenérienne; ainsi quoique le malade eût toujours assuré qu'il n'avoit eu aucun mal vénérien, Madame sa femme & ses enfans jouissans, disoit-il, d'une parfaite santé, on le pressa si fort sur cet article qu'il avoua au retour de Balaruc, avoir eu une chaudepisse virulente maltraitée avant qu'il parût aucune tubercule, ce qui nous détermina à proposer au malade de passer par les frictions mercurielles conformément à l'Ordonnance, à quoi il ne voulut jamais consentir.

Ainsi nous nous avisâmes, après l'usage du lait d'ânesse de lui faire prendre la panacée mercurielle qui excita dans trois ou quatre jours un flux de bouche assez abondant pendant lequel les tubercules du visage diminuées de plus de la moitié & la sensibilité revenue donnoient lieu d'espérer une prompte guérison; mais le Malade impatient de rester alité, voulut
absolument

absolument qu'on arrêta le flux de bouche; je fis semblant de le vouloir arrêter par le précipité d'or qu'on avoit préparé par la ptisanne, le malade en prit environ huit à dix grains soir & matin pendant six jours sans aucune diminution du flux de bouche pour lequel je fus obligé de faire saigner & purger le Malade utant de coire de Lanfranc, de vin & autres gargarismes comme on a accoutumé de faire en pareil cas, le flux de bouche ne dura que sept à huit jours & le Malade à demi guéri voulut s'en retourner en Sardaigne son pays natal d'où il étoit venu exprès en cette Ville pour se faire traiter d'un mal qu'on lui avoit caractérisé à Gênes de paralysie imparfaite pour laquelle on lui avoit fait plusieurs autres remèdes inutiles.



OBSERVATIONS

DE M. DEIDIER.

PREMIERE OBSERVATION

Sur la Cataracte.

LE nommé Manse, Portier de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, à l'âge d'environ 60 ans, commença de me consulter pour une foiblesse de vûe, qui ne lui permettoit plus de lire ni d'écrire, même par le secours d'aucunes lunettes; il voyoit tous les objets troubles & comme couverts d'une espece de toille; ayant examiné ces deux yeux, je jugai que les deux cristallins commençoient à s'obscurcir par une blancheur, qui paroissoit dans les deux pupilles. J'annonçai deux veritables Cataractes, qui acheverent de se former dans l'espace de deux ans, malgré différens remedes qu'on employa pour les prevenir: le malade ne pouvant plus se conduire; j'envoyai chercher à Nîmes le sieur Dubois, fameux Oculiste de ce pays, qui abbatit en ma presence ces deux Cataractes, dont je rendis compte au public par une lettre inserée dans un journal des sçavans de l'année 1722.

Un mois après ces deux Cataractes

abattues, pendant lequel tems j'avois travaillé à dissiper les frequentes fluxions, qui surviennent à l'operation, le malade commença à se servir de ces deux yeux, comme s'il n'avoit jamais eû de Cataractes, lisant & escrivant librement sans le secours d'aucune lunette : il a vécu environ quatre ans dans cet état avec les deux yeux très clairs & fors vifs : & étant mort par une fluxion de poitrine, j'ay été curieux d'examiner ces deux yeux environ une heure après sa mort, & les trouvant fort transparents sans la moindre tâche je ne douttai pas que les deux cristallins ne se fussent entierement fondus après leur déplacement, comme je l'avois déjà observé une autre fois en une pareille occasion je priay M. Ferrin très habile Anatomiste de cette Ville de vouloir disséquer avec toute sa dexterité ordinaire les deux yeux encore chauds en nôtre presence & en celle de M. le Docteur Wigan, gentilhomme Anglois fort connu dans la République des Lettres, par la sçavante traduction d'Aretée qu'il a donné au public.

J'assurai d'abord à ces deux Messieurs, qu'ayant ouvert moi-même il y a deux ans, un œil d'un vieillard qui avoit souffert l'operation de la Cataracte; je n'y trouvai absolument aucun vestige du crist

tallin , dont la membrane commune , qui lui vient de la retine , avoit resté adhérente comme elle est naturellement au cercle de l'iris : J'ajoutai qu'on pouvoit se convaincre que la cataracte se formoit par l'épaississement du cristallin en laissant infuser quelque moment le globe de l'œil humain frais tiré du cadavre dans l'eau bouillante , dans laquelle le cristallin blanchit bien-tôt , s'épaissit , & se sépare de cette enveloppe commune , que j'ai démontré par plusieurs expériences incontestables n'être qu'une simple expansion de la retine : il fut ensuite procédé à l'opération comme s'ensuit :

Nous considérâmes d'abord l'extérieur des yeux , où nous n'observâmes rien de particulier , excepté la trace que les aiguilles avoient laissé à l'endroit où l'on perce la sclerotique dans l'opération de la cataracte : ensuite M. Ferrin commença par l'œil droit , dont il coupa circulairement la sclerotique par une ligne parallèle au cercle de la cornée , qu'il sépara entièrement pour mettre le devant de la choroïde , l'iris & la prunelle à découvert : alors ayant voulu donner de la pointe des ciseaux dans le cercle de la prunelle , il sentit tout d'un coup qu'elle perçoit une roille , qui sembloit en boucher l'ouverture , surpris de cette nouveauté , il s'ar-

prêta pour la conserver ; & nous nous aperçûmes d'une membrane mince, transparente & circulaire, semblable à l'arachnoïde du cerveau, tendue derriere, & de même grandeur qu'elle, mais au lieu de couvrir la face antérieure du cristallin, elle étoit au devant de l'humeur vitrée qui tenoit ici la place de ce dernier ; depuis l'opération cette membrane s'étoit donc placée entre l'uvée & le corps vitré, sans aucune adhérence avec l'un ou l'autre, excepté dans sa circonférence circulaire, qui tenoit au ligament ciliaire antérieurement, & au corps vitré postérieurement. Nous nous attachâmes ensuite à chercher le corps cristallin, mais inutilement, car non seulement il avoit cédé sa place à l'humeur vitrée, comme nous venons de dire, il s'étoit encore entièrement fondu, sans qu'il en restât le moindre vestige.

Après la dissection de l'œil droit, nous passâmes à celle du gauche, tout y étoit disposé comme dans le premier ; & il n'y restoit pas le moindre fragment du cristallin, la membrane placée derriere & dont on a déjà parlé s'y trouvoit aussi comme dans l'autre œil, après l'avoir suivie avec attention, nous aperçûmes qu'elle étoit produite par la retine, que celle-ci avançant entre la choroïde & le corps vitré,

étant arrivée au terme où finit cette même choroïde , & où l'uvée commence , elle se colloït intimement aux fibres du ligament ciliaire , & que sans s'arrêter elle se continuoït encore pour achever de former un globe non interrompu qui embrassoït le corps vitré de toutes parts , & dont le voile en question n'étoit que la portion antérieure placée derrière l'uvée & la prunelle , qui se trouvoit libre & flottante : A cela près , nous ne pûmes rien observer dans l'un ni dans l'autre œil , qui s'éloignât tant soit peu du naturel.

Le bruit de cette observation s'étant répandu dans le public , M. Dubois Chirurgien Oculiste & Lithotomiste établi à Nismes , qui avoit fait les deux opérations de la cataracte ci-dessus marquée , nous en demanda un certificat , que nous ne pûmes lui refuser en la forme qui suit.

Nous soussignés Antoine Deidier Chevalier de l'Ordre de S. Michel , & Professeur en médecine de l'Université de Montpellier , certifions à vous qu'il appartiendra , que M. Jean Dubois fameux Chirurgien Oculiste & Lithotomiste établi dans la ville de Nismes , a souvent opéré en notre présence , avec toute la dextérité possible , & notamment en 1721. sur un nommé Manse Portier de l'Hôtel-Dieu de la présente ville , lequel étoit attaqué depuis deux ans de deux véritables cataractes aux yeux , par la

concrétion totale des corps cristallins : ce qui nous auroit déterminé d'envoyer chercher à Nismes ledit Sieur Dubois , qui abatit en notre présence ces deux cristallins avec tant d'adresse , que le malade ayant entièrement recouvré la vûe par ces deux operations , environ un mois après , lisoit & écrivoit sans lunettes , avec plus de liberté qu'il n'eut jamais fait : ce qui dura constamment dans ce bon état pendant les quatre années restantes de la vie dudit Manse , qui mourut d'une fluxion de poitrine au mois d'Octobre 1725. Je fus curieux d'examiner les deux yeux , & je trouvai , comme je l'avois déjà observé une autre fois deux ans auparavant , que les deux cristallins s'étoient si fort fondus après leur entier déplacement , qu'il n'en restoit absolument aucune trace dans le globe des deux yeux : l'humeur vitrée s'étant avancée dans la place du cristallin , en remplissoit tout le vuide , & ces yeux totalement dépourvus de cristallins ayant resté fort nets & très-transparens , il n'est pas surprenant que le malade ait joui de l'entier rétablissement de sa vûe , ce qu'il tenoit de la dexterité de l'operation ; en foi de quoi nous avons expédié le present Certificat audit M. Dubois pour lui servir suivant qu'il lui sera nécessaire. A Montpellier , le 2. Septembre 1726.



SECONDE OBSERVATION

sur un Erésipele negligé.

FRançois Vincent, natif de Largentieres en Vivarès, âgé de vingt-cinq ans, eut en 1700. un érési-pele sur tout le bras gauche, pour lequel il ne fit aucun remede, esperant de pouvoir dissiper son mal en travaillant, il fatigua si fort cette partie, que l'érési-pele disparut; mais le bras grossit peu à peu de maniere que m'étant venu consulter au mois de juillet 1707. j'y observai trois élévations considerables, dont la premiere qui occupoit la partie superieure & interne de l'avant-bras, avoit un pan & demi de tour; la deuxieme, située à la partie superieure du bras, étoit de deux pans & demi; & la troisieme, qui s'étendoit jusqu'au poignet, avoit trois pans de circonference; la peau extrêmement distendue par ces trois grosseurs, étoit d'ailleurs dans son état naturel, par rapport à la chaleur, la couleur & le sentiment; le malade ne s'y plaignoit d'aucune douleur, on n'y sentoit aucun battement excessif, ni fluctuation, ni œdeme, ni dureté schirreuse; quoique le tout fût d'un tissu assés ferme: ainsi on ne pouvoit rapporter ce mal à aucune des quatre Tumeurs ordinaires,

phlegmon , érési-pele , œdeme , schirre ; aucune marque de suppuration n'avoit précédé ; le malade n'étoit ni écrouilleux ni vérolé ; il se portoit d'ailleurs assés bien : Je jugeai que c'étoit un accroissement sur-naturel des tégumens , occasionné par les embarras cutanés , qui avoient précédé & produit l'érési-pele négligé. Comme le sable de la mer m'avoit souvent réussi pour emporter le gonflement des mamelles , & les enflures des jambes qui succedent aux érési-peles phlegmoneux , j'envoyai mon malade à la mer , après l'avoir purgé deux ou trois fois avec le mercure doux en bolus , & une potion purgative ordinaire : il n'y resta qu'un jour , pendant lequel il mit trois fois son bras malade dans le sable de la mer échauffé par l'ardeur du soleil , & cela sans autre succès , que de voir ces tumeurs un peu ramollies ; ce qui l'obligea de s'en retourner chés lui ; son Chirurgien lui ouvrit un cautere à la partie interne & inferieure de la grosseur mitoyenne , il appliqua sur tout le bras le cataplasme des quatre farines ; la partie devint plus molasse , & grossit tellement de jour à autre , que le bras devint enfin tout à fait monstrueux ; la premiere & la seconde grosseur ayant crû d'un demi pan chacune , & la troisième d'un pan ; lorsque ce jeune homme

appuyoit le bras sur son coude, le tout paroissoit sous la forme d'une grande masse de chair de quatre grands pans de tour, du milieu de laquelle sortoit la main naturelle, & en état de faire tous ses mouvemens, la force de ce poignet étoit même un peu plus grande que celle de l'autre, il étendoit & fléchissoit le bras avec assés de facilité, il en faisoit aussi très facilement la pronation & la supination; les grosseurs quoiqu'augmentées en volume, étoient devenues très molles depuis que je ne les avois vûes, & la peau étoit œdémateuse en deux petits endroits seulement.

La fièvre étant survenue le 28 Juillet dernier, ce malade entra à l'hôpital, où nonobstant les secours ordinaires, il mourut le 2 Août entre les sept à huit heures du matin, j'ouvris son cadavre le même jour vers les quatre heures après midi, assisté de Messieurs Lapeironie & Germain, tous deux Maîtres Chirurgiens Jurés de cette ville, & Chirurgiens majors de l'Hôpital: en presence de M^{rs} Marcot, Fizes & Gibert Docteurs; de M. Audon licencié, & de plusieurs Etudians en Médecine de notre Université: Ce que je trouvai de surnaturel dans la poitrine & dans le bas ventre n'avoit aucun rapport au bras monstrueux qui fait le sujet de cette observation; une rate un peu plus

Grosse qu'à l'ordinaire, les lobes du poulmon du côté gauche adherens aux côtes & au diaphragme, très peu de serosité répandue dans ses deux cavités, & un peu plus dans la cavité du pericarde, avec une concrétion polypeuse de sang dans le ventricule droit du cœur, sont des choses qu'on observe assés souvent; les glandes des aînes étoient fort dures & trois fois plus grosses que dans l'état naturel les vaisseaux axillaires, arteres, veines & nerfs qui vont ou viennent de l'un & de l'autre bras étoient à peu près égaux entr'eux, & dans leur état naturel.

Après avoir détaché les clavicules du sternum, nous détachâmes le bras gauche avec la clavicule du même côté & une petite portion de l'acromion où cette clavicule s'articule; parce que la grosseur supérieure s'étendoit jusqu'au dessus de l'humérus. Ce bras ainsi séparé du tronc a pezé quarante-sept livres; nous le disséquâmes d'un bout à l'autre jusqu'à la membrane commune des muscles; la membrane adipeuse étoit épaisse de quatre à cinq travers de doigt; tous ces vaisseaux étoient remplis d'une lymphe claire & transparente, qui s'écouloit en abondance à chaque coup de scalpel que nous donnions, pour détacher toute cette lourde masse d'alentour du bras, dont les

muscles & les os n'avoient souffert aucune alteration. Tout l'effort de cette lymphe s'étoit porté en dehors, & avoit distendu la peau insensiblement & sans douleur, à peu près comme il arrive à la peau du bas ventre dans les femmes grosses, à mesure que le fœtus croît & que la matrice augmente en volume : La lymphe qui remplissoit les vaisseaux graisseux rendoit cette membrane fort épaisse & extrêmement blanche ; depuis le dessous de la peau jusqu'à la membrane commune des muscles ; tandis que la même membrane étoit partout ailleurs comme elle est de coutume, mince, jaune & parsemée de plusieurs pelotons graisseux ; ayant mis tremper dans de l'eau une portion de la membrane adipeuse blanche du bras monstrueux, je la trouvai le lendemain jaune en plusieurs endroits, & parsemée de quelques grains graisseux semblables aux naturels.

Cette observation est par toutes ces circonstances la plus singulière en son genre que j'aye jamais vûe ni lû ; & elle m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'il me paroît qu'on ne sçauroit en rendre raison sans le secours de quelques opinions qui me sont particulières, & que je crois avoir suffisamment prouvé dans ma Physiologie : sçavoir que tous les vaisseaux lymphati-

ques du corps humain prennent leur origine des arteres lymphatiques ; que la lymphe & la graisse ne different point essentiellement par rapport à leur nature & à leur usage ; que dans le mouvement musculaire les humeurs sont chassées du corps des muscles , que l'accroissement & nourriture du corps humain consiste uniquement dans la distention des vaisseaux, produite par le simple cours régulier des humeurs.

L'érésipele est une Tumeur superficielle d'un rouge vif éclatant , qui roule ordinairement d'une partie à l'autre , & dont la couleur disparoît pour un moment , lorsqu'on presse la partie malade. Cette Tumeur differe du phlegmon par son étendue , de l'œdeme par sa couleur , & du schirre par sa mollesse ; on l'appelle érésipele phlegmoneux , lorsqu'il s'élève considérablement avec une conscription déterminée , que sa couleur vive devient foncée , qu'il y a pulsation & résistance ; au lieu qu'on le nomme œdemateux , lorsqu'étant d'un coloris pâle , son tissu indolent , molasse & relâché cede facilement au tact , & conserve quelque tems l'impression du doigt.

Dans l'érésipele simple le cours du sang n'est gêné que dans les plus petits vaisseaux capillaires , d'où dépendent la

tumeur superficielle & la couleur vive sans pulsation, parce que les autres artères sont libres. Cet éréfipele cede ordinairement aux saignées, à une ou deux purgations & à la diette; il n'est suivi d'aucune suppuration, & ne laisse après lui aucune tumeur.

Dans l'éréfipele phlegmoneux outre l'embourbement des capillaires, les artères sont gênées, ce qui est marqué par la douleur pulsative dont on se plaint. Celui-ci se termine souvent par suppuration; l'éréfipele est œdemateux lorsque le long séjour du sang veineux dans ses propres vaisseaux, donne occasion à la serosité de surnager, pour-lors celle-ci se porte en plus grande quantité dans les vaisseaux lymphatiques, où elle est obligée de séjourner à raison des veines embourbées; ainsi cet éréfipele laisse souvent après lui des enflures qu'on ne sçauroit emporter que par des sudorifiques, les fréquens purgatifs, ou les diurétiques chauds.

L'éréfipele dont François Vincent fut attaqué il y a dix ans étoit œdemateux, puisqu'il étoit si indolent, qu'il ne l'empêcha pas de travailler; & qu'il laissa trois élévations considérables aux parties du bras qu'il avoit parcouru: comme on ne fit d'abord aucun remède pour détourner le cours des humeurs qui s'étoient ramas-

sees en quantité dans les vaisseaux cutanés du bras malade ; il fallut nécessairement que tous ces vaisseaux se distendissent peu à peu sur tout les lymphatiques ; la membrane adipeuse naturellement plus souple que tous les autres , & qui reçoit l'humeur de deux endroits opposés , sçavoir du côté de la peau , d'où l'éresi-pele œdémateux avoit déjà déterminé une plus grande quantité de serosité , & du côté des muscles de l'avant-bras & du poignet , qui avoient chassé les humeurs en dehors par leurs propres contractions fortes & réitérées. La peau se distendant peu à peu par l'accroissement de la membrane adipeuse , le sang qui ne paroissoit que dans un certain nombre de veines cutanées , se distribua insensiblement dans quantité d'autres vaisseaux de la même espece , de maniere que la rougeur disparut tout-à-fait après l'éresi-pele ; les grosseurs continuèrent d'augmenter , parce que les vaisseaux lymphatiques de la membrane adipeuse ayant perdu une partie de leur ressort , ne pouvoient plus chasser la lymphe avec la même facilité qu'auparavant ; & puisque les vaisseaux axillaires étoient dans leur état naturel , il est évident que le cœur n'envoyoit pas plus de sang à un bras qu'à l'autre ; ainsi les arteres cutanées n'ayant pas augmenté à proportion de

leurs veines & des vaisseaux lymphatiques, ceux-ci ne pouvoient être suffisamment secoués pour chasser la lymphe par le battement des arteres voisines : c'est aussi pour cela que nous ne trouvames aucun grand vaisseau sanguin apparent dans l'épaisseur de la membrane adipeuse, qui ne paroissoit blanche qu'à raison de la grande quantité de lymphe contenue dans son propre tissu. Cette lymphe étoit constamment renfermée dans ses propres vaisseaux, puisqu'elle ne couloit qu'à proportion qu'on coupoit la membrane adipeuse, dont la moindre petite pièce s'est trouvée également imbue de cette humeur : ce qui n'arrive pas quand il y a extravasation, pour-lors l'on trouve la liqueur ramassée dans certains endroits seulement, d'où elle coule en abondance par la premiere ouverture, laissant la cavité vuide & affaissée. Cette lymphe étoit tout-à-fait liquide comme dans l'état naturel, parce qu'elle toujours, quoique très lentement dans ses propres vaisseaux.

Comme on ne pouvoit rapporter les grosseurs de ce bras monstrueux à aucune des quatre Tumeurs contre nature, & qu'il n'y a eu aucune extravasation, on a eu raison de les regarder comme un accroissement surnaturel des téguments. On auroit pu le prévenir en guérissant l'érysipe-

le œdémateux , mais sept ans après il étoit tout-à-fait impossible de le guerir ; il n'eut pas suffi d'emporter la lymphe , il eut fallu de plus remettre les vaisseaux lymphatiques dans leur premier état , en les obligeant à se resserrer chacun par son propre ressort , qu'ils ont perdu peu à peu à mesure qu'ils se sont dilatés davantage ; comme il paroît de ce que les grosseurs qui étoient moindres & assez fermes il y a trois ans , se sont trouvées plus grandes & très mollasses cette année ; ce qui ne pouvoit dépendre que d'un entier relâchement des vaisseaux lymphatiques , dont quelques-uns avoient pourtant encore un peu de fermeté, puisqu'ayant resté dans l'eau, avec laquelle la lymphe la plus séreuse se mêle très aisément , ils se resserrèrent à quelques endroits , & jaunirent à raison de la lymphe épaisse , qui restoit enfermée dans leur cavité , & qu'on connoît sous le nom de graisse.

TROISIE'ME OBSERVATION

Sur l'ouverture du cadavre d'une vieille Dame où l'on trouva toutes les bronches pulmonaires offeuses , de même que la plupart des arteres.

UNe Dame âgée d'environ 84 ans , se plaignoit depuis long-tems d'une

grande oppression de poitrine très singulière, en ce qu'elle ne se manifestoit point du tout en dehors, comme elle a coutume de se manifester dans l'asthme & la peripneumonie, ni par l'élévation de la poitrine, ni par la dilatation des narines : cette Dame buvoit même aisément tout de suite, sans être obligée de reprendre haleine ; elle ne pouvoit se coucher la tête basse, ni d'aucun côté, sans craindre de suffoquer sur le champ, elle avoit quelquefois beaucoup de peine à élever la voix, qui étoit pourtant toujours fort libre, & sans être jamais entrecoupée par l'oppression de poitrine, cette Dame se plaignoit constamment d'une palpitation de cœur fort basse immédiatement au dessous du cartilage xiphoïde, qu'elle rapportoit au milieu du bas ventre, & qu'elle appelloit son battement fâcheux & incommode.

Cette Dame avoit de fois à autre de fortes vapeurs, dans lesquelles elle craignoit de mourir à tout moment : son poux naturellement très petit & fort inégal, disparoissoit pour-lors tout-à-fait ; les extrémités devenoient froides, & les entrailles brulantes ; quelquefois même elle se plaignoit de grandes chaleurs par tout le corps, tandis que toute l'habitude m'en paroissoit froide ; & d'autres fois elle

se plaignoit d'un sentiment de froid aux parties de la peau que je trouvois fort chaudes en les touchant ; la tête étoit pourtant très libre , & la malade raisonnoit à l'ordinaire avec toute la justesse possible. Une seule vapeur qui survint à la fin du mois de Février 1707. fit éclipser la raison pendant sept ou huit minutes ; elle eut pour-lors un assoupissement très fort , qui fut suivi d'une paralysie imparfaite à la langue qui béguyoit , & au bras droit qui resta froid & immobile pendant vingt-quatre heures , après lesquelles cette paralysie disparut entierement , mais nous ne trouvâmes absolument plus de poulx dans aucune des arteres de ce bras droit , où le poulx demeura totalement éclipsé pendant quinze jours.

Le battement de palpitation qui redoubloit lors des vapeurs , étoit continuel depuis quatre ans ; & dès ce tems-là cette Dame commença de se plaindre sans cesse d'une grande foiblesse de jambes qui l'empêchoit de marcher librement : aussi ne sortoit-elle de sa maison que pour aller à la Messe en chaise à porteur , avec laquelle on la prenoit & on la rapportoit dans sa chambre ; ces jambes avoient été enflées par deux différentes fois , & l'eau de la mer chauffée avoit dissipé ces enfures.

Le premier du mois de Novembre 1708

on s'apperçut que cette Dame à son lever fut un peu plus enjouée qu'à son ordinaire ; elle avoit la fièvre & elle déliroit de fois à autre sur certains objets ; sa poitrine faisoit pour lors un certain bruit sourd, qu'elle jugeoit venir de quelque personne qui parloit (assuroit-elle) derriere & à côté de son chevet ; elle donna beaucoup d'attention à cet objet pendant trois jours, après lesquels il survint une envie de dormir excessive ; le poulx disparut tout-à-fait au bras gauche , comme il avoit disparu l'année précédente au bras droit, avec cette difference que le premier avoit été paralytique pendant vingt - quatre heures, au lieu que celui-ci étoit souvent attaqué de mouvemens convulsifs, qui durèrent deux à trois jours, & qui augmentèrent jusqu'à la mort, qui survint le treizième dudit mois de Novembre 1708.

Comme la Dame qui fait le sujet de cette observation, étoit une femme de la premiere consideration à Montpellier, qui avoit été élevée à la Cour, elle avoit porté toute sa vie de ces corps de côtes fort justes & très-étroits parenbas, dont on se servoit de son tems pour former la taille fine & déliée à quoy elle avoit parfaitement bien réussi ; mais sa poitrine extrêmement allongée & fort rétre-cie par en bas, avoit sans doute donné

occasion aux principales incommoditez dont elle fut tourmentée sur ses vieux ans; ce qui nous parût confirmé par l'inspection & par l'ouverture de son cadavre qu'il fallut embaumer, pour être gardé quelques jours & transporté dans la Terre où elle voulut être enterrée.

Ayant mis le cadavre à nud, & avant que de donner aucun coup de scalpel, nous observâmes que la poitrine étoit fort resserrée par les côtez & allongée par le bas, enforte que les fausses côtes étoient descendues fort près de la crête des os des isles; il n'y avoit pas plus d'un travers de doigt de distance entre ces deux parties. En commençant d'ouvrir la poitrine, nous trouvâmes tous les cartillages du sternum fort mols; les trois os du devant de cette partie & tous ceux qui forment les côtes tant vrayes que fausses, étoient si cassans, qu'on les rompoit par tout aisément au moindre effort des doigts; au lieu que tous les anneaux des bronches pulmonaires qui ne sont ordinairement que cartilagineux, étoient ici très durs, inflexibles & convertis en autant de petits os qu'il y avoit eu de cartilages depuis leur entrée de la poitrine, jusqu'aux vésicules pulmonaires; celles-ci avoient conservé leur souplesse naturelle.

L'allongement, ou plutôt l'abaissement

de l'extérieur de la poitrine , avoit obligé le cœur de descendre si bas , que sa pointe située au milieu de cette cavité , étoit inférieure aux lobes du poulmon , & le tronc de l'artere aorte se trouvoit trois fois plus long dans la poitrine qu'il ne doit être ; il y avoit environ demi verre d'eau claire dans la cavité du pericarde ; l'artere coronaire du côté gauche étoit très-dure , cartilagineuse & à demi osseuse ; il s'est trouvé une petite concretion polipeuse blanche dans chaque ventricule du cœur ; le commencement de l'artere aorte à la sortie du cœur , étoit toute osseuse de même que les valvules semilunaires ; il y avoit un étranglement très-considérable de cette artere à l'endroit de sa recourbure , qui forme ce que les Anciens appelloient le tronc inférieur ou descendant.

Dans le bas ventre toute l'artere aorte, depuis le dessous du diaphragme jusqu'aux iliaques inclusivement, étoit presque toute osseuse dans ses moindres ramifications sensibles , à la réserve de l'artere hepatique , de la gastrique , de la mésentérique , & des deux émulgentes ; cette ossification étoit très-singulière dans l'artere splénique qui faisoit plusieurs cours dans ce viscere , à peu près comme le commencement des trompes de Fallope du

ôté des ovaires ; tous les contours de cette artère splénique constituoient un véritable os dans le milieu duquel le sang s'étoit conservé son passage.

Les artères spermatiques dans les deux ovaires & sur le corps de la matrice étoient toutes osseuses ; nous avons trouvé dans l'intérieur de ce viscere quelques petites tumeurs , chacune de la grosseur d'un pois , attachées par un pedicule à la membrane interne de la matrice ; les deux ovaires avoient une surface fort inégale , traboteuse & parsemée de petits grains semblables aux petites tumeurs du dedans de la matrice ; ces grains se sont trouvez d'abord remplis d'une eau claire & fort limpide , il y avoit au milieu de chacun de ces grains un véritable os très-dur & approchant de la figure ronde ; je ramassai d'un seul ovaire six de ces petits os , que j'ai encore en mon pouvoir.

Tous les autres viscères du bas ventre , à la réserve des ovaires , étoient dans leur souplesse naturelle ; la rate même étoit assez souple , quoique le gros tronc de son artère fût tout osseux & contourné comme il a été décrit ci-dessus ; l'intestin colon vers sa fin , c'est-à-dire à l'endroit où il dégénere en rectum , avoit sa cavité de la moitié plus petite que le reste de ce

boyau, & cela de la longueur d'un demi pied; sur quoi il est bon de faire remarquer que cette Dame ne pouvoit absolument aller du ventre que de trois en trois jours par le secours des lavemens.

Le crane ayant été scié à l'ordinaire, la dure-mere suivit la calotte, de maniere que cette membrane s'est trouvée par tout adhérente au crane; il y avoit des eaux extravasées sur la propre substance du cerveau, qui se sont écoulées dans les ventricules & ramassées à la baze du crane à mesure qu'on a été obligé d'enlever le cerveau & le cervelet à la maniere accoutumée; ces deux viscères étoient très-bien constituez, ils avoient à leur baze quelques petites arteres cartilagineuses & à demi osseuses, le lassis corroide qui tapisse le ventricule gauche, étoit parsemé de quelques hydatides.

J'avois ouvert, sept à huit ans auparavant à l'Hôtel-Dieu de Montpellier les cadavres de trois vieillards qui étoient tourmentez de palpitations de cœur continuelles, par l'ossification du commencement de l'artere aorte; ce qui m'avoit donné occasion de soupçonner une pareille cause de la palpitation de cette Dame; comme elle m'avoit obligé de le lui dire, en m'interrogeant sur l'opiniâtreté de ce mal, pour lequel elle avoit fait inutilement

ment quantité de remèdes ; mais je n'avois jamais observé l'artere coronaire cartilagineuse & à demi osseuse du côté gauche , ce qui avoit obligé la pointe du cœur de se porter vers le milieu de la poitrine ; & cette palpitation étoit pour lors interne répondant au cartilage xiphoïde, parce que le côté droit de la substance du cœur étant plus libre que l'autre l'attiroit de son côté.

J'avois trouvé dans le cadavre d'un de ces vieillards une partie de la pleurre , qui recouvre le dedans des côtes, convertie en un véritable os plat de la grandeur de la paume de la main , & que j'ai encore devers moi. Ce vieillard avoit une oppression de poitrine continuelle , considérable & fort sensible par la difficulté que les côtes avoient à s'élever dans le tems de l'inspiration ; mais je n'avois jamais observé les anneaux des bronches pulmonaires tout-à-fait osseuses , comme dans le cas présent , où l'oppression de poitrine ne pouvoit pas s'appercevoir , parce que toutes les côtes & le sternum étant fort libres & très-souples , la poitrine s'élevoit & s'abaissoit sans peine, les vésicules du poulmon étoient aussi fort libres ; ainsi elles recevoient l'air extérieur & le renvoyoient avec aisance & dans la même proportion , les seules bronches osseuses étant hors d'état de se dilater &

de se resserrer, obligeoient la Malade de se plaindre d'une oppression dont on ne pouvoit s'appercevoir; comme les anneaux parfaits des bronches pulmonaires sont naturellement cartilagineux, il n'est pas surprennant qu'ils soient devenus tout-à-fait osseux dans une vieille Dame, dont l'extérieur de la poitrine fort gêné, avoit sans doute peu à peu donné occasion au sang d'aborder en plus grande quantité par l'artere bronchiale de Ruisch dans le tissu de ces anneaux.

Les arteres sont des conduits membraneux d'un tissu fort reserré, qui sont obligés de se dilater par l'effort du sang & de se remettre ensuite par leur propre ressort, pour pousser le même sang jusques dans les veines; à raison de leur tissu fort reserré, elles peuvent se convertir en cartilages & devenir os, par le cours naturel des liqueurs souvent reiteré, de même qu'il arrive à tous les os ordinaires, qui ne sont dans le fœtus que de simples membranes; comme on l'observe principalement sur tous les enfans nouveaux nés à la jonction des deux os parietaux avec la partie supérieure & mitoyenne de l'os coronal, ce qui forme chez eux ce qu'on appelle la fontanelle; or l'artere aorte étant plus grosse & plus ferme que les autres, elle doit s'endurcir & s'ossifier plus souvent &

sur les bronches pulmon. offeuses. 339
plus aisément que les autres vaisseaux.

Quoique les vapeurs se déduisent ordinairement d'un chile crud & indigeste, qui passant par intervalle dans le sang l'épaissit, dit-on, & l'empêche de rouler librement comme la Malade en question avoit l'estomach, le foye, le pancreas, les boyaux & le mesentere très-bons & bien constituez; qu'elle n'a jamais eu aucun mauvais rapport à la bouche ni aucune ventosité qui marquassent indigestion: le goût & l'appétit s'étant toujours bien soutenus avec les gros excréments bien conditionnez; j'aimerois mieux dire que les vapeurs dont elle étoit tourmentée, dépendoient de la difficulté que le sang avoit à rouler dans le tissu des bronches pulmonaires, & dans le tissu de la rate & de la matrice où les ossifications étoient plus sensibles; il est vrai que cette Dame se plaignoit souvent d'un mal d'estomach que rien ne pouvoit calmer; mais c'étoit à mon avis une suite de son battement de cœur, lequel étant situé plus bas qu'à l'ordinaire, & ayant la pointe au milieu au-dessous des poulmons, pressoit l'estomach par l'entremise du diaphragme.

Le manque de poulx au bras droit, qui survint l'année dernière après une légère attaque d'apoplexie, venoit selon toute

apparence de ce que quelques gouttes de sérosité répandues dans le cerveau , après avoir éclipsé la raison , s'étoient jettées sur le nerf qui répond à ce bras , & qui accompagne l'artere brachiale ; ce qui confirme cette conjecture , c'est que le bras gauche a souffert la même éclipse de poulx , dès que la sérosité a commencé de s'épancher de nouveau sur le cerveau ; la premiere fois il y avoit paralysie de la langue & du bras droit , parce que l'apoplexie avoit précédé , & que le dépôt s'étoit fait tout-à-coup ; la seconde fois le mouvement & le sentiment du bras gauche ont resté , parce que l'eau épanchée peu à peu , n'avoit relâché que le nerf qui répond au bras , & qui accompagne son artere , sans produire un relâchement notable dans les autres nerfs qui se distribuent aux muscles & à la peau de cette partie ; enfin les eaux ayant été ramassées en suffisante quantité pour presser irrégulièrement l'origine des nerfs , & pour donner occasion à des battemens irréguliers des arteres du voisinage , les mouvemens convulsifs ont dû survenir avec perte de connoissance quelques heures avant la mort.

J'avois trouvé en 1704. dans le cerveau d'un jeune homme âgé de vingt-cinq à trente ans , les corps cannelés du

côté gauche tous osseux , sans que cet homme , mort peripneumonique , eût jamais eu aucun mal de tête ni aucune sorte de dérangement dans les fonctions animales ; de même cette Dame avoit toujours eu la tête très libre , quoiqu'elle eût quelques petits rameaux d'artere osseux à la baze du cerveau , ce viscere n'a été inondé de sérosités que peu à peu & à la longue , lorsque les ossifications du poulmon & du bas ventre (qui ne permettoient pas au sang de se porter vers les jambes devenues par-là très foibles) donnerent occasion à cette liqueur de se porter dans l'intérieur de la tête en trop grande quantité , où ce sang a produit d'abord un petit délire en distendant le cerveau , & ensuite des convulsions & le sommeil létargique en y lâchant la sérosité , qui a conduit la malade à la mort.

QUATRIÈME OBSERVATION

OU

RAPPORT DE CHIRURGIE

Sur l'ouverture du cadavre d'un homme
blessé au dessous de l'oreille gauche.

NOUS soussignés ANTOINE DEIDIER ,
Conseiller Médecin du Roy , Professeur
en l'Université de Médecine de Montpellier ,

faisant la fonction de Médecin Royal pour la-
dite Université ; & Antoine Trial M^e Chirur-
gien Juré Royal de la même Ville , ayant fait
serment en Justice : certifions qu'en vertu de la
Commission de M. de Casseïrol , Lieutenant gé-
neral & Juge Criminel en la Senéchaussée &
Siège Présidial dudit Montpellier , en datte du
jour d'hier 5 Août 1709 ; nous nous serions
transportés ce matin vers les neuf à dix heures,
rue de la beau faire en la maison de feu Pierre
Batut Fournier : Nous avons procédé à la véri-
fication du cadavre dudit Pierre Batut , auquel
nous avons d'abord remarqué du sang noir éen-
meux entre les lèvres , & une playe au dessus
de l'oreille gauche : cette playe passant entre
l'apophyse mastoïde & l'angle de la mâchoire
inferieure , alloit aboutir en deux endroits ,
dont l'un qui alloit au dedans de la bouche ,
passant vers le lacunar faucium & les apophyses
pterygoïdes , se terminoit auprès de la tête du
larinx : l'autre aboutissement de la playe étoit
par dessous l'angle inferieur de la mâchoire ,
précisément à l'endroit où la veine jugulaire &
l'artere carotide se divisent en deux principa-
les ramifications internes & externes. Ayant
dissequé ces vaisseaux sanguins tout le long du
col , pour les mettre à découvert : l'on a injecté
une liqueur noire par le tronc de l'artere caro-
tide gauche vers la playe , & nous avons vû
sortir ladite liqueur à gros bouillons par une
des ramifications de cette artere qui répondoit

dans l'interieur de la playe ; la sonde a suivi aisément le même chemin de l'injection : après quoi ayant voulu examiner la trachée artère & les poulmons, nous avons trouvé un équimose tout à l'entour de l'épiglotte, le dedans de la trachée artère étoit noir & teint d'une partie du sang épanché dans la playe, qui s'étoit porté dans les poulmons avec l'air inspiré ; la plus grande partie du sang épanché, ayant gagné l'œsophage, avoit presque tout-à-fait rempli la cavité de l'estomach, où nous en avons trouvé une grande quantité noir & grumelé ; la susdite playe avoit été produite par une piece de bâton composée de deux branches pointues, dont on nous a représenté la principale, que Mrs les Chirurgiens ordinaires avoient retiré du dedans de la playe, après en avoir agrandi l'ouverture par deux petites incisions cutanées, étant éloignés de l'endroit où nous avons trouvé l'artère ouverte. Ainsi il est hors de tout doute, que les branches pointues du bâton, introduites avec grande violence pour faire la playe, avoient déchiré le rameau de l'artère carotide que nous avons trouvé ouvert : c'est par cette déchirure que le sang ayant coulé dans la bouche, passoit peu à peu dans l'estomach, d'où il étoit rejeté par le vomissement & par les selles pendant les cinq à six jours que le malade a vécu, jusqu'à ce que ses forces étant considérablement diminuées par la grande perte de sang & l'équimose de l'épiglotte, empêchant

le cartilage de s'abaisser, le sang a été entraîné avec l'air dans les poulmons, & a suffoqué le malade. Fait audit Montpellier le 6 Août 1709. Signé DEIDIER Médecin Royal & Trial Juré Royal.

CINQUIE'ME OBSERVATION,

OU

RAPPORT DE CHIRURGIE

Sur l'ouverture du cadavre d'un homme
bleffé à la poitrine & au bas ventre
par un coup de feu.

NOUS ANTOINE DEIDIER Conseiller du Roy, Professeur en l'Université de Médecine de Montpellier, faisant la fonction de Médecin Royal; & Philippe-Louis Raynaud Doyen des Maîtres Chirurgiens Jurés de la Ville de Montpellier, premier Juré Royal en ladite Ville, Senéchaussée & Gouvernement d'icelle, ayant Serment en Justice: Certifions que suivant l'apointement au pied de requête ce jour d'hier rendue par Monsieur M^e Jean-Henry de Casseïrol Conseiller du Roy, Lieutenant Général Criminel en la Senéchaussée & Siège Présidial de Montpellier, pour procéder à la vérification des blessures & cause de mort du Sieur Jean la Croix fils de Jacques la Croix Plâtrier, portant notre Commission, Nous nous sommes transportés à sa maison située à la rue de Val-

fève ; où étans , aurions trouvé ledit Jean dans ses habits tous ensanglantés & mort, & l'ayant fait mettre sur une table , aurions procédé à l'ouverture de son cadavre , & trouvé une playe au côté gauche , coupant les deux fausses côtes inferieures ; ayant ouvert ledit cadavre , aurions trouvé la ratte toute fracassée , le diaphragme percé , & le lobe inferieur du poulmon du même côté brulé , y ayant quantité de sang tant à la poitrine qu'au bas ventre , & sur ses habits ; ce qui nous a déterminé à dire que le coup qui avoit été fait par arme à feu chargée à dragée , & la grande quantité de sang qu'il a perdu , sont les causes immédiates de sa mort : tel est notre rapport , à Montpellier ce 28 Décembre 1710. Signé DEIDIER Médecin Royal & REYNAUD.

SIXIEME OBSERVATION

sur un Cancer de l'œil.

MAdemoiselle Anne la C** , âgée d'environ dix ans , d'un temperament mélancolique , s'étant fait couper les cheveux le 15 juin 1720 , alla se baigner dans un Jardin , après avoir couru & s'être fatiguée. Quelques jours après elle se plaignit d'une vive douleur de tête qui répondoit à l'œil droit , cet œil ne paroissoit point du tout alteré ; cependant

elle cessa de voir de cet œil. Cet enfant fut mené à Montpellier au mois d'Octobre suivant ; les Médecins qui furent consultés sur sa maladie , n'appercevant aucun changement dans la transparence des humeurs de cet œil , ordonnerent la douche des bains de Balaruc qui fut prise soir & matin pendant trois jours.

Au retour de Balaruc la douleur de tête ayant cessé , l'œil parut se porter involontairement du côté du nez , de maniere qu'une partie de la cornée étoit cachée au grand canthus , vers le commencement de Janvier 1721. La malade se plaignit de fois à autre de quelque douleur à cet œil , où il survint une petite excroissance à côté de la cornée ; cette excroissance grossit peu à peu , devint fort noire , restant dans cet état jusqu'au mois de Juin dernier , auquel tems il survint tout à coup une douleur de tête très vive , qui répondoit audit œil : celui ci grossit pour lors beaucoup , & commença de jeter quelques gouttes de sang ; un mois après il survint un pareil orage qui fit grossir la tumeur au point d'une grosse noix.

Je vis la malade vers la fin du mois de Janvier dernier , & je trouvai que ladite tumeur étoit un véritable cancer ulceré , dont il découloit de tems en tems tantôt du sang , tantôt de la sanie semblable à de

la laveure de chair ; les douleurs étoient vives & lancinantes tant à l'œil qu'à la tête , ce qu'il y avoit de particulier , c'est que cet œil, tout difforme & horrible qu'il étoit , ne laissoit pas de souffrir lorsqu'on en approchoit une chandelle allumée.

J'ordonnai qu'on liât la tumeur avec un fil double , ce qui fut executé en ma presence ; le soir de la ligature il parut une hémorrhagie allarmante qui se calma d'elle-même , les douleurs étant vives avec chaleur , j'y fis appliquer une compresse trempée dans du blanc d'œuf où l'on avoit battu des pierres d'alun , ce qui calma un peu la chaleur sans arrêter l'hémorrhagie.

L'on continua de serrer peu à peu le fil dont on vient de parler , & la tumeur tomba dans dix-sept jours sans aucun fâcheux accident. Le Chirurgien ordinaire pansa ensuite la playe suivant la coutume, & assure avoir trouvé tout le globe de l'œil dans la tumeur mentionnée.

SEPTIE'ME OBSERVATION

sur le Délire mélancolique.

M. B. Bourgeois de Montpellier , âgé de quarante-cinq ans , d'un tempérament mélancolique étoit souvent travaillé d'une colique venteuse , ayant un

jour lâché le ventre dans l'Eté à la campagne sur du fumier, & s'étant apperçu que trois ou quatre escargots s'étoient embarrassés avec les excréments qu'il venoit de rendre : il crut que ces petits animaux noirs étoient sortis de son ventre, & se persuada tellement qu'il s'y en formoit d'autres de tems en tems, qu'il leur rapporta dans la suite tous ses maux d'entrailles. Pour le délivrer de son délire, il fallut lui faire accroire que plusieurs hommes rendoient souvent par le fondement de semblables animaux ; mais qu'il y avoit des remedes spécifiques pour guérir cette maladie, & qu'on pouvoit faire sortir de son corps tous les escargots avec une médecine, où il entreroit du mercure préparé très spécifique pour les faire mourir ; de maniere qu'il ne s'y en formeroit plus aucun, il fut purgé après avoir pris les précautions suivantes ; son valet mit à son insçu le jour qu'il fut purgé une douzaine d'escargots dans un grand pot de terre destiné pour recevoir les excréments que la médecine feroit rendre ; ce qui fut exécuté si secrettement, qu'après les effets réitérés de la purgation, qui vuida beaucoup : l'on fit remarquer au malade qu'il y avoit une grande quantité d'escargots mêlés avec les excréments, qui étoient sortis avec ceux du ventre, & on lui assura

si fort qu'il ne lui en restoit aucun, & qu'il ne s'y en formeroit jamais plus, que de ce jour là le mélancolique fut guéri de son délire.

HUITIE'ME OBSERVATION

sur le même sujet.

DEux jeunes filles unies ensemble par une étroite liaison d'amitié, qui moissonnoient au mois de Juillet, se sentant fort pressées de la soif, se porterent sur le bord d'un petit ruisseau dont l'eau étoit fort basse, & n'ayant aucun vase pour en puiser, elles se courberent & en burent tout leur saoul à la maniere des animaux; quelque tems après la boisson de cette eau, une de ces deux filles fut saisie de la fièvre & fort travaillée d'un mal d'estomach; le Médecin qui la traitoit la purgea, après qu'elle eut pris quelques lavemens rafraichissans & purgatifs, & qu'elle eut été saignée trois fois; ensuite le mal d'estomach subsistant, il lui ordonna un remède vomitif qui lui fit rendre par la bouche une espece de très petits poissons & un fort petit serpent aquatique, qu'elle avoit avalé en buvant de l'eau du ruisseau; lorsque cette malade rendit ces petits animaux par la bouche, l'imagination de son amie, qui avoit bû de l'eau du même

ruisseau , & qui étoit présente à son vomissement , fut si frappée de l'idée du petit serpent aquatique , qu'elle sentit d'abord un bouleversement d'estomach , qui la porta à dire qu'elle y avoit des serpens ; assurant qu'elle les y sentoit remuer ; la fièvre la saisit , & parce qu'elle étoit fort pauvre & privée de tout secours chez elle , on la porta sur le commencement de sa maladie à l'Hôpital saint Eloy de Montpellier , où après lui avoir ordonné inutilement plusieurs remedes , il fallut feindre d'entrer dans son sentiment ; & pour la délivrer de ce délire , on lui fit prendre huit grains de tartre émétique soluble , avalant par dessus un bouillon où l'on avoit délayé deux onces de manne grasse , au premier moment qu'elle commença de vomir , sous prétexte de lui tenir la tête , on lui ferma les yeux sans affectation ; & alors on tira subitement de dessous le lit un grand plat de terre où l'on avoit mis plusieurs petites anguilles vivantes avec un peu d'eau , le vomissement étant fini on lui rendit la liberté d'ouvrir les yeux , pour qu'elle pût voir les anguilles qu'elle prit pour des serpens ; & jugeant qu'ils ne pouvoient plus être dans son estomach , parce qu'elle croyoit les avoir vomis ; elle se crut sur le champ si bien guérie , que dans la suite elle jouit d'une parfaite santé.

NEUVIÈME OBSERVATION

sur le même sujet.

M Ademoiselle de Loneille , Maîtresse d'Ecole de Montpellier , fut saisie à l'âge de trente ans d'une maladie très fâcheuse par un grand chagrin qui lui vint de la part d'un homme avec qui elle avoit prétendu se marier ; cette fille se proposa je ne sçai comment durant le cours de sa maladie , d'aller à Versailles pour se jeter aux pieds de feu Monseigneur le Dauphin , & lui demander l'honneur de sa protection : elle roula si fréquemment & si long-tems dans sa tête l'idée de ce grand Prince , qu'enfin elle se crut être sa mere ; après avoir dépensé tout le bien que ses parens lui avoient laissé pour se donner tout le secours que demandoit le malheureux état où elle étoit tombée , on lui inspira de demander une chambre dans l'Hôpital S. Eloy qui lui fut accordée ; elle y fit pendant long-tems plusieurs remedes inutilement , six ans après les Sœurs de la Charité , qui ont soin de servir les pauvres de cet Hôpital , persuaderent à cette malade que la Sainte Vierge obtiendrait de Dieu la parfaite guérison de tous ses maux , si elle vouloit bien s'y adresser ; ce qui la jetta insensiblement

dans une si grande dévotion à la Sainte Vierge, que par sa grande & continuelle attention à la priere, elle s'imagina enfin qu'elle étoit la mere de Dieu, & par conséquent la véritable dispensatrice de toutes les graces que les hommes reçoivent du Ciel; elle ne fut pas plutôt tombée dans ce second délire, qu'elle fut délivrée du premier; elle fut travaillée de ce second délire pendant six à sept ans; elle en étoit fort revenue quelque tems avant mourir, par les soins de son Confesseur, & par les Sœurs de la Charité, qui n'oublierent rien pour lui faire connoître son erreur.

DIXIEME OBSERVATION

Sur la Catalepsie & l'Epilepsie compliquées.

LA catalepsie & l'épilepsie sont deux maladies de la tête qui m'ont paru toujours les plus difficiles à expliquer sans doute, parce que celle-ci arrive trop souvent, & que celle là s'observe très rarement, l'une a des accidents qui varient à l'infini, & l'autre est accompagnée d'un symptôme particulier dont on ne convient pas bien. Dans ces deux maladies, lorsqu'elles sont parfaites, tout sentiment périt, de même que dans l'apoplexie forte; dans l'épilepsie il y a des convulsions
ou

ou des mouvemens convulsifs en différentes parties du corps, au lieu que la véritable catalepsie doit être exempte de convulsions, les membres du malade doivent recevoir aisément & conserver constamment la situation qu'on leur donne.

Les Epileptiques qui sont tourmentés de mouvemens convulsifs agitent leurs membres de plusieurs manières différentes, & ils jettent de l'écume par la bouche; ceux qui sont en convulsion ont leurs membres roides & en repos; on en voit quelquefois qui n'ont qu'une seule convulsion constante de la mâchoire inférieure, toutes les autres parties restant relâchées comme dans l'apoplexie; enfin on voit des Epileptiques dont certaines parties sont agitées de mouvemens convulsifs, tandis que d'autres sont en convulsions, & ces convulsions passent successivement d'une partie à l'autre.

Les véritables Cataleptiques demeurent immobiles comme des statues, tous leurs membres prennent & conservent la situation qu'on leur donne; mais les Auteurs ne conviennent pas si ces membres sont roides ou flexibles, cependant j'observai il y a sept à huit ans dans l'Hôtel-Dieu de cette Ville deux véritables cataleptiques dont on mouvoit toutes les parties avec autant de facilité qu'on peut remuer

celles d'un homme qui dort d'un profond sommeil naturel ; le premier de ces deux cataleptiques étoit un jeune homme de quinze à seize ans , d'un temperament mélancolique & naturellement stupide ; il avoit été d'abord attaqué d'une fièvre maligne qui fut accompagnée d'une affection comateuse , à laquelle succéda une privation totale de sentiment , le pouls , la respiration , la déglutition restant dans leur entier , je le croyois apoplectique lorsque m'avisant de lui lever les membres, je le trouvai véritablement cataleptique , il resta vingt-quatre heures en cet état , & mourut sans que je pusse profiter de l'ouverture de son cadavre ; l'autre malade âgé d'environ vingt ans , sembloit jouir d'une santé parfaite , & sur le rapport qu'on me fit des accidens auxquels il étoit sujet depuis trois jours , je le croyois épileptique , cependant n'y trouvant aucune convulsion ni mouvemens convulsifs , je découvris , que c'étoit une véritable catalepsie périodique par la constance avec laquelle les membres restoient dans les différentes situations où je les mettois pendant le cours de huit heures que duroient chaque paroxysme , au bout de huit jours le malade fut entièrement guéri par le secours de l'émétique & du Kinkina ; il resta un peu plus stupide

qu'auparavant, & ne mourut que quatre années après d'une peripneumonie.

Ces deux Cataleptiques furent examinées & visitées par plusieurs fois par des Docteurs & des Etudiants en Médecine qui me suivoient en pratique, & nous convinmes tous unanimement de la souplesse des membres qui caractérisent à mon avis la véritable catalepsie simple; au lieu que cette maladie étoit compliquée avec l'épilepsie dans les deux cas suivans qui font le sujet de cette Observation.

Guillaume Bousques de Cauvillon, Diocèse de Rhodéz, âgé d'environ cinquante cinq à soixante ans, après avoir essuyé plusieurs chagrins domestiques, tomba malade d'une fièvre maligne le 25 Avril dernier, il entra à l'Hôpital où il fut saigné deux fois & purgé une dans l'espace de cinq à six jours sans aucun succès; ayant ordonné de lui administrer les sacremens le troisième May, M. le Curé ne pût en tirer aucune parole, ce qui m'obligea de l'examiner le lendemain au matin avec plus d'attention; j'eus beau l'appeller par son nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun signe de sentiment, tous les membres étoient souples & je le croyois apoplectique lorsque m'a-

visant de lui lever les bras , je fus agréablement surpris de les voir rester constamment dans cette situation où je les mettois , je levai ses jambes & ses cuisses avec la même facilité ; ces parties restèrent élevées avec le bras & le tronc que j'avois fléchi de maniere que toute la machine n'appuyoit que sur les deux fesses ; j'ordonnai qu'on le levât du lit pour essayer s'il marcheroit on le mit debout je levai ses bras tout à fait haut & le poussant par derriere je l'obligeay à faire un pas tantôt d'un coté, tantôt d'un autre suivant la maniere dont on le pouffoit , le bruit de ce caleptique s'étant répandu dans la Ville , on y accourut de toutes parts, & chacun l'examinant à son gré & suivant ses préventions particulieres , on ne convenoit pas de la flexibilité des membres du malade , les uns soutenoient qu'ils étoient en convulsion , les autres les trouvoient souples , & quelques-uns tenoient un milieu ; je revins à l'Hôpital deux heures après ma visite où j'observai que la machoire inferieure étoit en convulsion , de maniere qu'on n'avoit pû lui faire avaler un bouillon ni la potion émétique que je lui avois ordonné , je trouvais dans ce moment un peu de résistance à mouvoir les cuisses du malade dont les bras avoient resté assez souples , je

m'en retournai fort mécontent de mon observation par rapport à l'hypothese que je m'en étois formé ci-devant, je n'osois nier que ce ne fût un véritable cataleptique, & je craignois d'assurer qu'il ne fût épileptique; cependant ne pouvant lui faire prendre aucun remede par la bouche, je me retranchai aux lavemens avec l'émétique trouble & aux ventouses scarifiées, le malade resta dans cet état pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles il commença à sentir & prononça quelques paroles, on continuoît cependant de lui remuer les membres avec violences jusqu'à le fatiguer; ainsi on ne pût pas bien s'assurer s'il se ressouvenoit de ce qui s'étoit passé lors de l'accident; il resta hébété de maniere à ne pouvoir tirer aucune conséquence juste de ses raisonnemens, il mourut le neuf du même mois vers les trois à quatre heures du matin, & son cadavre fut ouvert l'après midy par M. la Peironie en présence de M. Vieussens, nous trouvâmes deux corps glanduleux de la grosseur d'un gros poids sur la dure-mere des deux côtez du sinus longitudinal, ces corps glanduleux avoient tracez deux enfoncemens considerables au-dedans des deux parietaux & tout le tissu interieur du cerveau étoit imbu d'une sérosité étrangere par où je fus

pleinement convaincu que le malade étoit cataleptique & épileptique tout ensemble , & que la catalepsie tenoit le dessus.

Jean Soladier âgé d'environ quarante ans , habitant de la Ville d'Agens , & depuis peu soldat du Régiment de Poitou , Compagnie détachée de M. de la Roquette Capitaine à la Citadelle de Montpellier , après avoir été fatigué d'un long voyage & chagrin d'abandonner sa famille , fut porté sur un brancard à l'Hôpital le soir du huitième de ce mois , il étoit sans sentiment & sans mouvement ouvrant pourtant les yeux & regardant les assistans , lorsqu'on le pinçoit avec violence il ne répondoit rien , son pouls étoit naturel & sa respiration libre , je jugeay d'abord qu'il étoit cataleptique je me contentay d'ordonner pour le soir une potion cordiale , le lendemain matin le trouvant à peu près dans le même état , je lui levay les deux bras sans aucune résistance & je fus agréablement surpris de les voir rester dans l'état où je les mettois & d'où je les ostois avec autant de facilité en présence de M. Gibert Docteur en médecine de nôtre Université , qui essaya comme moi de lever tous ses membres , je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes & les cuisses du malade que nous trouvâmes recourbées , il falloit toute ma

force pour pouvoir les étendre, la mâchoire inférieure étoit dans une si forte convulsion qu'à peine trouvoit-on le moment de lui faire avaler un bouillon, de maniere que le malade resta vingt-quatre heures sans rien avaler; j'ordonnai des ventouses scarifiées, la saignée du col & le vin émétique dans l'espace de trois jours après quoy les accidens de la catalepsie ayant disparu, on vit des convulsions dans toutes les parties du corps, & après quelques legeres évacuations par les selles soutenues par un lavement avec l'émétique trouble, toutes les convulsions cessèrent, les sens furent rétablis & la fièvre se déclara avec tant de violence que le malade mourut le 15 du mois courant, je fis ouvrir son cadavre par le garçon Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui en sçiant le crâne, porta la scie si avant qu'il coupa le cerveau par le milieu d'un bout à l'autre; nous trouvames la dure mere un peu adhérente à l'os pariétal du côté droit, le sinus longitudinal étoit parsemé de plusieurs petits grains glanduleux de la grosseur d'un grain de millet situé aux extrémités des vaisseaux sanguins de la pie-mere qui vont aboutir dans le sinus longitudinal; tous les vaisseaux de la pie mere étoient pour le moins deux fois plus gonflés que dans l'état naturel & tout remplis

de sang, lequel avoit lâché sa sérosité au-dessous de la pie-mere dans tout l'intérieur du cerveau ; ce qui me donna occasion d'enlever par le seul secours de mes doigts toute la pie-mere avec les vaisseaux qui se détachotent sans peine des replis du cerveau, du cervelet & de la moelle allongée, tant par-dessus & par-dessous qu'en dedans jusqu'au lacis choroïde, où je trouvai plusieurs petits corps glanduleux de la grosseur d'un petit pois, la sérosité s'étoit répandue sur la baze du crâne par la coupure du cerveau où nous en trouvâmes environ une pleine palette, le bout de la moelle de l'épine qui paroît à la baze du crâne après avoir enlevé la moelle allongée avec le cervelet, étoit si abreuvée de sérositez que nous en fîmes sortir environ une pleine coque d'œuf en la pressant avec le doigt ou le dos d'un scalpel ; il me paroît que ce soldat étoit plus épileptique que cataleptique.

Fait à Montpellier ce 18 May 1710,

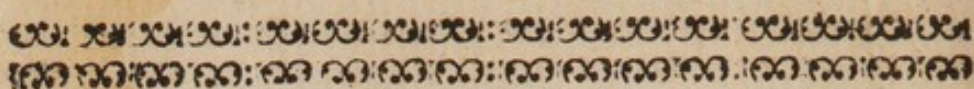
F I N.

DISCOURS

DISCOURS ACADEMIQUE
LATIN ET FRANÇOIS

Sur la Contagion de la Peste de Marseille,
Prononcé pour l'ouverture solennelle
des Ecoles de Médecine de Mont-
pellier le 22 Octobre 1725.

*Par Monsieur DEIDIER Conseiller
Médecin du Roy, Chevalier de son
Ordre de Saint Michel, Professeur de
Chimie en l'Université de Montpellier,
associé à l'Académie Royale des Sciences
de Londres, & premier Médecin des
Galeres à Marseille.*



O R A T I O

De Pestis Contagio.

MONITUM.

Ubi primum affixis palam tabulis, conclamata est
 Massiliensis lues, eò statim animorum perturbatio
 devenit, ut nisi quoquo modo citius compesceretur, com-
 mune toti urbi excidium certissimè immineret. Has in-
 ter angustias ego calamitosam urbem ingressus, (cum
 populi salus suprema lex esse debeat) in id potissimè in-
 cumbendum duxi, ut terrorem publicum, quâ verbis,
 quâ exemplo debellarem. Itaque sedulo cavi ne mihi vel
 pestis ac contagionis nomen excideret; spreto metu domos
 agrotantium adire capi, pulsus explorare, quæ curationi
 apta videbantur adhibere &c.

Tum ab amicis absentibus per litteras rogatus quid de
 huiusmodi morbo censerem, respondebam morbi Massi-
 lensis (sic enim indigitare consueveram) symptomata
 per sanguinis harentiam (cuius occasionales causas ma-
 ioribus disquirere parabam) explicari posse citra ullam
 aëris infectionem quam ego nusquam agnovi communi
 aemulorum Collegarum epistola ad Dominum Fornesium
 Medicinæ, Doctorem decim. Decembris ann. 1720.
 data, illamque aëris infectionem alleganti, studio com-
 muni concordia tunc per necessaria subscripsi, inoppor-
 tunum ratus de primis tum causis disputare, cum se-
 dandis omnium animis sat esset pro certo evincere pes-
 tem (quod certissimum est) non contrahi simplici con-
 tactu.

DISCOURS ACADEMIQUE

*Sur la Contagion de la Peste de
Marseille.*

AVERTISSEMENT.

DE's que la Peste eut été déclarée à Marseille par les affiches, le trouble general des esprits y fut si grand, que sans l'extrême diligence dont on usa pour les calmer par toute sorte de moyens, la Ville entiere eût été à deux doigts de sa perte. C'est dans une si triste conjoncture que j'y entrai, & comme le Salut public est la souveraine Loi qu'il faut toujours suivre, il n'y eut soin que je ne prisse pour diminuer la terreur commune, tant par mes discours, que par mon exemple. J'avois la précaution scrupuleuse de ne pas prononcer seulement le nom de Peste & de Contagion, je visitois hardiment les maisons pestiférées, je tâtois le poulx des malades, & j'employois à leur guérison tous les remedes qui me paroissoient les plus capables de la procurer.

Mes amis absents m'écrivant de tous côtés pour me demander des nouvelles locales, je leur répondis que la maladie de Marseille (c'est le terme dont je me servois toujours) me paroissoit pouvoir s'expliquer par un arrêt du sang, dont Je recherchois les causes occasionnelles sans me mettre en peine d'une prétendue infection de l'air, dont je n'ai jamais été persuadé. Je ne laissai pas de souscrire une Lettre commune que mes Collegues * envoyèrent à M. le Docteur Fornés en date du 10 Décembre 1720 où cette infection de l'air étoit mentionnée, ce fut le seul amour de la

* M. Chicoyncau & M. Verny.

Sed quid inde? Praefatus Dominus Fornesius in opere recentibus typis pervulgato, collatis cum communi illâ privatis meis epistolis, ridendum me traducere aggressus est, quasi mihi parum constans, infectionemque aëris quam commune, epistola adoptassem privatis inficiarer: de quo, si me prius planè audierint, penes veri nominis peritos iudicium esto.

Obstrepuerat mihi antea (quem avide Fornesius scripsit) Dominus Bertrandus Massiliensis Doctor Medicus, nova mea praesertim experimenta exhibilans; sed quali successu, paulo post patuit, eadem enim cum plausu, non in Gallia tantùm, sed apud Helvetios, Germanos Anglosque accepta excussa sunt, mihiq; ad obtinendam Anglica scientiarum Academia Societatem, haud obstantibus sycophantæ latratibus, viam munire.

Porro neutri praedictorum obrectantium nominatim respondere dignatus sum, scilicet affatim vindicarunt me Ephemerides Gallica 1722. de Domino Bertrand, quem tanquam insipidum Authorem nullâque bonæ Medicinæ tinctura imbutum propinarunt: an de Domino Fornesio gratiosius, pradicatura sint, expectabo.

Interim quo pura putà habeatur mea de Pestis contagione Sententia, sequentem Dissertationem Latino-Gallicam, amicorum consilio, typis commisi; quod ut aequi bonique consulas cordatus Lector, etiam atque etiam roga.

concorde qui m'arracha cette souscription, persuadé qu'il auroit été hors de propos de disputer avec ces Messieurs sur les causes premières, dans un tems qu'il suffisoit pour desalarmer les esprits, d'établir (ce qui est très vrai) que la peste ne se gagnoit pas par le simple contact.

Qu'est-il arrivé de là ? M. Fornés dans l'Ouvrage qu'il vient de publier touchant la Peste, confrontant mes Lettres particulieres avec la commune, veut me tourner en ridicule, & m'accuser de me contredire en ce qu'ayant adopté la contagion de l'air dans la Lettre commune, je la rejette dans mes Lettres particulieres : sur quoi je me remets volontiers à la décision des Juges intelligents qui voudront bien prendre la peine de peser les raisons que je donne de cette contradiction apparente.

Le Docteur Bertrand (que M. Fornés a avidement copié) avoit déjà entrepris de décrier mes nouvelles experiences, mais le succès n'en tourna pas à son honneur, car ces mêmes experiences, malgré le décri où il avoit voulu les jeter, furent applaudies & imprimées non seulement en France, mais ensuite en Suisse, en Allemagne & en Angleterre, où elles m'ont procuré l'honneur d'être fait membre de la celebre Société Royale des Sciences.

Au reste ni l'un ni l'autre Ouvrage de ces deux Adversaires ne m'a paru digne d'une réponse en forme, le Journal des Sçavans du 10 Août 1722. m'a déjà assez vengé de M. Bertrand en le qualifiant d'Autheur insipide, & qui n'a aucune teinture de la vraie science de la Médecine ; & pour ce qui est de M. Fornés il pourroit bien avoir un semblable sort.

Quoiqu'il en soit, pour que mon vrai sentiment sur la Peste paroisse à nud, on m'a conseillé d'imprimer la Dissertation suivante en Latin & en François, que je prie le Lecteur de regarder d'un œil favorable.



ORATIO

De Pestis Massiliensis Contagio.



Liquandiũ hesitavi , N. N. suscipere remne provinciam perorandi in hac Scholarum solemni instauratione. Cum enim id genus exercitationis ferventia adhuc Rhetorum studia amet , mihi quadraginta jam annos occupationibus longè alienis distento parum convenire videbatur , spartamque illam , quã juvenis olim functus sum , nonnisi junioribus aptam esse arbitrabar. Verumtamen quia eò res devenit ut precedente anno , quo hinc abesse gravissimis de causis coactus sum , nemo peroraverit , devolutum in me munus , munus dicam an onus , invictus subii ne ordo violaretur , ordo , inquam , statutorum custes , pacis vinculum , concordia fomes , rei cujusque publica munimen , orbis denique universi decus ac pulchritudo , de quo falsè aamodum anominus quidam Poëta sic cecinit.

*Ordine servato , mundus servatur ; at illo
Neglecto , Pessum totus & orbis abit.*

Itaque huic ordini litandum duxi , quamquam laboris dispendio parum grato eoque molestiore , quo per resistentem memoriam oculosque dudum debilitatos , nec memoriter dicere , nec legere sine consicillis possum.



DISCOURS

Sur la Contagion de la Peste de Marseille.



E n'est pas sans peine, MESSIEURS, que je me suis chargé de l'ouverture de notre Ecole. Il faudroit pour y réussir un homme qui eût les idées de la Rétorique encore fraîches, au lieu que je suis appliqué depuis quarante ans à des occupations entièrement différentes. Cet exercice dont je me suis acquitté dans mes jeunes ans, & qui ne convient guere qu'à cet âge, ne me paroïssoit pas assorti à celui où je me trouve presentement; mais comme il n'y en eut point l'an passé, à cause qu'étant de tour, & me trouvant absent, je fus hors de portée de remplir cette obligation pour éviter un pareil inconvénient, j'ai subi le joug de l'ordre, tout onéreux qu'il m'est; de l'ordre, dis-je, qu'on peut appeller la sauvegarde des Statuts, le lien de la paix, le ciment de la concorde, l'affermissement de l'utilité publique; en un mot la beauté & l'ornement du monde entier, dont un Poëte anonime a fait l'éloge en ces deux vers:

*Quand l'ordre se maintient, tout est bien compassé;
Mais dès qu'il se dément, tout est bouleversé.*

C'est donc à cet ordre que je fais un sacrifice d'autant plus pénible, que ma mémoire étant devenue fort dure & mes yeux beaucoup affoiblis, je ne scaurois plus ni apprendre par cœur, ni même lire sans lunettes.

Porrò inter deliberandum de dicendi argumento statim suâ veluti sponte mihi occurrit Pestis Contagio, quam ex Academicis nostris splendidâ oratione impugnavit alter, alter eruditâ Dissertatione asseruit.

Sollicitavit itaque me animas prolatas ab ambobus conjecturas librare non perfunctoriè, easdemque vel adjuvare, vel refellere, quatenus experimentis ceris aut conveniunt aut repugnant, neque enim experimenta systematis aptanda sunt sed systemata experimentis.

Quid igitur de propositâ questione cogitem, aperiâ; eumque ita composuius sim ut laudatorum jam Collegarum partim utrique assertiam, partim dissentiam ab utroque, ab altero mutuabor quæ alterius objectis respondeam; & (nisi me fallit confidentia) inter duos illos Alexandros, utriusque extrema declinans, medio tutissimus ibo.

Orationem autem instituam, ut ita loquar ambidextram; & primum quidem Pestem verè contagiosam esse monstrabo; postmodum verò evincam illam non ex atmosphæra pestilentium atomorum, at ex immediato vel æquivalente eoque non præcipiti sed repetito tantum ac durante contactu.

Vos quotquot adestis, A. O. benevolam, quæso, mihi audientiam præstate, patientiâ vestrâ non diù abuturo.

PRIMA PARS.

Antequàm disquiro siue Pestis contagiosa, necne, postulat recta methodus, ut quid pestis nomine designe-

Au reste délibérant en moi-même sur le sujet que je pourrois prendre, j'ai crû n'en devoir pas choisir d'autre que la Contagion de la Peste, sur quoi deux de nos illustres Collègues * se sont déjà signalés dans le Public, l'un pour la négative par un Discours où l'éloquence se montre avec toute sa splendeur, l'autre pour l'affirmative par une Dissertation où l'esprit géométrique regne depuis le commencement jusqu'à la fin.

Mon dessein est aujourd'hui de peser soigneusement toutes les raisons de l'un & de l'autre, & de les adopter ou de les combattre selon qu'elles me paroîtront conformes ou contraires avec divers événements dont j'ai été témoin; persuadé qu'il ne faut pas faire céder les expériences aux systèmes, mais les systèmes aux expériences.

Pour ne pas donc vous laisser plus long-tems ignorer ce que je pense sur la matiere en question, je vous dirai qu'étant d'un sentiment partie conforme & partie opposé à celui des deux Auteurs dont je viens de parler, j'emprunterai alternativement de l'un de quoi répondre aux objections de l'autre, & avec cette précaution, si ma confiance ne me trompe, marchant au milieu d'eux j'éviterai les chûtes.

Ma Dissertation sera pour ainsi dire ambidextre. Je tâcherai d'abord de prouver que la Peste n'est que trop effectivement contagieuse; & je ferai voir ensuite que la Contagion ne se transmet point par la simple atmosphère des atomes pestilentiels, mais uniquement par un contact immédiat qui soit même de durée.

Ne me refusez pas, s'il vous plaît, une favorable attention, je n'abuserai pas long-tems de votre patience.

PREMIERE PARTIE.

Avant que d'examiner si la Peste est contagieuse

* *M. Chicoyneau & M. Astruc.*

tur, definiam aut saltem describam; ne scilicet illorum vestigia sequar quos animadversi de pestis contagio prius disputasse, quam Pestis naturam exposuissent, priusque disquisisse qualis sit quam quid sit.

Pestis igitur (de Massiliensi tantum loquor, quam solam vidi annum penè integrum) Pestis hæc ex distinctivis essentialibusque symptomatis æstimata, aliud nihil videtur esse, quàm bubonum, parotidarum, carbunculorum, pustularum & exanthematum eruptio critica, nunquam non lethalis, epidemica & contagiosa.

Quod originem ex causis generalibus habere queat, vel solo hoc patet, quod qui primus Peste conflictatus est, eam ex Contagione contrahere nequaquam potuerit; Pestis itaque popularis morbus interdum natales suos debet corruptis alimentis, foetori, spurcitia egestatis individua comiti, aëri paludoso, & potissimum fami, unde proverbium, à fame lues.

Proindeque morbos inter epidemicos æcensendam esse pestem, nemo sapiens inficias ierit: quia tamen id altius nunc rimari instituti mei non est, in id unum incumbam quod initio promisi, probaturum me Pestem non epidemicam tantum, sed verè esse contagiosam.

Contagium apud Medicos omnes quadam est ab uno in aliud transiens infectio virusque communicatum, adeò ut quotquot morbi communicantur; totidem contagiosi audiant. Ecquis, verbi gratiâ veneream luem negaverit esse contagiosam cum è corrupto maris semine analogis fœmina humoribus commixto passim ab infecto

ou non, la bonne méthode veut qu'on marque ce qu'il faut entendre par le mot de Peste, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de ceux qui ont recherché la qualité de cette maladie avant que d'en avoir défini la nature.

Or la Peste (je ne parle que de celle de Marseille, la seule où je me suis jamais trouvé) la Peste, dis-je, considérée dans tout ce qui la distingue de toute autre maladie, & par ses symptômes essentiels, n'est ce me semble autre chose qu'une éruption critique, épidémique & contagieuse de bubons, de parotides, de pustules, de charbons & d'exanthèmes, toujours capables de donner la mort, & qui font principalement parmi la populace des ravages étonnans.

Que cette maladie doive sa naissance aux causes générales, cela est incontestable, puisque le premier d'entre les hommes qui en a été frappé ne la peut avoir contractée par contagion. Elle peut donc encore aujourd'hui être l'effet de la méchante nourriture, des mauvaises odeurs, de la saleté inséparable de l'indigence, d'un air marécageux, & de la famine plus encore que de toute autre chose, d'où vient que dans le langage des Peres de la médecine il est passé en proverbe que la famine & la peste sont d'ordinaire de compagnie.

Il s'ensuit de là qu'on ne peut raisonnablement contester que la peste ne soit du nombre des maladies épidémiques. Mais il ne s'agit pas d'approfondir maintenant ce point, je me bornerai suivant ma promesse à prouver que la Peste est un mal véritablement contagieux.

La Contagion est, selon tous les Médecins, une infection ou un venin qui se communique d'un sujet à l'autre, de sorte qu'une maladie est réputée contagieuse dès qu'elle se transmet. Or, MESSIEURS, est-il quelqu'un qui ne reconnoisse la communication de la vérole, dont on voit tous

ad sanum transeat, exemplaque hujus communicationis indubitata innumeraque quotidie se prodant? Ecquis à contagiosorum morborum catalogo expungendam putet hydrophobiam, quam variis adeò stupendisque modis, solà etiam rabidi cujuslibet animalis salivâ transmitti toties experimur? Ecquis contagiosas non fateatur variolas, quæ vel solo gossipii pure imbuti, navibusque aliquandiù admoti olfactu, nec non per inoculationem certissimè contrahuntur.

Quid plura? quisquis contagiosum nullum esse mortuum præfactè deffenderit, eum meridiana in luce nocturnarum instar cecutire necesse sit. Itaque si quando pestem ab uno ad alterum transire demonstrabo, certè Pestis contagium exira omnem dubitationis aleam posuero; atque id evincere tam mihi facile erit quam quod facillimum.

Nec tamen adhibebo eam quam multi mirè extollunt probationem, quæque ad imperitum vulgus palmaria est; nempe celeritas illa incredibilis quæ Massilia, ut aiunt, ab uno ad alios ejusdem domus inquilinos, à domo in domum, à vico in vicum pedetentim ita pertransiit, ut penè urbs tota quodam velut morbi incendio conflagraret; enim verò horrenda prorsus undiquè offerebatur calamitas; non erat nobis incedere nisi per loca, hinc mortuis, illinc morientibus strata, vix ut nisi vel illorum cadavera, vel illorum grabatos calcando pes figi posset. Sed hoc ex contagione potius quàm ex generalibus causis accidisse nihil evincit, cùm ad hoc sufficiat pestem agnoscere epidemicam, nec necesse sit supponere contagiosam.

Minimè quoque historicis narrationibus innitar, quippe quarum authores, sincerissimi licet, non ea tamen quæ ipsi oculati testes viderint, sed quæ alieni duntaxat fide acceperint, mira sapius quàm vera, creduliores incredibilia prodiderunt. Siquidem naturalibus in eventis, quale est quod tracto, quamquam possunt historici quæ acciderint narrare, causas tamen discutere, bonæ eorum veniâ dictum sit, non Historicorum est sed Physi-

ces jours tant d'exemples ? Est-il quelqu'un qui conteste la contagion de l'hydrophobie, que la seule bave d'un animal enragé communique aux autres ? Est-il quelqu'un qui ose nier la contagion de la petite vérole qui se transmet infailliblement, non seulement par l'inoculation, mais même en flairant une tente de coton imbibée du pus ? En un mot, ce seroit ne pas voir la lumière en plein midi, de ne pas reconnoître qu'il est des maladies véritablement contagieuses ; or rien ne me sera plus aisé que de montrer que la Peste est évidemment de ce genre.

Je n'alléguerai pourtant pas en preuve la raison que plusieurs en donnent & qui fait le plus d'impression sur l'esprit de l'ignorante populace, Je veux dire cette étonnante celerité avec laquelle la Peste passa, dit-on, tout d'un coup à Marseille de maison en maison & de rue en rue comme par une espèce d'incendie ; il est vrai, & j'ai eu la douleur d'en être témoin, la Peste gaignoit toute cette grande Ville avec la rapidité d'un embrasement, on n'y voyoit partout que désolation, partout les rues étoient si jonchées de morts & de mourans, qu'il n'y avoit presque pas moyen de placer le pied sans marcher sur des cadavres : mais cette celerité ne prouve au plus que l'épidémie de la Peste, & non pas la contagion.

Je n'alléguerai pas non plus les histoires qu'on trouve en foule sur ce sujet, parce que leurs auteurs quelques sincères qu'ils puissent être, racontent non ce qu'ils ont vu eux-mêmes, mais ce qu'ils ont appris d'ailleurs ; l'éclat du merveilleux les a éblouis sur le vrai, & pour avoir été trop crédules, ils nous ont fait des relations incroyables : En effet dans les Phénomènes de la

corum. Perhibet, verbi gratiâ, Kirkerus de quadam Italia urbe, puerulis in plateâ, ut ferè fit, lusiariis subito ex aère cecidisse corvum Peste expirantem, cui cum plumas accurrentes pueruli detraxissent, sine morâ tum ipsi Peste correpti sint, tum patriam brevi totam infecerint. Ad summum pro vero accipi potest quod à puerulis lues cœperit, deincepsque urbem totam invaserit, at quomodo id evenerit, num contagiosè, an tantùm epidemicè, ignoscat mihi Kirkerus si dixerò istud negotiū Medicorum duntaxat juris esse, non historicorum: quemadmodum ad historicum pertinet novi syderis apparentiam narrare, ad solum autem Astronomum syderis ortum, decursus, conjunctionem, distantiam penitus explorare.

Sed nec pluri faciam quæ docet Bertoldus Gerstman, quamvis se Doctorem medicum practicumque iremoniensensem indigitet in suo quem scripsit pestis tumulo. Sentit ille pestem nec epidemicam quidem esse nedùm contagiosam, nec per generales causas produci, nec per communicationem propagari, sed solo uniuscujusque terrore, quo immodicè perturbatus sanguis in bubone carbunculosque erumpat. Verùm somnians-ne an vigilans author ille sic loquitur? Quoniam novo ab oraculo didicit, terrori tantùm esse virium, ut morbos qui vivide timentur creet? Quos amabo morbos non timent hypochondriaci? Levi capitis dolore apoplexiam, vel minimâ oculorum caligatione catharactam seu suffusionem vel cæcitatem, fugaci aurium tinnitu surditatem, momentaneo loquelæ impedimento lingua paralytici, uno verbo integris annis morbos timent universos, morborum tamen omnium quos reformidant expertes.

nature comme dans le cas présent, les Historiens peuvent bien raconter un événement, mais d'en développer les vraies causes, ils me pardonneront si je dis que ce n'est pas leur affaire, que cela est du ressort des seuls Physiciens. Kirker par exemple raconte d'une ville d'Italie, que des enfans jouans à leur ordinaire dans la Place publique, il y tomba tout à coup un corbeau expirant de peste, & que cette petite jeunesse s'étant mise à le plumer, tous furent d'abord saisis du mal, & en infectèrent bien-tôt la ville d'un bout à l'autre. Cet événement crû sur sa foy prouve au plus que la peste commença par ces enfans, & que le reste des Citoyens en fut aussi attaqué, mais de sçavoir si c'est par contagion ou seulement par épidémie, ce n'est pas à lui à le dénêler, c'est uniquement l'affaire des habiles Médecins : de même qu'un Historien peut bien faire mention de l'apparition d'un nouvel astre sur l'horizon, mais c'est aux seuls Astronomes d'en expliquer à fonds l'ascendant, le cours, la conjonction, la distance.

Je ne compterai pas davantage sur ce qu'enseigne Gerstman, quoiqu'il se qualifie de Médecin praticien dans le Livre qu'il a intitulé le Tombeau de la Peste; son sentiment est que la Peste n'est ni contagieuse, ni même épidémique, c'est-à-dire qu'elle n'est l'effet ni de contagion, ni même des causes générales, mais uniquement d'une terreur par laquelle la masse du sang étant entièrement bouleversée, fait des éruptions en bubons & charbons; mais un auteur qui pense ainsi, veille-t-il, ou s'il songe? quel nouvel oracle lui a révélé que la terreur ait la force de produire les maladies que l'on craint? Et-il sorte de maux que les hypocondriaques ne craignent? Ont-ils une legere douleur de tête, ils craignent l'apoplexie; Sentent-ils quelque affoiblissement de vûe, ils craignent l'aveuglement, ou tout au moins la cataracte; au moindre tintement d'oreille ils

Physicos omnes quot sunt, quot fuerunt testor; umquamne contigit ut pleuritidis, verbi gratiâ, timore pleuriticus quispiam fieret? Umquamne contigit ut quis ex improvise deprehensâ juxta se viperâ perterritus, ejusdem viru citra morsum ullum inficeretur! Nûm forte pestis privilegium est illud singulare ut sola inter solo terrore contrahatur? Absit quidem ut negem vivido quopiam terrore molestisque animi affectibus ita sanguinem perturbari, ut inde excitatis morborum seminibus causisque generalibus adjectus, facilior via ad contrahendos quosque morbos comparetur: at solo terrore pestem contrahi, * credat judæus apella, non ego.

Ultrâ progredior si pestis solo terrore contrahi posset, confidenter dico, nulli prorsus, dum tam horrendè in Massiliam grassaretur, pepercisset; famina præsertim quibus vel ad motum arundinis trepidare consuetum est, ad unam universæ interiissent, imò & viri ipsimet generosi: Eccui quæso, A. O. encum adeò pectus est, qui inter ea quæ modo memoravi discrimina constituens, terrore non perstringeretur, imò percelleretur.

Posset me hercle ex jam dictis, quasi totidem tormentis bellicis non leviter impetuum ac concussum Gerstmanni sistema existimari; sed funditus evertendum est ac solo æquandum enim verò libellum ejus quò attentius evaluo, sparsaque hæc illac politioris litteraturæ argutique ingenii semina ex unâ parte deprehendo; eò magis ex altera miror, imò stupeo, quarta (ut ita dicam) mentis paralysi laborare videatur qui secum malè concors, turpiter sibi ipsi contradicat, nec remotis inter se locis,

* Horat.

tremblent

tremblent de devenir sourds , & de tomber en paralysie pour peu que leur langue s'embarasse ; en un mot ils apprehendent des années entieres toute sorte de maladies sans néanmoins qu'ils en contractent aucune.

J'atteste ici tout ce qu'il y a de Physiciens : Est-il jamais arrivé que personne ait gagné une pleurésie à force de la craindre ? C'est-il jamais vû que quelqu'un tout à coup effrayé de se trouver inopinément près d'une vipere , en sentir la mortelle impression par la seule terreur d'en être mordu ? La terreur de la Peste auroit-elle donc seule le funeste privilege de la causer ? Je ne prétends pas nier qu'une frayeur vive & une imagination troublée ne puisse beaucoup alterer le sang , & tellement exciter les semences naturelles des maladies , que les causes générales survenant les fassent plus aisément éclore ; mais que la seule terreur de la Peste soit capable de la causer , *le croye un Juif s'il veut , pour moi je n'en crois rien.* Bien plus, MESSIEURS, j'ose avancer que si cela avoit lieu , il ne se feroit pas trouvé une ame à Marseille qui n'eût contracté la Peste , parmi le Sexe sur tout , à qui la simple agitation d'un roseau fait peur ; Que dis-je , MESSIEURS ? est-il même parmi les hommes les plus braves un courage qui peut être exempt ? Je ne dis pas assés : Qui peut ne pas être consterné de frayeur au milieu des horreurs dont je faisois tantôt le recit.

Quoique le systême de Gerstman puisse paroître suffisamment ébranlé par ce que j'en ai dit jusques ici , il faut tâcher de le détruire de fonds en comble. Plus je lis son Livre qui presente de tems en tems des traits d'un génie subtil & cultivé par l'étude des belles Lettres , plus je trouve étrange cette paralysie d'esprit qui le fait se contredire lui-même , je ne dis pas en des endroits éloignés les uns des autres , ce qui ne seroit pas si surprenant , mais dans un même Chapitre où ce qu'on

quod esset excusatione dignius, sed ipsomet capite quarto, quod initio affirmat, id in decursu inficietur. Audiamus quaso ipsum, ne inauditum se damnari jure conqueratur. Pura puta ipsius verba referam: causam pestis, inquit, quarti capitis paragrapho primo, veram & unicam superiori capite dixi esse terrorem, idque rationibus & exemplis abundè probavi. Paragrapho autem tredecimo sic loquitur. Duæ objectiones quæ maximum movere solent dubium circa originem pestis hic diluendæ, quarum prior est cur infantes, cum non terreantur, peste corripiantur; posterior cur & an bestię pestem sibi contrahant & eā intereant ut priorem questionem rectè diluam distinguendum esse puto inter infantes recens natos, & eos qui sunt trium aut quatuor annorum &c. Posteaque pergit asserendo secundam illam infantium classem trium nempe aut quatuor annorum, ut potè capacem terroris, capacem quoque esse pestis: quæ exceptione manifestè firmat solos primæ classis infantes, nempe recens natos, terrore esse impervios; alioqui nulla fuisset causa duas classes distinguendi, sed solidè negandum fuisset infantes non terri. Quis tamen hoc credat nisi legat! sequente paragrapho quarto expressis ipsemet verbis ait: Recentes infantes possunt peste laborare & ex eā interire. Unde sic adversus ipsum ipsamet ejus pronuntiata contorqueri possunt: Terror unica non est pestis causa, si pestis eos tangat in quibus nullus est terrori locus; atqui ex te nullus est terrori locus in infantibus recens natis, quos tamen male tibi constans paulò post fateris peste laborare posse & mori; terror igitur non unica pestis causa est atque adeo teipsum gladio mo jugulas & exclamare debes.

lit au commencement est démenti par la suite ; écoutons-le parler lui-même pour qu'il n'ait pas lieu de se plaindre qu'on le condamne sans l'avoir entendu : voici ses propres paroles dans le Chapitre quatrième que je viens d'indiquer. *J'ai rapporté, dit-il, dans le Chapitre précédent plus de raisons & plus d'exemples qu'il n'en faut pour convaincre que la véritable & l'unique cause de la Peste est la terreur. Et dans la suite de ce même Chapitre, il ne me reste, dit-il, qu'à résoudre deux objections les plus fortes qu'on puisse faire contre l'origine que je donne de la Peste, la première est comment les petits enfans qui sont incapables de terreur, sont pourtant susceptibles de la Peste ; la seconde comment les bêtes la peuvent contracter, n'étant que des pures machines, où par conséquent la terreur ne sauroit jamais avoir d'accès. Pour répondre à la première objection, poursuit-il, on n'a qu'à distinguer deux classes d'enfans, les uns récemment nés, les autres âgés de trois ou quatre ans ; & ceux-ci, dit-il, sont susceptibles de la Peste, parce qu'ils sont capables de terreur. Remarqués bien, s'il vous plaît, MESSIEURS, que par cette division en deux Classes il faut nécessairement qu'il ait prétendu que les enfans nouveaux nés ne soient pas susceptibles de Peste, car auroit-il pû distinguer les uns d'avec les autres s'il n'avoit reconnu entr'eux une différence essentielle à cet égard. Or peu après (qui le croiroit si les yeux n'en faisoient foi) il dit en termes formels que les enfans nouveaux nés peuvent contracter la Peste & en mourir ; d'où je forme contre lui cet argument tout à fait convainquant selon ses propres principes : vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la Peste si elle saisit ceux même qui sont incapables de terreur : or selon vous la Peste saisit les enfans nouveaux nés quoiqu'incapables de terreur ; donc vous ne pouvez pas dire que la terreur soit l'unique cause de la Peste. A cette démonstration, que pourra jamais repliquer Gerstman, & que lui reste-t-il qu'à s'écrier ?*

Heu patior telis vulnera facta meis. Ovid.

Neve dictum revocans asservieris, infantes etiam recens natos terrori patere; nam praterquamquod sic aperte palinodiam caneres, quamcumque te in partem versaveris, numquam efficies ut octo dierum infans, quem pestis non esse incapacem rectè putas, capacem tamen esse terroris. Cuiusnam enim quaso terroris? Certe an vagi? Haud dubiè non certi, certus enim terror nonnisi è certâ reflexâque mali certi apprehensione oriri potest; nec etiam vagi, cateroqui terror quilibet pestis causa esse potest, quod quam absurdum sit solâ propositione innotescit.

Ultimò tandem Gerstmannum audire pergamus citato capite quarto paragrapho primò sic ait. Bestias quod attinet, ex cum rationis & sensûs sint expertes (ut pote mera authomata) hâc ratione minimè possunt peste corripì: Sed quia moriuntur eadem morbis quos ex partu contraxerunt, vulgus ad hanc causam non attendens accusat contagium quod tamen minimè est, nam non statim intereunt (notanda hæc causalis) sed longo tempore eo morbo laborant.

Adversum te, ô Gerstmanne iterum sic insurgo; oves quas interdum multitudine innumerâ fateris interire, ideo perire dicis sine contagio, quia non statim intereunt. Atqui tua illa adversus contagium ratio futibis omninò est, etenim hydrophobia qua per salivam rabidi canis communicatur, atque adeo citrà dubium contagiosa est, non tamen statim necat: idem dic de lue venereâ, qua interdum priusquam manifestetur, dudum contracta est.

Abcat ergo ac longè amandetur nugivendus Gerstman, O bardos quærat quorum fatua credulitati persuadeat suum illud paradoxum, errorem unicam esse pestis causam.

Elas ! mes propres traits se tournent contre moi.

Que si passant par dessus la honte de se retracter, il s'agissoit de soutenir que les enfans de tout âge sont capables de terreur, quelque mouvement qu'il put se donner, viendrait-il jamais à bout de prouver qu'un enfant de huit jours, qu'il reconnoît capable de Peste, soit capable de terreur ? En effet, de quelle sorte de terreur seroit il capable ? Est-ce d'une terreur certaine ou d'une terreur vâgue ? ce n'est pas d'une terreur certaine, car cette sorte de terreur ne sçauroit être le fruit que de la connoissance réfléchie d'un mal certain. Ce n'est pas non plus d'une terreur vâgue, autrement toute terreur pourroit être cause de la Peste ; absurdité qui se refute d'elle-même.

A la seconde objection Gerstman répond de cette sorte. *Pour ce qui est des bêtes, étant absolument incapables de raison, puisqu'elles ne sont que des machines, elles ne sçauroient être capables de terreur ni par conséquent de Peste, mais comme on les voit quelquefois périr en foule par le mauvais pâturage, l'ignorance du vulgaire rejette cela sur la contagion, & prouve qu'on n'y entend rien, c'est qu'elles ne meurent que long-tems après.*

Mais quelle preuve bon Dieu ! ces bêtes ne meurent pas vite, donc elles ne meurent pas de la contagion. Hé quoi la rage que tout le monde sçait se communiquer par la bave d'un chien enragé, n'est-elle point un mal contagieux parce qu'elle ne tuë pas d'abord ? Le mal vénérien, qui est quelquefois long-tems même à se déclarer, cesse-t-il pour cela d'être une maladie contagieuse ? Hâ qu'un tel raisonneur aille chercher ailleurs des badaux pour leur faire accroire ses paradoxes.

Après avoir jusqu'ici, MESSIEURS, repoussé les attaques de ceux qui impugnent la contagion de la Peste, il est tems que j'en établisse la démonstra-

Per propulsatos hætenus adversariorum insultus , factâ quasi viarum securitate , jam tempus est ut promissam de contagio pestis demonstrationem aggrediar. Novi nihil prolaturum me vobis scio , A. O. dum experimenta mea commemoravero ; experimenta dico quæ Massilia , dum lues grassaretur , feci , nec illa quidem clancularia aut incerta , sed publica , sed indubitata , sed coràm peritissimis cùm Medicis iùm Chirurgis authenticè facta ac testata , quæ jam longè latèque multorum typi vulgaverunt.

Scilicet , A. O. regio imperio miseram illam urbem ingressus cum innumera quotidie pereuntium multitudo pectus meum miseratione transfoderet , curam omnem adhibui ad cognoscendum , si possem , quam esset fatalis hujusce morbi natura , & in quo præcipue virus consisteret , ut hoc semel assecutus afflictis efficacius succurrerem. Itaque dissectis cadaveribus bene multis , eorundemque accuratissimâ sedulitate inspectis visceribus , inter alia quædam animadverti , nullum reperiri prorsus cui non turgeret vesica fellis bile à nigro viridescente ; suspicatus inde sum ne fersan , sicut venerea luis in semine , hydrophobia in salivâ , ita pestis hujus virus in bile potissimum resideret ; nec fefellit me mea suspicio. Incunctanter apprehendo canem vividum valdè ac hilarem , omnibus nosocomium ingredientibus caudâ blandientem , sectosque agrotantium bubones avidè jam diù glutientem ; huic cruralem venam incido , & ex prædictâ bile dragmam circiter unam fontanâ aquâ dilutam injicio ; tum statim ex hilari tristis , ex guloso cibum omnem fastidians , ex vivido soporatus ac stipes videtur canis , obortusque paulo post cum bubone carbunculis duobus quartâ diè interiit : nec dissimile alicuiusmodi totidem canum repetitis pluries vicibus factum fuit , subortisque semper bubonibus ac carbunculis intra tridui aut ut summè quatruidui spatium periere.

tion. Je sçai bien, MESSIEURS, que je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous rapportant les expériences que j'ai faites à Marseille dans le tems de la Peste en presence de plusieurs Médecins & Chirurgiens qui servoient avec moi dans l'Hôpital du Jeu de Mail, puisque ces expériences ont déjà paru imprimées en plusieurs endroits, mais comme fort décisives; je ne puis me dispenser de vous en rafraîchir la mémoire.

Dès que par l'ordre du Roi je me fus rendu à Marseille, y voyant périr chaque jour une infinité d'Habitans, j'en eus le cœur percé de pitié, je mis tout en œuvre pour tâcher de découvrir la nature de cette fatale maladie, & surtout en quoi consistoit son venin, afin que si par bonheur j'en venois à bout, je fusse à portée de donner quelque secours à tant de pauvres affligés; dans cette vûe que fis-je, MESSIEURS, je disséqua plusieurs cadavres, je fouille dans leurs entrailles avec la plus exacte attention, j'observe qu'il n'en est pas un où je ne trouve la vessie du fiel extraordinairement gonflée d'une bile noire tirant sur le verd; cela me fit soupçonner que le venin de ce mal pourroit peut-être consister dans cette bile, comme celui de la rage consiste dans la bave de l'animal enragé. On va voir que je ne me trompai point dans ma conjecture; je saisis sur le champ un chien vigoureux & gai qui faisoit caresse à quiconque entroit dans l'infirmierie & qui devoit fort avidement les bubons & les plumaceaux qu'on jettoit à terre dans les pansements; je lui ouvre la veine crurale où je fais injecter environ une dragme de cette bile délayée avec de l'eau de fontaine, & tout à coup voilà mon chien de gay devenir triste, de vorace entièrement dégoûté, d'éveillé stupide, & peu après atteint d'un bubon & d'un charbon qui l'emporterent dans quatre jours: je réitérai plusieurs fois dans l'espace de

Quod autem in carne heterogeneâ evenit, quanto potius eventurum putatis, A. O. in carne homogeneâ, si assentiente tum magistratu, tum deo, eadem injectio fieret in venam cujuscumque cruciarii capitali sententiâ damnati, additâ spe vite si revalesceret,

Paucis contraho vim totam probationis. Omnis morbus cerium habens se se communicandi modum, est indubiè, contagiosus; atqui talis est pestis, ergo pestis est contagiosa.

Verbum non ampliùs addam, quisquis enim his omnibus maturè perpensis adhuc pestis contagium negare perstiterit, hunc ego, excusso jugo rationis, insanabilis præjudicationis morbo laborare credam, stoicumque illum amulari, qui pistillis in mortario contusus, vel sic dolere se inficiebatur.

SECUNDA PARS.

Pestem ab antiquis Medicina Principibus contagiosam esse creditam amborum quos initio dixi Collegarum uterque supponit, neuter probat, & ut quod sentio dicam, solide probari vix posset; verùm ne si capui illud urgeam, Dissertatio mea extra chorum saltare videatur quos mihi limites fixit, ne transversum quidem unquam prætergrediar; & cum pestis contagionem jam, ni fallor, certam tutamque primâ parte asseruerim, totus deinceps eò collimabo ut evincam, minimè illam ex atomorum pestilentium atmosphera communicari, sed contactu tantùm immediato eoque sic durante ut præfata injectioni aliquatenus æquivaleat.

Porrò ne, si facta semel fuerit idearum confusio, clausis oculis andabatarum more digladiemur, lubens quæritur

quatre mois de pareilles experiences , & toujours avec le même événement ; d'où je conclus que si la Peste se communique ainsi d'une chair hétérogène à l'autre , cela se feroit encore bien plus vite à l'égard d'une chair homogène , en faisant la même injection dans la veine d'un criminel condamné à mort avec son consentement & de l'autorité des Juges , sous promesse de lui laisser la vie s'il en réchapoit.

Je resserre en peu de mots toute la force de ma preuve. Toute maladie qui a un moyen inmanquable de se communiquer est certainement contagieuse : or telle est la Peste ; donc elle est certainement contagieuse.

A ce raisonnement je n'ajoute plus rien. Celui qui persisteroit encore à nier la contagion de la Peste , je le compterois pour desespérément prévenu , à peu près comme ce Stoicien qui pilé dans un mortier , s'obstinoit à soutenir qu'il ne sentoit pas la moindre douleur.

SECONDE PARTIE.

Les deux illustres Collègues dont j'ai déjà fait mention plus d'une fois , supposent l'un & l'autre que les Princes de la Médecine ont crû la Peste contagieuse , mais ni l'un ni l'autre ne prouve ce fait ; & pour dire ce que j'en pense , il seroit très difficile d'en donner des preuves solides. Mais à suivre ce propos , il faudroit sortir du plan que je me suis fait. C'est pourquoi ayant déjà , comme je crois , clairement prouvé la contagion de la Peste , je ne dois plus viser qu'à faire voir qu'elle se communique non par la simple atmosphère des atomes pestilentiels , mais par un contact immédiat & de durée , qui équivale en quelque manière à l'injection dont je viens de parler.

Mais de peur que si l'on venoit à confondre les idées , notre combat ne devînt semblable à ceux

agnosco ac fateor, corpori unicuique suam esse atmosphæram seu definitum spatium intra quod continua corpusculorum ex se effluvia circumquaque effundat. Quem enim nunc reperies qui Phisicâ vel de limine salutatâ id negaverit; quippè quod eruditissimi Sanctorius & Robertus Boyleus non probarint modo sed planè demonstraverint profecto in hoc capite dissertatur repugnantem inveniri neminem.

Fateor item in tractandâ eruditionis materiâ geometricam methodum quam adhibuit, rethoricis floribus multo esse aptiorem; nihilominus sua sunt cum Oratoribus ium Geometris fallacia; & ut sæpè Oratorii stili venustas ac lepos auribus insidiantur, ita interdum Geometrici species atque apparatus mentibus parùm cautis imponunt. Itaque nihil curandum quàm ornatè ordinatèque dictum quidpiam sit, sed quàm solidè, nec dimittenda umquam est è manibus irutina cujus ope momenta in probationem allata, non ex argutiis, sed ex pondere ac gravitate æstimentur.

His cautionibus præmuniri jam Dissertatoris scriptum districto iudicio expendamus. Et primò quidem Dissertator tot historias consarcinavit de origine diversarum pestium semper (si ipsum audias) ex orientis regionibus adportatarum, ut oras illas à divino numine constitutas putes ubi perpetuas ac inexhaustas huius mercis officinas conderet; ita ut non tam modificatio, quam substantia quadam peculiaris mundo coæva esse videatur.

Deinde sic ejus contagium per varias agrotantium atmosphæras explicat ut vel ad primam pestem qua mundo incubuit, totus jam orbis; quantuscumque est, perisse debuerit; vult enim morbum illum à subjecto in subjectum irrumpendo viribus augeri, brevique aërem inficere, qui inspiratus ab omnibus vix ulli parcat;

des Andabates qui s'entrebattoient à yeux clos ; j'avertis que je n'ai garde de contester que chaque corps n'ait son athmosphère, c'est-à-dire un certain espace à la ronde où il ne cesse de transmettre en tout sens ses corpuscules ; c'est une vérité que le plus novice Physicien reconnoît, & dont les doctes Sanctorius & Boyle ont donné des démonstrations ; ainsi l'Autheur de la *Dissertation* que j'attaque ici n'a pas à craindre qu'on le contredise là-dessus.

J'avoue encore qu'en un traité d'érudition, la méthode geometrique sied mieux que les figures de l'éloquence ; mais de même que les Orateurs ont d'ordinaire un brillant qui éblouit, les Géometres ont aussi quelquefois des paralogismes qui imposent à qui ne se tient pas assés sur ses gardes. L'importance est donc pour bien juger d'un discours de faire beaucoup moins d'attention aux ornemens qu'à la solidité, & de tenir toujours la balance en main pour reconnoître la bonté des preuves par leur poids, plutôt que par leur solidité & subtilité.

Avec ces précautions faisons un juste examen de la *Dissertation* que j'entreprends de refuter. J'observe d'abord que l'Autheur met en étalage les histoires de toutes les Pestes connues qui ont fait du ravage en divers tems, en divers lieux, & s'il en est crû, ces Pestes sont toujours venues de l'Orient, comme si la Providence en eût caché dans ces contrées d'inépuisables magasins, & que la Peste ne fût pas une modification adventice, mais une substance particulière aussi ancienne que le monde.

Ensuite il fait une si affreuse peinture de l'athmosphère des Pestiferés, véhicule selon lui de la contagion, qu'à la première Peste du monde l'univers entier auroit dû périr, car il prétend que la Peste passant d'un corps à l'autre, y prend toujours des nouvelles forces, infecte en un moment

sicque agitatus ventis & huc & illuc migrans , non urbem solam , sed provinciam , sed regnum nullo obstante repagulo devastet. Verum hac terriculamenta sunt pavescenſis , & in hac parte inexperti hominis , qui viſo cominus malo , ſi ſolo , ut alii volunt , terrore peſtis contraheretur , prada illius fuiſſet ceriſſima.

Quid tu hic ais , inquires , an Historicorum prorsus omnium fidem elevas ? Non nego factum quod narrant , ſed facti modum nego ac pernego. Nam ſubitam adeo vaſtamque peſtis propagationem non in contagium ſed in epidemiam rejicio , neque peſtilentium atomorum athmoſphaera , ſed generalibus cauſis , ſed fermento communi , ſed corruptis alimentis audacter acceptam refero : ita nempe tunc diſpoſito corporum habitu , ut innata hujus morbi ſemina pedetentim pullulent , ovorum inſtar à gallinâ incubatorum , quæ ſtatim alia poſt alia , ſine ullo tamen unius in aliud influxu excluduntur.

Narro facta quorum ego ipſe teſtis fui oculatus : in Abbatia Sancti Victoris Claſtro ſanè ampliffimo , quod flagrans Abbatis charitas innumeros omnis ætatis ac ſexus homines velut ad azilum recurrentes amiſerat ; quamvis (juxta Diſſertatorem) circumſtantibus undequaque , moriuis ac morientibus , infectiſſimus aër eſſe debuiffet , quia tamen ſanis cibis uſi ſunt , ſicque epidemiam viam clauserunt , ne unus quidem peſte contactus eſt , licet aliis morbis non pauci laboraverint : Eamdemque ſortem experta ſunt alia plurimum Virginum Monaſteria.

tout l'air d'alentour, que cet air infecte ceux qui le respirent, & porté par les veines au long & au large, ravage bien-tôt non seulement toute une ville, mais toute une Province, & des Royaumes entiers. Ce ne sont pourtant là que des épouvantails d'un homme craintif, qui faute d'expérience en ce point, s'est allarmé de ce qu'il a lû, & qui dans cette prévention, s'il eût vû le mal de près, & que la seule terreur fût capable de le donner, n'auroit certainement pas manqué d'en devenir la victime.

Mais quoi, répondra-t-on, voulés-vous donc rendre suspecte la foi de tous les Historiens ! Non encore un coup, je ne nie point les faits qu'ils racontent, mais je ne tombe pas d'accord des gloses qu'ils en font, & je soutiens que cette vaste & soudaine propagation de la Peste doit être attribuée non à la contagion, mais à son épidémie ; non à l'atmosphère des atomes pestilentiels, mais aux causes générales & au ferment commun, les corps se trouvant dans une telle disposition, que la mauvaise nourriture fait éclore pied à pied les semences naturelles de cette maladie, à peu près comme la chaleur d'une poule fait éclore les œufs qu'elle couve sans aucune influence d'un œuf à l'autre.

Je ne vous rapporterai ici, MESSIEURS, que des faits dont j'ai même été le témoin oculaire, dans l'Abbaye de S. Victor de Marseille, le pieux Abbé, par un effet de sa charité recevoit dans son vaste enclos grand nombre de personnes de tout âge & de tout sexe qui de tous les quartiers y venoient chercher un azile, il y eut bien-tôt après à l'entour une si grande foule des morts & des mourants, que selon le système du Dissertateur l'air eût dû être horriblement infecté, cependant parce qu'on s'y nourrissoit des bons aliments, & que par là on fermoit la porte à l'épidémie, pas un n'y fut atteint de Peste, quoique plusieurs y

Item dum Massiliam appuli, peste tunc horrendum in modum grassante, atque adeo (ex Dissertatoris hypothesis) toto urbis aëre pestilentibus contagiosisque atomis stagnante, nihilominus publicum egenorum hospitium, quod vulgi sermone *charitas* appellatur, hospitum licet omnis ætatis ac sexûs innumerâ multitudine non plenum modo sed exundans, integrâ tamen valetudine tamdiû permansit quandiû boni alimenti rectorum curâ prius comparatis vesci licuit. At postquam hospitio illo in valetudinarium converso miseri ad agrotantium obsequia deputati sunt, non ex infecti aëris contagione, alioquin in priori domo ex eâdem causâ pestem contraxissent, sed ex corrupti panis victu sordibusque assiduis, dato epidemia loco, plurimi succubuerunt.

Monasterium Visitationis sanè numerosissimum, hinc valetudinario agrotantium, illinc cimiterio circumdabatur; sin ergo aëris contagio lues oriretur, quam arte virgines illæ à furore pestis evasissent, quæ hinc inde pestiferum aërem spirare non destitissent? attamen quamquam per id tempus aliis quibuscumque morbis non pauca affligerentur, earum ne una quidem pestem contraxit.

Aliud Monasterium Virginum quas vocant Lugdunenses extrâ portam Noaliam in viâ ad valetudinarium Mallei lusorii, ita situm erat, ut quotquot illuc ab urbe deferebantur peste correpti pro illarum foribus transirent: tantâ tamen vicinitate agrotantium ne morbi quidem hilum passa sunt. Quod, an cum suâ aëris infectione conciliari queat, judicet Dissertator.

Quid plura, si per atmosphæram pestilentium atomorum lues communicaretur, valetudinaria nemo prorsus intraret quin peste tactus exiret. Etenim cum emanans è pestifero corpore transpiratio quæ atmosphæ-

fussent éprouvés par diverses autres maladies. Plusieurs Monasteres de Filles eurent le même sort, quoique dans la même situation & au milieu des mêmes périls.

Quand j'entrai dans Marseille au fort de la Peste, & dans le tems que selon l'hypothèse que je combats, l'air de toute cette ville devoit être comme un étang d'atomes pestilentiels, l'Hôpital de la Charité qui regorgeoit de monde, jouit pourtant d'une parfaite santé tant que la bonne nourriture dura; mais comme on en fit depuis une infirmerie, ceux de ces pauvres misérables qui furent appliqués au service des pestiférés, succomberent presque tous, non par l'infection de l'air, car il en seroit arrivé de même auparavant, mais par les mauvais aliments & par la fatigue qui donnerent lieu à l'épidémie.

Le grand Monastere très nombreux des Dames de la Visitation Sainte Marie avoit d'un côté une infirmerie, & de l'autre un cimetiere des pestiférés; quel moyen d'échaper à la peste si l'infection de l'air la causoit? toutefois dans tout l'espace de tems que dura cette maladie, quoique les autres maux y fussent communs à l'ordinaire, pas une fille n'y fut attaquée de peste.

Les Dames Lyonoises hors de la porte de Noailles sur le chemin de l'infirmerie du jeu de Mail sont situées de telle sorte que le grand nombre des malades que l'on y portoit incessamment, passaient tous devant leur porte, néanmoins malgré ce passage toutes furent exemptes de ce mal. Je laisse à juger au Dissertateur comment cela quadre avec sa prétendue infection de l'air pestiféré.

Je retranche un grand nombre d'autres semblables exemples, & vous prie, MESSIEURS, de renouveler ici toute votre attention. Je ne feins point d'avancer, que si la peste se communiquoit

ram constituit, ita ipsam repleat nullum ut sit spatii punctum sensibile non eadem pestilenti transpiratione plenum (quod fatetur Dissertator) qui fieri posset ut undique exundantibus velut totidem sagittis terebratum corpus quodlibet fibris etiamsi placet corneis praditum, non lethaliter sauciaretur, pestemque contraheret? at quia mea aliorumque bene multorum constans incolumitas vel sola contrarium demonstrat, quippe qui in locis illis quotidie multos horas versati, atque agrotantium pulsus, bubones, carbunculos palpantes nullam tamen pestiferam impressionem hauserimus.

Evenisse id nobis ait Dissertator felici quodam casu eademque fortunâ qua interdum pauci milites è cruentissimâ pugna, sociis hinc inde cadentibus, exeunt invulnerati; verum pace ejus dixerim, nodum hunc gordium non sic solvit, sed eludit, nec difficultati respondet, sed succumbit. Quis enim allata comparationis disparitatem non satim sentiat? Fingatur animo pugna quaeque cruentissima, vix ac ne vix quidem evenit ut milites omnes praelientur: quin etiam ipsimet qui periculosissima praelii munia obeunt, interpositum circumstantium quasi muro protecti hostilibus saepe jaculis subtrahuntur. Quid igitur mirum si non vulnerentur! At si nullus foret castrorum locus ubi singuli milites vibrati à fronte, à tergo, à lateribus, ano & cato plumbeis glandibus non impeterentur, fidenter assero milites ad unum omnes certissimâ internecione deletum iri. Atqui juxta Systema Dissertatoris, eadem fors manere deberes omnes & singulos qui valetudinaria peste agrotantium ingrediuntur, quod cum, reclamante experientiâ, falsum sit, falsam iidem esse illius hypothesim liquido apparet.

par l'athmosphère des corpuscules pestilentiels, de tous ceux qui entreroient dans une infirmerie, il n'en sortiroit pas un qui ne fût pestiféré; car comme la transpiration qui compose l'athmosphère remplit (de l'aveu du Dissertateur) tout l'espace de cette sorte d'Hôpitaux, il n'est corps humain, ses fibres fussent-elles de corne, qui pût être à l'épreuve des traits dont il seroit percé de toutes parts; & mon exemple & celui de tant d'autres démontrent le contraire, puisqu'il ne se passoit jour que je ne fusse dans ces lieux plusieurs heures de suite à toucher le poulx des malades, à en palper les bubons & les charbons sans que j'en aye jamais senti le moindre affoiblissement de santé.

Le Dissertateur appelle cela des coups de bonheur semblables à ceux de ces soldats qui se retirent sans blessure des combats les plus sanglants; mais je le prie de ne se point fâcher, si je dis que c'est là éluder ce nœud gordien au lieu de le délier, & succomber à la difficulté au lieu de la résoudre; en effet est-il quelqu'un qui ne sente la disparité de cette comparaison? Qu'on se représente à fantaisie, si l'on veut, le combat du monde le plus acharné; arrive-t-il jamais que tous les soldats combattent? ceux même qui par leur Charge ou par leur bravoure sont les plus exposés, n'ont-ils pas souvent entr'eux & les ennemis comme autant de murailles des corps qui les couvrent & les dérobent aux coups? Est-il donc si surprenant qu'ils sortent du champ de bataille sans y avoir été blessés? Mais s'il n'y avoit aucun pouce de terre où l'on ne fût en butte aux balles qu'on tireroit d'en haut, d'en bas, par devant, par derrière, à côté; connoît-on qu'il restât un seul soldat qui pût en porter la nouvelle? L'application, MESSIEURS, est facile à faire au système du Dissertateur, & l'expérience en ne s'y accordant pas, en démontre la fausseté.

Restat, Aud. Crn. ut per immediatum ac durantem (quo solo pestem communicari dico) contactum, quid intelligam, explicem. Contactum igitur illum appello, injectionem illam pestiferam, de qua in priori orationis parte egi. Contactum illum appello quo quis ebullientis ex ore agrotantis halitus incautè nimis propius ac diutius hauserit. Contactum illum appello quo vestes agrotantis, ac præcipuè subuculam quis nudo corpori induerit, vel thoracibus linteis incubuerit. Contactum illum appello quo quis ejusdem sudore aut sanguine tinctas manus proprio vulncri admoverit: id enim malo suo fato experiri sunt chirurgi duo, alter Monspelienſis nominè Morletus, qui cum inveterato ulcери quotidie manus adhiberet non prius lotas, peste tactus confectusque est; alter verò Gallo Provincialis valetudinarii Chirurgus, instrumento suo incautè sauciatus, cum à curandis more solito agrotantium carbunculis ac bubonibus (me licet dissuadente) non desisteret, gravi peste iidem correptus est, sed revaluit. Unde merito concludas vix aliter timendum esse ex peste, quàm ex venerea lue contagium; & quemadmodum luem veneream sine ullo atmosphæra meum securi quotidie tractamus curamusque, ita pariter contempnè eadem atmosphæra, securè tractari posse pestem ac curari, dum sedulo caveatur contactus ille specialis de quo mox sermonem habui. Quod autem spectat ad simplicem carbunculorum bubonumque palpationem atque accessum ad egrotos etiam propiorem, posse illam fieri citra ullum contagii periculum, frequens jam experientia demonstravit.

Deponendus proinde est terror ille panicus quo dementata plebs pestem simplici contactu contrahi delirat: deponendus item est terror alter, quo inexpertum vulgus, quot peste tactos, totidem insanabiles computat; etenim

Il me reste, MESSIEURS, à expliquer ce que j'entends par ce contact immédiat & de durée que je donne pour seul véhicule de la contagion de la peste. J'entends, MESSIEURS, par ce contact l'injection dont j'ai parlé dans ma première Partie; j'entends par ce contact d'humer trop long-tems & de trop près l'haleine brulante qui sort de la bouche des malades; j'entends par ce contact de s'envelopper de la chemise, ou de coucher dans les draps d'un pestiféré; j'entends par ce contact de toucher ses propres playes avec des mains encore empreintes d'une sueur ou d'un sang infecté, comme l'éprouverent à leur dam deux Chirurgiens dont l'un s'appelloit Marlet de Montpellier, & l'autre Provençal étoit Chirurgien de l'infirmerie; le premier avoit un cautere qu'il pansoit sans s'être auparavant bien lavé les mains, aussi ne tarda t-il pas à être pris & emporté par la peste; le second s'étant blessé par hazard avec son bistouri, & continuant malgré mes avertissements de traiter à son ordinaire les bubons & les charbons, gagna aussi la peste, mais il eut le bonheur d'en réchaper; d'où il faut conclurre qu'il en est de la contagion de la peste à peu près comme de celle du mal vénérien & de même que dans cette dernière maladie on traite les infectés sans aucune apprehension de leur atmosphère, aussi méprisant cette atmosphère, on peut en toute confiance traiter les pestiférés, pourvu qu'on se garde de ce genre de contact que je viens de détailler. Mais pour ce qui est d'approcher simplement les malades, d'en palper les bubons & les charbons, un grand nombre d'expériences nous ont convaincu qu'en tout cela il n'y a pas le moindre péril à craindre.

Qu'on se desabuse donc de cette terreur panique dont le vulgaire est prévenu, que la peste se gagne par le simple attouchement. Qu'on se desabuse encore de cette autre terreur commune qui

in duobus valetudinariis quibus Massilia praeſui, diligenter ſcripto in dies ſingulos numero, comperi vix dimidiam partem interiſſe, alterâ perfectiſſimè ſanată.

Reponet fortè quiſpiam mihi, heu tu! contagionem peſtis per atomorum athmoſpheram dum verbis deſtruere effingis, reipsâ adſtruis. Vis enim per repetitum ac durantem contactum, per indutas agrotantium veſtes, præſerimque ſubuculas communicari poſſe peſtem. Quomodo autem ſic communicatur niſi per atomorum athmoſpheram? Ecquid aliud eſt quod in veſtibus ſubuculisque ac contactu illo tuo immediato tranſmittere lucem poſſit præter eam quam agnoſcere cogeriſ atomorum peſilentium athmoſpheram?

Bona verba quaſo, non mihi ipſe contradico, ſed tu tibimet fucum facis. An ignorare te ſimulas quantum ſit discriminis prædictum inter athmoſpheram & contactum immediatum qualem expoſui? Hydrophobia contagium ex rabidi animalis morſu vel ſalivâ contrahi compertum eſt; indène ſequitur contrahi hydrophobiam per athmoſpheram rabidarum atomorum? Luis venerea contagium nemo prudens diffiteatur; an ideo dicas communicari per athmoſpheram atomorum venerearum? Non igitur negem athmoſpheram peſte agrotantium peſtilentibus particulis impregnari: ſed adeo tenues illa ſunt ac volatiles, ut quantulacumque reſiſtentiâ propulſentur ac cedant. Craſſiores verò quæ veſtibus ſubuculis, lintheisque thoracibus, ſudori ac ſanguini adhæreſcunt, ſani hominis habitum longè vividius impetendo corrumpunt; quemadmodum ventofa moletrina quæ levibus auris immota permanet, ſi validioribus ventis pateat non movetur tantum, ſed plerumque tota ſubvertitur.

fait qu'autant qu'on voit des pestiferés , autant en compte-t-on des incurables ; j'ai éprouvé le contraire dans les deux infirmeries dont on m'avoit donné l'inspection , car ayant tenu un registre exact de tous ceux qu'on y portoit journellement , j'ai trouvé qu'à peine en étoit-il mort la moitié , l'autre ayant été parfaitement rétablie.

Quelqu'un peut être se récrie ainsi en lui-même : cette démonstration surprenante & d'un caractère tout à fait singulier , dont les preuves confirment la contagion de l'athmosphère qu'on s'étoit vanté de détruire ; car enfin comment les chemises & les draps d'un pestiferé peuvent-ils communiquer la peste autrement que par l'athmosphère des atomes pestilentiels qu'on se voit contraint de reconnoître ?

Tout beau , tout beau ; je ne me contredis point : c'est l'auteur de l'objection qui tâche à se faire illusion lui-même. Ne sçait-on pas la différence qu'on doit mettre entre l'athmosphère & ce contact immédiat tel que je l'ai expliqué ? Que l'hydrophobie se transmette par la bave d'un chien enragé , s'ensuit-il qu'elle se communique par l'athmosphère des atomes hydrophobiques ? Que le mal vénérien se gagne par la conjonction avec une personne vérolée , s'ensuit-il qu'il se communique par l'athmosphère des atomes vénériens ? Je ne nie donc pas encore un coup que l'athmosphère d'un pestiferé ne soit impregnée des corpuscules pestilentiels ; mais ils sont si petits & si volatils que la moindre résistance suffit pour les repousser , au lieu que la chemise , les draps , la sueur & le sang d'un pestiferé attaquant l'habitude du corps , pour ainsi dire , en champ clos & avec incomparablement plus de violence , on ne sçauroit avoir une résistance à l'épreuve ; tout de même qu'un moulin à vent qui au souffle des zéphirs demeure immobile , ne se meut pas seule-

*Hæc ferè ſunt, Aud. Orn. quæ in hoc percelebri con-
ceſſu, non coarguendi prurigine, ſed veritatis publica-
que utilitatis ſtudio tractanda propoſueram. Si quid mi-
nus accuratum mihi excidit (homo enim cum ſim, hu-
mani à me nihil alienum puto) quo animo alios refelli,
eodem refelli ab aliis præſto ſum. Scilicet hanc veniam
petimusque damusque viciffim.*

*Vos autem, quorum præcipuè cauſâ prolusiones iſtæ
fieri ſolent, alumni chariſſimi, Facultatis hujus noſtra
nunc gaudium ac ſpes, olim decus ac ornamentum futu-
ri, vos inquam ſalutari conſilio paternoque affectu hor-
tor, ut ſi quando, quod Deus avertat, ad ferales quas
vidimus tragœdias vos mitti contigerit; veſtras primùm
deinde aliorum animas à populari terrore obfirmantes,
adhibito tantùm ciborum ſalubrium uſu temperato, ſer-
vandaque munditia intenti, abſque aliâ cautione, agros
ſecurè curetis; ſicque ingentem demum à Deo merce-
dem, à ſervatis civibus gratiam, à Principibus liberali-
tatem, à conſcientiâ lætitiâ, ab omnibus laudem,
uno verbo qualem in nobis cernitis, emolumentum atque
honoris præmium non fruſtrâ expectetis.*

FINIS.

ment, mais se brise par l'agitation d'un vent impétueux

Voilà, MESSIEURS, ce que je m'étois proposé de dire devant une si célèbre Assemblée, non par aucune demangeaison de critiquer, mais par le pur amour de la vérité & de l'utilité publique. S'il m'est échappé quelque chose de peu exact (car enfin, *homme, je suis sujet aux méprises des hommes*) on me fera plaisir de me relever à mon tour: j'en donne le congé tout comme je l'ai pris.

Je m'adresse maintenant à vous en faveur de qui se font ces sortes d'ouvertures solennelles, chers nourrissons de la Faculté qui en faites maintenant la joie & l'espérance, & qui bien-tôt en allez faire la gloire & l'ornement. N'oubliez jamais l'avis salutaire que je vais vous donner avec toute l'affection d'un cœur paternel; c'est que s'il arrivoit, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'on vous envoyât comme moi dans des Villes infectées, vous commenciez à affermir & votre courage & celui des autres contre la terreur populaire, & qu'à l'aide d'une bonne nourriture, d'une exacte tempérance & d'une soigneuse propreté, sans besoin d'autre précaution, vous vous livriez hardiment à la curation des malades; ce sera là le moyen de vous attirer la récompense du Seigneur, la joye de la conscience, la reconnoissance de ceux que vous sauverez, les gratifications des Villes, la liberalité des Princes, l'applaudissement du Public, les bénédictions de tout le monde; en un mot tous les avantages & les glorieuses marques de distinction dont vous me voyez honoré.

F I N.

T A B L E

DES CHAPITRES

CONTENUS EN CE LIVRE.

| | |
|---|----------------|
| D issertation préliminaire sur la Chirurgie- pratique , | page 1 & suiv. |
| CHAP. I. Des Tumeurs en général, 1. & suiv. | |
| Diagnostic , | 6 |
| Prognostic , | 10 |
| Curation , | 13 |
| CH. II. Du Phlegmon ; | 17 |
| Diagnostic , | 21 |
| Prognostic , | 22 |
| Curation , | 24 |
| CH. III. De l'Erésipele , | 35 |
| Diagnostic , | 41 |
| Prognostic , | 43 |
| Curation , | 47 |
| CH. IV. De l'Oedème , | 56 |
| Diagnostic , | 64 |
| Prognostic , | 67 |
| Curation , | 69 |
| CH. V. Du Schirre , | 75 |
| Diagnostic , | 79 |
| Prognostic , | 82 |
| Curation , | 86 |
| CH. VI. Du Cancer , | 93 |
| Diagnostic , | 108 |
| | Progn. |

DES CHAPITRES.

| | |
|---|-------------|
| Prognostic , | 111 |
| Curation , | 113 |
| CH. VII. Des Ecouelles , | 118 |
| Diagnostic , | 123 |
| Prognostic , | 124 |
| Curation , | 125 |
| CH. VIII. Du Charbon ; | 127 |
| Diagnostic , | 130 |
| Prognostic , | 130 , & 131 |
| Curation , | 132 |
| CH. IX. De la Gangrene & du Sphacele , | 135 |
| Diagnostic , | 140 |
| Prognostic , | Ibid. |
| Curation , | 141 |
| CH. X. Du Panaris , | 145 |
| Diagnostic , | 147 |
| Prognostic , | 148 |
| Curation , | 149 & suiv. |
| CH. XI. De la Galle , | 152 |
| Diagnostic , | 156 |
| Prognostic , | 157 |
| Curation , | 160 |
| CH. XII. Des Dartres, de la Lepre des Grecs ou impetigo, du mal-mort & de la Lepre des Arabes, ou Elephantiasis , | 162 |
| Diagnostic , | 166 |
| Prognostic , | Ibid. |
| Curation. | 167 |
| CH. XIII. De la Teigne & de la Rache | 168 |

T A B L E

| | |
|---|-----|
| Diagnostic , | 171 |
| Prognostic , | 172 |
| Curation , | 173 |
| CH. XIV. De la petite Verole ; | 174 |
| Diagnostic , | 189 |
| Prognostic , | 192 |
| Curation , | 193 |
| Premiere Consultation Chirurgicale sur une Dartre au visage , | 196 |
| Seconde Consultation Chirurg. sur un écoule- ment involontaire de larmes , | 203 |
| Troisième Consultation Chirurg. sur l'Ophtal- mie , | 208 |
| Quatrième Consultation Chirurg. sur une Fi- stule lacrymale , | 212 |
| Cinquième Consultation Chirurg. sur un affoi- blissement de vûe en conséquence d'un coup d'épée , | 214 |
| Sixième Consultation Chirurg. sur un Scor- butique , | 217 |
| Septième Consultation Chirurg sur un Scorbut avec affection hypocondriaque , | 224 |
| Huitième Consultation Chirurg. sur un Goître naissant , | 230 |
| Neuvième Consultation Chirurg. sur des Tu- meurs écrouelleuses , | 234 |
| Dixième Consultation Chlrurg. sur les écrou- elles ouvertes , | 238 |
| Onzième Consultation Chirurg. sur un Phleg- mon œdémateux de la mammelle , | 244 |
| Douzième Consultation Chirurg. sur une Dar- | |

DES CHAPITRES.

| | |
|--|-----|
| <i>tre farineuse ,</i> | 252 |
| <i>Treizième Consultation Chirurg. sur des Ul- ceres aux jambes ,</i> | 257 |
| <i>Quatorzième Consultation Chirurg. sur un flux hémorroidal excessif & périodique, ac- compagné & suivi de plusieurs accidens particuliers ,</i> | 266 |
| <i>Quinzième Consultation Chirurg. sur un soup- çon d'empoisonnement ,</i> | 272 |
| <i>Seizième Consultation Chirurg. sur l'Ulcere d'une oreille ,</i> | 285 |
| <i>Dix-septième Consultation Chirurg. sur le Pis- sément de sang ,</i> | 292 |
| <i>Dix-huitième Consultation Chirurg. sur un autre pissément de sang ,</i> | 298 |
| <i>Dix-neuvième Consultation Chirurg. pour une veritable Lepre ,</i> | 303 |
| <i>Premiere Observation sur la Cataracte ,</i> | 314 |
| <i>Seconde Observation sur un Erésipele negligé ,</i> | 320 |
| <i>Troisième Observation sur l'ouverture du Ca- davre d'une vieille Dame où l'on trouva toutes les Bronches Pulmonnaires offeuses de même que la plûpart des arteres ,</i> | 329 |
| <i>Quatrième Observation , ou Rapport de Chi- rurgie sur l'ouverture du Cadavre d'un homme blessé au-dessous de l'oreille gauche ,</i> | 341 |
| <i>Cinquième observation , ou Rapport de Chirur- gie sur l'ouverture du Cadavre d'un homme blessé à la poitrine & au bas ventre par un</i> | |

T A B L E

| | |
|---|---------------|
| <i>coup de feu ,</i> | 344 |
| <i>Sixième Observation sur un Cancer de l'œil ,</i> | 345 |
| <i>Septième Observation sur le Délire mélancolique ,</i> | 347 |
| <i>Huitième Observation sur le même sujet ,</i> | 349 |
| <i>Neuvième Observation sur le même sujet ,</i> | 351 |
| <i>Dixième Observation sur la Catalepsie & l'Epilepsie compliquées ,</i> | 352 , & suiv. |
| <i>Discours Académique Latin & François sur la contagion de la Peste de Marseille ,</i> | 361 , |
| | & suiv. |

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux deux Manuscrits intitulés *Traité des Tumeurs contre nature*, & l'autre; *Discours sur la Contagion de Marseille*, par M. DEIDIER, Conseiller, Médecin du Roy, Chevalier, &c. je les ai trouvés utiles au Public, de même que les *Consultations & les Observations y jointes*, que j'ai paraphées Fait à Paris le 28 Octobre 1731.

WINSLOW.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY seul Imprimeur Libraire de notre très-cher & très-amé Oncle Louis Duc d'Orleans Premier Prince de notre Sang: Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre *la Chirurgie complete & la Médecine aisée par le Clerc, Dissertations Médecinales & Chirurgicales sur les maladies vénériennes, par le Sieur Deidier, Traité des Tumeurs du même, Discours sur la Contagion de Marseille*, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-

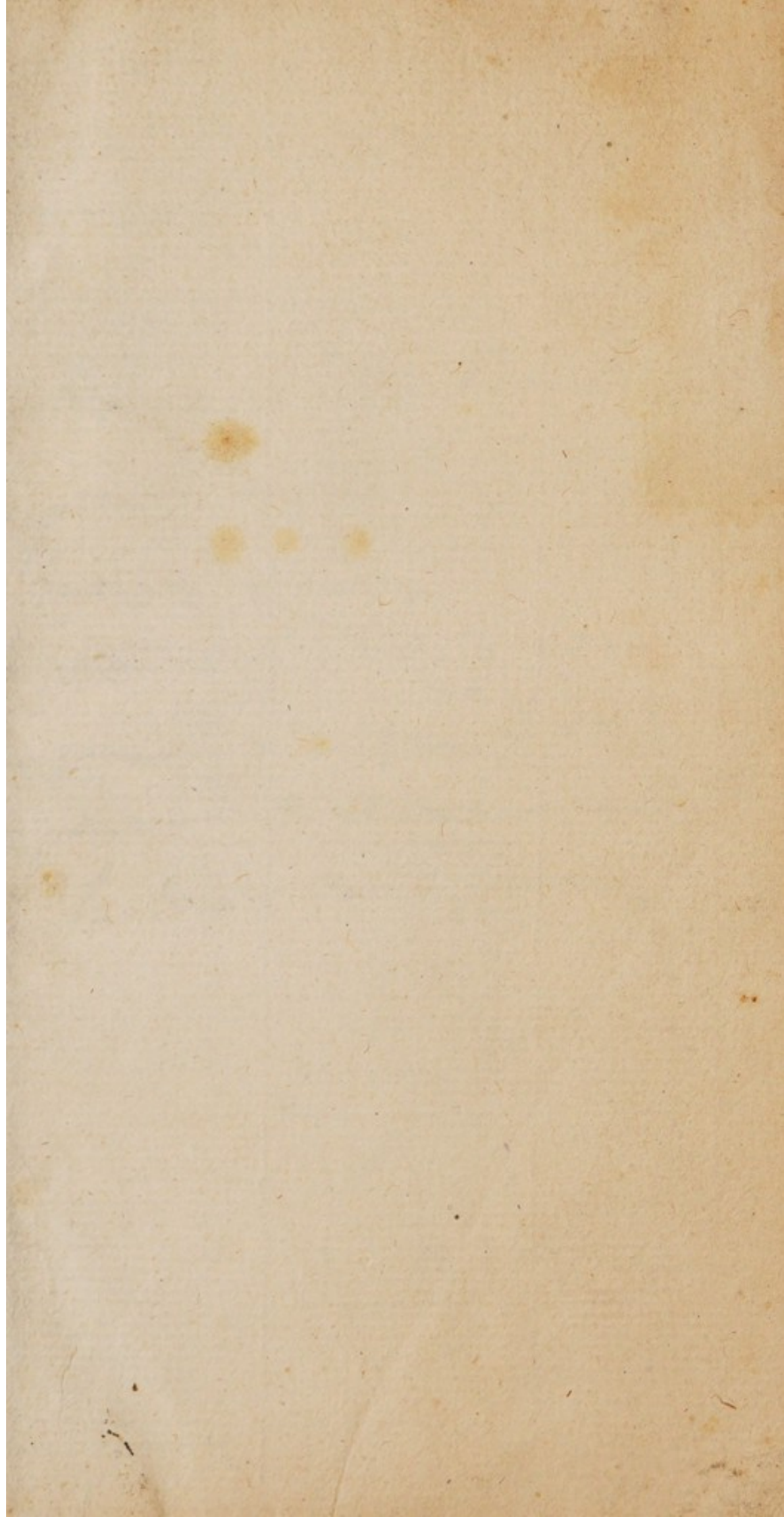
Scel des présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-Scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs : & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera

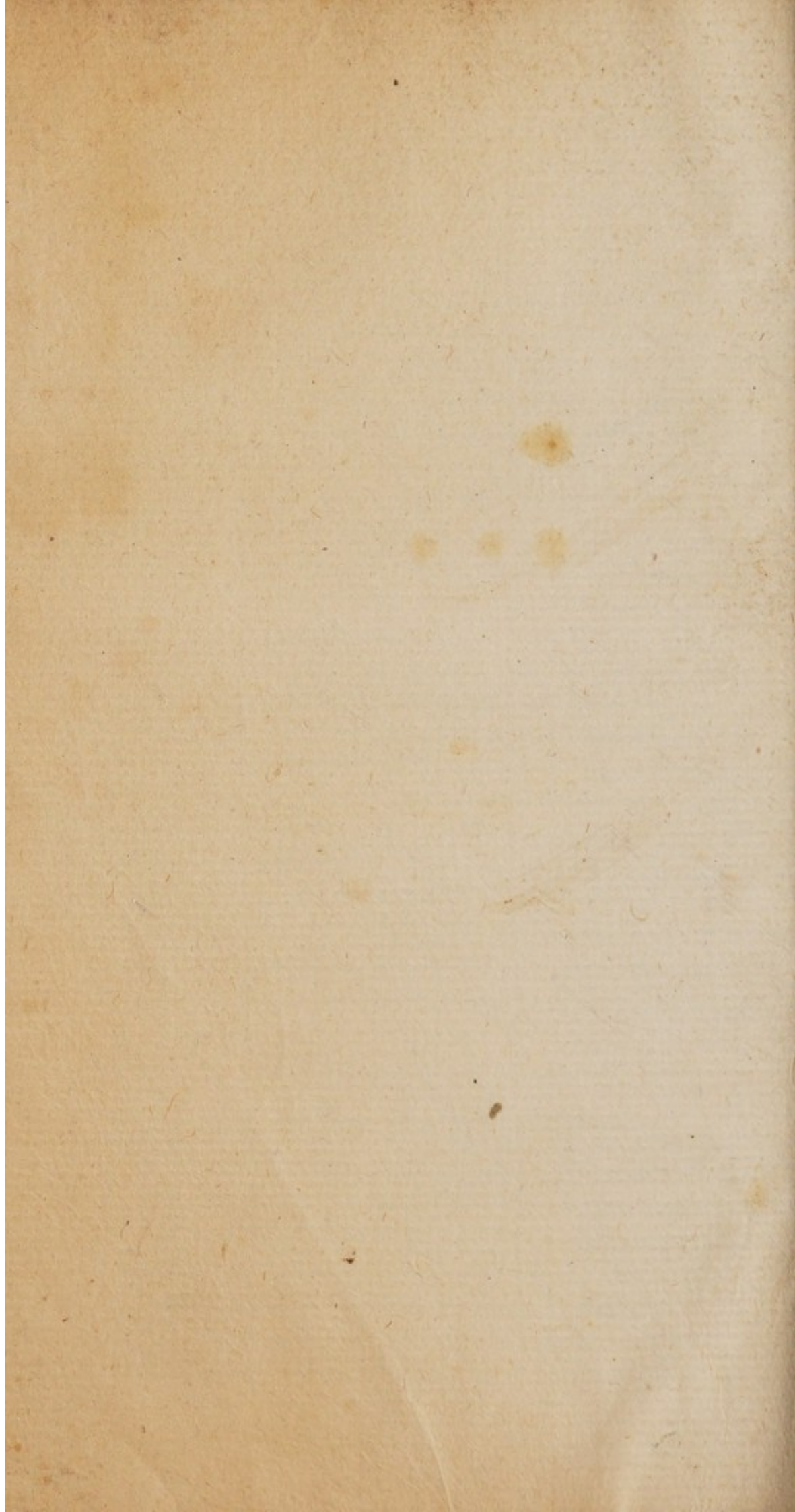
remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée és mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVELIN : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CARTTEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le huitième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent trente-deux, & de notre Regne le dix-septième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris n^o. 305 fol. 290. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 9. Fevrier 1732.

P. A. LE MERCIER, Syndic.





la letree a 100 dextes
ou 506 Cames quarrées, le journal
- 28 dextes, pour une Vigne
Catalade soit avec 4RS
notre a 4 pans l'un de l'autre
arrent ou le dextes est
même manière,
le pan a 8 joues y ligne
- cames n' a que 8 dextes
ou joues et est inferieur de
la l'oise de 2 joues



